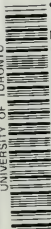


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01433307 4



Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa



2

CHRONIQUES
DE
J. FROISSART



CHRONIQUES
DE
J. FROISSART

TROISIÈME LIVRE

PUBLIÉ POUR LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE
(Série antérieure à 1789)

PAR

LÉON MIROT ET ALBERT MIROT

TOME TREIZIÈME

1386-1387

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre National de la Recherche Scientifique*



A PARIS

LIBRAIRIE G. KLINCKSIECK

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE

11, RUE DE LILLE (VII^e)

—
1957

3

876519
25 4 51

EXTRAIT DU RÈGLEMENT

ART. 14. — Le Conseil désigne les ouvrages à publier et choisit les personnes les plus capables d'en préparer et d'en suivre la publication.

Il nomme, pour chaque ouvrage à publier, un Commissaire responsable, chargé d'en surveiller l'exécution.

Le nom de l'éditeur sera placé en tête de chaque volume.

Aucun volume ne pourra paraître sous le nom de la Société sans autorisation du Conseil et s'il n'est accompagné d'une déclaration du Commissaire responsable, portant que le travail lui a paru mériter d'être publié.

Le Commissaire responsable soussigné déclare que le tome XIII de l'édition des CHRONIQUES DE J. FROISSART, préparé par MM. LÉON MIROT et Albert MIROT, lui a paru digne d'être publié par la SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

Fait à Paris, le 4 octobre 1957.

Signé : C. BRUNEL.

Certifié :

Le Secrétaire de la Société de l'Histoire de France,
Michel FRANÇOIS.



SOMMAIRE

CHAPITRE XI

1386, *janvier-août*. PRÉPARATIFS EN FRANCE POUR UNE EXPÉDITION EN ANGLETERRE ; LEVÉES D'IMPÔTS, CONCENTRATION DE TROUPES, RÉQUISITION ET RASSEMBLEMENT DE NAVIRES, APPROVISIONNEMENTS EN NORMANDIE, EN PICARDIE ET EN ARTOIS, TOUT DEVANT ÊTRE RÉUNI AU PORT DE L'ÉCLUSE. — ORGANISATION DE LA RÉSISTANCE EN ANGLETERRE : GARDE DES CÔTES, SURVEILLANCE DE LA MER (§§ 102 à 105).

Informés du voyage du duc de Lancastre¹, Charles VI et son conseil traitent avec les Gantois² ; ils se souvenaient de l'aide toujours donnée à la France par la flotte castillane³ et désiraient effectuer une descente en Angleterre⁴. De grands

1. L'expédition du duc de Lancastre, décidée dès 1384, ne fut réalisée qu'en 1386, postérieurement à la paix de Tournai, signée le 18 décembre 1385 entre Philippe le Hardi et les Gantois (cf. H. Pirenne, *Histoire de Belgique*, Bruxelles, 1900-1932, 7 vol. in-8°, t. II, p. 200).

2. La paix mit fin aux luttes du comte et des échevinages et fut, en quelque sorte, le don d'avènement de Philippe le Hardi. Elle marque le début de la décadence des franchises municipales qu'elle paraissait consacrer.

3. Cf. G. Daumet, *Étude sur l'alliance de la France et de la Castille aux XIV^e et XV^e siècles* (fascicule CXVIII de la *Bibliothèque de l'École des Hautes-Études*), Paris, 1898, in-8°.

4. Froissart, qui a précédemment fait allusion au projet de 1385 (éd. S. H. F., t. XI, p. LXXI), semble avoir confondu les deux expéditions. En réalité, dès 1384, profitant de la diversion provoquée par la guerre écossaise, on avait songé en France à une invasion de l'Angleterre (cf. L. Mirot, *Une tentative d'invasion en Angleterre pendant la guerre de Cent ans*, dans *Revue des Études historiques*, 1915 ; tirage à part, Paris, 1915, in-8°). La prise de Damme par les Gantois retint l'armée française en Flandre, et l'aide écossaise était, d'autre part, incertaine (cf. Terrier de

préparatifs furent faits à cet effet en 1386 ; des tailles furent levées¹, des navires furent retenus². On convoqua les seigneurs de France, d'Armagnac, de Savoie ; le comte d'Armagnac et le comte dauphin d'Auvergne amenèrent chacun cinq cents lances³. Avoines, farines, biscuits, graisse, œufs

Loray, *Jean de Vienne, amiral de France (1341-1398)*, Paris, 1877, in-8°, p. 179 et suiv. ; *Froissart*, éd. S. H. F., t. XI, p. LXIV-LXXI. La défaite d'Aljubarrota priva la France de l'appui de la flotte castillane, mais ce fut surtout l'espoir de terminer la guerre gantoise et de réaliser le mariage projeté entre Louis, comte de Valois, frère de Charles VI, et la reine Marie de Hongrie, enlevée entre temps par Sigismond de Brandebourg, qui fit ajourner l'expédition.

1. En plus des sommes déjà imposées en 1385 (cf. L. Mirot, *Une tentative...*, p. 7 et suiv.), une nouvelle aide fut imposée le 24 avril 1386, qui devait être perçue fin mai et en juin. Jean Le Mercier et Gui Chrétien en étaient gouverneurs généraux et commissaires, Nicolas de Planci, receveur général (cf. H. Moranvillé, *Étude sur la vie de Jean Le Mercier (13...-1397)*, dans *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, deuxième série, t. VI, Paris, in-4°, p. 107 et 348, p. just. LXXXIII). Peu après, une nouvelle aide, montant à la moitié de celle de 1385, fut imposée à partir d'octobre 1386 (Bibl. nat., ms. fr. 26021, nos 934, 944 ; — 26022, nos 951 à 955. — Arch. nat., K 53^a, n° 57). Le roi eut, en outre, recours à de nombreux emprunts (L. Mirot, *Une tentative...*, p. 11-13).

2. La flotte royale, rassemblée au Clos des Galées à Rouen, était en triste état, ne comprenant que quatre flambards et dix galées ; à sa tête était l'amiral Jean de Vienne, avec Étienne du Moûtier, Guiot de Brecons, Étienne de Dinteville, Jean de Blaisi, Morelet de Monmor, Jean Choque, Hervé de Neauville. On mit en chantier des galées et des galiotes, sous la direction de Jean Choque. On eut également recours à des armateurs ; dès 1385, des patrons marinières de l'Écluse louaient leurs navires ; on s'adressait à des Espagnols et à des Hollandais, on réquisitionnait les vaisseaux des ports normands, bretons, saintongeais. Environ six cents unités furent rassemblées en 1385 ; le nombre s'en éleva à douze cents en 1386, qui servirent en partie à Jean de Vienne pour repousser les attaques navales anglaises.

3. Le comte de Savoie convoqua ses troupes le 11 septembre 1386 ; il amena quatre chevaliers bannerets, quatre-vingt-six bacheliers, quatre cents écuyers et deux cents arbalétriers à cheval, ces derniers sous le commandement du Génois Aubert Spinola (cf. J. Cordey, *Les comtes de Savoie et les rois de France pendant la guerre de Cent ans* (fasc. CLXXXIX de la *Bibliothèque de l'École des Hautes-Études*), Paris, 1911, in-8°, p. 261, et Arch. nat., K 53^a, n° 58). Le duc de Bourbon avait vingt et un bacheliers, quatre-vingt-deux écuyers ; des contingents furent amenés par le comte de Saint-Pol, Philippe de Bar, Gui de La Trémoille, les ducs de Lorraine et de Bar, etc. Olivier de Clisson était à la tête de cinq cents lances bretonnes. Le duc de Berri avait vingt-quatre bannerets et trente-sept écuyers. Pierre de Navarre servit avec cent lances, etc. L'armée ainsi réunie a été évaluée à cent mille hommes (cf. L. Mirot, *Une tenta-*

battus, salaisons furent assemblés à Amiens, Arras, Béthune, Lille, Tournai, pour être concentrés à l'Écluse, où le roi comptait s'embarquer¹.

tive..., p. 14-20); cependant, cette estimation est plus qu'exagérée. On ne peut sérieusement évaluer la force d'une armée au xiv^e siècle à cent mille hommes, ce qui serait méconnaître les conditions militaires du Moyen-Age. Un pareil chiffre, donné par les chroniqueurs, est fantastique. Ainsi les chroniqueurs anglais, parlant des contre-préparatifs anglais et de l'armée qui, en 1385, alla en Écosse, citent, eux aussi, des chiffres de cent à trois cent mille hommes; on a les comptes de cette expédition, et il y eut en réalité quinze mille hommes. Voir, à ce sujet, F. Lot, *L'art militaire et les armées au Moyen-Age*, Paris, 1946, in-8°, t. I, p. 457-459.

1. Les approvisionnements pour les deux expéditions commencèrent en 1384. En décembre de cette année, Jean de Longueil, Robin de Grosmesnil, lieutenant de Jean Le Mercier et d'Étienne du Moutier concentraient à Harfleur sept cents tonneaux pour les biscuits. Ils avaient pouvoir de réquisitionner tout le blé des bailliages de Caux et de Caen, en le payant, de le faire moudre par les meuniers, cuire par les boulangers et fourniers, de réserver les granges et greniers pour abriter les grains, ainsi que les étables et autres endroits préposés à loger les chevaux et les voitures. Les deux grands centres d'approvisionnement étaient la Normandie et la Picardie. Dans la première de ces provinces, tout fut réuni à Harfleur et à La Fosse de Leure; là étaient rassemblés sept cents transports pour les biscuits fabriqués à Rouen sous la surveillance d'un boulanger, Henri Griffon. En Picardie et particulièrement à Montreuil-sur-Mer, on emmagasina le blé dans les greniers; il en fut de même à Abbeville, dans ceux de l'abbaye de Notre-Dame-de-Valloires; deux commissaires royaux, Mathieu de Linières et Colart Le Caron, surveillaient la fabrication des biscuits.

Dès juillet 1385, Gilles Le Galois, maître d'hôtel du roi, réquisitionnait douze cents muids de blé et vingt-cinq moulins. Deux bourgeois d'Amiens, Pierre de La Sève et Jean Kavin, traitaient avec les marchands de blé d'Amiens, Corbie, Montdidier, Picquigny, pour l'achat de deux cent deux muids de blé; on s'adressait également aux étrangers. Le port d'embarquement était protégé par une escadre armée de canons envoyés par Reims, Tournai et Abbeville.

Ces préparatifs, repris en 1386, étaient tellement abondants qu'une partie des biscuits, ne pouvant être embarqués ou étant avariés, fut vendue au profit du Trésor. Des officiers royaux parcouraient le Cotentin, la Normandie et la Picardie, achetant des porcs, qui furent salés ou fumés. Mille queues de vin furent réunies. Des lards, des rondelles de graisse, des chandelles, du suif pour l'entretien des cordages étaient achetés.

Les approvisionnements du duc de Bourgogne furent particulièrement importants: cent un bœufs, cent cinquante-sept chapons, trois cents poules, cinquante oies grasses, deux cent quatre-vingt-cinq jambons, cent deux caques de harengs, cinq cents anguilles, cinq cents saumons, quatre cent quarante-sept moutons, quatre cents fromages de Brie, cent quarante-quatre fromages de Chauny; huit cent cinquante-sept queues

Dès la Saint-Jean, des navires furent amenés de Hollande et de Zélande à Dordrecht, Middelbourg, Schoonhoven, la solde des patrons étant payée avant le départ. En septembre, quatre-vingt-sept bâtiments étaient rassemblés¹. Le connétable appareillait sa flotte à Tréguier, et faisait construire en Normandie une ville en bois démontable, qui devait servir à entourer le camp après le débarquement en Angleterre².

On régla dans les moindres détails cette expédition, à laquelle ne devaient prendre part ni le comte de Valois³, frère du roi, ni le duc de Bretagne⁴, ni le comte d'Alençon⁵, ni le comte d'Eu⁶.

étaient remplies de vin de Bar, de Bordeaux, de Grenache, de Malvoisie et de cervoise. La dépense pour ces provisions duciales s'éleva à quarante-six mille livres. Quant au duc de Bourbon, il avait réuni deux mille lards et quatre cents tonneaux de vin (cf. L. Mirot, *Une tentative...*, p. 32-33). On commanda de nombreux pennons, bannières, étendards (cf. B. et H. Prost, *Inventaires mobiliers des ducs de Bourgogne*, Paris, 1902-1913, 2 vol. in-8°, t. II, p. 223, n° 1401 ; p. 230, n° 1426).

1. Dès le printemps de 1386, on s'était préoccupé de réorganiser la flotte (cf. Terrier de Loray, *Jean de Vienne*, p. 206 et suiv. ; — Ch. de La Roncière, *Histoire de la Marine française*, Paris, 1899-1932, 6 vol. in-8° ; t. II : *La guerre de Cent ans*, p. 70 à 104 ; — L. Mirot, *Une tentative...*, p. 21 et suiv.). — Sur ces réquisitions, voir également : Bibl. nat., Fontaineau, vol. CX, fol. 56.

2. Voir les ouvrages cités dans la note précédente, et L. Puiseux, *Étude sur une grande ville de bois construite en Normandie pour une expédition en Angleterre en 1386*, dans *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, t. XXV, 1864, in-8°. Cette enceinte fut construite en Normandie, à proximité des forêts de Roumare et de Rouvrai. Commencée en 1385, elle fut achevée en 1386 et chargée sur soixante-douze vaisseaux. Attaquée au large de Calais par l'escadre de Guillaume Beauchamp, gouverneur de cette ville, trois de ses vaisseaux furent capturés et conduits en Angleterre. Le reste, amené à l'Écluse, ne servit pas et fut abandonné au duc de Bourgogne (L. Mirot, *Une tentative...*, p. 37-39). Voir également plus loin, p. xxvii.

3. Le comte de Valois suivit le roi jusqu'à Lille et revint à Paris avec les comtes de Blois et d'Alençon pour prendre avec eux la lieutenance du royaume (cf. E. Jarry, *La vie politique de Louis de France, duc d'Orléans, 1372-1407*, Paris, 1889, in-8°, p. 26, et *Journal de Jean Le Fèvre, évêque de Chartres, chancelier des rois de Sicile Louis I^{er} et Louis II d'Anjou*, éd. H. Moranville, t. I, Paris, 1887, in-8°, p. 324).

4. Jean IV de Montfort (1364-1399).

5. Pierre, comte d'Alençon (1361-1404).

6. Jean d'Artois, fils de Robert d'Artois ; il avait reçu le comté d'Eu après l'exécution du connétable Raoul de Brienne. Il fut tué à la bataille de Nicopolis en 1396.

Ces armements étaient connus en Angleterre, sans que l'on sût, toutefois, s'il s'agissait d'un projet d'attaque contre Calais ou d'une menace de débarquement dans le royaume. Aussi décida-t-on de pourvoir à la défense de Calais ; deux cents hommes d'armes et cinq cents archers y furent envoyés avec Thomas Holland, comte de Kent, Hugues de Calveley, William Holme, William de La Pole, William Touchet, Louis de Montauban ; quarante navires croisaient en mer, sous les ordres du comte d'Arundel, de Henri Despenser, évêque de Norwich ; ils étaient montés par trois cents hommes d'armes et six cents archers¹.

Le bruit courait en France, en Hainaut et en Picardie que les préparatifs français étaient dirigés contre les Gantois, qui le craignaient à tort ; le duc de Bourgogne ne désirait que la

1. Déjà, en 1385, la défense de la mer avait été organisée, et des escadres anglaises avaient coulé un certain nombre de navires chargés de l'approvisionnement de l'armée et se dirigeant vers l'Écluse. C'est à cette campagne navale qu'il faut rapporter les combats livrés au large de Calais entre le 14 et le 18 septembre 1385 ; le premier jour, la flotte anglaise rencontra deux grandes galées, un lin, une barge et six balenguiers qu'arrêtèrent les Calaisiens (Walsingham, t. II, p. 135) ; trois jours après, soixante-douze navires français, revenant de l'Écluse, furent attaqués ; dix-huit d'entre eux et une grande barge durent se rendre. Le lendemain eut lieu une nouvelle rencontre ; des quarante-cinq unités françaises, deux navires et un cogon avec deux « amiraux » furent pris. Leur dimension était telle qu'on ne put les faire entrer dans le port, et on dut les conduire à Sandwich (*Ibidem*). Les préparatifs furent repris au début de 1386. Dès le 4 mai, sur l'information que les ennemis s'apprétaient à envahir l'Angleterre, ordre était donné de surveiller l'état de Great Yarmouth, de prendre les mesures nécessaires à sa défense, d'armer les bourgeois capables de porter les armes (cf. *Calendar of the Patent Rolls, Richard II, A. D. 1385-1389*, p. 135, 177) ; le 12 juin, un ordre similaire était donné pour Southampton (*Ibid.*, p. 177, n. 15 d) ; le 30 avril déjà, Simon de Burley, connétable du château de Douvres et gardien des cinq Ports, avait été avisé de prendre dans les comtés de Kent et de Sussex les maçons, charpentiers et autres artisans nécessaires pour fortifier Sandwich (*Ibid.*, p. 140), ainsi que Douvres (*Ibid.*, p. 175). En Cornouailles, le château de Tremynghon était garni d'hommes d'armes et d'archers et ravitaillé en prévision d'une attaque (*Ibid.*, p. 174), ainsi que la ville de Lynn (*Ibid.*, p. 181). Des navires étaient retenus (Rymer, *Foedera*, etc..., éd. La Haye, 1739-1745, 10 vol. in-fol., t. III, part III, p. 197) ; on convoyait les bateaux de commerce se rendant à Bordeaux (*Ibid.*, p. 8). Voir H. Wallon, *Richard II, épisode de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, Paris, 1864, 2 vol. in-8°, t. I, p. 261 et suiv. ; — Froissart, éd. Kervyn de Lettenhove, t. XI, p. 368-374 ; — L. Mirot, *Une tentative...*, p. 57.

paix et la concorde¹, ne voulant aucunement être tenu responsable de la mort de François Ackerman². Ce dernier, loin d'imiter Pierre du Bois et Jean Bouchier, qui, après la paix de Tournai, s'étaient réfugiés en Angleterre, était demeuré à Gand, où il fut tué par un bâtard du comte de Herzelee, dont il avait provoqué la mort³.

En Angleterre, on attendait sans crainte l'arrivée des Français⁴. Le roi Richard II, dominé par le comte d'Oxford⁵ et par ses conseillers, Simon de Burley, Nicolas Brembre, Robert Tresilian, John de Beauchamp, John de Montagu, comte de Salisbury, Michel de La Pole, l'archevêque d'York, qui tenaient éloignés de lui ses oncles, les comtes de Cambridge et de Buckingham⁶, se trouvait alors près de la marche de Galles. À l'annonce de l'arrivée prochaine des ennemis, on lui manda de venir à Londres, et, après un arrêt à Windsor, il arriva à Westminster. Sur l'avis du comte de Salisbury, le conseil décida de s'opposer à l'invasion, de garder et de surveiller les côtes⁷. Lui-même fut chargé de la surveillance de l'île de Wight, avec les hommes et les archers du comté de Chester; le comte de Devon, avec deux cents hommes d'armes

1. H. Pirenne, *Histoire de Belgique*, t. II, p. 200.

2. Ce meurtre eut lieu le 22 juillet 1386, près de l'abbaye de Saint-Pierre de Gand, lors d'une ducasse (*Istore et croniques de Flandre*, éd. Kervyn de Lettenhove, dans *Collection des chroniques belges*, Bruxelles, 1879-1880, 2 vol. in-4°, t. II, p. 383).

3. Le sire de Herzelee avait été mis à mort par la foule au début de juillet 1384, pour avoir voulu soumettre Gand au duc de Bourgogne (*Froissart*, éd. S. H. F., t. XI, p. XLIII, n. 4, et XLIV, n. 1). Ce bâtard se nommait Gallehaut de Herzelee (*Froissart*, éd. Kervyn de Lettenhove, t. XXI, p. 551).

4. Cependant, Th. Walsingham (*Historia anglicana*, éd. H. Th. Riley, dans la collection *Rerum britannicarum medii aevi scriptores*, Londres, 1863-1864, 2 vol. in-8°, t. II, p. 145) raconte longuement les craintes et les pusillanimités des Anglais.

5. Sur la faveur de Robert de Vere, comte d'Oxford, voir H. Wallon, *ouvr. cité*, t. I, p. 267, et A. Steel, *Richard II*, Cambridge, 1941, in-8°, *passim*.

6. Thomas de Woodstock, comte de Buckingham, puis duc de Gloucester, et Edmond de Langley, comte de Cambridge, puis duc d'York, fils d'Édouard III et de Philippa de Hainaut.

7. Toutes ces mesures, déjà commencées au printemps de 1386 (voir p. v, n.), furent intensifiées à partir du mois d'août (voir plus loin, p. xxii). Au mois de juin, le comte de Kent avait été chargé de défendre Southampton (*Patent Rolls*, p. 177).

et six cents archers, de celle de Southampton ; le comte de Northumberland, de la défense du port de Rye avec deux cents hommes d'armes et six cents archers ; le comte de Cambridge, de celle du port de Douvres avec cinq cents hommes d'armes et douze cents archers ; les comtes de Pembroke et de Stafford devaient assurer la sécurité du port d'Orwell avec cinq cents hommes d'armes et douze cents archers ; Henri et Raoul Percy¹, celle de Yarmouth avec trois cents hommes d'armes et six cents archers. Simon de Burley fut mis à la tête du château de Douvres². Les ports et havres depuis l'Humber jusqu'au pays de Cornouailles furent garnis d'hommes d'armes et d'archers. Sur toutes les hauteurs voisines de la mer, en face des côtes de Flandre et de France, on mit des gardes : nuit et jour, des vigies surveillaient le large, avec mission d'alerter le pays, en cas de débarquement. On projetait de laisser les Français débarquer et avancer dans l'intérieur des terres, durant deux ou trois jours³. Derrière eux, on détruirait leur flotte ; on les harcèlerait et les affamerait. De lourdes taxes et tailles, qui furent volontiers payées, furent imposées⁴. Cent mille archers et dix mille hommes furent rassemblés⁵, malgré les forces que le duc de Lancastre avait emmenées en Espagne.

1. Henri Percy le jeune était envoyé à Calais pour préparer la défense de la ville ; il entreprit une campagne contre les Picards et les habitants de la côte française (Th. Walsingham, *ouvr. cité*, p. 144, et, du même, *Ypodigma Neustriæ*, éd. H. Th. Riley, dans *Britannicarum rerum medii ævi scriptores*, Londres, 1857, in-8°, p. 344 ; H. Knighton, *Chronique*, éd. J. Rawson Lumby, dans *Rerum britannicarum medii ævi scriptores*, Londres, 1889-1895, 2 vol. in-8°, t. II, p. 210).

2. Le 14 mai, ordre lui était donné, ainsi qu'à l'abbé de Saint-Augustin de Canterbury, de prendre toutes les mesures, pour résister à l'invasion, dans le comté de Kent (*Patent Rolls*, p. 176). Semblables mesures avaient lieu dans les comtés de Nottingham, de Suffolk et dans l'île de Wight, aux mois de mai et de juin (*Ibid.*).

3. Voir plus loin, p. xxiii, n.

4. H. Knighton, *ouvr. cité*, t. II, p. 248.

5. L. Miro, *Une tentative...*, p. 43 et 62 ; à relever la même erreur que plus haut sur l'estimation de ces troupes.

CHAPITRE XII

1386, août-novembre. QUITTANT LA COROGNE, LE DUC DE LANCASTRE S'ÉTABLIT A SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE (août). — LE ROI DE CASTILLE DEMANDE AIDE A CHARLES VI (septembre). — POURPARLERS ANGLO-PORTUGAIS. — PRÉPARATIFS CASTILLANS ; ENTENTE AVEC LE ROI DE GRENADE. — ENTREVUE DU DUC DE LANCASTRE ET DU ROI DE PORTUGAL (1^{er}-3 novembre) A PONTE DE MOURO. — TRAITÉ D'ALLIANCE ET PROJET DE MARIAGE DU ROI AVEC PHILIPPA DE LANCASTRE (§§ 106 à 115).

Maîtres de la ville, mais non du château de la Corogne¹, le duc de Lancastre va à Saint-Jacques-de-Compostelle, attendant des nouvelles du roi de Portugal, alors à Coïmbre², et qui, à l'annonce de l'arrivée du duc, lui écrit une lettre, à laquelle répond ce dernier.

Durant ce temps, le roi de Castille fortifie son pays³ et

1. Le débarquement eut lieu le 25 juillet (D. Nuñez de Liao, *Cronica del rey dom Jao I*, Lisbonne, 1780, 2 vol. in-8°, t. I, p. 301), le 9 août (d'après Froissart). La première de ces dates est admise par S. Armitage Smith, *John of Gaunt, King of Castille and Leon...*, *Duke of Lancaster*, Westminster, 1904, gr. in-8°, p. 311, et par Ed. Perroy, *L'Angleterre et le grand schisme d'Occident*, Paris, 1933, in-8°, p. 241. La ville, au dire de D. Nuñez (*ouvr. cité*, t. I, p. 301), aurait été rendue par son gouverneur Fernand Perez de Andrade et, au dire de Perroy (*ouvr. cité*, p. 242, n. 4), défendue énergiquement.

2. C'est à Lamego (D. Nuñez, *ouvr. cité*, t. I, p. 303) que le roi de Portugal aurait appris le débarquement par Jaõ Gil de Porto et Gomez Eannes, et c'est de cette ville qu'il écrivit au duc de Lancastre. Contrairement au dire de Froissart, le duc ne demeura pas inactif durant un mois à la Corogne, ce qui rejeterait son départ au début de septembre 1386. La conquête de la Galice était achevée fin octobre (Ed. Perroy, *ouvr. cité*, p. 410, pièce just. n° X, lettre de l'archevêque de Bordeaux du 31 octobre) et cette opération demanda environ deux mois.

3. Les mesures de défense furent prises en Castille dès le mois d'août. Le plat pays fut évacué, les troupes concentrées dans les places fortes (Froissart, éd. S. H. F., t. XII, p. LXXVII ; — P. Lopez de Ayala, *Cronicas de los reyes de Castilla...*, Madrid, 1779-1780, 2 vol. in-4°, t. II, p. 252-253). Le 6 septembre, le roi de Castille écrivait aux alcades et aux alguazils de Murcie, donnant des renseignements sur la défense des frontières (*Saeres da Silva*, t. IV, p. 634-636) ; il se trouvait à Murcie en septembre (J. Catalina García, *Castilla y Leon durante los reinados de*

envoi des messagers en France, afin de demander des troupes. Charles VI et son conseil lui écrivent de ne rien craindre¹, car, en janvier suivant, les Anglais auraient une telle besogne

Pedro I, Enrique II, Juan I y Enrique III, Madrid, 1893, 2 vol. in-4°, t. II, p. 481).

1. Dès avril 1386, la cour de France se préoccupait de la politique castillane, comme en témoigne une lettre du duc de Bourgogne (L. Miro, *Une tentative...*, p. 64). Après le débarquement du duc de Lancastre et l'envoi de son défi au roi de Castille, défi par lequel le duc réclamait le royaume de Castille au nom de sa femme, fille de Pierre le Cruel, on dut être à Paris tenu au courant des négociations qui furent entamées, et où il fut question d'une union entre le prince héritier de Castille et une fille du duc, ce qui eût mis fin à la rivalité dynastique et attiré le royaume castillan dans une entente avec l'Angleterre. Prévenu par un message du roi de Castille, Charles VI donna pouvoir à Jean de Folleville, à Robert Cordelier et à Thibaut Hocie de prendre part à ces pourparlers. Les pouvoirs qu'il leur donna sont du 11 septembre 1386 (L. Douët d'Arcq, *Choix de pièces relatives au règne de Charles VI*, éd. S. H. F., 1863-1864, 2 vol. in-8°, t. I, p. 74, n° XXXVII). Les négociateurs français arrivèrent en Espagne en octobre (*Chronique du Religieux de Saint-Denis*, éd. Bellaguet, dans *Documents inédits de l'Histoire de France*, 1863-1864, 5 vol. in-4°, t. I, p. 438 ; — P. Lopez de Ayala, t. II, p. 253-254). Le roi d'Aragon leur délivra un sauf-conduit le 16 octobre. Les pourparlers castillo-lancastriens eurent lieu à Orense, occupé par le duc de Lancastre ; le roi de Castille y envoya le prieur de Guadalupe, Juan Serrano, depuis évêque de Ségovie, don Diego Lopez de Medrano, chevalier, et Alvar Martínez de Villareal, docteur en lois ; à leur retour auprès de leur souverain, ils furent accompagnés de Thomas Percy. Le projet de mariage castillo-lancastrien avait été élaboré à l'incitation du roi d'Aragon (Ed. Perroy, *ouvr. cité*, p. 244-245). Les envoyés français se trouvaient encore en Castille le 23 novembre 1386, date à laquelle le roi Jean renouvelait son alliance avec Charles VI. D'après la *Chronique du bon duc Loys de Bourbon* (éd. A. Chazaud, S. H. F., 1876, in-8°, p. 188), l'archidiacre de Cordoue vint alors trouver Charles VI à l'Écluse pour demander l'envoi de secours français.

En 1385, Charles VI avait promis à la Castille des secours qui, sous la conduite d'Olivier du Guesclin et de Pierre de Villaines, arrivèrent en Espagne en mai 1386 (*Froissart*, éd. S. H. F., t. XII, p. LXIX). Le 23 août 1386, le facteur du marchand Francesco Datini à Avignon lui écrivait qu'un ambassadeur espagnol avait recruté cinq cents lances devant aller en ce royaume sous les ordres d'un capitaine breton, et que leur solde était payée pour deux mois (R. Brun, *Annales avignonaises*, dans *Mémoires de l'Institut historique de Provence*, t. XII, 1935, p. 91). D'autre part, dans la lettre déjà citée, écrite aux alcades et alguazils de Murcie en septembre 1386, le roi de Castille fait allusion aux : « caballeros que il rey de Francia nostro hermano nos ha enviado de Bretaña come de Gascoña ». — Sur ces événements, voir G. Daumet (*ouvr. cité*, p. 48), qui estime que le départ d'Olivier du Guesclin fut postérieur au débarquement du duc de Lancastre.

que leur pays serait perdu. Mais, en attendant, le roi de Castille n'avait aucune aide, les chevaliers et écuyers français allant tous en Flandre; cette province était, sur quatorze lieues carrées, remplie de gens d'armes si nombreux qu'ils n'auraient pu passer la mer en une seule fois. On eut beau réglementer les embarquements, les ribauds, suivant l'armée, pillaient et mangeaient tout en Flandre, en Tournésis, à Lille, à Douai¹.

Pendant le séjour du duc de Lancastre à Saint-Jacques-de-Compostelle, Thomas Morieux, maréchal de l'ost, avec Maubrun de Linières, Jean d'Auberchicourt², Thierri et Guillaume Soumain, deux cents lances et cinq cents archers, attaqua la ville de Roalès³, qui était décidée à se défendre. L'assaut fut donné aux deux portes; les défenseurs résistèrent toute la journée. Dans la nuit, les assaillants cam-

1. Les pillages, peu nombreux lors des campagnes de 1382-1383, avaient recommencé dès 1385. En octobre de cette année, des lettres de rémission étaient accordées à un habitant de Brécourt, près Bailleul en Vimeu, Perrin Sallembieu, qui, au retour du précédent voyage de Flandre, avait commis des dégâts dans le pays (Arch. nat., JJ 127, n° 137). Les dégâts furent particulièrement importants en Flandre, déjà pillée en 1382-1383 (cf. *Froissart*, éd. S. H. F., t. XI, p. xiii-xiv, 59-64; J. M. Kervyn de Lettenhove, *Histoire de Flandre*, Bruxelles, 1847-1855, 7 vol. in-8°, t. III, p. 517-518, 536, 539) (voir plus loin, p. xxi). Le 11 août 1386, Charles VI, pour éviter que la ville de Bruges soit « trop foulée », manda de n'y admettre que des chevaliers, écuyers, officiers de son service ou de celui de ses oncles (L. Gilliodts van Severen, *Inventaire des chartes de la ville de Bruges*, Bruges, 1871-1874, 7 vol. in-4°, t. III, p. 89); de son côté, le 20 août, le duc de Bourgogne écrivait au Magistrat de Courtrai de ne laisser entrer dans la ville qu'un nombre restreint de gens d'armes (Ch. Mussely, *Inventaire des archives municipales de Courtrai*, Courtrai, 1856-1862, 2 vol. in-4°, t. I, p. 129, n° 55). Les dégâts commis furent une des raisons des incidents qui marquèrent l'arrivée du duc de Berri (voir plus loin, p. xxviii).

2. Fils de Nicolas d'Auberchicourt et de Marguerite de Landas. Il fut capitaine de Calais en 1399.

3. Roalès, Espagne, prov. Valladolid, distr. Medina de Rio-Secco. Cette place fut occupée non à l'automne de 1386, mais au cours de la campagne d'avril-mai 1387, de même que Villalobos, où le duc de Lancastre se trouvait le 19 avril (Ed. Perroy, *ouvr. cité*, p. 249, n. 9). La chronologie de Froissart est, du reste, très fantaisiste pour les événements d'Espagne. A la fin de l'été et en automne 1386, des détachements anglais attaquèrent et prirent Orense, Pontevedra, Vigo, Bayona, Ribadavia, Ferrol (Ed. Perroy, *ouvr. cité*, p. 243). La lettre précitée de l'archevêque de Bordeaux, du 31 octobre 1386, annonçait la conquête de la Galice et l'occupation presque totale des Asturies et de nombreuses places

pèrent à la ville basse de la Fenace et recommencèrent l'attaque. Les habitants négocièrent de la reddition aux mêmes conditions que La Corogne et Saint-Jacques-de-Compostelle. Maubrun de Linières¹ y fut laissé comme capitaine avec soixante hommes et deux cents archers.

Thomas Morieux, avec trois cents hommes et six cents archers, mit le siège devant Villalobos²; il divisa son armée en quatre batailles, commandées par lui-même, par Yon Fitz-Warin³, John Beverley, Jean d'Auberchicourt, chacun avec quatre-vingts hommes d'armes et cent cinquante archers. En présence de cet assaut, où se distinguèrent deux écuyers hennuyers, Thierry et Guillaume de Soumain, combattant sous le pennon de Yon Fitz-Warin, les défenseurs traitèrent à deux mille francs. Yon Fitz-Warin garda la place durant huit mois.

Les Anglais chevauchaient sur les frontières de Castille et de Galice, tandis que le roi de Castille attendait les secours français. On conseillait au duc de Lancastre de voir le roi de Portugal avant que ce dernier s'entendît avec le roi de Castille⁴. Aussi envoya-t-il le sire de Ponynys⁵, grand baron anglais, John Beverley, Jean d'Auberchicourt, John Sous-

du Léon par les Anglais. L'archevêque dit que, fin octobre, on annonçait la présence du duc à Zamora, se dirigeant vers Burgos.

1. Sur ce personnage, voir *Froissart*, éd. S. H. F., t. XII, p. LXXIII, n. 9.

2. Villalobos, Espagne, prov. Zamora. Le siège eut lieu au printemps 1387 (voir P. Lopez de Ayala, *ouvr. cité*, t. II, p. 264; — F. Lopes, *Cronica del rey dom Joamo I deste nomeno e dos reys de Portugal o decimo*, Lisbonne, 1642, in-fol., p. 245; — D. Nuñez, *ouvr. cité*, t. I, p. 316). Mais, bien que fantaisistes, les renseignements de Froissart ne doivent pas être tous rejetés. Il est vraisemblable que la campagne de Galice se développa en deux temps : d'août à fin octobre, puis, après l'entrevue de Ponte de Mouro (début novembre), les troupes lancastriennes s'occupèrent des sièges de Ribadavia et de Maariz, jusqu'à la fin de janvier 1387, où le duc les rappela à Saint-Jacques, au moment de son départ pour le mariage de sa fille.

3. Sur ce personnage, voir *Froissart*, éd. S. H. F., t. XII, p. LXXII, n. 7.

4. La crainte d'une entente entre la Castille et le Portugal paraît avoir dominé l'action du duc de Lancastre pendant son expédition; elle aurait, en effet, ruiné tous ses espoirs de conquérir la Castille. D'après P. Lopez de Ayala (*ouvr. cité*, t. II, p. 361), dès les conférences d'Orense, Thomas Percy aurait remis au roi de Castille des offres de mariage et des dons pécuniaires.

5. Sur lui, voir *Froissart*, éd. S. H. F., t. XII, p. LXXII; — Ed. Perroy (*ouvr. cité*, p. 241, n. 2) l'appelle Poninges.

tren, frère bâtard de John Holland, connétable de l'armée ; au moment de leur départ, un chevalier et un écuyer portugais, Vasco Martinez da Cunha et Ferrand Martinez de Mello¹, arrivèrent à Saint-Jacques-de-Compostelle, porteurs de lettres et de présents du roi de Portugal. Cinq jours plus tard, Anglais et Portugais partirent pour Coïmbre ; en route, ils rencontrèrent un héraut du roi de Portugal, nommé Coïmbre, qui était allé en Angleterre et en Bretagne, où il avait assisté aux noces du duc de Bretagne et de Jeanne de Navarre². Fernand Martinez de Mello raconta à Jean d'Auberchicourt que ce héraut, de son vrai nom João Fernandez Pacheco³, l'avait sauvé des mains des Castillans, à la veille de la bataille d'Aljubarrota. A leur arrivée, les Portugais présentèrent au roi les Anglais, qui, après avoir échangé des présents, furent admis le lendemain à la table royale ; ils exposèrent ensuite l'objet de leur mission devant les comtes d'Atouguia⁴ et de Novarra⁵ ; finalement, on convint d'une entrevue entre les princes⁶. Deux jours après, les Anglais repartirent auprès du duc et de la duchesse, à qui ils rendirent compte de leur mission.

Peu après, le roi de Portugal envoya à Saint-Jacques-de-Compostelle Ferrand Percock et autres, qui annoncèrent au duc que le roi avait quitté Coïmbre et était arrivé à Porto, où il l'attendait. Le duc décida de s'y rendre, dès que la santé de sa femme, alors souffrante, le permettrait. Le jour suivant, les envoyés portugais repartirent et rapportèrent au roi les intentions du duc. Le souverain manda l'archevêque

1. Les envoyés portugais, au dire de D. Nuñez et de F. Lopes, furent Martinez de Mello et Lourenço Fogaça.

2. Ce mariage fut célébré le 11 septembre 1386 (A. de La Borderie et B. Pocquet, *Histoire de Bretagne*, Rennes-Paris, 1886-1895, 6 vol. in-4°, t. IV, p. 136).

3. *Froissart*, éd. S. H. F., t. XII, p. LIX, n. 2. C'est lui que Froissart alla trouver à Middelbourg en 1390, et de qui il apprit les événements de la campagne de 1386-1387. On peut, au sujet des récits faits par João Fernandez Pacheco à Froissart, signaler l'article de J. Cortesão, *Uma cronica portuguesa incluída nas de Froissart*, dans *Lusitania*, fasc. IX, vol. III, 1926, p. 367-392, touchant les événements de Portugal de 1383 à 1385.

4. De la maison de Silva.

5. Nuño Alvarez Pereira.

6. La question de l'entrevue fut réglée à Saint-Jacques-de-Compostelle en présence des envoyés portugais (F. Lopes, *ouvr. cité*, p. 249).

de Braga¹, l'évêque de Lisbonne² et les plus sages prélats, afin d'honorer le duc, dont il avait décidé d'épouser la fille Philippa³; on poussa activement les préparatifs, la duchesse voulant les hâter dans son désir de reconquérir le trône de Castille; le duc était plus réservé, n'oubliant pas que le roi de Portugal avait été jadis religieux⁴.

Le roi de Castille, durant ces événements, se tenait à Valladolid⁵, avec Olivier du Guesclin et d'autres chevaliers français⁶, en qui il avait une plus grande confiance que dans les Castillans; il redoutait, en effet, qu'en cas d'invasion, la Castille se donnât au duc de Lancastre. Les Français lui remontraient le danger d'une alliance anglo-portugaise, bien que de nombreux seigneurs et villes du Portugal ne reconnussent pas le maître d'Avis pour roi⁷. Ils ajoutaient que les oncles de Charles VI devaient être bien informés de ce qui se passait, que la flotte réunie à l'Écluse arrêterait l'entreprise du duc de Lancastre, qui avait emmené la fleur des hommes d'armes d'Angleterre, d'où un affaiblissement de ce dernier royaume. D'Aragon, de Béarn, de Catalogne, de Gascogne, des troupes ne cessaient d'arriver en Espagne⁸. Leurs con-

1. Laurent, de 1374 à 1397 (voir *Froissart*, éd. S. H. F., t. XII, p. LX, n. 1).

2. Pierre, de 1383 à 1402.

3. Philippa était la fille du duc et de Blanche de Lancastre; sa sœur cadette, Catherine, était née du second mariage de Jean de Lancastre avec Constance de Castille et se trouvait donc être la petite-fille de Pierre le Cruel; ceci explique que, dès les conférences d'Orense, on ait envisagé la possibilité de son mariage avec l'infant Henri, fils aîné du roi Jean de Castille.

4. Lorsque fut conclu l'accord avec le duc de Lancastre, le roi de Portugal demanda à Urbain VI les bulles de dispense nécessaires, tant à cause de ses vœux comme moine cistercien, qu'à cause de sa naissance illégitime et de son adhésion à Clément VII durant le règne de son frère. Le duc de Lancastre, informé de cette démarche, s'opposa à la délivrance des bulles (voir Ed. Perroy, *ouvr. cité*, p. 247), qui ne furent expédiées qu'après l'avènement de Boniface IX, le 5 février 1391, et publiées à Lisbonne, le 1^{er} juillet suivant.

5. Il s'y trouvait le 7 septembre (J. Catalina Garcia, *ouvr. cité*, p. 483, 487).

6. *Froissart*, éd. S. H. F., t. XII, p. LXXVI, n. 2. Ces contingents arrivèrent en mai ou juin 1386 (*Ibid.*, p. LXXV).

7. *Froissart*, éd. S. H. F., t. XII, p. v et n. 7.

8. C'est à ces troupes que fait allusion le facteur de Datini dans la lettre du 23 août 1386 (R. Brun, *ouvr. cité*, p. 91).

tingents s'augmenteraient, surtout si la solde était bien payée.

De son côté, le roi de Grenade¹ redoutait l'alliance du roi de Portugal et du duc de Lancastre; aussi jugea-t-il sage de conclure des accords et des traités avec le roi de Castille, à qui il envoya le postal de Gibraltar, Mansion d'Albertas, ainsi que plusieurs autres personnages. Munis d'un sauf-conduit, ils arrivèrent à Valladolid, et, après délibération du conseil de Castille et des seigneurs français, le roi de Castille demanda que le roi de Grenade fermât les frontières et les ports aux Anglais et aux Portugais, ne contractât aucune alliance avec eux et ne leur donnât pas l'hospitalité. Un traité fut signé sur ces bases²; on rapporta à Froissart, lors de son séjour en Béarn, que le roi de Grenade envoya au roi de Castille six sommiers, chargés d'or et d'argent, soit comme don, soit comme prêt. Le roi en fut réconforté, et les Français furent payés sur ces sommiers, dont bénéficièrent Guillaume de Nailhac et Gaucher de Passac³.

Partout des guerres se préparaient : les Français voulaient envahir l'Angleterre; on ne parlait de rien d'autre en Brabant, en Flandre, en Hainaut, en Hollande, en Picardie. On pensait en France que la conquête de l'Angleterre serait facile et rapide, surtout avec l'aide de l'Écosse.

Partant de Saint-Jacques-de-Compostelle, le duc de Lancastre, avec trois cents lances, six cents archers, et accompagné du connétable John Holland et de cinquante barons, chevaucha en Galice. A cette nouvelle, le roi de Portugal,

1. Mohamed V, de la dynastie des Nessérides; roi de Grenade, en 1354, il fut déposé en faveur d'Ismaël II en 1359; ce dernier, étant mort en 1360, eut pour successeur Mohamed VI, de 1360 à 1362; à cette date, Mohamed V fut restauré et gouverna jusqu'à sa mort en 1390. Il eut pour successeur Yousouf II.

2. Ce traité, dont ne parlent ni les chroniqueurs castillans ni les chroniqueurs portugais, fut sans doute signé dans les derniers mois de 1386. Les trêves entre la Castille et le royaume de Grenade furent renouvelées à plusieurs reprises à cette époque, et particulièrement de 1390 à 1403 (I. Lopez de Ayala, *Histoire de Gibraltar*, Madrid, 1782, in-4°, p. 167).

3. Gaucher de Passac, à la fin de 1386, servait dans l'armée réunie contre l'Angleterre. C'est seulement en février 1387 qu'il s'engagea avec Guillaume de Nailhac à conduire des troupes en Espagne (L. Douët d'Arcq, *Choix de pièces...*, t. I, p. 76-78, n° xxxviii).

qui se trouvait à Porto¹, vint, avec douze cents chevaux, à la ville frontière de Monção². Le duc arriva à Melgaço³. Les deux princes se rencontrèrent un jeudi à Ponte de Mouro⁴. Après un repas, ils eurent de longues conversations. On décida, en raison de l'hiver, que le roi resterait à Porto et le duc à Saint-Jacques-de-Compostelle. Leurs troupes continueraient à guerroyer durant ce temps ; en février 1387, ils se mettraient en campagne et chercheraient la bataille⁵. Puis, on discuta au sujet du mariage, le duc promettant de donner sa réponse le jour suivant. Mais ce fut seulement le samedi 3 novembre, après la messe, qu'il offrit à dîner au roi. A sa table se trouvaient un archevêque, les évêques de Lisbonne, de Porto⁶,

1. Le roi, ayant quitté Porto, fut rejoint à Riba d'Odiana par le cométable de Portugal. D'après D. Nuñez (t. I, p. 303), le roi était accompagné de cinq cents hommes d'armes vêtus de blanc et portant la croix de Saint-Georges et de deux mille cavaliers.

2. Monção, Portugal, district de Viana do Castelo.

3. Melgaço, Portugal, district de Viana do Castelo. Le duc, avant l'entrevue, logea à l'abbaye de Celanova, au diocèse d'Orense, avec sa femme et ses filles.

4. Le 1^{er} novembre tomba un jeudi, en 1386. L'entrevue se poursuivit le lendemain (voir F. Lopes, *ouvr. cité*, p. 239-240). D. Nuñez donne de nombreux détails à ce sujet (*ouvr. cité*, t. I, p. 304-305).

5. Le traité signé entre les princes stipulait que le roi aiderait le duc à conquérir la Castille, et que ce dernier le soutiendrait au cas où le Portugal serait attaqué par le roi de Castille. L'aide portugaise était promise pour six mois, du 1^{er} janvier au 31 août 1387 ; elle consisterait en deux mille lances, mille arbalétriers, deux mille hommes de pied, aux frais du roi qui les conduirait en personne. L'attaque contre la Castille serait entreprise par les deux armées. En contre-partie de cet appui et de la reconnaissance du duc et de la duchesse de Lancastre comme roi et reine de Castille, le duc donnerait au roi de Portugal une partie du royaume de Léon et de Castille, à savoir la moitié de la ville de Ledesme et de ses dépendances, le château de « Matilha », la ville de Monléon, le chemin dit de Plata et la ville de Placensia ; la frontière irait de là droit à « Grimaldo » et à Cañaveral, passerait à Alconada, Caserès, Lorca, Minda, Funte del Maestre, Zafra, Medina de Los Torres, Fregenal, et autres lieux, discutés par le Portugal, réserve faite d'Alcantara et de Valença d'Alcantara. Si quelques-unes de ces places appartenaient à des ordres religieux, on indemniserait le roi par d'autres villes ou par des rentes. Le duc accordait la main de sa fille, après obtention des bulles de dispense. Divers articles réglaient la coopération du Portugal en cas de bataille rangée (D. Nuñez, *ouvr. cité*, t. I, p. 304-305). La duchesse et sa fille jurèrent ce traité le 11 novembre, en présence de l'archevêque de Braga, de Vasco Martinez de Mello, de João Rodriguez de Sa (*Ibid.*, t. I, p. 307 ; — F. Lopes, *ouvr. cité*, p. 242).

6. Jean III, de 1372 à 1391.

d'Evora¹, l'archevêque de Braga, les comtes d'Atouguia, de Novarra, tous Portugais. A une autre table étaient le maître d'Avis, le grand maître de Saint-Jacques de Portugal, le grand maître de Saint-Jean, Diego Lopez Pacheco, João Ferrand Pacheco, Lopo Diaz de Azevedo, Vasco Diaz Martinz de Mallo. A la troisième table s'assirent l'abbé d'Alcobaga, l'abbé de Saint-Pierre-et-Saint-Paul de Coïmbre, l'abbé de Saint-Maxence de Vigo, Alvaro Gonsalves Pereira, João Gomez da Silva, João Rodriguez de Sa, Mem Rodriguez de Vasconcellos, Ruy Mendes de Vasconcellos, Ferrand de Miranda, chevalier navarrais. Aucun chevalier anglais ni écuyer anglais ne s'assit ce jour aux tables du repas, qu'ils servirent. Le duc donna cent nobles aux ménestrels et autant aux hérauts².

Après cette entrevue, les princes se séparèrent. Le roi de Portugal quitta Monção³, le duc retourna en Galice, accompagné, pour sa sécurité, par le comte de Novarra et cent lances portugaises. Il rendit compte à la duchesse⁴ de son entrevue avec le roi, dont il lui fit le portrait, et il lui dit qu'il avait accordé à son nouvel allié la main de sa fille Philippa⁵.

Durant le séjour du duc de Lancastre, de sa femme et de ses filles à Saint-Jacques-de-Compostelle, les troupes anglaises parcoururent la Galice, conquérant villes et châteaux. Froissart raconte cette campagne, d'après les renseignements que lui fournirent Anglais et Portugais, et particulièrement Ferrand Pacheco, lorsqu'il le rencontra à Middelbourg.

Le maréchal de l'ost, Thomas Morieux, parti de Saint-

1. Jean IV, de 1365 à 1406.

2. D'après D. Nuñez (*ouvr. cité*, t. I, p. 307), le connétable de Portugal aurait servi d'intendant pour l'organisation du banquet, plaçant les convives d'après la prééminence de leur état.

3. Il retourna à Porto, après avoir ordonné au connétable de rassembler les troupes et, après un arrêt de sept jours à Lisbonne, il se rendit à Alentego, afin de hâter la concentration de l'armée (D. Nuñez, *ouvr. cité*, t. I, p. 308).

4. La duchesse, on l'a vu, se trouvait au monastère de Celahova, au moment de l'entrevue.

5. Les hésitations sur le choix de la princesse semblent avoir été assez longues, par suite, sans doute, des pourparlers ébauchés pour le mariage de Catherine avec l'infant de Castille.

Jacques-de-Compostelle avec six cents lances et douze cents archers, marcha sur Pontevedra¹. Malgré le bas peuple, le gouverneur et les riches notables décidèrent de résister et repoussèrent les assaillants. Mais, dans la nuit, les habitants, se souvenant de l'exemple de Roalès, de Villalobos, de La Corogne, qui avaient accepté de se soumettre au duc et à sa femme² si d'autres villes de Castille faisaient de même, envoyèrent douze d'entre eux vers le bailli Diego Gonsalves de Leon, qui avait été blessé lors de l'assaut et qui accepta de négocier. Le lendemain, sept parlementaires furent envoyés à Thomas Morieux, qui entra dans la ville, y établit des officiers au nom du duc de Lancastre et laissa comme capitaine un Galicien qui avait été jadis en Angleterre avec le duc et la duchesse de Lancastre.

Le jour suivant, l'armée reprit sa marche sur Vigo³, distante de six lieues. Sommés de se soumettre aux mêmes conditions, les habitants décidèrent de résister. L'assaut, préparé pour le lendemain, eût risqué d'être repoussé si la ville, très forte, avait eu une garnison suffisante. Mais, décimés par le tir des archers, découragés de ne pas voir arriver les secours demandés depuis un mois au roi de Castille, les défenseurs négocièrent la reddition. Le maréchal, Yon Fitz-Warin, le sire de Talbot⁴, John Beverley⁵, le sire de Ponnyns et Jean d'Auberchicourt y entrèrent. Thomas Dalby et douze archers furent laissés pour la garder.

Poursuivant sa route en Galice, l'armée arriva à Bayona⁶ et à la Maïola⁷. Après s'être établi à deux lieues et s'être

1. Pontevedra, Espagne, chef-lieu de province.

2. Villalobos et Roalès furent occupées en avril et mai 1387 (voir plus haut, p. xi, n. 2). Les chroniqueurs castillans et portugais placent le siège de ces deux places après le séjour des armées anglo-portugaises à Benavente, où elles arrivèrent le jour des Rameaux, 31 mars 1387, et où elles restèrent durant toute la semaine sainte, c'est-à-dire jusqu'au 6 ou 7 avril. De là, elles se portèrent sur Roalès, où l'arrêt fut de quinze jours, avant de marcher sur Villalobos. Dans son ouvrage *Castille y Leon*, J. Catalina Garcia donne (p. 342) l'itinéraire suivant : Benavente, Villalobos, Roalès, Valdeiras.

3. Vigo, Espagne, prov. de Pontevedra.

4. Voir *Froissart*, éd. S. H. F., t. XII, p. LXXII.

5. *Ibid.*

6. Bayona, Espagne, prov. de Pontevedra.

7. *Ibid.*

formé en bataille, on envoya le héraut Coïmbre, qui appartenait au roi de Portugal, sommer les habitants de se soumettre au duc de Lancastre. Sur le conseil d'un homme prudent et expérimenté, Cosme de La Mouresque, qui proposa les mêmes conditions que celles faites aux autres villes, Bayona reconnut le duc et s'engagea à fermer ses portes au roi de Castille. Les Anglais y demeurèrent quatre jours, attendant la fin de la pluie et des inondations et préparant l'attaque de Ribadavia. Le cinquième jour, le beau temps revenu, l'armée se remit en marche, sans rencontrer de résistance, et s'établit dans une plaine, à une demi-lieue de cette ville, dont les habitants étaient réputés faux, orgueilleux et n'obéissant qu'à leur volonté. Le héraut, envoyé en avant, trouva les portes de la ville fermées ; ses appels furent accueillis par des rires. L'armée déjeuna sous les oliviers, par un temps de mai, bien que l'on fût au mois de janvier¹. L'assaut fut très dur, car la ville, surplombant un rocher, est inexpugnable. Il fallut sonner la retraite et soigner les blessés, au nombre desquels se trouvait Thierry de Soumain.

Pendant cette campagne, le duc et la duchesse demeurèrent à Saint-Jacques-de-Compostelle, ayant chaque semaine des nouvelles du roi de Portugal. Le roi de Castille était à Valladolid, s'entretenant avec les chevaliers français de la marche des Anglais ; il était tenu journellement au courant de leurs mouvements ; il attendait des renforts de France et redoutait l'invasion de son royaume, soit au printemps, soit au plus tard à l'été. Les Français lui remontraient que le roi de France avec cent mille hommes était déjà en Angleterre, faisant la conquête du pays. Cette expédition terminée, il cinglerait vers La Corogne avec sa flotte, reconquérant ce qu'avait occupé le duc de Lancastre, qui devrait alors se réfugier en Portugal².

1. Cette partie de la campagne paraît, en effet, avoir eu lieu en décembre 1386-janvier 1387, entre le retour du duc de Lancastre à Saint-Jacques-de-Compostelle, à la suite de l'entrevue de Ponte de Mouro, et le départ de Philippa de Lancastre pour Porto, fin janvier 1387.

2. Le récit de Froissart est encore inexact. Les événements qu'il raconte eurent lieu au printemps de 1387, en avril-mai, et, à l'en croire, on aurait ignoré en Espagne, à cette époque, l'abandon des projets de descente en Angleterre, ce qui est invraisemblable, tant de la

On croyait, en effet, partout, en Espagne, en Galice, en Portugal, que le roi de France avait débarqué en Angleterre. Aussi le roi de Portugal ne se hâtait-il pas de faire chercher sa future femme, malgré les lettres du duc et de la duchesse de Lancastre.

CHAPITRE XIII

1386, *septembre-décembre*. DÉPART DU ROI DE FRANCE, DU DUC DE BOURGOGNE ET DES SEIGNEURS POUR L'ÉCLUSE (*septembre*). — LE CONNÉTABLE DE CLISSON ORGANISE LA FLOTTE, APRÈS AVOIR FAIT CONSTRUIRE UNE VILLE DE BOIS. — PRÉPARATIFS ANGLAIS. LE DUC DE BERRI RETARDE LE DÉPART. — VOYAGE DU ROI D'ARMÉNIE EN ANGLETERRE. — LA FLOTTE FRANÇAISE EST DISPERSÉE PAR LA TEMPÊTE. — L'EXPÉDITION EST AJOURNÉE A L'ÉTÉ SUIVANT. — DISLOCATION DES FORCES. — DUEL DE JEAN DE CARROUGE ET DE JACQUES LE GRIS (§§ 116 à 122).

Le rassemblement de la flotte française était considérable : chevaliers et écuyers se réjouissaient de participer à une expédition qui les vengerait des maux qu'avait subis la France. On mit plus de sept semaines à réunir ce qui était nécessaire. De Savoie, de Bourgogne, de Barrois, de Lorraine, de l'Ile-de-France, de Picardie, de Champagne, de Gâtinais, de Beauce, de Blésois, d'Orléanais, de Touraine, d'Auvergne, de Toulousain, de Gascogne, d'Armagnac, de Comminges, de Bigorre, tous venaient servir en Flandre¹.

Le roi prit congé de la reine², de la reine Blanche³, de la

part du roi de Castille que de celle des troupes françaises, qui partirent seulement pour la Castille en mars 1387.

1. Voir plus haut, p. II, III, et L. Mirot, *Une tentative...*, p. 72.

2. Charles VI quitta Paris au début de septembre 1386, antérieurement au 8. Le 23 août, le facteur de Datini à Avignon mandait que le roi avait convoqué ses sujets pour passer en Angleterre, et, le 8 septembre, il précisait que le rendez-vous était fixé à Paris, à la mi-septembre (R. Brun, *ouvr. cité*, p. 97).

3. Blanche de Navarre, fille de Philippe d'Évreux et de Jeanne de France, fille de Louis X, avait épousé Philippe VI en 1349 ; elle mourut le 21 février 1398.

duchesse d'Orléans¹, et, après avoir entendu la messe à Notre-Dame de Paris, déclara ne vouloir revenir dans la ville qu'après avoir été en Angleterre². Il passa à Senlis, où il retrouva la reine³.

De son côté, le duc de Bourgogne quitta son duché avec l'amiral de France⁴ et Gui de La Trémoille⁵; à Bruxelles⁶, il rencontra la duchesse de Brabant⁷ et y demeura deux jours. Sa fille, la comtesse d'Ostrevant⁸, le rejoignit à Mons, ainsi que le duc Aubert de Bavière⁹, Guillaume de Hainaut¹⁰, comte d'Ostrevant, qui l'accompagnèrent jusqu'à Valenciennes, où il logea à l'hôtel de La Licorne; la comtesse d'Ostrevant, M^{mes} de Morialmé¹¹, de Mortain¹², de Gomer habitèrent en l'hôtel du comte de Blois. De là, il vint à

1. Blanche de France, fille posthume de Charles IV le Bel, avait épousé Philippe, duc d'Orléans, second fils de Philippe VI. Elle mourut en 1392.

2. Il prit l'oriflamme à Saint-Denis, malgré certains de ses conseillers qui prétendaient que, dans cette campagne, il n'y avait pas à défendre le royaume (J. Juvénal des Ursins, *Chronique*, éd. Michaud et Poujoulat, dans la *Nouvelle collection des Mémoires pour servir à l'histoire de France*, 1^{re} série, t. II, p. 370).

3. Il arriva à Amiens le 8 septembre (E. Petit, *Séjours de Charles V et de Charles VI*, Paris, 1888, in-8°, p. 31). Le 30, la ville payait aux valets des postes du roi leurs gages pour la venue du souverain (arch. mun. d'Amiens, *Inventaire*, t. IV, p. 5). — Le 7, en prévision de son séjour et de celui des princes qui l'accompagnaient, on achetait des vins de pineau, de Beaune, de Poitou, ainsi que des bœufs (*Ibid.*, *Inventaire*, t. IV, p. 7).

4. Jean de Vienne.

5. Fils de Guillaume IV de La Trémoille et de Radegonde Guenand; il mourut à Rhodes, au retour de Nicopolis, en 1396.

6. Il y était le 29 août; le 3 septembre, il se trouvait à Mons, le 4 à Valenciennes. Du 5 au 30, il résida à Arras, où Charles VI le rejoignit le 19 (E. Petit, *Supplément aux itinéraires de Philippe le Hardy*, Valence, 1909, in-8°, p. 29 (extrait du premier volume des *Ducs de Bourgogne de la Maison de Valois*).

7. Jeanne, duchesse de Brabant, épouse de Wenceslas de Luxembourg (1355-1404).

8. Marguerite, fille de Philippe le Hardy, épousa, en 1385, Guillaume, comte d'Ostrevant, qui devint comte de Hainaut en 1404.

9. Aubert de Bavière, comte de Hainaut, de Hollande et de Zélande (1358-1404).

10. Époux de Marguerite de Bourgogne, il devint comte de Hainaut, en 1404, à la mort de son père Aubert, et mourut en 1417.

11. Marie de Saint-Pol, femme de Jean de Condé, comte de Morialmé.

12. Femme de Pierre de Navarre, comte de Mortain, fils puîné de Charles le Mauvais, roi de Navarre.

Douai¹, puis à Arras, où il retrouva la duchesse de Bourgogne.

Le roi, par Compiègne, Noyon, Bapaume², arriva à Lille³. Les gens d'armes venaient de toutes parts, si nombreux qu'ils vidaient et mangeaient le plat pays, sans rien payer. Les paysans étaient battus ou tués, les viviers dépeuplés, les maisons abattues ; les Anglais n'auraient pas commis plus de dégâts. Charles VI, à Lille, trouva ses oncles, les ducs de Bourgogne et de Bourbon. Le duc de Berri était resté dans son duché⁴. Les ducs de Bar⁵, de Lorraine⁶, les comtes de Savoie⁷, d'Armagnac⁸, le comte Dauphin d'Auvergne⁹, les comtes de Saint-Pol¹⁰, d'Eu¹¹, de Longueville¹², le sire de Couci¹³, Guillaume de Namur¹⁴, et quantité d'autres seigneurs. On disait que vingt mille chevaliers et autant d'arbalétriers génois,

1. E. Petit, *Supplément aux itinéraires de Philippe le Hardi*, p. 33, ne mentionne pas son séjour à Douai.

2. E. Petit, *Séjours de Charles VI*, p. 31, ne signale pas sa présence dans ces diverses villes. A Amiens, on recevait, dès le 1^{er} septembre, les montres de Gaucher de Passac et de Gautier Le Blant (Arch. nat., K 53^a, n^{os} 45 et 50). Les lettres établissant l'aide pour l'expédition sont datées d'Amiens, le 9 septembre (Bibl. nat., ms. fr. 26705, n^o 140). Le roi s'y trouvait encore le 11 (L. Douët d'Arcq, *Choix de pièces...*, t. I, p. 74, n^o xxxvii). Le 30, il recevait à Arras l'hommage de Bureau de La Rivière (Arch. nat., P XV, n^o 13), et, le 1^{er} octobre, de nombreuses montres étaient passées dans cette ville (Arch. nat., K 53).

3. Il arriva à Lille au plus tard le 3 octobre, et y resta jusqu'au 18. On lui offrit six queues de vin ; on en donna aussi deux au duc de Touraine, deux au duc de Bourgogne, deux au comte de Nevers, deux au duc de Bourbon (arch. mun. de Lille, CC, compte de 1386, fol. 25 v^o-27).

4. Le 8 septembre, il était à Mehun-sur-Yèvre (Bibl. nat., ms. fr. 26021, n^o 9231), à Lille en octobre. On lui offrit deux queues de vin (arch. mun. de Lille, CC, compte de 1386, fol. 28 v^o).

5. Robert 1^{er} (1352-1411).

6. Jean 1^{er} (1346-1390).

7. Amé VII passa montre à Lille le 10 octobre pour deux bannerets, neuf bacheliers, vingt-deux écuyers, servant sous les ordres du duc de Berry (Arch. nat., K 53^a, n^o 59).

8. Jean III (1384-1391).

9. Béraud II (1356-1400).

10. Waleran de Luxembourg (1371-1415).

11. Jean d'Artois (1352-1387).

12. Olivier du Guesclin, qui paraît avoir été en Espagne à ce moment (voir plus haut, p. xiii).

13. Enguerrand VII (1347-1397).

14. Guillaume, marquis de Namur.

ainsi que vingt mille gros valets, devaient passer en Angleterre. Olivier de Clisson organisait la flotte à Tréguier¹. La ville de bois devait partir avec lui, ainsi que les meilleurs chevaliers et écuyers bretons ; le vicomte de Rohan², les sires de Rais³, de Beaumanoir⁴, de Laval⁵, de Rochefort⁶, de Malesroit, vicomte de Comborn⁷, de Dinan⁸, d'Ancenis⁹. Le connétable ne voulait pas s'encombrer de valets ou garçons, pour ne pas charger les navires. Si tout avait été organisé avec ensemble, on aurait pu obtenir un meilleur résultat en Angleterre.

Dans ce dernier royaume, on fit, malgré certains murmures, de grands préparatifs¹⁰. On imposa une taille de deux millions

1. Les préparatifs y étaient nombreux, comme, au reste, sur toute la côte de Normandie, de Bretagne, de Saintonge. Le duc de Bretagne avait obtenu, le 8 septembre, des lettres de non-préjudice au sujet de la convocation et du départ des seigneurs bretons allant servir dans l'armée royale (Bibl. nat., Fontanieu, vol. C1, fol. 51). Les quittances d'armateurs, de patrons de navires et de marins engagés abondent ; le 14 septembre, à La Roche-Derrien, Henri de Pontel, maître du bateau *Saint-Julien*, jaugeant vingt-deux tonneaux (dépôt des cartes, 876, n° 8) ; Jean de Karguiliou, patron de la nef *Saint-Dominique*, de cent cinquante tonneaux (Bibl. nat., P. O. 1603, Karguiliou, n° 2) ; le 2 octobre, Jean de Blaisi et Morelet de Monmor, commis à prendre et concentrer en Bretagne, faire fréter, mettre sur mer et conduire à l'Écluse cent gros navires, mandaient à Jean Le Flamant de payer les gages des patrons des nefs *Bonne-Aventure*, *Saint-Goustan*, *la Marguerite* et *Saint-Julien* (Bibl. nat., P. O. 359, Blaisi, n° 26, avec une énumération des navires). Voir les détails fournis par Ch. de La Roncière, *Histoire de la Marine*, t. II, p. 92 et n. 2, et, également, Aug. Lefranc, *Olivier de Clisson, connétable de France*, Paris, 1897, in-8°, p. 280 et suiv.

2. Jean I^{er} († 14 février 1387), épousa : 1° Jeanne de Léon, 2° Jeanne de Navarre.

3. Giraud de Chabot, époux de Marguerite de Sancerre.

4. Robert († 1408).

5. Gui X († 1412), fils puîné de Gui IX, épousa : 1° Louise de Châteaubriant, 2° Jeanne de Laval, veuve de Du Guesclin.

6. Gui de Rochefort, seigneur de Henleix.

7. Jean de Malesroit, vicomte de Comborn. Froissart paraît avoir différencié en trois un même personnage, qu'il appelle le sire de Malesroit, le vicomte de Comborn, Jean de Malesroit.

8. Charles de Dinan, seigneur de Montefilaut († 1418), fils de Roland de Dinan et de Jeanne d'Ancenis.

9. Guillaume d'Ancenis, fils de Thibaud de Rochefort et de Marie de Montmorenci.

10. Des mesures de défense, beaucoup plus importantes que celles du début de l'année (voir plus haut, p. vi-vii), furent prises dans l'été et à l'automne de 1386, les nouvelles d'une invasion prochaine du royaume

de florins. L'archevêque d'York, frère du seigneur de Neville, le comte d'Oxford, Nicolas Brembre, Michel de La Pole, Simon Burley, Pierre Golafre, Robert Tresilian, John Beauchamp, John Salisbury en étaient receveurs et payeurs, les oncles du roi n'y ayant aucun rôle. Celui qui en profita le plus fut le comte d'Oxford, qui ordonna tout. Les événements passés, le peuple s'inquiéta de savoir ce qu'était devenu cet argent, comme il sera raconté plus tard. Simon Burley, capitaine de Douvres, était tenu au courant de tout ce qui se passait en France, par Calais et les pêcheurs anglais allant

se précisant. Le 10 septembre, des ordres étaient envoyés à l'évêque de Durham de faire préparer tout ce qui était nécessaire à la mise en défense du royaume (*Patent Rolls*, p. 260), et on interdisait aux armuriers d'augmenter le prix des armes (*Ibid.*, p. 261). On enjoignit aux maire et bailli de Boston de prévenir les propriétaires et maîtres de navires, se disposant à se rendre en Gascogne pour les vendanges, de conduire leurs bâtiments à Sandwich et de les y garder, en attendant la concentration des autres bateaux d'autres ports, afin de faire le voyage de conserve et avec sécurité, la flotte française devant attaquer les navires anglais vers Bordeaux (*Close Rolls*, p. 257). Quelques jours plus tôt, le 6 septembre, on avait invité les maîtres marins de South Yarmouth et de Gorleston de conduire leurs bâtiments dans le port de Great Yarmouth, où ils seraient plus en sûreté (*Ibid.*, p. 175). Dès le 11 août, la surveillance des côtes était organisée. Dans tous les comtés, les fonctionnaires avaient avisé les lords, chevaliers et écuyers d'avoir à s'armer, à guetter les ports et les endroits où abondaient les vaisseaux, dans l'attente des ennemis (*Ibid.*, p. 253), dont l'arrivée était crainte, soit à Orwell, soit dans un port de Suffolk (*Ibid.*, p. 186-187).

Des instructions étaient aussi données pour la mise en état de défense des châteaux et places de Great Yarmouth (*Patent Rolls*, p. 258, 259), où trois bastides étaient édifiées pour garder le passage de mer (*Close Rolls*, p. 169), Colchester (*Patent Rolls*, p. 260), Queensborough et l'île de Sheppey (*Patent Rolls*, p. 259), Odiham (*Patent Rolls*, p. 260), Southampton (*Ibid.*, p. 258), Rochester (*Ibid.*, p. 216), Framlingham (*Close Rolls*, p. 187). Le 15 octobre, Simon Burley était invité à veiller à la défense du château de Douvres et à le ravitailler en bœufs, vin, lard, etc. (*Patent Rolls*, p. 225). Les troupes devaient être concentrées à Londres à la Saint-Michel; dans tous les comtés, on faisait instruire les hommes d'armes et on fixait le contingent des archers qui devaient y être envoyés (*Patent Rolls*, p. 216, 217, 242; *Close Rolls*, p. 261, 264-265). Le 18 septembre, les bailli et shériffs de Londres recevaient des ordres pour le logement et le ravitaillement de ces troupes (*Close Rolls*, p. 261), et on concentrait à l'hôtel du comte de Pembroke tout l'herbage nécessaire à l'armée (Rymer, t. III, p. iv, 9), convoquée pour résister à l'invasion (*Ibid.*, p. 10). Voir aussi Th. Walsingham, *ouvr. cité*, t. II, p. 148. Les paiements faits aux capitaines anglais, pour les préparatifs de l'été 1386, sont énumérés au Public Record Office, *Issue Roll* 515.

jusqu'à Boulogne et Wissant, et par les pêcheurs français. Le débarquement de la flotte française, disait-on, se ferait à Douvres et à Sandwich. Un jour, à Canterbury, Burley témoigna des craintes qu'il éprouvait pour les reliques de saint Thomas Becket, que l'abbé¹ et les religieux refusaient de conduire à Douvres, ce qui le rendit suspect au peuple.

A l'Écluse et en Flandre, on annonçait le départ imminent du roi², que son frère le duc de Touraine, le chambrier, évêque de Beauvais³ et autres avaient quitté à Lille pour retourner à Paris; le duc de Touraine avait le gouvernement avec le comte de Blois et quelques seigneurs⁴. Le duc de Berri, peu soucieux d'aller en Angleterre, arrivait lentement⁵, au grand déplaisir du duc de Bourgogne et des princes qui,

1. Les reliques de Becket étaient au prieuré cathédral de Canterbury, qui n'avait pas d'abbé. Froissart a sans doute fait une confusion avec l'abbé de Saint-Augustin de Canterbury.

2. Sur ce départ, les dépêches de l'agent avignonnais de Datini fournissent d'intéressants renseignements (voir R. Brun, *ouvr. cité*, particulièrement analysé dans J. Calmette et E. Déprez, *Histoire du Moyen-Age* (collection G. Glotz), t. VIII, *La France et l'Angleterre en conflit*, Paris, 1937, in-8°, p. 241, note 120).

3. Miles de Dormans, évêque de Beauvais du 6 août 1376 au 17 août 1387. Il passa revue, le 11 septembre, à Amiens pour neuf chevaliers bacheliers et soixante-treize écuyers (Ch. Bréard, *Le Crotoy et les armements maritimes des XIV^e et XV^e siècles*, Amiens, 1902, in-8°, p. just. LXXXVII).

4. E. Jarry, *ouvr. cité*, p. 25-26. Le duc, au retour, passa le 21 octobre à Amiens, où des cadeaux lui furent offerts (Arch. mun. d'Amiens, *Invent.*, t. IV, p. 71).

5. Il arriva à l'Écluse le 14 octobre (H. Moranvillé, *Jean Le Mercier*, p. 109). Le duc, qui avait séjourné en Angleterre, comme otage de son père, avait de grands doutes sur la possibilité de la réussite de l'expédition. D'autre part, son arrivée à Bruges fut marquée par une désagréable mésaventure. Les routiers bretons avaient commis de graves dégâts en Flandre, ce qui provoqua un grand mécontentement; le duc, assailli au pont des Carmes, dut descendre de cheval, se réfugier aux Carmes et fut malade pendant trois semaines. Un membre de sa suite fut blessé; pendant quarante nuits, le guet dut monter la garde (L. Gilliodts van Severen, *Inventaire... Bruges*, t. IV, p. 103). Le 4 novembre, Jean de Berri faisait don à la couronne, alors qu'il se trouvait à l'Écluse, des duchés de Berri et d'Auvergne, du comté de Montpensier et de la baronnie de Lunel, au cas où il mourrait sans hoirs mâles (Arch. nat., J. 187^A, n° 16); cette donation était peut-être le résultat du don de dix mille francs que le roi lui avait accordé le 31 octobre (Bibl. nat., P. O. 444, Bougis, n. 5). Le 5 novembre, le duc de Bourgogne lui offrait des patenôtres, des boucles d'ambre, des images de Notre-Dame, et, le 8 novembre, deux tapisseries

durant ce temps, complétaient leurs provisions, vendues au triple ou au quadruple de leur valeur. Les grands seigneurs étaient bien payés et défrayés¹; mais on devait aux gens de moindre état un mois de leur solde, dont on remettait le paiement de semaine en semaine. Finalement, on ne leur paya qu'un mois, alors qu'il leur était dû six semaines; aussi disaient-ils que le voyage ne réussirait pas. Par suite, ceux qui avaient quelque argent retournèrent leur pays, et ceux qui restèrent dépensèrent tout. Il y avait tant de monde à Bruges, à Damme, à Aardenbourg et surtout à l'Écluse après l'arrivée du roi, que l'on ne savait où se loger. Le comte de Saint-Pol, le sire de Couci, le comte dauphin d'Auvergne, le sire d'Antoing durent habiter Bruges et se rendre à l'Écluse pour s'informer du départ. On le remettait chaque jour à cause du mauvais temps et du froid qui augmentait, des nuits qui allongeaient. Le mécontentement s'accroissait et les vivres diminuaient.

Le duc de Berri et le connétable étaient derrière le roi, ainsi que le roi d'Arménie, à qui Charles VI avait assigné dix mille francs de rente annuelle, et qui désirait parler à Richard II et à son conseil en faveur de la paix². Le mo-

de l'*Histoire de la Passion*, et deux de l'*Histoire de Notre-Dame* (B. et H. Prost, *ouvr. cité*, t. II, p. 240, n° 1476; p. 241, n° 1479; p. 242, n° 1484). Le ms. fr. 25705 de la Bibliothèque nationale contient (n° 69) la liste des gens d'armes de son hôtel amenés à l'Écluse; sur son rôle, voir L. Mirot, *Une tentative...*, p. 81 et suiv.

1. Pierre de Navarre donnait quittance, le 22 novembre, de 100 l. t. sur le don de 2,000 l. que lui avait fait Charles VI (Bibl. nat., ms. fr. 26022, n° 962); Gui de La Trémoille donnait quittance de 5,000 l. (Bibl. nat., ms. fr. 25705, n° 145); Jean de Harpedane, de 2,000 l. (Bibl. nat., P. O. 1486, Harpedane, n° 2).

2. L'ambassade du roi d'Arménie eut lieu, non en 1386, mais en 1385 (L. Mirot, *Une tentative...*, p. 57 et suiv., et N. Jorga, *Philippe de Mézières (1327-1405) et la croisade au XIV^e siècle* (fasc. CX de la *Bibliothèque de l'École des Hautes-Études*), Paris, 1896, in-8°, p. 462-465). La seule trace d'intervention du roi d'Arménie en 1386 fut l'envoi par lui, de Bruges, le 2 novembre 1386, d'une lettre demandant un sauf-conduit pour venir en Angleterre poursuivre les négociations de paix engagées l'année précédente; lettre à laquelle Richard II opposa une fin de non-recevoir (Ed. Perroy, *Diplomatic correspondence of Richard II*, Londres, 1933 (Camden third serie, t. XLVIII), in-8°, p. 42 et 201-202). Voir aussi Rymer, *Foedera*, t. III, part IV, p. 11; — Th. Walsingham, *ouvr. cité*, t. II, p. 151. Sur son rôle en 1385, voir *Froissart*, éd. S. H. F., t. XII, p. LIII et suiv.

narque quitta la noble maison de Saint-Ouen pour aller à Boulogne. De là, il se rendit à Douvres, où il trouva les comtes de Cambridge et de Buckingham avec plus de cinq cents hommes d'armes et deux mille archers, surveillant et gardant le passage de la mer, car on ne savait pas où passeraient les Français et où ils débarqueraient, à Douvres ou à Sandwich. Dans cette dernière ville étaient les comtes de Northumberland et d'Arundel, avec un pareil nombre de gens d'armes. A Orwell, où l'on redoutait également l'arrivée de la flotte et de l'armée française, se tenaient les comtes d'Oxford, de Pembroke, de Nottingham et Ralph Cobham avec mille hommes d'armes, trois mille archers, trois mille gros valets. A l'arrivée du roi d'Arménie à Douvres, on lui fit bonne chère ; on le conduisit aux deux oncles du roi, qui l'accueillirent avec bienveillance et lui demandèrent la raison de sa venue. Il répondit que c'était pour le rétablissement de la paix avec la France, la guerre ayant enorgueilli les Sarrasins et les Turcs qui avaient conquis l'Arménie, que seule une paix durable entre les chrétiens permettrait de reconquérir. Il n'avait, disait-il, aucune mission du roi de France. Le comte de Buckingham lui répondit ne pouvoir donner aucune réponse avant de l'avoir conduit devant le conseil de Richard II, dont ni lui, ni son frère, ni ceux qui les accompagnaient ne faisaient partie. Étant demeuré un jour à Douvres, le roi alla à Londres, à un hôtel dit la Garde-robe de la Reine, où se trouvait Richard II. Les archevêques de Canterbury et d'York, l'évêque de Winchester et autres étaient à Londres, car les habitants de Londres voulaient faire fortifier leur ville. Introduit près de Richard, le roi d'Arménie parla en faveur de la paix ; on le remit à une réunion plus complète du conseil. Quatre jours plus tard, le conseil se réunit à Westminster, en présence du roi d'Angleterre et de ses favoris. Le roi d'Arménie exposa les raisons de son intervention, et, après une réponse de l'archevêque de Canterbury, on le pria de se retirer. Après dîner, Richard II lui présenta des cadeaux, qu'il refusa, sauf un anneau d'or d'une valeur de cinq cents francs. Il prit ensuite congé, partit le lendemain, arriva deux jours après à Douvres et, ayant débarqué à Calais, gagna l'Écluse, où il rendit compte au roi et à ses oncles de sa mission. On le renvoya en France, sans tenir

compte de ses renseignements, car tous désiraient s'embarquer pour l'Angleterre, aussitôt que le duc de Berri et le connétable seraient arrivés¹. Les vents contraires empêchèrent l'embarquement².

Le duc de Berri était arrivé à Paris; après avoir entendu une messe à Notre-Dame, il déclara, bien que pensant le contraire, qu'il ne rentrerait pas sans être allé en Angleterre. Il partit, recevant journellement des lettres du roi et du duc de Bourgogne le priant de se hâter; mais il voyageait à petites journées³.

Le connétable partit de Tréguier avec soixante-douze vaisseaux et la ville de bois qui devait servir après le débarquement en Angleterre. Le vent, d'abord favorable, devint contraire près des côtes anglaises; à la hauteur de Margate, la flotte fut dispersée. Il n'y avait pas vingt voiles qui naviguassent de conserve; certains navires pénétrèrent dans la Tamise et furent pris par les Anglais; une partie de la ville de bois, qu'ils transportaient, fut amenée à Londres, à la grande joie du roi d'Angleterre. Sept nef, chargées de provisions, périrent en Zélande. Le connétable et ceux qui l'accompagnaient rallièrent à grand'peine le port de l'Écluse⁴.

1. Olivier de Clisson devait être en Bretagne en septembre et octobre 1386; de nombreux engagements de navires y eurent lieu à ce moment. Il conduisit soixante-douze voiles à l'Écluse en octobre. En même temps, le 10 octobre, une autre flotte partait d'Honfleur, commandée par La Trémoille (L. Miro, *Une tentative...*, p. 25-27).

2. D'après la *Chronique normande de Pierre Cauchon* (éd. Ch. de Beaurepaire, dans *Société d'histoire de Normandie*, 1870, in-8°, p. 180), on aurait attermoié jusqu'au 25 novembre. Jean Le Fèvre, évêque de Chartres, qui se trouvait à Paris le 26 novembre, y apprit que Charles VI était sur le chemin du retour et avait convoqué le conseil à Amiens. Le 29 novembre, le roi était à Péronne avec les ducs de Berri et de Bourbon (*Journal de Jean Le Fèvre*, p. 327-328). Au sujet des vents qui auraient empêché le départ, et qui, apaisés le 31 octobre, auraient repris en tempête dès l'embarquement, voir Walsingham, *Historia anglicana*, t. II, p. 191.

3. Le roi aurait, à plusieurs reprises, demandé au duc de Berri de venir le rejoindre (*Chronique du Religieux de Saint-Denis*, t. I, p. 453); le prince répondait de Paris qu'il fallait délibérer, et il ne partit que plus tard (voir plus haut, p. xxi).

4. Th. Walsingham rapporte (*Historia anglicana*, t. II, p. 145) que deux navires de la flotte française furent surpris par les Anglais, capturés et amenés à Sandwich; on y trouva une partie de la ville de bois, ainsi que son architecte, un Anglais banni du royaume, et elle fut remontée à

Le roi, ravi de l'arrivée du connétable, manifesta sa volonté de partir. Le connétable objecta le mauvais état des vents et raconta les péripéties de son voyage. On attendait toujours, la température se refroidissait. Les Flamands voyaient avec peine l'armée séjourner dans leur pays et doutaient du succès de l'expédition. On murmurait, surtout à Bruges, où une rixe éclata, un Français ayant battu un Flamand. Le peuple s'arma, se porta au marché ; l'émeute aurait triomphé si le sire de Ghisteltes n'était monté à cheval avec cinq ou six des siens et n'avait calmé les émeutiers¹.

A l'arrivée du duc de Berri, on lui reprocha son retard qui avait empêché le départ. Pendant sept jours, il fit remettre l'embarquement au jour suivant. Aux environs de la Saint-André, vers le 30 novembre, le vent était contraire, au grand déplaisir de ceux qui, comme Robert et Philippe d'Artois, Henri de Bar, Pierre de Navarre, Charles d'Albret, Bernard d'Armagnac, désiraient s'embarquer. Le conseil du roi s'assembla. Froissart apprit à l'Écluse que le duc de Berri avait tout fait échouer, malgré le duc de Bourgogne, qui lui en voulut durant trois mois. Il connaissait bien l'Angleterre, où il était demeuré cinq ans comme otage, et savait quelle était la puissance anglaise. Il exposa longuement son sentiment et remontra que si l'entreprise était la plus grande qu'ait tentée un roi de France, cependant il n'oserait pas, étant donné les périls et les dangers, la conseiller. La mer, à

Sandwich. A en croire H. Knighton (*ouvr. cité*, t. II, p. 212), cet incident aurait eu lieu vers le 29 septembre ; c'est William Beauchamp qui aurait exécuté cette capture et la partie saisie aurait été assemblée et remontée à Winchelsea. Suivant Puisseux (*ouvr. cité*, p. 18), cet architecte, un Normand du nom de Boutevillain, aurait été originaire de Caen. Sur cette flotte, voir Aug. Lefranc, *ouvr. cité*, p. 258 et suiv., et sur les combats navals, voir L. Mirot, *Une tentative...*, p. 67-68.

1. Les Flamands, malgré l'accueil chaleureux fait à Charles VI lors de son entrée à Bruges, voyaient avec colère les soldats, et surtout les Bretons, qui, en 1382-1383, avaient saccagé le pays, y revenir à nouveau. D'après H. Knighton (*ouvr. cité*, t. II, p. 214), Charles VI aurait résolu d'aller célébrer la Noël à Gand et aurait fait partir à l'avance une partie des services de l'hôtel, dont du vin. Les Gantois, ayant défoncé les tonneaux, y auraient trouvé des armes, ce qui aurait hâté le retour du roi en France, et les Bretons en auraient profité pour saccager l'Écluse. De semblables désordres auraient eu lieu à Bruges (J. M. Kervyn de Lettenhove, *Histoire de Flandre*, t. IV, p. 61 et suiv.).

cette époque de l'année, était mauvaise, et les marins déclaraient qu'une flotte de deux cents voiles ne pourrait tenir l'eau avec des vents contraires. Il était difficile d'arriver en Angleterre, et même y réussit-on, on risquerait de voir en une nuit brûler la flotte et les provisions. En cas d'échec, de capture ou d'accident du roi, le royaume serait à jamais perdu pour les ducs. L'entreprise ne pouvait être tentée que l'été, par une mer tranquille, et alors que les prés, bien herbagés, permettraient de nourrir les chevaux. Il conseilla la remise à l'été suivant, avec concentration des forces, soit à l'Écluse, soit à Harfleur¹.

Nul, sauf le duc de Bourgogne², n'osa lui répondre. L'essentiel, objecta ce dernier, avait été fait. Différer serait se faire blâmer. Le pays était tellement épuisé que les plaintes étaient nombreuses ; on dira que ce projet n'avait eu d'autre raison que de tirer or et argent du peuple. Après une longue discussion, le roi se montra opposé à la remise, mais la majorité du conseil suivit le duc de Berri. On annonça donc au duc de Lorraine, au comte d'Armagnac, au comte dauphin d'Auvergne et aux volontaires venus de loin que tout était différé jusqu'en avril ; on conserverait ce que l'on pourrait des préparatifs, le reste serait abandonné. Le tout avait coûté cent mille francs au royaume.

Les comtes de Savoie³, d'Armagnac, le comte dauphin

1. J. M. Kervyn de Lettenhove, *Histoire de Flandre*, t. IV, p. 58 et suiv. Il semble bien que le mauvais état de la mer fut une des raisons décisives de la remise de l'entreprise. La tentative faite fin octobre, et pendant laquelle les navires s'entre-choquèrent et durent faire voile arrière, est significative.

2. Philippe le Hardi, devenu comte de Flandre, souhaitait que l'armée française ne séjourât pas plus longtemps dans le pays, où, depuis 1382, bien des dégâts avaient été commis. La remise de l'expédition exposait la Flandre à un séjour prolongé et néfaste des armées. D'autre part, ce fut en novembre que l'archidiacre de Cordoue vint demander au nom du roi de Castille l'aide française, après les premiers succès lancastrien en Galice (voir plus haut, p. ix, n.). Il fallait disposer de troupes pour secourir Jean 1^{er} contre les Anglo-Portugais.

3. Amé VII prit une part importante à l'expédition de 1386 ; ayant signé, le 14 août, une trêve avec le marquis de Saluces, il convoqua ses troupes à Ripaille, le 11 septembre, et rassembla son artillerie à Bourg-en-Bresse. Il était sous les ordres du duc de Berri, son beau-père. Il négocia le mariage de son fils Amé VIII, âgé de treize ans, avec Marie, fille de Philippe le Hardi et âgée de trois mois. Il revint en Savoie par Lille et

d'Auvergne, et les grands seigneurs rentrèrent chez eux, les uns joyeux, les autres courroucés. On vendit tout ce qui avait été rassemblé à Damme et à Bruges, mais à grande perte : ce qui avait coûté cent francs était cédé pour dix francs. Les gens du comte dauphin retirèrent sept cents francs de ce qui avait été acheté sept mille francs. Seuls les seigneurs de pays voisins : Artois, Hainaut, Picardie, ne perdirent rien, non plus que le sire de Couci, qui fit conduire toutes les provisions à Mortagne du Nord, dont il était le seigneur. Il avait emprunté deux cents muids de blé à l'abbé de Saint-Pierre de Gand et autant à l'abbé de Saint-Bavon, à qui rien ne fut rendu.

Ces nouvelles réjouirent ceux qui craignaient les Français et mécontentèrent ceux qui comptaient en profiter. A Londres, on fit de grandes fêtes, auxquelles assistèrent tous ceux qui avaient été mis à la garde des ports et à la surveillance de la mer. A Noël, le roi célébra une grande solennité à Westminster. Les comtes de Buckingham et de Cambridge furent créés ducs d'York et de Gloucester, et le comte d'Oxford duc d'Irlande. On disait que les préparatifs français avaient été faits contre le duc de Lancastre. Quant aux mariniers hollandais et zélandais, ils ne rendirent rien de ce qu'ils avaient reçu.

En ce temps, on parlait beaucoup en France et ailleurs d'un combat à outrance qui, par sentence du Parlement, eut lieu à Paris¹, entre un chevalier et un écuyer de l'hôtel du

Paris (J. Cordey, *ouvr. cité*, p. 260-264). — Son séjour à l'Écluse lui fut très dispendieux. Le 25 octobre, il empruntait huit mille deux cents florins d'or à Moncello de Mari, Génois habitant Bruges, qui, ne pouvant être remboursé, céda sa créance, en 1389, à Martin Palavicini; ce dernier n'était pas encore désintéressé en 1405. Il avait également emprunté trois mille florins à Bonaccorso Pitti, qui ne fut que difficilement et tardivement remboursé en 1422 (voir L. Mirot, *Bonaccorso Pitti, aventurier, joueur, diplomate et mémorialiste* (extrait de l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France*, 1930, p. 10 et note 2).

1. Les divers chroniqueurs parlent de cette rencontre (voir le *Religieux de Saint-Denis*, t. I, p. 462 et suiv ; — La *Chronographia Regum Francorum*, éd. H. Moranvillé, S. H. F., 1891-1897, 3 vol. in-8°, t. III, p. 84-85 ; — Aug. Le Prévost, *Histoire de Saint-Martin-du-Tilleul*, Paris, 1849, in-8°, p. 104-112) ; cet auteur cite, avec renvoi à la publication, la *Nota de Duello Jacobi Legris*, de Jean Le Coq. Les pièces relatives à cette affaire ont été partiellement publiées par Buchon, *Œuvres de Froissart*,

comte d'Alençon, Jean de Carrouge¹ et Jacques Le Gris², qui, bien que d'humble extraction, était grand favori de ce prince. On savait que la rencontre aurait lieu, alors que Charles VI était encore à l'Écluse³; le roi, devant la remise de la campagne, résolut d'assister à ce combat, dont la cause était la suivante.

Jean de Carrouge, partant outre-mer⁴, demanda un congé au comte d'Alençon et l'obtint; il laissait dans son château « d'Argenteil⁵ », aux confins de l'Alençonnais et du Perche,

dans *Collection des chroniques nationales françaises*, 1825, t. X, p. 503-526, et par Kervyn de Lettenhove, *Froissart*, t. XII, p. 366-371, qui cite la note de Jean Le Coq. Les consultations demandées à ce dernier ont été publiées, avec notes critiques, par Marg. Boulet, *Questiones Johannis Galli*, dans *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 156, Paris, 1944, in-8°, p. 95, 96-99, 110-113.

1. Carrouges, Orne, ch.-l. de canton. Le père de Jean de Carrouge, prénommé aussi Jean, servait en 1365, avec un chevalier, cinq écuyers et deux archers, sous les ordres de Guillaume du Merle, capitaine général aux bailliages de Bayeux et de Caen, et donnait quittance de cent soixante-cinq livres de gages à Renier le Coutelier, vicomte de Bayeux (Bibl. nat., P. O. 1608, Carrouge, n° 2). — Le 7 mars 1380, il donnait également quittance à Coutances, entre les mains de Jean Le Flament, trésorier des guerres, de soixante-quinze livres sur ses gages et ceux de quatre écuyers servant sous l'amiral de France en Basse-Normandie (Ibid., n° 4). Il fut capitaine de Bellême. Son fils, Jean, qui n'obtint pas cette capitainerie du comte d'Alençon, servait comme écuyer en 1379, passait montre pour lui et quatre écuyers à Beuzeville, le 28 octobre (Ibid., n° 6), et, le 23 décembre, donnait quittance, à Carentan, à Jean Le Flament (Ibid., n° 8).

2. Jacques Le Gris, qualifié écuyer du comte d'Alençon, figure, le 24 août 1381, au nombre des conseillers de Louis I^{er} d'Anjou, avec l'évêque de Chartres, les seigneurs de Châteaufromont, de Bueil, Raimond Bardelle, Arnoul La Caille, Jean Hausepié, qui délibérèrent à Paris, en présence du prince, au sujet d'un rapport de Raimond Bernard sur l'utilité d'un voyage à Naples (*Journal de Jean Le Fèvre*, p. 8-9).

3. Le duel avait été fixé tout d'abord au 27 novembre; mais, dès le 24 septembre, c'est-à-dire avant son arrivée à l'Écluse, Charles VI le faisait remettre au samedi après Noël, soit au 29 décembre.

4. Il prenait part aux expéditions de l'amiral Jean de Vienne en Écosse; il servait déjà sous ses ordres en Cotentin en 1379 (Bibl. nat., P. O. 605, Carrouge, n° 8 et 20).

5. Kervyn de Lettenhove (*Froissart*, t. XX, p. 34) a identifié Argenteil avec Argentan, ce qui semble peu vraisemblable. On trouve dans l'Alençonnais, non loin du Perche, un Argenteille (Orne, cant. Exmes, comm. Villebadin), qui pourrait être l'Argenteil de Froissart. Mais cette localité n'appartint jamais aux Carrouge et son château est postérieur au xiv^e siècle. Il existe aussi un Argenteil dans le Calvados (cant. Blangy,

sa femme, jeune et jolie¹. Jacques Le Gris vint un jour à franc étrier de l'hôtel du comte d'Alençon à « Argenteil », où, étant donné son crédit, on le laissa entrer. Arrivé près de la dame de Carrouge, cette dernière, abusée par ses paroles — il se disait chargé d'une mission du comte — le conduisit au donjon. Il profita de la solitude pour abuser d'elle, lui ordonnant de garder le silence, sous peine de déshonneur. Puis il retourna à Alençon assez rapidement pour assister au lever du comte².

Lors du retour de son mari, la dame de Carrouge, qui avait gardé le silence, lui raconta l'attentat. Jean de Carrouge réunit ses parents et ses amis à « Argenteil » et les mit au courant du forfait. Le comte d'Alençon, refusant d'admettre la culpabilité de Le Gris, Carrouge en appela au Parlement³. Pendant un an et demi, enquêtes et plaidoiries eurent lieu ; aucun accord n'étant possible⁴, la cour ordonna que l'on s'en

comm. Manerbe), ce qui nous met loin de l'Alençonnais. On a tout lieu de penser que Froissart s'est trompé d'autant que, dans les actes du Parlement relatifs à cette affaire (voir Marg. Boulet, *ouvr. cité* ; Aug. Le Prévost, *ouvr. cité*, et plus haut, p. xxiii, n.), il est question d'un tout autre endroit. La dame de Carrouge ne se serait pas trouvée à « Argenteil » au moment de l'attentat perpétré sur elle. Après être demeurée à Fontaine-la-Soret (Eure, cant. Beaumont-le-Roger), fief de sa famille paternelle, Thibouville, elle se trouvait auprès de sa belle-mère à Capomesnil, quand eut lieu le viol. Capomesnil, hameau du Mesnil-Mauger (Calvados, cant. Mézidon), s'appelait, au xiv^e siècle, fief de Carrouge. Il y a eu certainement erreur de la part de Froissart, et on doit adopter la localisation portée dans les registres du Parlement.

1. Il avait épousé, en premières noces, une fille de Jean de Tillé, chevalier, seigneur de Cambrai ; il en eut un fils, dont Jacques Le Gris fut parrain. Devenu veuf, il se remaria avec Marguerite de Thibouville, l'héroïne du drame (*Ibid.*, n° 20).

2. Jacques Le Gris nia toujours être l'auteur du crime, auquel auraient participé comme complices un nommé Adam Louvel et une suivante du château. D'autre part, la dame de Carrouge ne cessa jamais d'affirmer la réalité de l'attentat qui, d'après la note juridique de Jean Le Coq, aurait eu des suites : « Uxor Carrouge constans fuit semper dicendo factum evenisse, tam in puerperio quam die duelli » (*Froissart*, éd. J. M. Kervyn de Lettenhove, t. XII, p. 366-367).

3. Le comte d'Alençon écrivit à diverses reprises au roi et à ses oncles, et plusieurs chevaliers affirmèrent que Le Gris était demeuré auprès de son maître toute la journée du crime, ainsi que les jours précédents (*Ibid.*, p. 368). D'après le *Religieux de Saint-Denis* (t. I, p. 462-463), Le Gris aurait été reconnu innocent, et le véritable coupable aurait ultérieurement avoué son crime.

4. Le détail de ce procès est conservé aux Archives nationales, X²^a 10,

remettrait au duel judiciaire, qui eut lieu au début de 1387¹, en présence du roi, de ses oncles² et du connétable. Jean de Carrouge eut pour parrain Waleran de Luxembourg, comte de Ligni et de Saint-Pol; Jacques Le Gris eut le comte d'Alençon. Bien que blessé à la cuisse, Carrouge terrassa Le Gris, qui fut mis à mort³, à la joie des seigneurs et du peuple⁴.

fol. 232, 238 v°, 239 v°, 242, 243 v°; — X^{2a} 11, fol. 53, 54, 206, 211 v°. — J. M. Kervyn de Lettenhove (*Froissart*, t. XII, p. 368-371) en a publié de nombreux extraits qui permettent de voir combien l'opinion était divisée. Le 9 juillet 1386, la cour, en présence du roi, et sur la plainte de Carrouge, accusant Le Gris et Louvel, ordonna que les parties produiraient leurs dires par mémoires et fourniraient des cautions. Ce furent pour Carrouge : le comte de Saint-Pol, le comte de Valentinois, le seigneur de Torcy, le vicomte d'Uzès, Guichard Dauphin, le sénéchal d'Eu. Pour Le Gris : le comte d'Eu, le seigneur de Foillet, le sire de Torcy, le sire de Coigny, le sire d'Auviller, Philippe d'Harcourt. Le 15 septembre 1386, l'arrêt fut prononcé; la cour adjugea le gage de bataille et ordonna que les adversaires bailлераient de nouveaux pléges, afin de faire comparaître, aux jours qui seraient assignés par le roi ou par la cour : le vicomte d'Uzès, le sire de Hangest, Jacques de Montmor, Gérard de Bourbon, Philippe de Cervole, Girard de Grandval, Philippot de Florigny, pour Jean de Carrouge; — Regnaud d'Angennes, Jean Beloteau, Guillaume d'Acqueville, Jean de Fontenay, Girard Maillart, Pierre Beloteau, pour Jacques Le Gris, qui, prisonnier, fut élargi jusqu'au 12 novembre. Le 24 septembre, la cour reçut du roi des lettres remettant au 29 décembre le duel primitivement fixé au 27 novembre. Ces lettres furent lues en présence de Jean de Carrouge et de Jacques Le Gris; les cautions requièrent l'élargissement des deux adversaires, ce qui fut accordé jusqu'au 29 décembre, après constitution de nouvelles cautions qui furent pour Carrouge : Regnaud de Braquemont, chevalier, Robin de Thibouville, Robert de Torcy, Merle de Virjus, Gui de Saligni; — pour Le Gris : Le Galois d'Arcé, chevalier, Mathieu de Varennes, Jean de Montvert, Jean Beloteau.

1. En réalité, le samedi 29 décembre 1386.

2. Charles VI était à Paris à cette date (E. Petit, *Les séjours de Charles V et de Charles VI*, p. 32), ainsi que Philippe le Hardi (E. Petit, *Supplément aux itinéraires de Philippe le Hardi*, p. 31). Le duel eut lieu derrière Saint-Martin-des-Champs sur une place où furent aménagées des lices. Ces dernières furent construites sur le modèle de celles qui avaient été établies à Gisors, trois ans auparavant, en 1383, pour semblable duel entre Gui de La Trémoille et Pierre de Courtenai. Avant d'entrer dans le lieu du combat, Jacques Le Gris fut armé chevalier. La dame de Carrouge avait été amenée sur un char, mais Charles VI la fit s'en retourner (*Froissart*, éd. J. M. Kervyn de Lettenhove, t. XII, p. 367).

3. Il fut pendu au gibet de Montfaucon et ses biens furent confisqués.

4. La dame de Carrouge se serait, selon le *Religieux de Saint-Denis* (t. I, p. 466), retirée dans un couvent après la mort de son mari. Ce dernier vivait en 1390 et, le 23 novembre de cette année, par un mandement daté de Melun, Charles VI ordonnait aux conseillers sur le fait des aides de payer par Jacques Hémon, général receveur des aides, quatre cents

CHAPITRE XIV

1387, janvier-août. MORT DU ROI PIERRE IV D'ARAGON (5 janvier). — RAPPORTS ET ALLIANCE DE L'ARAGON ET DE L'ANGLETERRE ([1367]-1387). — LA QUESTION DU GRAND SCHISME EN ARAGON, L'INCIDENT DE L'ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX. — LES DÉBUTS DU RÈGNE DE JEAN 1^{er} D'ARAGON; LES DIFFICULTÉS. — LES ROUTIERS EN LANGUEDOC ET EN ROUSSILLON. — LE SIÈGE DE DURBAN; DÉFAITE DES ROUTIERS. — LES JOUTES DE BORDEAUX (août 1387) (§§ 123 à 126).

Le roi Pierre d'Aragon¹ tomba malade vers la Chandeleur de l'an 1387². Il fit venir ses deux fils, Jean³ et Martin⁴, et leur fit promettre⁵ de garder la neutralité dans la question

francs d'or par lui accordés à Jean de Carrouge, son chevalier d'honneur, en considération de ses bons services et pour certaines autres causes, « à nous mouvant ». Carrouge donnait quittance de cette somme le 1^{er} décembre suivant (Bibl. nat., P. O. 605, Carrouge, n^{os} 11-12). Le 9 février 1396, un arrêt du Parlement assignait à Jean de Carrouge, chevalier, une somme de six mille livres sur les biens de Jacques Le Gris (Bibl. nat., P. O. 605, Carrouge, n^o 21). D'après G. Bry, *Histoire du Perche*, Paris, 1620, in-8^o, p. 303, il ne peut dans cet acte s'agir que du héros du duel, car il n'eut qu'un fils nommé Thomas. Ce dernier, le 22 avril 1409, qualifié écuyer, fils de feu Jean de Carrouge, chevalier, vendait à Jean Le Marchand la tonture et les feuilles de cinq acres de ses bois à Clerci (Bibl. nat., P. O. 605, Carrouge, n^o 14).

1. Pierre IV le Cérémonieux (1336-1387).

2. Il mourut le 5 janvier 1387.

3. Jean, duc de Girone, roi d'Aragon en 1387, mort en 1395. Il épousa Yolande de Bar, fille de Robert, duc de Bar, et de Marie, fille de Jean le Bon.

4. Martin, duc de Montblanc, devint roi d'Aragon en 1395, à la mort de son frère.

5. Jean n'assista pas aux derniers moments de son père. Il était gravement malade à Hostalrich, au diocèse de Girone (N. Valois, *La France et le Grand Schisme d'Occident*, Paris, 1896-1902, 4 vol. in-8^o, t. II, p. 212). Sa maladie fut longue. Le 15 mai 1387, Yolande écrivait à Isabeau de Bavière que le roi allait mieux et était hors de danger (Barcelone, Arch. de la couronne d'Aragon, Reg. 2037, sec. reg. Yolande, fol. 24 v^o). C'est seulement en août qu'il put à nouveau monter à cheval (Ibid., fol. 54 v^o, lettre d'Yolande au duc de Berri). D'après G. Zurita (*Anales de la corona de Aragon*, Saragosse, 1610, in-4^o, t. II, fol. 393), son état, en mai et en juin, était encore très précaire.

du schisme¹. Ce roi, qui avait augmenté son royaume et conquis Majorque², fut enterré à Barcelone³. A la nouvelle de sa mort, le pape Clément VII et les cardinaux écrivirent à Charles VI et à ses oncles, au duc et à la duchesse de Bar, parents de la reine d'Aragon, Yolande⁴, et à cette dernière, afin d'obtenir que le roi Jean I^{er} se prononçât sur le schisme⁵.

Un légat fut envoyé en Aragon et, de connivence avec la reine, il décida le roi Jean à l'obédience clémentine⁶.

A ce moment, l'archevêque de Bordeaux était à Barcelone, où le duc de Lancastre l'avait envoyé⁷. En effet, le prince de

1. Pierre IV avait évité de se prononcer. Sur son rôle, voir N. Valois (*ouvr. cité*, t. I, p. 212 et suiv.) et G. Zurita (*ouvr. cité*, fol. 388, 391-393).

2. La conquête de Majorque et celle du Roussillon eurent lieu en 1344 (A. Lecoy de La Marche, *Les relations politiques de la France avec le royaume de Majorque*, Paris, 1892, 2 vol. in-8°, t. II, p. 109-135).

3. Il fut enterré dans la cathédrale de Barcelone, près de l'autel de la Sainte-Croix, et ultérieurement transporté au monastère de Poblet, sépulture des rois d'Aragon.

4. Sur Yolande, voir J. Vielliard, *Yolande de Bar, reine d'Aragon*, dans *Revue des Questions historiques*, janvier 1935, 63^e année, 244^e livraison, p. 39-56.

5. Cette assertion, très vraisemblable d'après les rapports antérieurs entre Clément VII et Jean I^{er} (N. Valois, *ouvr. cité*, t. I, p. 218 et notes; t. II, p. 212 et note 4), est corroborée par les termes de la lettre d'Yolande à la reine de France, du 25 mai, où elle lui recommandait frère Bertram de Guanechz, de l'ordre des Frères Mineurs, « en un fet d'una lectura de laquel nostre senyor lo papa le ha provehit en l'estude a Paris, per lo qual a delivrar va aqui » (Arch. de Barcelone, reg. 2037, fol. 24 v°).

6. La déclaration du roi Jean en faveur de Clément VII est du 24 février 1384 (Ed. Perroy, *ouvr. cité*, p. 261) et fut prise, en effet, à l'instigation de la reine (N. Valois, *ouvr. cité*, t. II, p. 213).

7. Francesco Uguccione, évêque de Faënza, puis archevêque urbaniste de Bordeaux. Il résidait à Barcelone depuis 1381, comme légat d'Urban VI, et servait la cause anglaise, surtout au moment de la campagne lancastrienne en Espagne. Le 31 octobre 1386, il écrivait de Barcelone à Richard II (Ed. Perroy, *ouvr. cité*, p. 410, p. just., n° X) ; on peut présumer qu'il ne fut pas étranger aux négociations amorcées dès août-septembre 1386, pour un mariage entre l'une des filles du duc de Lancastre et l'enfant Henri de Castille, petit-fils, par sa mère, de Pierre IV d'Aragon. Ce mariage aurait détaché la Castille de l'alliance française (Ed. Perroy, *ouvr. cité*, p. 239). Froissart a confondu l'archevêque de Bordeaux et l'archevêque d'Auch, en ce qui concerne l'emprisonnement du prélat. Uguccione était, du reste, en difficultés avec le roi Pierre IV au sujet des bénéfices qui lui avaient été enlevés en Catalogne, et peut-être au sujet de la solde des troupes, non payée, contrairement aux stipulations du traité conclu avec le Prince Noir. Le 27 février 1387, l'archevêque de Bordeaux obtint du roi Jean d'Aragon un sauf-conduit pour se rendre en

Galles, fils d'Édouard III, avait, quand il était prince d'Aquitaine, contracté alliance avec le roi Pierre IV d'Aragon et lui avait juré, en son nom et en celui de son père, de ne jamais entrer en guerre contre lui, à condition que le roi lui fournît annuellement cinq cents lances ou leur solde. Depuis dix ans, rien n'avait été versé¹. Lors de son départ pour l'Espagne, le duc de Lancastre emporta deux lettres patentes scellées du grand sceau d'Angleterre, et rendues au conseil, qui l'établissaient comme lieutenant de Richard II dans les Marches de Bordeaux, Bayonne et Aquitaine², avec tous droits et pouvoirs, entre autres de réclamer ce qui était dû par l'Aragon. Arrivé à Saint-Jacques-de-Compostelle, le duc demanda à l'archevêque et à Jean Harpedane, sénéchal de Bordeaux, de réclamer au roi d'Aragon ce qu'il devait. Lorsque l'archevêque arriva, le roi était trop malade pour le recevoir. Après sa mort, il parla à ses fils et au conseil ; il insista d'une manière intempestive et fut mis en prison courtoise, sans pouvoir sortir de Barcelone. Le sénéchal avertit le duc de Lancastre, qui écrivit aux troupes qui se trouvaient à Lourdes d'attaquer Barcelone. Jean de Béarn³, capitaine de ces

Navarre ou en Gascogne (Ed. Perroy, *ouvr. cité*, p. 261, note 6). Ce fut l'archevêque d'Auch, Pierre d'Anglade, qui fut incarcéré en 1388, alors que le pape Urbain VI l'avait envoyé comme nonce en Aragon, pour essayer de détacher ce royaume de l'influence clémentine, et l'avait muni de bulles injurieuses pour le roi. Emprisonné et remis en garde à Garcia Fernandez de Heredia, archevêque de Saragosse, il fut, malgré les menaces du duc de Lancastre, livré à Clément VII et demeura prisonnier à Avignon jusqu'à l'avènement de Benoît XIII en 1394 (Ed. Perroy, *ouvr. cité*, p. 261, 263-264).

1. Ce traité fut conclu, d'après G. Zurita (*ouvr. cité*, t. II, fol. 348, 393) — dont la source est Froissart — après une série de négociations à Tarbes en 1367, au moment où le Prince Noir noua ses tractations diplomatiques avec le roi de Castille Pierre le Cruel, avec le Portugal et le roi de Navarre, Charles le Mauvais. En 1369, le roi d'Aragon négociait encore avec le Portugal, la Navarre, le Prince Noir, les rois de Grenade et de Fez (G. Zurita, *ouvr. cité*, t. II, fol. 349, 353, 356-357). Dans son ouvrage sur le *Prince Noir en Aquitaine, 1355-1356, 1362-1370* (Paris, 1894, in-8°), l'abbé J. Moisant n'y fait aucune allusion.

2. Les lettres de nomination du duc de Lancastre comme lieutenant de Richard II en Aquitaine sont postérieures à son voyage en Espagne. Elles sont datées du 26 mai 1388, ainsi que les deux lettres patentes scellées du grand sceau et qui ne font aucune allusion à l'affaire d'Aragon (Rymer, *Foedera*, t. III, part III, p. 24).

3. Fils cadet de Pey de Béarn, fils bâtard de Gaston II, comte de Foix (voir *Froissart*, éd. S. H. F., t. XII, p. viii, note 3). En 1385, il avait fait

troupes, et sénéchal de Bigorre, Pierre d'Antin¹, Arnauton de Rostan², Arnauton de Sainte-Colomme³, et leurs hommes, ravis de cet ordre, commencèrent à guerroyer en Aragon jusqu'aux portes de Barcelone⁴, de telle sorte qu'aucun marchand n'osait sortir de la ville. A ces menaces s'ajoutait pour le roi d'Aragon le refus des bonnes villes de procéder à son couronnement, tant qu'il n'aurait pas solennellement juré de n'imposer ni taille, ni subside, ni autres taxes. Le roi et son conseil menacèrent les villes de guerre⁵.

Il y avait alors en Languedoc, aux confins de l'Auvergne et du Rouergue, vers Pézenas et Uzès, des routiers commandés par Pierre de Montfaucon, Geoffroi Chatellier, Hangier de Sorge et Le Goulent, au nombre de quatre cents, et qui ravaageaient le pays⁶. A l'annonce de l'arrestation de l'archevêque de Bordeaux, de la colère du duc de Lancastre et des dissensions entre le roi d'Aragon et les villes, ils se réjouirent et résolurent de se rapprocher de l'Aragon et d'occuper une place frontière. Ils partirent de la région de Nîmes et de Montpel-

des offres de service au roi d'Aragon, qui les déclina (Arch. Barcelone, reg. 1289, fol. 138).

1. Voir *Froissart*, éd. S. H. F., t. XII, p. 1x, note 1.

2. Ramon Arnaut (*Ibid.*, p. 1x, note 3).

3. *Ibid.*, p. 1x, note 2. En 1385, il avait servi le roi d'Aragon, qui lui donna, le 7 juillet, un sauf-conduit pour retourner chez lui.

4. Les routiers, bien qu'ayant fait de nombreuses incursions aux frontières d'Aragon à cette époque, ne paraissent cependant pas être jamais arrivés jusqu'à Barcelone.

5. Les débuts du règne de Jean I^{er}, qui avait été en conflit avec son père lors de son mariage avec Yolande de Bar (G. Zurita, *ouvr. cité*, t. II, fol. 382), et à qui Pierre IV avait abandonné l'administration de la justice d'Aragon, furent troublés par ses querelles avec la reine Sibille, veuve de Pierre IV, ses démêlés avec l'archevêque de Terragone, ses difficultés avec la Sardaigne, et les réformes demandées par les Cortès réunies à Monçon, le 3 novembre 1388 (G. Zurita, *ouvr. cité*, t. II, fol. 394-395). Le 8 mars 1387, il avait juré de respecter les constitutions de la Catalogne (*Ibid.*, fol. 391). Son couronnement, différé longtemps par suite de sa maladie, n'eut lieu qu'en novembre 1388, à Saragosse (*Ibid.*, fol. 394).

6. Il est difficile de donner des précisions sur ces événements, car, durant toute cette période, le Midi fut en proie aux dévastations des routiers (voir *Froissart*, éd. S. H. F., t. XII, p. XLVIII, pour la campagne de Gaucher de Passac, de 1385). Le Rouergue fut ravagé encore en 1386 et en 1387 (abbé J. Ronquette, *Le Rouergue sous les Anglais*, Millau, 1887, in-4°, p. 340-347); tout le Languedoc fut parcouru par les hommes d'armes (dom Vaissete, *Histoire générale de Languedoc*, éd. A. Molinier, t. IX, p. 929; t. X, col. 1725, 1743, etc.). Il y eut trois grandes inva-

lier, se dirigèrent vers le château de Durban¹, situé dans l'archevêché de Narbonne et appartenant au seigneur de Gléon; ils s'en emparèrent de nuit, au grand effroi des habitants de Perpignan, distant de quatre lieues. Cette même semaine, la garnison de Lourdes enleva le château de Robbanès², appartenant à la vicomtesse de Castelbon³, cou-

sions : la première, en 1385, où le Biterrois et la sénéchaussée de Beaucaire furent occupés par les troupes; la seconde, en 1386, lors de la descente des troupes allant secourir la Castille; la troisième, en 1387, au moment de l'arrivée de Passac et de Nailhac en Espagne et de leur retour en France. Quant à Jean et à Bernard d'Armagnac, ce fut en 1389 qu'ils entrèrent en campagne. Le 22 février 1389, Jean 1^{er} d'Aragon écrivait au vicomte de Rocaberti que l'on redoutait une invasion de ces seigneurs et de leurs troupes, alors en Rouergue (Arch. Barcelone, reg. 1956, fol. 23); le 26, il le chargeait de demander au roi de France d'intervenir pour empêcher les dégâts qui en résulteraient (Ibid., fol. 26 v^o). Charles VI interdit toute sortie dans les sénéchaussées de Toulouse, Carcassonne, Beaucaire et, le 26 mai, Jean 1^{er} le remerciait de son intervention (Ibid., reg. 1958, fol. 18-19). Les troupes conduites par Passac et Nailhac, et celles qui suivirent le duc de Bourbon se signalèrent également par des pillages et des rixes. En janvier 1388, rémission était accordée à Henri d'Estay, qui « allé au service du roi es parties d'Espagne sous le gouvernement du duc de Bourbon, s'était pris de querelle avec Guillaume le Bâtard, fils de Jourdain de Vieux, et l'avait blessé » (Arch. nat., JJ. 132, n^o 111). En mai de cette même année, semblable mesure de clémence était prise en faveur de Jacquemart Clarette, écuyer, qui, allant en Espagne en la compagnie de Gaucher de Passac, avait commis un vol à Aramon (Ibid., n^o 290).

1. Les manuscrits donnent différentes formes de ce nom de lieu : Duchem, Dulcan, Dubern, qui peuvent s'appliquer soit à Durban (Aude, arr. Narbonne), où existait un très fort château, soit à Tuchan (Aude, arr. Narbonne). A laquelle de ces deux localités Froissart fait-il allusion? Il est difficile de le déterminer. Cependant, étant donné qu'il mentionne le seigneur de Gléon comme possédant le château assiégé par les routiers, et que Gléon se trouve dans la commune de Villesèque-des-Corbières, près de Durban, on peut se demander s'il n'a pas fait confusion avec un incident d'une campagne de 1385, où des bandes françaises, commandées par le comte d'Ampurias, le comte de Comminges et Bernard d'Armagnac, menacèrent le Roussillon et furent défaites par l'infant Juan à Durban. au mois de mai (Arch. Barcelone, reg. 1750, lettres de l'infant du 18 mai et jours suivants). Les détails de la surprise des routiers par Raimond de Bages se rapprochent beaucoup de ceux de la surprise du château par l'infant d'Aragon (G. Zurita, *ouvr. cité*, t. II, fol. 383, 396 et suiv.).

2. Robbanès ou Rosanès,auj. Castelli de Rosanès (Espagne, prov. Barcelone).

3. Giraude de Navailles, épouse de Roger Bernard de Castelbon et mère de Mathieu de Castelbon, qui succéda à Gaston Phoebus comme comte de Foix.

sine germaine du comte de Foix, et qui se retira à Rocaberti¹.

Très mécontents de leur roi², les Aragonais et les habitants de Barcelone, arrêtés, dépouillés, rançonnés par les routiers, songèrent à délivrer l'archevêque de Bordeaux. Par l'intermédiaire du frère du roi, Martin, duc de Montblanc, fort aimé de tous, ils sollicitèrent sa libération. En même temps, le comte de Foix faisait rendre à la vicomtesse de Castelbon le château de Robbanès. Le roi d'Aragon fit venir la vicomtesse, l'accusant d'avoir vendu son château aux Anglais, afin d'ouvrir à ces derniers l'accès de son royaume. La comtesse s'excusa, disant avoir écrit au comte de Foix, alors à Orthez. Gaston Phœbus envoya au roi d'Aragon Richard de Saverdun, qui apaisa le souverain.

Les habitants de Barcelone se plaignaient toujours des ravages de la garnison de Lourdes et des routiers de Durban, qui attaquaient les gens au service du roi, de la reine, ainsi que les marchands. Ému de ce mécontentement, le roi prit conseil de son cousin Raimond de Bages³, qu'il envoya négocier à Durban. Raimond, arrivé à Perpignan, apprit des routiers qu'ils attendaient les Français revenant de Castille. Ils exigeaient soixante mille francs. Raimond de Bages usa alors d'un stratagème et dressa une embûche de cinq cents hommes, commandés par un Gascon, Naudon Seguin, à une lieue du château. Les routiers, ayant consenti à venir à Perpignan, où les habitants leur verseraient la somme exigée, Raimond de Bages les fit attaquer au retour. Geoffroi Chastellier, Hangier de Sorge, Guiot Moresque, Jean Guiot et autres furent tués. Pierre de Montfaucon, Amblardon de Saint-Just et quarante autres furent faits prisonniers, amenés à Perpignan et enfermés dans le château. Montfaucon et Le Goulent furent exposés au pilori ; mais le duc de Berri, venant d'Avignon et se trouvant à Carcassonne⁴ sur la frontière d'Aragon,

1. Rocaberti (Espagne).

2. G. Zurita, *ouvr. cité*, t. II, p. 394-396.

3. Bages, Aude, cant. de Narbonne. — Raimond de Bages fut un des conseillers de Jean I^{er}.

4. Ces événements se seraient passés, d'après Froissart, en 1387. Cette année-là, le duc de Berri se trouvait en janvier à Paris, où il était encore le 10 février. Il partit alors pour le Languedoc ; il était à Carcassonne onze jours après, à Albi le 5 mars (lettres en faveur des habitants au sujet

écrivit au roi et à la reine d'Aragon, réclamant Montfaucon¹ et Le Goulent, qui lui furent rendus.

A Bordeaux eut lieu, devant le sénéchal et autres seigneurs, une rencontre entre Guillaume de Monferran², Gascon anglais, et le seigneur de La Rochefoucauld, fils de la sœur du capital de Buch³, et que le comte de Foix fit servir par des chevaliers de son hôtel, avec chevaux, armures, dagues et épées. Le sire de La Rochefoucauld avait avec lui deux cents chevaliers et écuyers de son lignage. Guillaume de Monferran en avait au moins autant et plus, avec les sires de Lesparre⁴,

d'une imposition pour la campagne d'Angleterre), à Poitiers le 14 mars, à Avignon le 8 avril, à Orléans le 27 avril, à Paris le 21 mai. Il accompagna le roi dans l'expédition de Gueldre en septembre et en octobre (Dom Vaissète, *ouvr. cité*, t. IX, p. 933-934).

1. Ce personnage ne figure pas parmi les officiers et le personnel de l'hôtel du duc (R. Lacour, *Le gouvernement de l'apanage de Jean, duc de Berri (1360-1416)*, Paris, 1933, in-8°).

2. Il existe deux localités de ce nom, l'une dans le département de la Dordogne, cant. de Beaumont, l'autre dans le département de la Gironde, cant. de Carbon-Blanc; toutes les deux étaient alors aux mains d'Aimeri IV de Biron, fils d'Aimeri et de Sibille de Castelnau; il épousa Polide de Monferran (du Bordelais); en 1390, il était conservateur des trêves en Périgord pour les Anglais, avec Raimond de Montaut, seigneur de Mussidan (Labroue, *Le livre de vie*, p. 336 et suiv.). Il ne peut s'agir de lui, mais plutôt de Guillaume de Montferrand, cité par Froissart comme ayant pris part à la bataille d'Abjubarrota (*Froissart*, éd. S. H. F., t. XII, p. LXIV).

3. Gui VIII de La Rochefoucauld, fils d'Aimeri III et de Rogerie de Grailli. Il épousa : 1) Jeanne de Luxembourg, 2) Marguerite de Craon. Il se trouvait dans le Midi pendant l'été de 1387, chargé, par le duc de Bourgogne, d'une mission auprès du comte de Foix. A la fin d'août, il recevait trois cents francs, « alant de Saint-Soigne de vers le conte de Foix, pour certaines besoingnes secretes » (arch. de la Côte-d'Or, B 1467, fol. 26 v°).

4. Florimont de Lesparre, mort en 1394 (voir, sur lui : L. Drouyn, *La Guyenne militaire*, Bordeaux, 1865, 3 vol. in-fol., t. II, p. 337, et J. Rabanis, *Notice sur Florimont, sire de Lesparre*, Bordeaux, 1843, in-8°). Il était fils de Cenabrun ou Gaucelin Brun de Lesparre et de Jeanne de Périgord, fille d'Archambaud IV et de Brunisende de Foix. Il épousa Marguerite d'Astarac. Il fit hommage au Prince Noir en 1363, prit part à l'expédition de Chypre en 1365, à la campagne d'Espagne en 1367, fut fait prisonnier et enfermé à Burgos jusqu'en 1379. Chargé à diverses reprises de missions par Édouard III et Richard II, il négocia, en 1390, un accord entre le roi d'Angleterre et Bernard d'Armagnac. Il testa le 15 février 1393, laissant la seigneurie de Lesparre à son neveu Amanieu de Madailhan, fils de sa sœur et du sire de Rauzan. Sur son rôle entre l'Angleterre et la Castille, voir Ed. Perroy, *ouvr. cité*, p. 226, n. 5 et 6.

de Rauzan¹, de Duras², de Mussidan³, de Ladiras⁴, de Curton⁵, de Langoiran⁶, de La Borde, de Terride⁷, de Montréal en Périgord⁸. Ils combattirent vaillamment; le soir, le sénéchal offrit à souper. Le sire de La Rochefoucauld s'apprêta à aller en Castille, au service du roi, Guillaume à rejoindre le roi de Portugal, qui l'avait mandé⁹.

CHAPITRE XV

1380-1387. FROISSART, RAPPELANT LA CAPTIVITÉ DES FILS DE CHARLES DE BLOIS EN ANGLETERRE, REVIENT A L'HISTOIRE DE BRETAGNE, A L'ATTITUDE DU DUC ET A LA CHEVAUCHÉE DU COMTE DE BUCKINGHAM DE CALAIS A VANNES (juillet 1380-début 1381). — OLIVIER DE CLISSON NÉGOCIE LA LIBÉRATION DE JEAN DE BLOIS, QUI REFUSE DE PRÊTER HOMMAGE A RICHARD II ET D'ÉPOUSER LA FILLE DU DUC DE LANCASTRE. SA LIBÉRATION, A LA SUITE DU RAPPRO-

1. Guillaume Aramon de Madailhan, beau-frère de Florimont de Lesparre (voir *Froissart*, éd. S. H. F., t. XII, p. LIII, note 3).

2. Guillaume de Durfort (*Ibid.*, p. LIII, note 4).

3. Raimond II de Montaut (*Ibid.*, p. LIII, note 2, et voir à cette note les renvois aux t. VI, VII et IX de la même édition, où il est question de ce personnage). Il épousa Brunisende de Pellegrue, dame de Malengien (Labroue, *ouvr. cité*, p. 247-310).

4. Jean de Shalon, d'origine anglaise, épousa Isabeau de Saint-Symphorien, fille de Jean de Saint-Symphorien, seigneur de Ladiras. Il était en possession de cette seigneurie en 1373 (L. Drouyn, *ouvr. cité*, t. II, p. 182).

5. Arnaud de Curton; d'abord rallié à Édouard III, il se rangea ensuite dans le parti français et assista à la bataille de Cocherel; revint dans les rangs anglais et prit part à l'expédition du capital de Buch en 1370.

6. Bérard d'Albret (voir *Froissart*, éd. S. H. F., t. XII, p. LIII, note 5).

7. Terride, Ariège, cant. et comm. Mirepoix.

8. Montréal, Dordogne, cant. Villambard, comm. Issac. — Galtier de Saint-Astier avait vu le château de Montréal enlevé par le comte de Périgord à la suite de son ralliement à Édouard III; Philippe VI donna le château au comte, qui, en 1347, le vendit à Jean de Galard, seigneur de Limeuil. En 1364, Galtier de Saint-Astier, abandonnant la cause anglaise, récupéra Montréal, qui lui fut enlevé par le seigneur de Bourdeilles. Il mourut en 1405 et eut pour successeur son fils Arnaud.

9. La date de ces joutes est inconnue, mais le fait que Gui de La Rochefoucauld se trouvait en août 1387 envoyé en mission auprès du comte de Foix et l'intérêt que ce dernier porta à cette fête chevaleresque permet de la localiser en septembre ou octobre de cette année.

CHEMENT DE JEAN IV ET DE CHARLES VI. — PRÉPARATIFS EN FRANCE POUR UNE NOUVELLE EXPÉDITION EN ANGLETERRE ET L'ENVOI DE SECOURS AU ROI DE CASTILLE (*janvier-avril* 1387). — LA FLOTTE DU COMTE D'ARUNDEL ATTAQUE LA FLOTTE COMMANDÉE PAR JEAN BUCK ET LA DÉFAIT PRÈS DE CADSAND (*avril-mai* 1387). — DÉBARQUEMENT ANGLAIS SUR LES CÔTES DE FLANDRE (§§ 127 à 133).

Revenant à l'histoire de Bretagne, Froissart parle des fils de Charles de Blois et de Jeanne de Penthièvre¹, prisonniers en Angleterre². Il rappelle la bataille de La Roche-Derrien, où Charles de Blois fut fait prisonnier³; bien traité, il fut libéré, moyennant deux cent mille nobles, grâce à l'intervention de sa cousine germaine, Philippa de Hainaut, femme d'Édouard III⁴, et malgré l'opposition du duc de Lancastre et des barons anglais; il laissa ses deux fils en otages. Après la bataille d'Auray⁵, où Charles de Blois fut tué, le roi Charles V, craignant que Jean de Montfort ne refuse l'hommage, traita avec lui. Aux termes du traité, le duc de Bretagne devait travailler à la délivrance de ses cousins⁶; mais, redoutant leur retour en Bretagne, il n'en fit rien. Jean et Gui de Blois demeurèrent prisonniers, d'abord sous la garde de Roger Beauchamp et de sa femme, puis sous celle de Colart d'Auberchicourt⁷. Le plus jeune des deux, Gui, mourut; Jean

1. De son mariage avec Jeanne de Penthièvre, Charles de Blois avait eu trois fils : Jean, Gui et Henri, et deux filles : Catherine, femme du connétable de La Cerda, et Marie, qui épousa Louis I^{er} d'Anjou.

2. Jean et Gui.

3. 20 juin 1345 (voir *Froissart*, éd. S. H. F., t. IV, p. xv-xviii et 38-44).

4. Philippa de Hainaut était fille de Jeanne de Valois et Charles de Blois de Marguerite de Valois, toutes deux filles de Charles Valois et sœurs de Philippe VI (J. Petit, *Charles de Valois (1290-1325)*. Paris, 1900, in-8°, p. 240-243).

5. 29 septembre 1364.

6. Le duc de Bretagne, aux termes du traité de Guérande (voir Dom Morice, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire de Bretagne*, Paris, 1742-1746, 3 vol. in-fol., t. I, col. 1588-1599), s'engageait à intervenir auprès d'Édouard III pour obtenir la délivrance de Jean et de Gui. Jean de Blois épouserait, si des dispenses pouvaient être obtenues, la sœur du duc de Bretagne, qui ferait à celle-ci une rente annuelle de quatre mille livres et donnerait dix mille livres pour la libération de son époux (R. Delachenal, *ouvr. cité*, t. III, p. 166). Gui mourut après 1384.

7. Ils demeurèrent à Devizes sous la garde de Roger Beaumont jus-

demeura trente-cinq ans prisonnier, abandonné par ses amis et son beau-frère, le duc d'Anjou.

A la demande du duc de Bretagne, voulant obtenir la soumission de ses sujets, le comte de Buckingham fit une chevauchée en France¹. Après avoir été à Vannes et assiégé Nantes, il regagna l'Angleterre au mois de mai 1381². Durant son séjour à Vannes, il y eut une prise d'armes en forme de joutes entre chevaliers et écuyers français et anglais³. Le connétable de Clisson y vint et s'entretint avec les Anglais

qu'en 1373. Le 13 juin, Édouard III ordonnait à William de Weston et à J. Legay de les conduire à Nottingham et de les confier à Robert de Morton, lieutenant de Colart d'Aubercicourt, connétable du château (Rymer, *Foedera*, t. III, part II, p. 13).

1. *Froissart*, éd. S. H. F., t. IX, p. xcix et suiv. ; t. X, p. 1-xiii. Le récit le plus complet de cette chevauchée est celui donné par L. Delachenal (*ouvr. cité*, t. V, p. 364-385). L'armée, composée de trois mille hommes d'armes et trois mille archers, débarqua à Calais le 19 juillet 1380. Par Marquise, Ardres, Saint-Omer, Théroutanne, Béthune, Arras, elle atteignit la Somme, qu'elle franchit à Cléry, remonta vers Cambrai, redescendit sur Origny-Sainte-Benoîte, passa devant Laon, Sissonne, traversa l'Aisne à Pontavert, atteignit l'Aube à Plancy et s'achemina vers la Bretagne par le Senonais, le Gâtinais, la Beauce, l'Anjou et le Maine. Reçu fraîchement par le duc de Bretagne, le prince anglais mit le siège devant Nantes, en novembre, mais sans résultat ; le siège fut levé le 2 janvier 1381. De là, par Bain de Bretagne, Lohéac, La Trinité — Porhoët, Saint-Jean-Brévelay, il arriva à Vannes, où l'accueillit le duc. Ses lieutenants voulurent se loger à Hennebont, Quimper, Quimperlé, dont ils ne purent se faire ouvrir les portes ; ils se cantonnèrent dans les faubourgs, assaillis par les forces du vicomte de Rohan et d'Olivier de Clisson.

2. Il quitta Vannes le 14 avril ; ses gages lui furent payés à Brest le 30. Le 2 mai, il arriva à Falmouth, où il débarqua avec mille soixante-neuf hommes ; le reste de ses troupes débarqua dans divers ports de Cornouailles. Le corps expéditionnaire avait perdu la moitié de son effectif et tous ses chevaux (*Froissart*, éd. S. H. F., t. X, p. xiii, n. 1).

3. Déjà, lors du siège de Toury (Eure-et-Loir), une joute avait eu lieu entre Gauvain de Michaille, écuyer de l'hôtel du duc de Bourbon, et un Anglais, Janekin Cantor (*Froissart*, éd. S. H. F., t. IX, p. cvi-cvii, 273-275). Plusieurs défis avaient été lancés ; des joutes, qui devaient avoir lieu à Nantes, furent ajournées à Château-Josselin et à Vannes. La rencontre devait avoir lieu entre quinze Français de l'hôtel du duc de Bourbon et quinze Anglais (*Chronique du bon duc Lays de Bourbon*, p. 128-129). Finalement, le chiffre fut fixé à cinq. Ce furent : le Galois d'Aunoi et William Clynton, Lionel d'Airaines et William Frank à Château-Josselin ; les seigneurs de Pouzauges et de Vertaing, Jean d'Aubercicourt et Tristan de La Jaille, le bâtard de Clarens et Édouard Beauchamp (remplacé par Janekin Stonckel), Janekin Cloton (remplacé par William de Faringdon) et Jean de Châteaumorand à Vannes (*Froissart*, éd. S. H.

qu'il connaissait¹. Il voyait avec peine Jean de Blois toujours prisonnier, car il détestait le duc de Bretagne qui le lui rendait. Il rappela qu'au traité de Guérande, Jean IV de Bretagne s'était engagé à s'occuper de la délivrance de Jean et de Gui de Blois. Le duc lui objecta l'impossibilité où il se trouvait de se procurer les quatre cent mille francs nécessaires à la rançon et refusa d'imposer une taille ou un fouage, disant que le roi de France et le duc d'Anjou pouvaient payer. Clisson n'ignorait pas non plus le malentendu entre le comte de Buckingham et le duc de Bretagne², qui avait laissé les Anglais sans provisions à Nantes et à Vannes³, où leurs chevaux étaient morts, faute de nourriture suffisante. Les sentiments de Clisson étaient connus d'un seul écuyer breton, Jean Rolland⁴.

F., t. IX, p. XI et XII, et 35 à 39, et la *Chronique du bon duc Loys*, p. 130-134).

1. Clisson, nommé connétable le 28 novembre 1380, après s'être abouché avec les sires de Dinan, de Laval, de Rochefort, pour préparer les voies d'un accord entre Charles VI et Jean IV, était venu en Bretagne apporter des renforts à son cousin Amauri, qui défendait Nantes, et harceler les Anglais de Buckingham (Aug. Lefranc, *ouvr. cité*, p. 229 et suiv., et Fr.-L. Bruel, *La vie et le rôle d'Olivier de Clisson*, positions des thèses soutenues par les élèves de l'École des chartes, promotion de 1903, ch. v).

2. Le duc de Bretagne, qui avait pressé l'arrivée de Buckingham et eu avec lui une entrevue à Hédé, ainsi que des conférences à Rennes avec ses envoyés, s'était engagé à mettre le siège devant Nantes et à fournir des barques. Mais, revenu à Hennebont et à Vannes, il le laissa sans nouvelles, malgré ses messages, ses hommes refusant de faire la guerre en Bretagne et les seigneurs, tels Clisson, Dinan, Laval, Rochefort, menaçant de le combattre s'il assiégeait Nantes, et l'engageant à faire la paix avec Charles VI. A Vannes, il parvint à grand'peine à décider les habitants à recevoir durant quinze jours le prince anglais. Il inclinait à un rapprochement avec la France, craignant de ne pouvoir se débarrasser des Anglais. La signature de la paix avec la France, le 15 janvier 1381, mécontenta Buckingham, qui quitta Vannes lorsque le duc fit rédiger un acte par lequel les seigneurs bretons s'engageaient à refuser de combattre les Anglais si le roi voulait y forcer le duc (*Froissart*, éd. S. H. F., t. X, p. IX-XIII). D'après Th. Walsingham (*Historia anglicana*, t. I, p. 444), le duc aurait acheté le départ des Anglais.

3. A Nantes, la dysenterie sévit parmi les assaillants (sur les pillages anglais, voir *Chronique du Religieux de Saint-Denis*, t. I, p. 62).

4. Il s'agit, sans doute, de Roland de Quothells, à qui Richard II donna un sauf-conduit valable du 18 janvier 1385 au 1^{er} mai, pour venir en Angleterre, au sujet de la rançon des otages de Charles de Blois (Rymer, t. III, part. III, p. 76, et Dom Morice, *Preuves...*, t. II, col. 511).

Lorsque le connétable reçut à Josselin le capitaine de Cherbourg, John Harleston¹, l'écuyer parla à ce dernier devant le connétable et lui demanda un sauf-conduit pour aller voir Jean de Blois ; Harleston lui proposa de l'emmener. Il s'embarqua à Cherbourg et, arrivé à Londres, alla au château où était Jean de Blois² ; il négocia une entente entre le prince et le connétable, au cas où Jean de Blois épouserait la fille de Clisson, ce qui fut accepté³. Revenu en Bretagne, Jean Rolland rapporta au connétable ce qu'il avait fait. Très satisfait, Clisson travailla de concert avec le comte d'Oxford à la libération de Jean, mais seulement après le départ du duc de Lancastre pour l'Espagne. En effet, dès le retour du comte de Buckingham, Jean de Blois avait été amené devant Richard II, ses oncles et son conseil. On lui offrit la liberté, le duché de Bretagne et la main de Philippe, fille du duc de Lancastre, mais à condition de se reconnaître vassal du roi d'Angleterre⁴. Il refusa. Après le départ du duc de Lancastre pour l'Espagne, le comte d'Oxford, devenu duc d'Irlande⁵, et tout-puissant auprès de Richard II, espérait tirer profit de cette libération ; Clisson avait promis, en effet, de payer cent vingt mille francs, moitié à Londres, dès l'arrivée de Jean de Blois à Boulogne, moitié à Paris. Le roi

1. John Harleston figure dans l'armée de Buckingham, avec les troupes de Cherbourg. En 1359, dans la nuit du 17 au 18 janvier, il s'était emparé de Flavigny-en-Auxois (R. Delachenal, *ouvr. cité*, t. II, p. 168-169). En 1373, capitaine de Gravelines, il fut un des commissaires des trêves conclues entre la Seine, l'Oise et la Lys ; en 1376, capitaine de Guines, il fut chargé de recevoir une somme de quarante mille francs pour la restitution à Charles V de Saint-Sauveur-le-Vicomte (Rymer, *Foedera*, t. III, part. III, p. 49).

2. Au château de Gloucester ; voir plus loin, p. XLVI, n. 2.

3. Ces négociations devaient se poursuivre durant plusieurs années. On peut, avec Froissart, en faire remonter le début au moment de l'expédition du comte de Buckingham, mais ce n'est qu'en 1385 qu'elles paraissent avoir pris consistance, lorsque l'influence de Robert de Vere fut devenue prépondérante auprès de Richard II (A. de La Borderie et B. Pocquet, *ouvr. cité*, t. IV, p. 73). C'est cette année que Jean de Blois confia l'administration de ses biens à Clisson, qui insista auprès de Richard II pour que le roi hâtât le retour du prisonnier.

4. Cette attitude de la cour anglaise fut déterminée par le mécontentement ressenti par le comte de Buckingham du rôle équivoque du duc de Bretagne et son traité avec Charles VI (A. de La Borderie et B. Pocquet, *ouvr. cité*, t. IV, p. 66, 72).

5. Robert de Vere devint duc d'Irlande en 1387.

d'Angleterre, convaincu, s'était déterminé à relâcher le prisonnier¹.

Débarqué à Boulogne, Jean de Blois gagna Paris²; il y fut fêté par le roi et par ses oncles, ainsi que par le connétable,

1. La cession de Jean de Blois à Robert de Vere, marquis de Dublin, est antérieure au départ du duc de Lancastre pour l'Espagne, départ qui eut lieu le 7 juillet 1386 (*Froissart*, éd. S. H. F., t. XII, p. LXXII, n. 1); en effet, le 3 mars 1386, Richard II concédait à Robert de Vere cinq cents hommes d'armes et mille arbalétriers pour l'aider à la conquête de l'Irlande, aux frais du roi, et lui céda le profit qu'il pourrait avoir de la libération de Jean de Blois, alors au château de Gloucester (Rymer, t. III, part. III, p. 195-196).

2. La libération de Jean de Blois n'était pas encore effectuée en 1387. En 1386, le duc de Bretagne avait écrit à Richard II pour l'avertir que la mise en liberté des enfants de Charles de Blois serait dangereuse pour l'Angleterre et la Bretagne (D. Legge, *Anglo-norman letters and petitions from all souls*, Oxford, 1941, p. 325-326, lettre n° 265). Au début de l'année 1387 et à la suite de négociations entreprises par Olivier de Clisson auprès de la cour d'Angleterre, on s'en occupait dans l'entourage du duc d'Anjou. Après une entrevue de Clisson avec l'évêque de Chartres, le 5 janvier 1387, ce dernier demandait, le 7 janvier, de l'argent au duc de Berri (*Journal de Jean Lefèvre*, p. 330); le 14, le duc répondait que la guerre d'Espagne absorbait toutes les ressources et, le 15, Charles VI déclarait ne pouvoir donner aucune aide (*Ibid.*, p. 331-333); le 5 février, le prélat apportait à Clisson, alors au Mans, le résultat négatif de ses efforts. C'est alors qu'il fut question de la vente au duc, par la reine de Naples, de l'hôtel de Bicêtre. Mais, après de nouveaux efforts, où lui-même s'engagea pour soixante mille francs, divers seigneurs se portèrent caution de la somme de cent vingt mille francs, exigée par le duc d'Irlande : les ducs de Berri et de Bourgogne pour chacun dix ou vingt mille francs, le comte d'Alençon, le comte de Blois ou le comte d'Harcourt, Gui de La Trémoille et l'amiral Jean de Vienne, le maréchal de Blainville et le sire d'Hambye, le chancelier Miles de Dormans, Bureau de La Rivière et Guillaume des Bordes, le sire de Laval, les sires de Rohan et de Beaumanoir, Jean de Blaisi et Guillaume de Monmor, Enguerrand de Couci, respectivement pour dix mille francs (bibl. mun. de Nantes, mss. 1689, 1697, 1707, publiés par Dom Morice, *Preuves*, t. II, p. 529); dès le 20 novembre 1387, Jean de Blois avait payé cent vingt mille francs aux représentants du duc d'Irlande (Dom Morice, *Preuves*, t. II, p. 529); le 11 octobre, Clisson avait également effectué un versement; le 1^{er} janvier 1388, Jean de Newton reconnaissait avoir reçu, au nom de Robert de Vere, dix mille francs versés par Bureau de La Rivière et Guillaume des Bordes. Le 23 décembre 1387, Richard II, après le procès et la condamnation de son favori, commettait des procureurs pour recevoir ce qui restait à payer avant la mi-carême 1388, « par certains obligations ens faits par certains seigneurs de France » (Rymer, *Foedera*, t. III, part. IV, p. 17). Voir aussi, à ce sujet, Dom Morice, *Preuves*, t. II, p. 528 et 547; A. de La Borderie et B. Pocquet, *ouvr. cité*, t. IV, p. 71 et suiv., et Aug. Lefranc, *ouvr. cité*, p. 315-316.

qui l'emmena en Bretagne et lui fit épouser sa fille¹. Dès lors, la haine du duc de Bretagne contre Clisson redoubla, et il résolut de se venger, comme le rapporte Froissart, après avoir toutefois parlé des affaires d'Espagne et de l'expédition de la flotte anglaise contre l'Écluse.

La flotte du roi de France dispersée, contre le gré de Charles VI qui désirait toujours passer en Angleterre, ce souverain s'en montra très courroucé. On en rendait responsable le duc de Berri, qui fut plus clairvoyant que les autres, car cette décision fut profitable au royaume et le servit. Le duc avait tant séjourné en Angleterre, comme otage de son père, et il connaissait si bien ce royaume qu'il savait ce qu'il convenait de faire. L'hiver était proche, l'été suivant le connétable recommencerait l'entreprise avec dix mille hommes et autant d'arbalétriers².

De retour en France, on vit qu'il fallait envoyer au roi de Castille des secours contre le roi de Portugal et les Anglais³. Cette expédition devait être coûteuse ; ni le trésor royal ni les trésoriers des guerres n'avaient de ressources⁴ ; seul, le peuple avait de l'argent. Aussi imposa-t-on une taille pour aider le roi de Castille. On la publia partout⁵, les commis-

1. Le mariage fut célébré le 20 janvier 1388.

2. Sur le rôle du duc de Berri, voir plus haut, p. xxviii.

3. Durant le séjour à l'Écluse, l'archidiacre de Cordoue était venu trouver le roi de France, sans doute pour lui annoncer le renouvellement de l'alliance et demander l'envoi de troupes (voir plus haut, p. xxix, n. 2). L'aide aurait consisté en deux mille hommes d'armes durant deux mois (*Chronique du bon duc Loys de Bourbon*, p. 188).

4. Le *Journal de Jean Le Fèvre* contient plusieurs renseignements sur la pénurie du trésor (p. 330, 333, etc.). Voir, également, la *Chronographia regum Francorum*, t. III, p. 85, n. 2. Le 9 mai 1387, Jean Le Fèvre rapporte que le sire de Laval lui aurait dit que le roi voulait, outre les aides, avoir une taille, mais il ajoutait qu'il ne « pensait pas que le peuple en peut plus souffrir » (*Journal de Jean Le Fèvre*, p. 337). D'après le même (p. 335), le comte d'Alençon se plaignait de la charge imposée à ses sujets.

5. Elle fut levée au début de 1387. Le 21 janvier, Charles VI demandait au bailli de Caen que, de l'avis de ses oncles et de son conseil, il avait décidé, pour résister aux menaces d'invasion anglaise en France et en Espagne, d'envoyer grande quantité de gens d'armes au roi de Castille et qu'il établissait une aide de même valeur que celle dernièrement assise. La recette de Bayeux était taxée à cinq mille trois cents francs (Bibl. nat., ms. fr. 25705, n° 148), la vicomté d'Auge à dix mille quatre cents francs (Ibid., n° 149), le diocèse de Sées à cinq mille trois cents francs (Ibid.,

saires royaux se rendaient dans les bonnes villes, apportant les taxations qu'ils signifiaient aux gouverneurs. Ces derniers proposaient d'envoyer le tout à Paris, mais les commissaires les menaçaient de prison et, pour s'y soustraire, les gouverneurs avançaient l'argent qu'ils récupéraient ensuite sur le peuple. Les tailles se succédaient. Nombreux étaient ceux qui abandonnaient les villes, leurs héritages et leurs maisons que l'on vendait. Ils se réfugiaient en Hainaut et dans l'évêché de Liège où il n'existait pas de tailles.

Le capitaine général des troupes destinées à l'Espagne était le duc de Bourbon¹ ; mais, avant son départ, deux capitaines devaient reconnaître le pays. Le duc serait accompagné de trois mille lances de chevaliers et d'écuyers. Les capitaines

ms. fr. 26022, n° 998), Paris à vingt mille livres (Bibl. nat., nouv. acq. lat., CIV, fol. 102). Le 13 février, le comte d'Alençon mandait aux vicomtes d'Argentan, d'Exmes, de Quatremare et autres de la faire percevoir dans les comtés d'Alençon et du Perche (Bibl. nat., ms. fr. 26022, n° 986, 988) ; un tiers lui en avait été, du reste, abandonné le 17 janvier (Bibl. nat., ms. fr. 25705, n° 150-152). La perception en était commencée en Picardie, au milieu de mars (Bibl. nat., ms. fr. 26022, n° 1000 ; P. O. 495, Bray, n° 16 ; 769, Clary, n° 9 ; 1090, Eurry, n° 7, 8). Elle était perçue à Albi dès le mois de mars (Dom Vaissète, *Histoire de Languedoc*, éd. A. Molinier, t. X, p. 933).

1. Sur cette expédition, le *Religieux de Saint-Denis* (t. I, p. 439-445) est assez imprécis, de même que la *Chronographia regum Francorum* (t. III, p. 85) ; cette dernière ne mentionne que la levée de l'aide. Les renseignements les plus précis sont fournis par la *Chronique du bon duc Loys de Bourbon* (p. 188-199). D'après celle-ci, c'est durant le séjour à l'Écluse, lorsque le roi de Castille envoya demander des secours à Charles VI (voir plus haut, p. xxix, n. 2), que l'on désigna le duc de Bourbon comme chef de l'expédition. La solde offerte pour deux mille hommes et pour deux mois était de cent mille francs. Le duc protesta ne pouvoir fournir de troupes pour une aussi faible solde, l'entretien des hommes d'armes revenant à quatre-vingt mille francs, plus vingt mille francs pour les capitaines. Il conseilla à Charles VI de choisir des capitaines emmenant chacun mille hommes d'armes ; lui-même offrait d'aller à ses frais et il indiqua comme capitaines Guillaume de Nailhac et Gaucher de Passac, serviteurs, l'un du duc de Berri, l'autre du duc de Bourgogne, et qui, d'ordre du roi, acceptèrent. Le duc désigna pour l'expédition Jean de Châteaumorand, le sire de Blot avec quatre cents hommes d'armes de Bourbonnais et de Forez, parmi lesquels Guillaume de La Forest, le sire de Saint-Gerand-le-Puy, le sire de Chitain, le sire de Chazeuil et le bâtard de Veaulce. P. Minerbetti (*Chronica di Piero di Giovanni Minerbetti*, dans Tartini, *Rerum italicarum scriptores*, Florence, 1748-1770, 2 vol. in-fol., t. II, p. 152) donne le chiffre de deux mille lances comme étant celui du contingent amené par le duc de Bourbon.

étaient Guillaume de Nailhac et Gaucher de Passac¹. On demanda des chevaliers et des écuyers dans tout le royaume. On disait que les passages étaient ouverts en Navarre et en Aragon. Il vint des hommes d'armes de Bretagne, d'Anjou, du Maine, de Touraine, d'Orléanais, de Beauce, d'Ile-de-France, de Picardie, de Bourgogne, de Poitou, de Berri et d'Auvergne.

Cependant, les Anglais tenaient la mer entre les côtes d'Angleterre et celles de France². Le comte d'Arundel était

1. Leur engagement est daté du 5 février 1387 (L. Douët d'Arcq, *Choix de pièces...*, t. I, p. 76, n° XXXVII). Ils promettaient de conduire deux mille hommes d'armes en Castille, « pour employer au mieux et plus loyaument et diligemment que pourrons au service dud. roy de Castelle encontre sesdiz ennemis et malveillans ». Les gages étaient de cent mille francs d'or payables : trente mille francs à Paris avant le départ, trente mille à Lyon le 20 mars, et quarante mille à Capestang (Hérault) le 31 mars. En cas de défaut de paiement, ils étaient dégagés de toutes obligations et dispensés de restituer les sommes qu'ils avaient déjà reçues. Le facteur de Datini à Avignon mandait, le 5 avril 1387, que les troupes commençaient à descendre et que deux cents gentils-hommes étaient déjà à Avignon (R. Brun, *ouvr. cité*, p. 97). Sur la marche de ces troupes, voir plus loin, p. LXV.

2. Durant tout l'hiver, et pour calmer le mécontentement grandissant dans le royaume, Richard II annonça son intention de descendre en France, pensant que cette menace d'invasion empêcherait le départ des secours promis au roi de Castille par Charles VI. C'est pour cela qu'une aide fut levée en France au début de 1387 (voir plus haut, p. XLVII) et que l'on s'occupa activement de la défense des côtes. Le 23 février 1387, le bailli de Caux, Geoffroi de Charni, écrivait au vicomte de Montivilliers qu'il avait « de nouvel entendu par certaines personnes du pays de Caux qui naguères sont venus d'Engleterre, que il a en Engleterre une grant et grosse armee en laquelle il a environ deux cens vaisseaux es parties de Vincenere, laquelle doit brièvement partir et est leur entencion de aler tout au lonc de la coste du pais de Caux et de deschendre l'une partie en la riviere de Saine et l'autre partie es parties de Flandres ». Il lui ordonnait de faire bon guet de nuit et de jour « sur la coste de la mer depuis la rivière de Saine jusques au port de Fescamp » et d'avertir les nobles et autres gens d'armes de se tenir sur leurs gardes et d'être « près et aparelliés se il venoit aucunes nouvelles certaines de ladite armée, que l'en peut resister à leur nial entreprise » (Bibl. nat., ms. fr. 26022, n° 996). En Angleterre, de semblables mesures étaient prises. Le 14 décembre 1386, ordre était donné à Simon de Burley de convoquer à Sandwich, le 1^{er} mars 1387, les barons de chacun des cinq ports, avec des navires et des marins pour se joindre à la grande flotte que le roi rassemblait pour la prochaine saison, afin de défendre le royaume (*Close Rolls*, p. 197) ; le 22 décembre, les maire et shérif de Londres recevaient un ordre interdisant à tous marchands, maîtres ou matelots de divers navires chargés de laines de quitter le port, si ce n'est en convoi, à cause

amiral de cette flotte et avec lui se trouvaient le comte Spencer¹, le comte de Nottingham, l'évêque de Norwich, cinq cents hommes d'armes et mille archers. La flotte se montrait sur les côtes d'Angleterre, de Cornouailles, de Bretagne et de Normandie².

Les Anglais étaient furieux de voir une flotte française abritée à La Rochelle et de rencontrer le connétable lorsqu'il quitta Tréguier et passa devant Calais, en passant à l'Écluse. L'escadre anglaise était mouillée au large de Margate, guettant le passage des Français. Les marchands de Flandre, du Hainaut et de La Rochelle, qui craignaient les Anglais, avaient suivi la flotte française avec un chargement de vins de Poitou et de Saintonge, voulant gagner la Flandre et le port de l'Écluse³.

de l'ennemi (*Ibid.*, p. 293) ; le 16 février 1387, il était mandé à Burley d'aviser les barons d'avoir au port de Sandwich, le 11 mars, dix bateaux avec six cents hommes armés (*Ibid.*, p. 208).

1. Il fut fait prisonnier dans un combat naval contre les Normands d'Harfleur (voir plus loin, p. LII, n. 1).

2. La côte française avait été mise en état de défense. Le 1^{er} avril 1387, Guichard Dauphin, maître des arbalétriers, envoyait à Jean Le Flament la montre de Montagu, Génois, connétable de quatorze arbalétriers employés à la garde de Montivilliers, de crainte d'une surprise (*Arch. nat.*, K 53, n^o 64). Au Crotoy, on veillait également à la défense du port (*Ch. Bréard, ouvr. cité*, p. just., n^o XCI). Des arbalétriers génois, commandés par Laurent de Marinis, étaient, le 1^{er} mai, de service à Montivilliers (*Bibl. nat.*, P. O. 1856, Marinis, n^o 5). Le 12 juin, les arbalétriers de Gisors, de Pontoise, de Mantes, de Vernon et de Breteuil étaient convoqués pour « la presente armee » (*Ibid.*, P. O. 1489, Hazay, n^o 17). Le maréchal de Sancerre était gouverneur général de Picardie (*Ibid.*, P. O. 2063, de La Mothe, n^o 121), et, le 1^{er} juin, Jean, sire de Vè, était commis à recevoir les montres en Flandre (*Ibid.*, P. O. 622, Caumont, n^o 81). De nombreuses montres se rapportent à la défense de cette partie du royaume (*Ibid.*, P. O. 604, Carret, n^o 3 ; 2891, Truc, n^o 3 ; ms. fr. 26022, n^o 1049, etc.). Sur la défense de l'Écluse et les approvisionnements, voir plus loin, p. LXXVIII et suiv.

3. Il est difficile d'établir une chronologie de ces rencontres navales (voir, à ce sujet, Terrier de Loray, *ouvr. cité*, p. 220-221 ; — Ch. de La Roncière, *ouvr. cité*, t. II, p. 92-94). Le 1^{er} juin 1387, les commissaires royaux ordonnaient de payer cinq cents francs d'or à deux pirates qui avaient enlevé des navires anglais (Terrier de Loray, *ouvr. cité*, p. just., n^o CXXIV). A diverses reprises, les chroniqueurs mentionnent des faits de mer sans que l'on puisse déterminer exactement la date à laquelle ils eurent lieu. Th. Walsingham (*Historia anglicana*, t. II, p. 146) rapporte que la flotte anglaise rencontra une flotte chargée de vins, d'épices, d'étoffes d'or et de pierres précieuses, allant à l'Écluse ; elle

Partis de La Rochelle, les Français doublèrent le cap Saint-Mathieu, côtoyèrent la basse Bretagne et la Normandie. Ayant aperçu la flotte anglaise au droit de l'embouchure de la Tamise et ne pouvant éviter le combat¹, ils se mirent en ordre de bataille. Ils comptaient sept cents arbalétriers et hommes d'armes commandés par Jean Buck, amiral du duc de Bourgogne, qui prit ses dispositions pour le combat et enjoignit aux navires de rallier, si possible, Dunkerque ou l'Écluse.

La flotte anglaise, commandée par Arundel et Norwich, s'avança contre les navires flamands et rochelais qui, tout en résistant, se rapprochèrent de la côte où ils accostèrent, alors que les navires anglais ne pouvaient y accéder. La bataille, très dure, se poursuivit le temps de trois marées. Pierre du Bois, de Gand, avec les archers et les gens de mer, donnait fort à faire aux marchands. Au cours de la lutte, les Anglais arrivèrent entre Blanckenberghe² et l'Écluse, à la hauteur de Cadsand³. Finalement, les marchands furent défaits, ils ne recevaient aucune aide, car il n'y avait plus de navires à l'Écluse⁴. Seul, un écuyer de cette ville, Ernoul Le Maire,

appartenait à des Génois qui se rendirent et qui, amenés à Londres, furent indemnisés et se rendirent en Flandre. Cette rencontre eut lieu entre Sandwich et Douvres. D'après la place qu'occupe ce récit dans la chronique de Walsingham, il se serait passé avant la fin de septembre 1386.

1. Cette rencontre eut lieu le 24 mars, d'après Walsingham (*Ibid.*, p. 153), ou le 25, d'après J. Meyer (*Annales rerum Flandricarum*, fol. 207 v^o-208, l. XIII, an. M CC LXXXVII). On sait, par ailleurs, qu'au moment de Pâques 1387, c'est-à-dire vers le 7 avril, la flotte anglaise croisait au large de l'Écluse, à la suite de ce combat. Les batailles durent continuer durant les mois suivants, car, le 20 mai, Richard II ordonnait des prières publiques pour le succès de l'expédition d'Arundel, et, le 7 juin, on enfermait à la Tour de Londres des prisonniers ramenés en Angleterre. D'autre part, les troupes franco-bourguignonnes demeurèrent à l'Écluse pour en assurer la défense jusqu'à la fin d'avril (voir plus loin, n. 4). Sur ces événements, voir également J. Finot, *Étude historique sur les relations commerciales entre la France et l'Angleterre au Moyen-Age*, Paris, 1899, in-8°, p. 133.

2. Belgique, prov. de Flandre occidentale, cant. Bruges.

3. Hollande, prov. de Zélande.

4. Cependant, la ville était munie de troupes pour sa défense. Le 12 avril, Gui de Pontailier, maréchal de Bourgogne, envoyait à Guillaume d'Enfernet, trésorier des guerres, la revue de Robert de Béthune, vicomte de Meaux, chevalier, et de six bacheliers, quatorze écuyers et sept ar-

apprenant le combat, était monté sur une barge, avec des sergents de l'Écluse et vingt arbalétriers; mais, lorsqu'il arriva, la plupart des navires étaient déjà capturés, ainsi que Jean Buck et ses compagnons. Après une brève escarmouche, il revint à l'Écluse, poursuivi par les Anglais, qui ne purent, cependant, approcher, par suite du tonnage de leurs vaisseaux¹.

Les habitants de l'Écluse, affolés, ne savaient s'ils devaient fuir ou laisser entrer les navires dans le port. S'ils avaient suivi les conseils de Pierre du Bois, les Anglais auraient tout pris. Mais ils craignaient, en avançant, d'être cernés par les habitants de Bruges, du Dam, d'Aardembourg. Ils gardèrent les plus légers des navires qu'ils avaient capturés et incen-

chers « en garnison en la ville de l'Écluse » (Bibl. nat., P. O. 326, Béthune, nos 54, 55). Le 30 avril, Charles VI ordonnait de payer à l'évêque de Beauvais deux cents francs d'or pour les frais de ses gens envoyés au service du roi à l'Écluse (Ch. Bréard, *ouvr. cité*, p. just., n° CXII). Le duc de Bourgogne, qui, d'après ses itinéraires (voir E. Petit, *ouvr. cité*, p. 31-32), séjourna à Arras et à Lille en mars et en avril, paraît avoir été assez longuement à l'Écluse, d'après une mention des comptes, à la date du 25 avril. « A Jehan de Nantouillet et Robinet le Tirant, XLIII fr. pour leurs gaiges, de XLIII jours qu'il ont servi led. monseigneur par son commandement en son hostel à l'Escluse, c'est assavoir led. Jehan à deux varlez et III chevaux du dernier jour de mars derrain passé jusques au XXII^e d'avril, où sont XXIII jours, et led. Robinet et deux varlez et III chevaux, du II^e jour de ce present mois jusqu'au XXII^e ensuivant, où sont XXI jours » (arch. dép. de la Côte-d'Or, B. 1467, fol. 30). D'autre part, un don de deux mille francs, fait le 7 juillet à Guil. de La Trémoille, fournit quelques renseignements sur les préparatifs faits à l'Écluse. « A Guil. de La Tremoille, chevalier..., en recompensation des services, frais et despens... en alant et demourant à l'Escluse, où led. monseigneur [le duc de Bourgogne] l'envoya environ Pasques derrein passé, accompagné de certain nombre de gens d'armes tant de l'hostel dud. monseigneur comme d'autres, pour la garde, seurté et deffense de lad. ville devant laquelle estoient lors en la mer sur grant navire les ennemis du roy nostre sire et ceulx dud. monseigneur en grant puissance » (Ibid., B. 1469, fol. 65 v°). Guillaume de Namur recevait, le 27 mars, deux cents francs « pour ses despens en alant d'Arraz à l'Escluse pour resister aux Englois qui nagueres sont arrivéz devant led. lieu de l'Escluse » (Ibid., B. 1467, fol. 16).

1. Sur cette bataille, outre les ouvrages de Terrier de Loray et de Ch. de La Roncière, voir J. M. Kervyn de Lettenhove, *Histoire de Flandre*, t. IV, p. 64 et suiv. Tous ces historiens se sont inspirés de Froissart. Le *Religieux de Saint-Denis* (t. I, p. 475) mentionne l'attaque par les Normands d'Harfleur d'un convoi anglais chargé de marchandises de prix qui fut capturé, ainsi que Spencer, que Charles VI libéra.

dièrent les autres, espérant que le vent porterait ces derniers à la côte et au port, et ainsi le feu serait mis aux gros navires espagnols et autres qui y étaient ancrés. Il n'en fut rien.

Ancrés au large de l'Écluse, de l'autre côté de la rivière, les Anglais débarquèrent à Termuyden, brûlèrent la ville et le moulin, ainsi que Ooskerke¹ et Noerkerke², dressant des embûches entre Dam et l'Écluse³, faisant des prisonniers près de Coxyde⁴, dont Jean de Lormoy de Tournai, venu avec le seigneur d'Escornai⁵, Blanchart de Calonne et soixante lances. Apprenant l'attaque anglaise, un chevalier de Flandre, Robert Maréchal⁶, mari d'une fille bâtarde du comte de Flandre, vint de Bruges, se jeta dans le château de l'Écluse, que les ennemis auraient pu facilement prendre, et il exhorta les défenseurs à la résistance. Tout le pays, jusqu'à Bruges, était en émoi. Chaque jour, les Anglais couraient la campagne, s'y ravitaillaient, puis retournaient à leurs navires; le lendemain, ils recommençaient. Ils brûlèrent ainsi Coxyde et, s'ils avaient mieux connu l'état du pays, ils auraient commis plus de dégâts.

Ils retournèrent en Angleterre avec deux cent mille francs de profit et furent reçus avec grande joie à Londres, où l'on espérait boire le vin qui avait été capturé; on le mit, en effet,

1. Belgique, prov. de Flandre occidentale, arr. Bruges.

2. Belgique, prov. de Flandre occidentale, cant. Bruges. Cependant, J. M. Kervyn de Lettenhove a identifié le Tonneckourque du texte avec Knocke et Houcke, qui sont non loin de Ooskerke et Noerkerke.

3. C'est sans doute aux escarmouches qui eurent alors lieu que se rapporte le don de trois cents francs fait le 19 mai par Philippe le Hardi à Robinet de Violande, écuyer, « en recompensation des frais et missions qu'il a fait en accompagnant naguères, du commandement d'icellui seigneur, Galiache de Grimel, escuier du comte de Vertuz, jusques à Ardres et en la frontiere par delà pour faire fait d'armes contre les Anglais » (arch. dép. de la Côte-d'Or, B. 372).

4. Belgique, prov. de Flandre occidentale, arr. et cant. Furnes.

5. Arnoul d'Escornai, seigneur de Gaure, fils d'Arnoul et de Catherine de Rodes; il épousa Isabelle, fille de Roger de Ghisteltes et d'Anne de Dudzele.

6. Robert Tineke, dit Maréchal, seigneur d'Elaeswelt; il épousa, en 1374, Béatrice, fille naturelle de Louis de Maele. A l'occasion de ce mariage, le comte lui donna, le 24 juillet de cette année, deux cents livres de rente sur la recette de l'Espier de Gand, puis, ainsi qu'à ses trois filles, en échange de cette rente, tous les biens de Tenbosche, assis à Hostine, près de Gand (le P. Anselme, *Histoire généalogique...*, t. II, p. 741).

en vente, et le prix du gallon¹ baissa de quatre deniers sterlings. On rendit aux habitants de Zieriksee les vins leur appartenant et qui avaient été pris; ils n'avaient, en effet, jamais aidé les Français à envahir l'Angleterre. On fut très heureux de la capture de Jean Buck qui avait causé de grands dommages aux Anglais. Il demeura prisonnier à Londres, traité avec courtoisie, mais on ne le mit pas à rançon, bien que le duc de Bourgogne l'eût volontiers échangé contre le frère bâtard du roi de Portugal fait prisonnier par les marins de Biervliet², alors qu'il venait à Middelbourg. Jean Buck mourut après trois ans de captivité³.

CHAPITRE XVI

1386, octobre-1387, mai. SUITE DES ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. CONTINUATION DE LA CAMPAGNE LANCASTRIENNE EN GALICE (octobre-décembre 1386). ATTENTE EN CASTILLE DES RENFORTS FRANÇAIS. AMBASSADE PORTUGAISE A SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE POUR AMENER PHILIPPE DE LANCASTRE A PORTO (janvier 1387). MARIAGE DU ROI DE PORTUGAL (11 février 1387). PASSAGE DES RENFORTS FRANÇAIS EN LANGUEDOC. GUILLAUME DE NAILHAC AU COMTÉ DE FOIX. MESURES PRISES PAR GASTON PHÆBUS. LE SÉJOUR DES TROUPES DANS LES ÉTATS DU COMTE, LEUR ARRIVÉE EN NAVARRE (mars-avril 1387) (§§ 134 à 147).

Froissart reprend le récit du séjour du duc de Lancastre

1. Le gallon contient 4 litres 54 centilitres.

2. Denis, fils de Pierre, roi de Portugal, et d'Inès de Castro. Il fut emprisonné en 1383 par le roi de Castille Jean I^{er} et libéré en 1386. Il alla en Angleterre, fut arrêté à Plymouth et cherchait à se rendre à Middelbourg quand il fut capturé, en 1389, par les marins de Biervliet. Le duc de Bourgogne, l'ayant racheté, le leur rendit. Denis, relaxé moyennant une forte rançon, revint en Castille et épousa une fille bâtarde de Henri de Trastamare et de Jeanne de Cifuentes. Il fut la souche de la maison de Villar de Domparda. Sur ce personnage, voir L. Mirot, *Les mésaventures d'un prince portugais au XIV^e siècle*, dans *Revue des Études historiques*, 77^e année, 1911, p. 129-150.

3. Jean Buck reçut, le 27 janvier 1388, un don du roi de France de mille livres, en récompense de ses services; il était alors prisonnier (*Froissart*, éd. J. M. Kervyn de Lettenhove, t. XX, p. 475).

les passages avec trois ou quatre cents lances. Ils étaient déjà de Castille, qui, sans cette aide, aurait perdu une partie de son royaume.

Le roi de Portugal, apprenant le projet d'expédition française contre l'Angleterre, se félicita d'avoir différé son mariage avec la fille du duc de Lancastre, car on lui disait que l'Angleterre était perdue. Mais, informé de l'échec de la tentative française, il réunit son conseil, déclara persister dans son projet, et, d'accord avec ses conseillers, décida d'envoyer l'archevêque de Braga avec deux cents hommes d'armes chercher la princesse¹. Thomas Morieux avait continué le siège de Ribadavia², dont les défenseurs avaient espéré être renforcés par les contingents français et castillans; il avait refusé de lever le siège, comme on le lui conseillait, pour attaquer « Maurès³ », Noya⁴ ou Betanzos⁵. Le roi de Castille, fort ennuyé de n'avoir pu renforcer Ribadavia par des contingents français, écouta les plaintes du Barrois des Barres et d'autres qui lui conseillaient d'envoyer cent lances à Noya, afin d'empêcher les Anglais de devenir maîtres du Douro⁶. Tenant La Corogne et Noya, le duc de Lancastre serait assuré de dominer en Galice. Tristan de Roye et son frère Renaud⁷, Roger de Braquemont, Tristan de La Jaille⁸, Jean de Châteaumorand⁹, Le Barrois des Barres s'offrirent à défendre Noya. D'autre part, le roi de Castille, connaissant le dessein du duc de Bourbon de venir avec trois mille lances, lorsque Guillaume de Nailhac et Gaucher de Passac auraient ouvert

1. Ce fut dans la seconde moitié du mois de janvier 1387 que les envoyés du roi de Portugal partirent pour Saint-Jacques-de-Compostelle.

2. Espagne, prov. La Corogne.

3. J. M. Kervyn de Lettenhove, *Froissart*, t. XXV, p. 49, identifie Maurès avec Maoriz-San-Mortino, près de Lugo.

4. Espagne, prov. La Corogne.

5. Espagne, prov. La Corogne.

6. Froissart a fait confusion avec la campagne du printemps de 1387, qui se déroula près du Douro.

7. Renaud de Roye arriva seulement en avril 1387; le sauf-conduit que lui donna le roi d'Aragon pour aller en Castille est daté du 29 mars (Ed. Perroy, *ouvr. cit.*, p. 250, n. 7).

8. *Froissart*, éd. S. H. L., t. XII, p. LXXIV, n. 11.

9. Châteaumorand accompagna le duc de Bourbon (voir plus haut, p. XLVIII, n. 1); il n'arriva pas, comme le dit Froissart, au moment du débarquement du duc Lancastre (*Froissart*, éd. S. H. F., t. XII, p. LXXIV).

en Galice et parle des secours envoyés par Charles VI au roi en route, le projet de descente en Angleterre étant remis à l'été où il devait être tenté par le comte de Saint-Pol et le sire de Concy avec quatre mille lances. Les chevaliers français se réjouirent de ces nouvelles, espérant que de nombreux renforts les viendraient rejoindre en Espagne, et que les Anglais seraient battus avant la Saint-Jean-Baptiste. Ces renforts devaient arriver au début de mai.

Le Barrois des Barres se dirigea avec cinquante lances vers Noya. Thomas Morieux l'apprit, et on lui dit que cinq cents lances viendraient secourir Ribadavia¹. Il pensa que ces troupes passeraient le Douro et se logeraient à Villalpando ; il fit prévenir le duc de Lancastre par Jean d'Auberchicourt et le héraut Coïmbre. Avisé à Saint-Jacques-de-Compostelle par ces derniers, le duc ordonna à John Holland et à Thomas Percy de se porter vers Ribadavia, que John Holland se faisait fort d'enlever en quatre jours. Les Anglais, qui avaient un engin monté sur roues et pouvant contenir cent archers ou hommes d'armes, préparèrent l'assaut, refusant d'écouter les offres de reddition des assiégés et leur disant de parler ou anglais ou français. Quinze cents des défenseurs furent tués. Ribadavia fut pillée ; on trouva une grande quantité d'or et d'argent chez les Juifs et un peu partout de nombreuses provisions, comme du lard salé et des vins très forts qui, au trop boire, immobilisèrent l'armée pendant deux jours. La garde de la ville fut confiée à Pierre de Clinton, avec vingt lances et soixante archers.

On marcha ensuite contre Mora ; les habitants, non secourus, envoyèrent aux assaillants cinquante délégués, avec les clés de la ville, jusqu'à un quart de lieue et qui, voyant l'armée anglaise rangée en bataille, s'agenouillèrent, demandant à venir en l'obéissance du duc et de la duchesse de Lancastre. Les portes furent ouvertes ; on établit trois cents lances dans la place. Le jour suivant, on se préparait à marcher sur Betanzos, quand une lettre du duc ordonna aux troupes de revenir à Saint-Jacques-de-Compostelle, où il attendait les ambassadeurs portugais qui venaient chercher sa fille. On

1. La distance de Noya à Ribadavia est d'environ cinquante kilomètres à vol d'oiseau.

rebroussa chemin, laissant des garnisons dans les villes et les pays occupés¹.

Trois jours après le retour des troupes, les envoyés portugais arrivèrent. L'archevêque de Braga et Joan Rodriguez exposèrent l'objet de leur mission². Le duc, très heureux, commit Rodriguez pour épouser par procuration sa fille Philippe. Le lendemain de cette cérémonie, la jeune reine prit congé de ses parents, monta sur une haquenée, accompagnée de ses demoiselles, de sa sœur bâtarde, femme de Thomas Morieux, de John Holland, de Thomas Percy, de Jean d'Auberchicourt³, de deux cents archers, et prit la route de Porto. A son arrivée dans cette ville, elle fut conduite au palais du roi, accompagnée par les évêques de Coïmbre, d'Evora, de Lisbonne et de Porto, par les comtes d'Antougia, de Novarra, d'Escoles, Galop Lopez, Ferrandez Pacheco, João Fernandez Pacheco, Vasco da Cunha, Vasco Martinz de Mello, Lopes Vasquez da Cunha, Fernando Rodriguez de Sequeira, maître d'Avis, Gonsalves de Mello⁴ et quarante chevaliers, grande foule de peuple, de dames, de demoiselles et de clergé en ornements processionnels. Le roi la prit par la main, l'embrassa et la conduisit au seuil de sa chambre⁵. Tous se retirèrent. Les seigneurs et autres personnes de sa suite furent logés dans la ville. La nuit, on célébra la vigile de la cérémonie par des danses et des réjouissances qui se prolongèrent jusqu'au lendemain.

1. C'est le 4 février que le roi de Portugal fit connaître sa décision d'épouser Philippe de Lancastre (D. Nuñez, *ouvr. cité*, t. I, p. 308). C'est donc à ce moment que fut envoyée l'ambassade chargée de ramener la princesse à Porto; elle dut arriver vers le 8. Les délais nécessaires pour l'aller et le retour des envoyés portugais et leur séjour à Saint-Jacques-de-Compostelle permettent de fixer le rappel du corps expéditionnaire vers le 25 janvier au plus tard, car le duc de Lancastre fut certainement avisé de la décision du roi de Portugal, avant que ce dernier la rendit publique.

2. Avec l'archevêque se trouvaient Vasco Martinz de Mello, João Rodriguez de Sa (F. Lopes, *ouvr. cité*, p. 242).

3. F. Lopes donne le nom de Richard Burley au lieu de celui de Jean d'Auberchicourt.

4. Sur ces personnages, voir *Froissart*, éd. S. H. F., t. XII, p. LXVIII et notes.

5. Elle logea au palais épiscopal; le roi, venu d'Evora avec le connétable, habitait au couvent de San Francisco. Après une entrevue avec la reine, il alla à Guimaraes; c'est alors que le jour du mariage aurait été fixé (D. Nuñez, *ouvr. cité*, t. I, p. 308).

Le mardi 11 février, à heure de tierce, le roi, les prélats, les seigneurs se rendirent à pied du palais à la cathédrale Sainte-Marie, attendant la reine, qui arriva, accompagnée des dames et de demoiselles de sa suite¹. Après les épousailles, on retourna au palais, où l'on fit de grandes fêtes et de grandes joutes. John Holland et un chevalier allemand Jean Tête d'Or², qui était au service du roi de Portugal, en furent les vainqueurs. Le lendemain, les fêtes recommencèrent. Vasco Martinz de Mello et Jean d'Auberchicourt triomphèrent. Il en fut ainsi pendant huit jours³. Les Anglais, ayant reçu des dons du roi, revinrent vers le duc et la duchesse de Lancastre⁴, à qui ils rendirent compte des cérémonies. Holland et Percy rapportèrent que les dernières paroles du roi avaient été de conseiller au duc d'entrer en campagne, lorsqu'il voudrait, lui-même devant avec ses forces envahir la Castille⁵.

Quinze jours plus tard, le roi et son armée partirent en guerre⁶. On décida qu'au départ du duc de Saint-Jacques-

1. D'après D. Nuñez (*ouvr. cité*, t. I, p. 309-311), la reine était montée sur un palefroi, couronné d'or en tête, accompagnée du roi, également monté sur un cheval blanc et vêtu d'étoffes d'or, de grands seigneurs, de l'archevêque de Braga, tenant la bride de son palefroi, et suivie de ses femmes chantant comme de coutume. L'évêque de Porto bénit le couple royal; le soir, un grand banquet fut offert, réglé par le sénéchal qui servait de majordome. Tous les jours, il y avait joutes et fêtes. Duarte Nuñez donne de longs et minutieux détails sur l'organisation de la maison de la souveraine, dont le grand majordome fut le maître du Christ, Lopez Diaz de Souza, le gouverneur Laurenço Anez Fogaça, qui, l'année précédente, avait été envoyé en ambassade en Angleterre. Le roi donna à sa femme, jusqu'au jour où il lui constitua des rentes pour sa maison, les revenus de la douane et du péage de Lisbonne, soit vingt-cinq mille doublons par an.

2. Sur ce personnage, voir *Froissart*, éd. S. H. F., t. XII, p. vi, n. 3, et p. xxxix.

3. Sur ces joutes, voir D. Nuñez, *ouvr. cité*, t. I, p. 308.

4. D. Nuñez (*ouvr. cité*, t. I, p. 309) dit que ni le duc ni la duchesse n'assistaient au banquet, mais présentèrent au roi les gens de leur suite.

5. La reine fut envoyée à Coïmbre avec les prélats et les juges du royaume pour régler diverses questions concernant la justice (D. Nuñez, *ouvr. cité*, t. I, p. 314).

6. Le roi alla, au mois de mars, au monastère de Crasto d'Avillanos, à une lieue de Bragance, où il eut une entrevue avec le duc, la duchesse et John Holland. Le duc s'établit ensuite à deux lieues de Bragance, et le roi à Babé (D. Nuñez, *ouvr. cité*, t. I, p. 316). Le 26 mars était signé, dans cette dernière localité, un traité par lequel le duc de Lancastre renonçait à tous les droits qu'il pouvait avoir du chef de sa femme sur le Portugal (Soares da Silva, *Memorias*, etc., t. IV, p. 67-71).

de-Compostelle, la duchesse et sa fille Catherine se rendraient à Porto auprès de la jeune reine. Lewis Clifford fut établi capitaine de Saint-Jacques-de-Compostelle, avec trente lances et cent archers. Le duc et la duchesse chevauchèrent vers Betanzos¹, dernière ville de Castille vers le Portugal et Coïmbre². Les habitants envoyèrent six notables, offrant de se rendre, si, dans quinze jours, ils n'avaient pas été secourus par le roi de Castille qu'ils prévenaient. Ces notables furent conduits au duc, à la duchesse, à John Holland, à Thomas Percy, qui se tenaient dans une oliveraie. Leur mission exposée, la duchesse, qui connaissait leur langue, fut ravie de les recevoir en grâce. Finalement, on demanda douze otages, pendant que ceux qui allaient solliciter des secours du roi de Castille se rendraient à Valladolid. Le roi de Castille ignorait l'arrivée des Anglais à Betanzos³.

Entre temps, le duc de Lancastre envoya sa femme et sa fille à Porto, pour informer le roi de Portugal des événements de Betanzos et de l'incertitude dans laquelle on était des intentions du roi de Castille. Thomas Percy, Yon Fitz-Warin, le sire de Talbot, Jean d'Auberchicourt et Maubrun de Linières accompagnèrent les princesses avec cent lances et deux cents archers. Le roi de Portugal envoya à leur rencontre les comtes d'Atouguia, de Navarra, João Rodriguez de Sa, João Fernandez Pacheco de Valconcellos et quarante chevaliers qui les rencontrèrent à deux lieues de Porto et les accompagnèrent jusqu'au palais. Le roi et la reine les y reçurent ; la duchesse rapporta ce que son mari lui avait dit ; le roi annonça que, dans trois jours, il aurait trois mille lances et vingt mille combattants des villes. Le récit de cette réception fut fait à Froissart par João Fernandez Pacheco.

Cependant, les envoyés de Betanzos, arrivés auprès du roi de Castille, lui demandèrent de secourir leur ville avant huit jours. Pendant sept jours, ils attendirent la réponse, et, à la

1. Betanzos, situé près de la Corogne, est à plus de cent kilomètres de la frontière du Portugal.

2. Coïmbre est à cent cinquante kilomètres de la frontière septentrionale du Portugal.

3. Toute cette partie du récit de Froissart se rapporte à la campagne de l'hiver 1386-1387, qui fut conduite par Thomas Morieux et se déroula jusqu'à la fin du mois de janvier, et durant laquelle les Anglais agirent seuls, les Portugais n'étant entrés en campagne qu'en mars 1387.

date fixée pour la reddition, ils ne savaient encore rien. Le duc de Lancastre envoya alors le maréchal de l'ost vers les habitants qui décidèrent de rendre la ville. Quatre jours après, la députation dépêchée à Valladolid revint, rapportant que le bruit courait de l'arrivée prochaine des secours français, dont certains, conduits par Guillaume de Nailhac et Gaucher de Passac, étaient déjà arrivés¹. Quant au duc de Bourbon, il n'avait pas quitté son hôtel. En réalité, Guillaume de Nailhac² et Gaucher de Passac n'étaient qu'en Languedoc avec mille lances de chevaliers et d'écuyers; ils s'assemblèrent en Carcassès, Narbonnais, Toulousain, et s'y établirent, ne payant rien de ce qu'ils prenaient³.

Le comte de Foix, alors à Orthez, apprit leur approche et aussi que toute la population s'enfuyait devant eux. On pensait qu'ils passeraient par Toulouse, entreraient en Bigorre et arriveraient ainsi au pays de Foix et au Béarn. Le comte fit garnir tous les châteaux et mettre en état de défense le plat pays; il voulait que les routiers payassent ce qu'ils consommaient, sinon il leur fermerait les passages. Ses frères bâtards, Arnaut Guillaume⁴ et Pierre de Béarn⁵ furent chargés d'y veiller. Espan du Lion⁶ fut établi à Pamiers; Ricard de Saint-Léger à Saverdun; Pierre de Béarn, avec cent lances à Mazères⁷; Pierre de Gabaston⁸ à Belpech⁹; Pierre Menaut de

1. Nailhac et Passac ne devaient arriver en Espagne que fin mai 1387; les sauf-conduits que leur délivra le roi d'Aragon sont datés du 14 mai (Ed. Perroy, *ouvr. cité*, p. 253, n. 1).

2. Guillaume de Nailhac fit montre à Carcassonne le 22 avril (*Froissart*, éd. J. M. Kervyn de Lettenhove, t. XX, p. 22, et *Chronographia regum Francorum*, t. III, p. 85, n. 2).

3. Le facteur de Datini à Avignon fournit quelques renseignements sur le passage de ces troupes. Le 5 février 1387, il annonçait que les routiers commençaient à descendre et que deux cents gentilshommes étaient arrivés à Avignon (R. Brun, *ouvr. cité*, p. 97); le 20 avril, il précisait qu'ils allaient au secours du roi de Castille contre les Anglais, qui étaient, disait-on, maîtres de toute la Galice (*Ibid.*, p. 98), et il estimait leur nombre à deux mille lances, alors à Avignon. Le 15 mai, il annonçait leur arrivée en Provence (*Ibid.*, p. 99).

4. Sur lui, voir *Froissart*, éd. S. H. F., t. XII, p. XII, n. 6.

5. Sur lui, voir *Froissart*, éd. S. H. F., t. XX, p. XII, n. 7.

6. *Ibid.*, p. x, n. 13.

7. Ariège, cant. Saverdun.

8. *Froissart*, éd. S. H. F., t. XII, p. XIX, n. 4.

9. Aude, ch.-l. de canton.

Navailles¹ à Tibiran²; Pierre de La Roche à Palaminy³; le bâtard d'Espagne⁴ à Lannemezan⁵; Arnaut Guillaume à Morlaas⁶; Gui de La Mote⁷ à Pau; Raimond de Castelnau⁸ à Mont-de-Marsan; Yvain de Foix⁹, bâtard du comte, à Sauveterre¹⁰; Berdouc de Nébouzan à Montesquieu¹¹; Jean de Sainte-Marcille à Aire; Hector de La Garde à Oloron; Jean de Castelnau¹² à Bougarber¹³; Jean de Morlaas¹⁴ à Arthez¹⁵; messire Raimond, qui tenait le château de Mauvezin¹⁶, surveillait la frontière; Arnauton d'Espagne fut envoyé à Saint-Gaudens. Deux mille lances et vingt mille hommes d'armes d'élite gardaient tout le pays.

Les préparatifs furent connus de Gaucher de Passac et de Guillaume de Nailhac qui étaient, l'un à Carcassonne, l'autre à Toulouse. Étonnés, ils se donnèrent rendez-vous à mi-chemin de ces villes, à Castelnaudary; ils étaient surpris que le roi et le conseil n'aient pas demandé passage au comte de Foix et ils résolurent d'en parler à ce dernier, résolu, s'il était mal disposé, à passer par l'Aragon, ce qui serait cependant plus long. Ils voulaient s'informer en même temps s'il n'avait pas d'alliance avec le duc de Lancastre¹⁷. Tandis que Guillaume

1. Probablement le Menaut de Navailles dont la sœur épousa Espan du Lion (*Froissart*, éd. S. H. F., t. XII, p. xix, n. 8).

2. Tibiran-Jaunac, jadis Saint-Tibiri, Hautes-Pyrénées, cant. Saint-Laurent-de-Nesle.

3. Haute-Garonne, cant. Cazères.

4. Arnauton d'Espagne (*Froissart*, éd. S. H. F., t. XII, p. xv, n. 7).

5. Hautes-Pyrénées, ch.-l. de canton.

6. Basses-Pyrénées, ch.-l. de canton.

7. *Froissart*, éd. S. H. F., t. XII, p. xxxviii, n. 9.

8. Raimond de Castelnau de Tursan (Landes, cant. Saint-Sever).

9. *Froissart*, éd. S. H. F., t. XII, p. xxiv, n. 2.

10. Basses-Pyrénées, ch.-l. de canton.

11. Montesquieu-Volvestre, Haute-Garonne, ch.-l. de canton.

12. Frère de Raimond de Castelnau, il fut, en 1374, chargé de mission par Gaston Phoebus en Angleterre.

13. Jadis Montgerbiel, Basses-Pyrénées, cant. Lescar.

14. Peut-être Jean Guirauton de Morlaas, qui figure dans les rôles de l'armée du comte de Foix.

15. Basses-Pyrénées, ch.-l. de canton.

16. Hautes-Pyrénées, cant. Lannemezan.

17. L'attitude du comte de Foix était très suspecte. En 1386, il avait fait un prêt de douze mille florins au duc de Lancastre, qualifié de roi de Castille et de lieutenant du roi d'Angleterre en Aquitaine (arch. des Basses-Pyrénées, E 302).

de Nailhac retournait à Toulouse, Gaucher de Passac était chargé de s'informer de ces divers points, les troupes pouvant toujours passer par Tarbes et La Bigorre. Avec quarante chevaux, il traversa la Garonne à Tibiran, où il trouva Menaut de Navailles, qui lui apprit la présence du comte à Orthez. Il gagna Saint-Gaudens, puis, le lendemain, Saint-Jean-de-Rivière¹, traversa les landes de Burg², passa à côté de Mauvezin et gita à Tournay³, ville française ; le jour suivant, il arriva à Tarbes, où il rencontra le sire d'Antin et Menaut de Barbazan⁴, qui, Armagnac, n'aimait pas le comte de Foix. Il y demeura toute la journée et dina le jour suivant à Morlaas, où il trouva Arnaut-Guillaume, frère bâtard du comte. Arnaut lui dit que Gaston Phœbus le verrait avec joie et Passac coucha à Bougarber ; le lendemain, il arrivait à Orthez.

Il ne vit le comte qu'après le dîner. Dès qu'il l'aperçut sortant de sa chambre, il s'approcha de lui. Gaston Phœbus lui demanda le motif de sa venue ; Passac lui répondit avoir entendu dire qu'il refusait de laisser passer les troupes qui, d'ordre du roi, allaient en Castille sous sa conduite et sous celle de Nailhac. Le comte riposta qu'il ne voulait pas fermer l'entrée du pays qu'il avait la charge de garder à qui le traverserait en paix et paierait ce qu'il consommerait ; mais il avait appris l'arrivée de Bretons, de Barrois, de Bourguignons et de Lorrains, dont la coutume était de ne pas payer. Passac répondit que tout serait acquitté, sous peine de châtimens. Le comte réitéra ce qu'il avait dit, ajoutant que, quand le Prince Noir était allé en Espagne avec « quinze mille lances et soixante mille chevaux », il avait envoyé Jean Chandos et Thomas Felton demander passage, promettant de payer tout ce qui serait pris, ce qui fut fait⁵. Il se plaignit aussi de la guerre de Castille et de Portugal, qui avait attiré les gens d'armes en Béarn, et il conseilla aux Français d'être prudents, le duc de Lancastre cherchant une bataille, seul moyen

1. Haute-Garonne, cant. Montrejeau, comm. Poulat-Taillebourg.

2. Sur les Landes de Bouc, voir *Froissart*, éd. S. H. F., t. XII, p. xv, n. 3.

3. Hautes-Pyrénées, ch.-l. de canton.

4. Voir *Froissart*, éd. S. H. F., t. XII, p. viii, n. 8.

5. Sur les négociations et le passage du Prince Noir et ses troupes en Navarre, voir *Froissart*, éd. S. H. F., t. VI, p. lxxxix et suiv. ; t. VII, p. v et suiv. ; voir aussi R. Delachenal, *ouvr. cité*, t. III, p. 365 et suiv.

pour lui de conquérir la Castille : Passac répliqua que l'on ne ferait rien avant l'arrivée du duc de Bourbon. Il retourna ensuite à l'hôtel de *La Lune* et ne revit le prince qu'au moment du souper, après minuit. Le lendemain, ayant pris congé de Gaston Phœbus, qui lui offrit un coursier et une mule, il quitta Orthez, revint à Tarbes et écrivit à Guillaume de Nailhac de continuer sa route, les terres du comte de Foix étant ouvertes si l'on payait la dépense.

Au reçu de cette lettre, Guillaume de Nailhac, avec deux mille lances, quitta le Carcassès et le Narbonnais et rejoignit Passac à Tarbes. Puis, traversant la Bigorre et le Béarn, ils arrivèrent à Orthez et passèrent le Gave. A l'annonce de leur arrivée, les habitants du pays basque, sujets du roi d'Angleterre, envoyèrent à Orthez quatre délégués pour s'entendre au sujet du passage des troupes. Par l'intermédiaire d'Arnaut du Puy, écuyer du comte de Foix, ils composèrent à deux mille francs, afin d'éviter le pillage du pays. Après avoir traversé la région sans rien piller, les Français arrivèrent à Saint-Jean-Pied-de-Port, à l'entrée de la Navarre.

CHAPITRE XVII

1387, *mars-mai*. CONTINUATION DU RÉCIT DES ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. JOUTE DE RENAUD DE ROYE ET DE JOHN HOLLAND. ENTRÉE EN CAMPAGNE DES ANGLAIS ET DES PORTUGAIS (*mars* 1387). ARRIVÉE DES SECOURS FRANÇAIS DE GUILLAUME DE NAILHAC ET DE GAUCHER DE PASSAC EN NAVARRE, PUIS EN CASTILLE ET A BURGOS. ÉLABORATION DU PLAN DE RÉSISTANCE A L'ATTAQUE ANGLO-PORTUGAISE. ATTENTE DE L'ARRIVÉE DU DUC DE BOURBON (*avril-mai* 1387) (§§ 148 à 155).

La ville de Betanzos s'étant rendue, le duc de Lancastre y séjourna¹. Un héraut français y vint, demanda John Holland, lui dit être envoyé par Renaud de Roye et lui remit une

1. Précédemment (voir plus haut, p. LVI), Froissart parle de la marche de Thomas Morieux en janvier 1387, marche qu'interrompt l'ordre de rappel à Saint-Jacques-de-Compostelle. Toute cette partie de la Galice fut occupée durant l'automne et l'hiver et non au printemps de 1387.

lettre de ce dernier qui proposait des joutes à Valladolid. Il apportait un sauf-conduit pour soixante chevaux. Renaud de Roye offrait, si on le préférait, de venir à Betanzos, avec un sauf-conduit pour trente personnes. On communiqua ces lettres au duc de Lancastre et à Thomas Morieux. Le duc choisit Betanzos et donna le sauf-conduit demandé que le héraut rapporta à Valladolid.

A l'annonce de ces joutes, le roi de Portugal décida d'y aller avec la reine et tous ceux qui se trouveraient à Porto. Le duc de Lancastre les y reçut. Trois jours après, Renaud de Roye arriva avec cent vingt chevaux. Le lendemain, on apprêta tout pour ces joutes. Renaud eut sa lance rompue, et son heaume sauta. Après trois passes d'armes, où le jeu de Renaud de Roye, critiqué par les Anglais, fut approuvé par le roi et le duc de Lancastre, ce dernier reçut les Français à diner. La duchesse leur demanda comment ils pouvaient soutenir un bâtarde, alors qu'elle et sa sœur¹ étaient les filles légitimes de Pierre le Cruel. Renaud répondit qu'ils le savaient bien, mais que, le roi de France soutenant le roi de Castille, ils devaient guerroyer pour ce dernier². Les chevaliers français quittèrent Betanzos, se reposèrent à Noya et de là regagnèrent Valladolid.

Le roi de Portugal et le duc de Lancastre décidèrent d'entrer rapidement en campagne ; l'armée portugaise était déjà sur les champs. Les Portugais devaient entrer en Castille par Santarem, le duc de Lancastre devait tenir la frontière de

1. Isabelle de Castille, qui avait épousé le comte de Cambridge. Pierre le Cruel avait eu, de sa maîtresse Jeanne de Padilla, un fils et trois filles : Béatrix, morte en 1366-1367 ; Constance, qui avait épousé le duc de Lancastre, et Isabelle.

2. Ces joutes auraient eu lieu non à Betanzos, mais lors du siège de Benavente, dans la semaine de Pâques, c'est-à-dire du 7 au 14 avril, et non seulement entre Renaud de Roye et John Holland, mais aussi entre Maubruan de Linières et Robigomez, qui fut blessé. Le roi de Portugal donna des sauf-conduits aux gens venus y assister (Duarte Nuñez, p. 313-314). Renaud de Roye n'arriva, en effet, qu'en avril, le sauf-conduit à lui délivré par le duc de Lancastre, « pour faire certains points d'armes » (J. Delpit, *Collection générale des documents français qui se trouvent en Angleterre*, Paris, 1847, in-4°, p. 206), est postérieur à l'arrivée de Renaud en Espagne ; c'est le 29 mars que le roi d'Aragon l'autorisa à traverser son royaume. Sur la date de ces joutes, voir aussi Ed. Perroy, *ouvr. cité*, p. 250, n. 7.

Galice, dont il achèverait la conquête¹. On convint, au cas où le roi de Castille se mettrait en campagne, de se réunir pour lui livrer bataille, bien que les Anglais fussent orgueilleux et les Portugais chauds, bouillants et peu endurants². Après cet accord, le roi, la reine et Catherine de Lancastre retournèrent à Porto, la duchesse à Saint-Jacques-de-Compostelle. Le duc demeura à Betanzos. On hâta les préparatifs, car on était en avril ; les fourrages étaient mûrs, les blés en grains, les fleurs en fruits.

Cependant, Guillaume de Nailhac et Gaucher de Passac avaient traversé le comté de Foix. A Orthez, chevaliers et écuyers reçurent des dons du comte, à qui ce passage coûta bien dix mille francs, sans compter les chevaux, haquenées, mules, d'une valeur égale. Il donnait, au reste, largement, dépensant annuellement soixante mille francs ; son trésor d'Orthez contenait trois millions de francs. Loin de se plaindre, ses sujets l'aimaient énormément, car il les tenait en justice et en paix, gouvernant avec franchise et libéralité. Puis, les troupes françaises, ayant traversé le pays basque où les neiges et le froid les retinrent trois jours, bien que l'on fût en avril, arrivèrent à Pampelune, la Navarre leur ayant été ouverte. Le roi avait dû signer une alliance avec le roi de Castille, beau-frère de son fils³ ; il ne pouvait donc lui résister, à moins

1. Confondant et mêlant ses deux campagnes, Froissart a cru que l'attaque de la Galice et celle de la province de Léon furent entreprises simultanément, la première par le duc de Lancastre, la seconde par le roi de Portugal. En réalité, les deux armées marchèrent ensemble durant la deuxième partie de la guerre qui se déroula dans la province de Léon et le bassin du Douro. Le roi de Portugal ne garnit pas ses frontières de postes militaires, sauf entre le Tage et le Guadiana, où furent envoyés Vasco Martins Gonçalves et Gomez Garcia de Foyos, avec deux cents et cinq cents lances.

2. Les rapports entre les alliés étaient peu cordiaux. Les épisodes qui se produisirent au sujet du pillage des villes, notamment à Valdeiras, sont significatifs.

3. C'est une erreur de Froissart. Charles le Mauvais était mort le 31 janvier 1387. Au moment du passage des routiers, c'était son fils, Charles III le Noble, qui régnait et qui avait, en effet, épousé Éléonore, fille de Henri de Trastamare, roi de Castille. Sur la politique espagnole de Charles le Mauvais, voir : S. Duvergé, *La Navarre sous Charles le Mauvais*, dans *Positions des thèses pour obtenir le diplôme d'archiviste paléographe*, promotion de 1932, p. 71-82, et plus particulièrement, pour les rapports avec la Castille, R. Delachenal, *ouvr. cité*, t. V, p. 179 et suiv.

d'être soutenu par l'Aragon et par l'Angleterre. Les capitaines français furent reçus à Pampelune par le roi de Navarre, qui leur offrit à dîner, se plaignant du roi de France, qui s'était durement conduit envers lui et lui avait enlevé son héritage de Normandie et de Languedoc¹, soit soixante mille francs de revenus ; il en parlait à tout venant. Les capitaines lui répondirent que, ne faisant pas partie du conseil du roi de France, ils n'y pouvaient rien ; ils allaient là où on les envoyait ; le duc de Bourbon, ajoutaient-ils, qui était bon, doux et aimable, pourrait plus utilement écouter ses doléances.

Ayant pris congé de lui, ils arrivèrent à Logrono² et s'enquirent du roi de Castille. On leur dit qu'il avait quitté Valladolid et devait être à Burgos avec six mille chevaux. Ils le trouvèrent, en effet, dans son palais, où il les reçut, les plaignant des fatigues endurées à son service. Ils lui conseillèrent d'appeler Olivier du Guesclin, Pierre de Villaines, Le Barrois des Barres, Jean de Châteaumorand, avant l'arrivée du duc de Bourbon, afin de tenir conseil. Cette réunion eut lieu à Burgos. On y délibéra sur la conduite à tenir. On pouvait compter en Castille, disait-on, sur trente mille chevaux, trente mille archers et arbalétriers, en qui les Français mettaient peu de confiance, se souvenant des batailles de Najera et d'Aljubarrota. Le comte de Luna combattit leur opinion, objectant que le duc de Lancastre n'avait que douze à quinze cents lances, quatre cents archers, alors que les Castillans comptaient six mille lances. Il était d'avis de passer le Douro et d'attaquer l'ennemi. Le roi décida d'ajourner la discussion et de la remettre au lendemain, déclarant qu'il suivrait les conseils des Français. Ceux-ci, lors de cette nouvelle réunion,

1. Allusion à l'occupation des places navarraises de Normandie, du Cotentin et de Montpellier, en avril 1378, à la suite de la découverte du complot de Charles le Mauvais (R. Delachenal, *ouvr. cité*, t. V, p. 198-215).

2. Espagne, ch.-l. de province. Cette arrivée en Espagne n'eut lieu qu'en mai. Le 27 avril, l'archidiacre d'Alcaraz, Pedro Lopez, qui avait passé la convention entre Charles VI et Jean de Castille, par laquelle le roi de France avait avancé cent mille francs pour la solde des troupes, écrivait de Carcassonne que Guillaume de Nailhac et Gaucher de Passac avaient reçu cette somme et en avaient donné quittance (G. Daumet, *Étude sur l'alliance...*, p. 50).

proposèrent de laisser les Portugais et les Anglais s'user en Galice, où les maladies les affaibliraient et réduiraient leurs effectifs ; ils offraient de guerroyer, en attendant l'arrivée du duc de Bourbon, ce qui permettrait à leurs troupes de s'habituer au climat ; cet avis prévalut. Le lendemain on répartit les effectifs. Olivier de Clison, comte de Longueville, fut envoyé à Villasandino¹ avec mille lances ; Renaud et Tristan² de Roye à dix lieues de là, à Aguilar-del-Campoo³ avec trois cents lances ; Pierre de Villaines à Roales⁴ avec deux cents lances ; le comte de Luna à Mayorga⁵ ; Jean des Barres à Noya⁶ avec trois cents lances ; Jean de Châteaumorand⁷ et Tristan de La Jaille à Palensia⁸ ; le vicomte de La Berlière à Ribadeo⁹ ; Jean et Robert de Braquemont avec les Normands à Villalpando¹⁰ ; Olivier du Guesclin, Guillaume de Nailhac, Gaucher de Passac demeurèrent à Burgos, accompagnant partout le roi¹¹, en attendant le duc de Bourbon, qui avait quitté Paris¹².

1. Espagne, prov. de Léon. Un peu plus loin, Froissart dit qu'Olivier Du Guesclin demeura auprès du roi.

2. Tristan de Roye était mort au début de l'année. Le 12 février, le roi d'Aragon autorisait le transfert en France du corps de Tristan de Roye, mort en Castille (Ed. Perroy, *ouvr. cité*, p. 250, n. 5).

3. Espagne, prov. de Valladolid (texte : Ville d'Agillare).

4. C'est par Roales que Kervyn, *Froissart*, t. XXV, p. 414, identifie Ville-en-Bruelles donnée dans le texte.

5. Espagne, prov. de Léon (texte : La Mayolle).

6. Noya avait été occupée par les Anglo-Portugais pendant la campagne de Galice.

7. Jean de Châteaumorand accompagnait le duc de Bourbon.

8. Espagne, ch.-l. de province.

9. Sans doute Ribadeo, entre Lugo, La Corogne et Le Ferrol (texte : Ribesor).

10. Espagne, prov. de Zamora.

11. L'infant don Enrique avait été chargé de la défense de la frontière à Valence, vers Castroverde ; des garnisons avaient été mises en plusieurs lieux, dont Valence, Villalpando, Castroverde. Le roi résidait tantôt à Salamanque, tantôt à Tordesillas, tantôt à Toro, selon les besoins de la défense.

12. Le duc de Bourbon se trouvait à Avignon, le 17 juin, où, avec le pape et les gens de la reine Marie d'Anjou, il traita de son voyage à Naples après l'expédition d'Espagne ; le 18, il quitta Avignon, se dirigeant vers la péninsule (*Journal de Jean Le Fèvre*, p. 357-358).

CHAPITRE XVIII

1387, *janvier-juillet*. PRÉPARATIFS EN BRETAGNE ET EN NORMANDIE EN VUE D'UNE NOUVELLE DESCENTE EN ANGLETERRE. TROUBLES EN ANGLETERRE. CONFLIT ENTRE LE ROI ET SES ONCLES ; FAVEUR DE ROBERT DE VERE, DUC D'IRLANDE. DIVISIONS ET RIVALITÉS DANS LA NOBLESSE, LE CLERGÉ ET LES VILLES. ATTAQUES CONTRE LES CONSEILLERS DU ROI. L'EXPÉDITION FRANÇAISE EST ARRÊTÉE PAR LE CONFLIT ENTRE LE DUC DE BRETAGNE ET LE CONNÉTABLE DE CLISSON. ATTITUDE AMBIGUË DU DUC ; SON RAPPROCHEMENT AVEC CHARLES VI AMÈNE RICHARD II A SOUTENIR JEAN DE BLOIS QUE CLISSON MARIE A SA FILLE. FUREUR DU DUC DE BRETAGNE QUI, DISSIMULANT, CONVOQUE UN PARLEMENT A VANNES. ARRESTATION DE CLISSON AU CHÂTEAU DE L'HERMINE A VANNES (*juin* 1387). SA MISE A RANÇON. HOSTILITÉ DES ONCLES DU ROI A SON ÉGARD. IL SE DÉMET DE SES FONCTIONS DE CONNÉTABLE (*juin-juillet* 1387) (§§ 156 à 170).

Après le licenciement de l'armée et de la flotte concentrées à l'Écluse¹, on résolut, pour qu'on ne croie pas à l'abandon de l'expédition, qu'au mois de mai suivant, le connétable irait en Angleterre avec quatre mille hommes d'armes et deux mille arbalétriers². Le rassemblement de ces forces devait avoir lieu à Tréguier³, où furent réunies toutes les

1. Voir plus haut, p. xxix-xxx.

2. Voir plus haut, p. xlvi. J. Juvénal des Ursins (*ouvr. cité*, p. 372) attribue à Clisson et à Jean de Vienne l'initiative de ce nouveau projet qui était formé de bonne heure ; le 1^{er} mars, Philippe le Hardi faisait un don de mille francs à Gui de La Trémoille pour l'aider au passage de la mer (arch. dép. de la Côte-d'Or, B 1465, fol. 95) et, le 16 mars, Guillaume de Neilhac et Pierre Fresnel étaient envoyés auprès du roi d'Écosse pour concerter sans doute une action commune (Bibl. nat., P. O. 1913, Neilhac, n° 2) ; le 4 avril, on acquittait à Augustin Baudet, mercier, le prix de vêtements pour le roi et son frère, « pour le voiage de la mer » (Arch. nat., KK 34, fol. 83).

3. Dès le 25 mars, Olivier de Clisson était en Bretagne, où le roi, alors à Rouen, lui écrivait (Arch. nat., KK 30, fol. 48) ; à plusieurs reprises, des messagers lui furent envoyés, ainsi qu'au duc de Bretagne. Philippe le Hardi avait dépêché près de Jean IV un écuyer, Le Borgne de Poquières, du 9 au 28 avril (arch. dép. de la Côte-d'Or, B 1469, fol. 33) et,

provisions. Une autre armée et une autre flotte devaient être concentrées à Harfleur¹ avec l'amiral Jean de Vienne, le

le 26 mai, un chevaucheur, Gringalet, portait des lettres du duc de Bretagne (Ibid., B 1467, fol. 30 v^o). En mai, il avait réuni sept cents hommes d'armes, sept cents arbalétriers à cheval et à pied, d'ordre du roi, pour le service en l'« armée de la mer » ; le 15 mai, le conseil, où se trouvaient le comte d'Eu, Gui de La Trémoille, Jean de Vienne, Jean Le Mercier et Étienne du Moustier, décidait de retenir Nicolas Jauve et 160 arbalétriers à cheval à la solde de mille livres tournois ; Amelot Grimaldi et Ysenard de Ysenardi et cinquante arbalétriers à pied, à deux cent huit livres tournois ; Jacquemart Raboncat et Raoulet de Sézilhe, dit Blont, et cinquante arbalétriers à pied, à la même solde ; Briquet du Canet et trente arbalétriers, à cent vingt livres tournois (Bibl. nat., P. O. 789, Clisson, n^o 10). Sous la direction du connétable, l'organisation de la flotte était confiée à Jacques de Montmor et à Jean de Blaisi, qui étaient, tin avril et au début de mai, chargés de rassembler en Bretagne et à La Rochelle des soldats, des marins et des navires (Bibl. nat., ms. fr. 20590, n. 47 ; — P. O. 2030, Montmor, n^o 15). Le 1^{er} juin, Jean de Blaisi, « commis à recevoir les monstres de plusieurs gens d'armes et arbalestriers ou païs de Bretaingne..., et faire freter, avitaller et metre sur mer plusieurs barges et balleniers et autres choses..., pour le fait de ceste presente armée avecques messire Jacques de Montmor », mandait à Jean Le Flament, trésorier des guerres, « avoir fait marché et acort avecques Dioche de Maraine et Jean de Saint-Jean, maistre de la barge Saint-Tollaile de Vermeu en Biscaye, et d'une autre barge qu'ils ont gaignée sur leurs ennemis en venant de Portigal, portant l'une n^{xx} tonneaux et l'autre viii^{xx} tonneaux, par, ainsi que lesd. maistres sont tenez servir le roy n. s. en ceste presente armee avecques leursd. barges » de vivres, et de ravitailler celles-ci au prix de deux francs et demi par tonneau (Bibl. nat., ms. fr. 26022, n^o 1037). De semblables marchés furent conclus avec Jean et Sarrie de Bilbao, patron de la nef *Saint-Jacques*, jaugeant deux cent quarante tonneaux et montée par quarante mariniers, et dix pages, à partir du 8 juin, moyennant sept cent trente livres tournois, pour charger et décharger les gens d'armes et les vivres (Ibid., n^o 1041) ; Gui de Pise, maître de la barque de Gui de La Trémoille, jaugeant trois cents tonneaux, devait cheter et transporter deux cents pavois, trente-cinq douzaines de lances, et les conduire de La Rochelle à Tréguier (Ibid., n^o 1044), moyennant quatre-vingt-treize francs, quinze sous tournois (Terrier de Loray, *ouvr. cité*, p. just., n^o CXXVII). Hannequin de Campes, bourgeois de La Rochelle, vendait cent douzaines de lances, vingt douzaines de lances armentées pour l'armée de mer, au prix de vingt-cinq livres, treize sous, quatre deniers tournois (Bibl. nat., ibid., n^o 1043). Le 20 juin, les commissaires aux montres en Bretagne envoyaient aux trésoriers des guerres la montre de soixante-cinq mariniers, servant à La Rochelle en la barge de Gui de La Trémoille, sous le gouvernement de Gui de Pise (Bibl. nat., P. O. 2291, Pise, n^o 3) ; Guillaume de Voyer, écuyer, donnait le 22 juin, à La Rochelle, quittance pour lui et vingt écuyers, « pour le present voyage d'Engleterre » (Bibl. nat., ms. fr. 26022, n^o 1049), et Sagramor de Rilli pour quinze écuyers (Ibid., n^o 1047).

1. Sur les préparatifs en Normandie et en Picardie, voir plus haut,

sire de Couci, le comte de Saint-Pol et deux mille lances, afin, disait-on, que le duc de Lancastre fût obligé de revenir de Castille¹. Le duc de Bourbon attendait à Paris. Couci devait emmener des Bretons, des Angevins, des Manceaux, des Poitevins, des Saintongeais, des Tourangeaux, des Blésois, des Marchois². Les Français, les Normands, les Picards, les Berri-chons, les Auvergnats, les Limousins, les Bourguignons devaient suivre le duc de Bourbon.

A ce moment, le royaume d'Angleterre courut un danger plus grand que lors des révoltes des vilains d'Essex et de Kent³. La noblesse était divisée, le roi en conflit avec ses

p. L, n. 2. Dès le 13 avril, un bourgeois du Crotoy, Piérart Le Carpentier, donnait quittance de cent quatre vingt-neuf livres, vingt deniers parisis pour avoir porté des biscuits en soixante-douze pipes et vingt-cinq tonneaux de vin de « Portau », conduits à Boulogne (Ch. Bréard, *ouvr. cité*, p. just., n° XCf). Le 5 juillet, on payait à Jean Andry, dit Bequef, cinquante sous pour aller à Honileur et à Harfleur faire partir à l'armée les maçons, les charpentiers et les mineurs qui y étaient réunis (Bibl. nat., P. O. 1489, Hazay, n° 6). Des biscuits étaient transportés d'Abbeville à l'Écluse (Bibl. Service hydrographique de la Marine, G 87^A, t. II, 23 juillet 1387). Le grénétier de Rouen, Roger Le Mire, était payé, le 31 juillet, de cent huit livres tournois qui lui étaient dues pour vingt-quatre queues de vin destinées à la provision des garnisons de la présente armée de la mer (Bibl. nat., ms. fr. 26022, n° 1065). Voir, dans L. Gilliods Van Severen, *Inventaire... Bruges*, t. III, p. 97, des détails sur le projet de descente et ses préparatifs.

1. Le mouvement de retraite des armées anglo-portugaises en Espagne commença dans la première quinzaine de mai ; c'est le 15 de ce mois qu'elles rentrèrent en Portugal vers Almeida (Ed. Perroy, *ouvr. cité*, p. 251) ; avant même cette date, dès le 27 avril, des pourparlers étaient repris entre le duc de Lancastre et la Castille. Ce jour, en effet, le duc de Lancastre accordait un sauf-conduit à « R. de S. Castilian », venant avec quatre compagnons lui parler « en son hoste » (*Ibid.*, p. 251, n. 1).

2. Le 15 mai, Enguerrand VII se trouvait à Paris et assistait, avec le comte d'Eu, Gui de La Trémoille, Jean de Vienne, Jean Le Mercier et Étienne du Moustier, à un conseil où l'on décidait de faire prêt à certains capitaines d'arbalétriers. Voir plus haut, p. Lxix, et H. Moranvillé, *Étude sur la vie de Jean Le Mercier*, p. 111, n. 6, 112.

3. Sur ces événements d'Angleterre, voir Th. Walsingham, *Historia anglicana*, t. II, p. 152 ; H. Knighton, *ouvr. cité*, t. II, p. 213 et suiv. ; H. Wallon, *ouvr. cité*, t. I, livre VI, p. 299-383, et les notes à la fin du volume ; — A. Steel, *ouvr. cité* ; — T. F. Tout, *Chapters in the administrative history of medieval England : The wardrobe, the chamber and the small seals*, vol. III, 1928, ch. x, p. 323 et suiv. ; du même, *The English Parliament and public opinion (1376-1388)*, dans *Mélanges Henri Pirenne*, 1926, t. II, p. 545-562 ; — voir aussi le t. III de la collection des *Rotuli Parliamentorum*, etc., à l'année 1386. Pour ce qui concerne la poli-

oncles les ducs d'York et de Gloucester, à cause du duc d'Irlande qui le dominait. Les villes et les communautés étaient au courant de ces différends et divergeaient également d'avis : tout cela était connu en France, ce qui augmentait le désir d'entreprendre une campagne¹. Les prélats étaient également divisés : l'archevêque d'York² était en opposition avec l'archevêque de Canterbury³ ; il suivait le parti des Neville, contre qui se prononçait le comte de Northumberland⁴, jaloux de voir ces derniers gouverner ce comté par-dessus lui, grâce à l'influence de l'archevêque d'York. L'abandon de l'expédition française de l'automne précédent suscitait des sentiments divers en Angleterre. Les uns rappelaient les expéditions d'Édouard III en France, les batailles de Crécy, de Poitiers, et observaient que, tout jeune qu'il fût, Charles VI voulait aller en Angleterre ; les nobles anglais, disaient-ils, ne songeaient qu'à avoir de l'argent dans le royaume et à son dam, alors qu'autrefois on allait chercher la richesse en France. En Angleterre, on ignorait tout ce qui se passait, tandis qu'en France on était au courant de tous les secrets de l'Angleterre. La situation était mauvaise. Les chevaliers et les écuyers, réunis pour lutter contre l'invasion, réclamaient leur solde⁵. Aussi convoqua-t-on le Parlement à Londres⁶, afin d'établir une grande taille s'élevant à un

tique religieuse, voir E. Perroy, *ouvr. cité, passim*, et pour 1386, p. 292 et suiv. Un résumé bref, mais exact, de ces événements, dont Froissart a quelque peu confondu les dates, a été donné par J. Calmette et E. Deprez, *ouvr. cité*, p. 132.

1. Le duc de Bourgogne se faisait tenir au courant des événements anglais. Le 23 juin, il faisait payer 50 francs à « une certaine personne qui avait apporté à mond. seigneur certaines nouvelles secretes de devers Angleterre touchans le roy » (arch. dép. de la Côte-d'Or, B. 1467, fol. 16 v^o). Le 9 avril 1388, il ordonnait de remettre vingt francs à « Lucas Hoste, lequel a apporté certaines nouvelles secretes d'Angleterre » (Ibid., B. 1469, fol. 38).

2. Alexandre Neville.

3. Guillaume de Courtenay, successivement évêque d'Hereford, de Londres, puis archevêque de Canterbury.

4. Henri Percy.

5. Knighton, *ouvr. cité*, t. II, p. 213-214. Le pays fut ravagé par eux à vingt milles autour de Londres, d'après Wasingham (*Historia anglicana*, t. II, p. 148).

6. Le 1^{er} octobre 1386. Voir *Rotuli Parliamentorum ut et petitiones et placita in parlamento tempore Ricardi II*, t. III, p. 215 et suiv. On s'y

noble par feu. Le roi s'y rendit avec ses deux oncles ; son trésor, disait-on, ne contenait que l'argent nécessaire à soutenir modestement son état. Les habitants de l'évêché de Norwich, de l'archevêché de Canterbury, des comtés d'Essex, de Southampton, de Salisbury et de Warwick¹, qui avaient craint l'invasion, consentirent à l'établissement de cet impôt. Mais ceux de Galles, de Bristol, de Cornouailles y étaient hostiles, n'ayant pas eu à redouter les ennemis. Aussi s'attaquèrent-ils à l'archevêque d'York, au duc d'Irlande qui avait eu soixante mille francs de la rançon de Jean de Blois, somme qui aurait dû servir au pays². On incriminait Simon de Burley, William Holme, Nicolas Brembre, Robert Tresilian, Michel de La Pole, John Salisbury, John Beauchamp. S'ils avaient, disait-on, rendu ce qu'ils avaient touché, le peuple eût été en paix. Les oncles du roi se réjouissaient de ces plaintes contre leurs ennemis qui les empêchaient d'avoir audience à la cour du souverain. Ils excitèrent les mécontents en les flattant. Le peuple s'enhardit ; on dut différer la taille jusqu'à la Saint-Michel³. Le conseil du roi était très excité. Sans prendre congé de ses oncles, Richard II partit

occupa non seulement de questions financières, mais aussi des favoris du roi. Cependant, la menace d'invasion pesait toujours sur l'Angleterre (J. Calmette et E. Déprez, *ouvr. cité*, p. 134-135).

1. Froissart parle des habitants de l'évêché de Warwick, ce qui est une erreur ; il n'y avait pas d'évêché de Warwick.

2. Ces accusations furent portées au début de 1387 contre l'archevêque d'York, le duc d'Irlande, Michel de La Pole, Robert Tresilian, Nicolas Brembre (*Rotuli Parliamentorum*, t. II f, p. 224-252). Au Parlement d'octobre 1386, on demanda la destitution du chancelier Michel de La Pole, comte de Suffolk, du trésorier John Fordham, évêque de Durham, et du garde du sceau privé Gautier Skirlaw, évêque de Bath. Le chancelier fut destitué le 23 octobre et remplacé le 24 octobre par Thomas Arundel, évêque d'Ely ; le trésorier et le garde du sceau privé furent relégués dans leurs diocèses. Fordham dut bientôt échanger son diocèse de Durham contre celui moins avantageux d'Ely, qu'abandonna Thomas Arundel pour l'archevêché d'York, et Skirlaw fut peu après transféré à Durham (Ed. Perroy, *ouvr. cité*, p. 303-304).

3. Le Parlement vota l'impôt demandé, qui fut publié le 28 novembre. Il était d'un demi-dixième et d'un demi-quinzième sur les laïques et les chevaliers, de trois sous par tonneau de vin pour la garde de la mer et de douze deniers par livre sur les marchandises ; le clergé votant un dixième, le subside des laines était prorogé jusqu'au terme fixé par le conseil du roi, ou jusqu'à Noël, si le Parlement n'était pas réuni dans l'intervalle. Un autre demi-dixième devait être levé à la Saint-Michel (29 septembre), au cas d'insuffisance de ces impôts et des revenus de la

pour la Marche de Galles¹ avec tous ses conseillers, sauf l'archevêque d'York, qui retourna en son pays.

En mai 1387, le beau temps revenu, le duc de Lancastre étant en Galice et le roi de Portugal en Castille, le connétable de France, le comte de Saint-Pol, le sire de Couci et l'amiral Jean de Vienne se préparèrent à conduire en Angleterre six mille hommes d'armes, deux mille arbalétriers et six mille gros varlets ; tous devaient être armés de toutes pièces ; ils auraient avec eux des vivres et des provisions pour quatre mois, le foin et l'avoine nécessaires pour leurs chevaux². Le débarquement devait avoir lieu à Douvres ou à Orwell³. Les navires étaient rassemblés à Harfleur et à Tréguier, la solde des gens d'armes était payée ; cependant, le sire de Couci, le comte de Saint-Pol et l'amiral étaient encore dans leurs hôtels⁴, bien que tout fût décidé et préparé. Tout ce projet échoua, par suite d'événements qui survinrent en Bretagne, courrouçant fort le roi et ses oncles, sans qu'ils puissent y remédier et aussi par suite de nouvelles qui vinrent d'Allemagne.

couronne pour la défense du pays (*Rotuli Parliamentorum*, t. III, p. 220 ; — H. Knighton, *ouvr. cité*, t. II, p. 218-219).

1. Après l'ouverture du Parlement et en présence des fâcheuses dispositions de ses membres, Richard II s'était retiré à Eltham, où lui parvint une requête des lords et des communes, relative au chancelier et menaçant de ne rien faire avant d'avoir satisfaction. Après une entrevue avec le duc de Gloucester et Thomas Arundel, Richard revint, le 23 octobre, à Westminster, ayant accepté le changement du chancelier, qui fut mis en jugement. Le Parlement exigea et obtint de désigner le chancelier, le trésorier, le garde du sceau privé et le sénéchal de l'hôtel et de nommer les lords du conseil pour participer durant un an au gouvernement à partir du 20 novembre. Ce fut alors que Thomas Arundel devint chancelier, John Gilbert, évêque d'Hereford, trésorier, John de Waltham, garde du sceau privé. Les onze lords du conseil furent : les archevêques de Canterbury et d'York, les ducs d'York et de Gloucester, W. de Wykeham, évêque de Winchester, Thomas Brantingham, évêque d'Exeter, l'abbé de Waltham, le comte d'Arundel, John Cobham, Richard Scrope et John Devereux. La clôture du « wonderful » Parlement eut lieu le 24 novembre (*Rotuli Parliamentorum*, t. III, p. 224). Le voyage de Richard II au pays de Galles, dont parle Froissart, n'eut lieu qu'à l'été 1387.

2. Sur ces préparatifs, voir plus haut, p. LVIII, n. 3.

3. Au début de juillet 1387, on redoutait encore le débarquement français. Le 4 de ce mois, ordre était donné aux shérifs de Winchester et de Southampton, au shérif de Wiltshire et autres, dès qu'ils seraient informés du débarquement des ennemis dans leur région, de s'assembler le plus rapidement possible avec tous les hommes de la milice de comté pour la défense du pays (*Close Rolls*, p. 329).

4. Ils tenaient conseil à Paris le 15 mai (voir plus haut, p. LXIX).

Fidèle au roi d'Angleterre, à qui il devait sa couronne, le duc de Bretagne ne pouvait se faire totalement obéir des nobles et de nombreuses villes du duché. Bertrand du Guesclin lui avait résisté, sa vie durant ; de même faisaient Olivier de Clisson, les seigneurs de Laval, de Beaumanoir, de Rais, de Rochefort, le vicomte de Rohan¹. La Bretagne suivait ces seigneurs, qui consentaient à servir le duc, sauf contre le roi de France. Froissart ajoute qu'il n'hésite pas à le dire, par souci de la vérité et non par flatterie envers Gui de Blois, qui lui fit écrire cette chronique et qui était fils de Louis de Blois, frère de saint Charles de Blois². Craignant d'être arrêté et emprisonné par le roi de France, Jean IV de Bretagne était allé en Angleterre³ avec sa femme, veuve de Thomas Holland et sœur utérine de Richard II⁴, puis en Flandre auprès du comte Louis de Male, son cousin germain⁵, et y demeura un an et demi. Il revint dans son duché, à la demande de ses sujets⁶. Si certaines villes, comme Nantes, lui étaient

1. Sur ces démêlés, voir *Froissart*, éd. S. H. F., t. IX, p. LXVI-LXVII ; — R. Delachenal, *ouvr. cité*, t. V, ch. v, p. 235-284 ; — A. de La Borderie et B. Pocquet, *ouvr. cité*, t. IV, p. 38 et suiv.

2. Gui II de Châtillon, comte de Blois, était fils de Louis de Blois, frère aîné de Charles de Blois, et de Jeanne de Hainaut. Il succéda, dans le comté de Blois, à ses frères Louis II (1346-1372) et Jean II (1372-1382) ; il épousa Marie de Namur et mourut à Avesnes le 22 décembre 1397. Ayant perdu son unique héritier, son fils Louis, comte de Dunois, il avait, à la suite de cette mort, donné, en 1391, ses comtés de Blois et de Dunois et la vicomté de Châteaudun à Louis d'Orléans.

3. Il partit en avril 1373 de Concarneau ou de Brest (R. Delachenal, *ouvr. cité*, t. IV, p. 473). Après l'expédition du duc de Lancastre de 1374, à laquelle il prit part, il revint en Angleterre jusqu'en 1375 ; ayant participé à la descente du comte de Cambridge quelques mois plus tard, il regagna l'Angleterre fin juin 1375 et y demeura jusqu'en 1378.

4. Jean IV de Montfort avait épousé Marie, fille d'Édouard III, mort, en 1362 ; le roi d'Angleterre le remaria, en mai 1366, à Jeanne Holland fille de Thomas Holland et de Jeanne de Kent, qui épousa, en secondes noces le Prince Noir et fut la mère de Richard II. Après la mort de Jeanne Holland, survenue en 1384, Jean de Montfort épousa, en troisièmes nocces, Jeanne, fille de Charles le Mauvais, roi de Navarre.

5. Jeanne de Flandre, femme du prétendant Jean de Montfort et mère de Jean IV, était fille de Louis, comte de Nevers et de Rethel (mort en juillet 1322), et sœur de Louis II de Crécy, comte de Flandre, de Nevers, de Rethel (mort en 1346), père de Louis II de Male. Jean IV se rendit en Flandre en 1378, après l'expédition du comte de Buckingham pour ravitailler Brest (*Froissart*, éd. S. H. F., t. IX, p. XLIII, n. 1, et XLIX, n. 3 ; — R. Delachenal, *ouvr. cité*, t. V, p. 240).

6. Il quitta la Flandre, arriva à Southampton le 22 juillet 1379 et

fermées, les barons, prélats, chevaliers, sauf ceux énumérés plus haut, étaient de son parti, le roi de France ayant voulu imposer des taxes et des subsides en Bretagne¹.

Le duc sollicita le secours de l'Angleterre, disant que les Anglais trouveraient son pays ouvert. Aussi y envoya-t-on le comte de Buckingham avec quatre mille hommes. Débarqués à Calais, ils traversèrent la France sans obstacle et parvinrent en Bretagne, pensant y hiverner tranquillement. Cependant, le duc, conseillé par son entourage, s'était réconcilié avec Charles VI, à l'instigation du duc de Bourgogne, dont la femme était sa propre parente. Les Anglais passèrent l'hiver aux environs de Vannes; ils souffrirent beaucoup et leurs chevaux mouraient de faim. Ils revinrent en Angleterre, se plaignirent au roi, au duc de Lancastre et au conseil. On décida donc de libérer Jean de Blois, de tenter de l'amener en Bretagne, afin d'y combattre le duc; on lui proposa le duché, la main de Philippa de Lancastre, à condition de prêter hommage à Richard II. Il refusa, et on le remit à la garde de Jean d'Auberchicourt².

Cependant, le duc de Bretagne n'ignorait pas ce que l'on pensait de lui. Aussi, lorsque Jean de Blois revint, songea-t-il à se réconcilier avec les Anglais, se souvenant que l'homme qu'il détestait le plus était Olivier de Clisson³. C'était ce dernier qui avait poussé aux armements de l'Écluse et de Tréguier. Il résolut alors de rendre impossible la nouvelle descente projetée en Angleterre, en arrêtant, tuant ou faisant noyer le connétable⁴. Ce dernier n'avait que deux filles mariées, l'une à Jean de Blois⁵, l'autre au vicomte de Rohan⁶.

Pour arriver à ses fins, le duc tint un Parlement à Vannes, où il convoqua les nobles de Bretagne et spécialement le con-

revint en Bretagne, où il débarqua à Saint-Servan, le 3 août au soir (R. Delachenal, *ouvr. cité*, t. V, p. 262-263).

1. R. Delachenal, *ouvr. cité*, t. V, p. 235-284.

2. Sur ces événements, voir plus haut, p. XLV.

3. Sur les rapports de Jean IV de Bretagne et de Clisson, voir Aug. Lefranc, *ouvr. cité, passim*, et F.-L. Bruel, *ouvr. cité*, p. 48, ch. VII.

4. J. Juvénal des Ursins, *ouvr. cité*, p. 372, dit que le duc de Bretagne fut prié par les Anglais de les aider pour empêcher la réussite de l'expédition.

5. Le mariage eut lieu le 20 janvier 1388.

6. Alain VIII de Rohan épousa, en effet, Catherine, fille aînée de Clisson.

nétable. Celui-ci s'y rendit, ainsi que de nombreux seigneurs. A ce Parlement, on traita de plusieurs questions intéressant le pays, sans qu'il y fût question de la descente projetée en Angleterre, le duc persistant à ne vouloir pas être au courant de l'affaire. Comme l'assemblée se tenait au château de la Motte, le duc offrit un dîner qui se prolongea jusqu'à la nuit. Le jour suivant, le connétable convia à dîner les chevaliers et les écuyers ; d'aucuns y vinrent, d'autres allèrent prendre congé de leurs femmes, Clisson voulant partir sans tarder pour Tréguier, ce que n'ignorait pas le duc. Ce dernier arriva à la fin du repas : tous se levèrent pour l'accueillir ; il s'assit, but et mangea aimablement avec eux.

Il faisait alors construire près de Vannes un château dit de *L'Hermine*, qui était presque achevé. Il invita le connétable, les sires de Beaumanoir, de Laval, et autres à y venir ; ils acceptèrent. Arrivés au château et ayant mis pied à terre, le duc les conduisit partout. Parvenus à la maîtresse tour, il pria Clisson d'y monter pour voir les travaux de maçonnerie et lui donner son avis. Au premier étage, le connétable tomba dans un guet-apens, fut enfermé dans une chambre et enfermé à trois paires de fer¹. Le sire de Laval, voyant le duc verdir, soupçonna le sort de son beau-frère, sur qui la porte avait été refermée. Il interrogea le duc, qui lui conseilla de partir. Laval refusa de le faire sans Clisson. Le sire de Beaumanoir, fort détesté du duc, fut également enfermé. La nouvelle de l'attentat se répandit dans le château et dans la ville. Tout le monde blâma le duc qui montrait ainsi ses sympathies anglaises et brisait l'expédition projetée. Le sort de Clisson était incertain ; serait-il décapité ou noyé ? Le sire de Laval, par ses supplications, empêcha ce crime, rappelant au duc les liens qui l'unissaient à Clisson. Ce dernier n'était-il pas venu au château sur l'invitation qui lui avait été faite ? Il conseillait de se contenter d'une rançon, de se faire céder villes et châteaux, s'offrant comme pleige. Après une longue discussion, le duc exigea la remise de Broons, Josselin, Lamballe, Jugon et cent mille francs. Le sire de Laval transmit

1. Sur le récit de cet attentat, voir A. de La Borderie et B. Pocquet, *ouvr. cité*, t. IV, p. 75 et suiv. ; — Aug. Lefranc, *ouvr. cité*, p. 294 et suiv., qui a résumé tous les renseignements sur cet épisode, et Fr.-L. Bruel, *ouvr. cité*.

ces conditions à son beau-frère, mais refusa d'aller chercher l'argent à Josselin, ne voulant pas l'abandonner. Finalement, Clisson et Beaumanoir furent autorisés à parler ensemble. Beaumanoir se chargea de la négociation¹.

L'attentat fut connu deux jours après à Paris. Le roi, les ducs de Berri et de Bourgogne l'apprirent². Le duc de Bourbon était déjà parti pour Avignon, se rendant en Espagne.

1. Le traité fut signé à *L'Hermine*, le 27 juin, par le duc de Bretagne, et à Moncontour, le 4 juillet, par Clisson (bibl. mun. de Nantes, ms. fr. 696; copie aux Arch. nat., K 53, n° 76). Le texte en a été publié par Buchon, *Froissart*, t. X, p. 441. Le connétable abandonnait au duc toutes ses forteresses et celles de Jean de Blois, avec Jugon immédiatement livrable. Josselin serait rendu au sire de Malestroît, le 28 juin; les villes et forteresses de Lamballe, Broons, Blain, Guingamp, La Roche-Derrien, Châtel-Andren, Clisson et le Châtel Gui, qui serait abattu, le 30 juin. Le connétable renonçait au tribut qu'il levait sur la Loire, s'engageait à ne percevoir que ce qu'avaient ses prédécesseurs; il ne prêterait ni appui ni subsides à Jean de Blois et renoncerait au mariage projeté de sa fille. Il cédait, outre Jugon, dès à présent Le Gâvre, Cesson, et tout ce qu'il avait reçu du duc qui garderait Broons viagèrement. Il devait, en outre, payer cent mille francs le jour de la livraison de Josselin. Le fouage levé pour la délivrance de Brest devait l'être sur ses terres, ainsi que tous les autres fouages, jusqu'à la reprise de la ville. Il devait obéir au duc et à sa justice comme loyal sujet et ne rien entreprendre contre lui, renoncer à ses alliances, sauf avec le roi. Il devait obliger les sires de Rostrenem, de Beaumanoir et de Derval à renoncer devant le duc à toutes leurs alliances avec lui. Le duc devait percevoir la moitié des gabelles, impositions et autres sur ses terres et celles de sa femme. En cas de violation de ses engagements, tous ses biens — terres, meubles et héritages — seraient confisqués. Il renonçait à toute poursuite ou vengeance contre les officiers et sujets du duc, à quelque cause que ce soit. Quand tous ses engagements seraient tenus, il recouvrerait ses châteaux et ses terres, sauf Josselin, Broons, et ce qui, aux termes du traité, devait rester au duc. Le traité fut signé le 27 juin à *L'Hermine* et scellé par le duc, les sires de Laval, de Rohan, de Montfort et de Châteaubriant pour Clisson et le sire de Rieux; il fut confirmé à Moncontour, le 4 juillet, par Clisson.

2. Le roi et ses oncles durent connaître l'attentat, hors de Paris. Charles VI quitta la capitale le 28; le 29, il se trouvait à Gisors, le 2 juillet à Pont-de-l'Arche, du 11 au 13 à Rouen, du 16 au 26 au Vaudreuil; le 30, il était à Vernon, où il demeura jusqu'au 3 août (E. Petit, *Séjours de Charles VI*, p. 34). Il ne revint à Paris que quelques jours, vers le 28 août. De son côté, le duc de Bourgogne, qui, le 27 juin, était à Douai, séjourna à Rouen, du 6 au 14 juillet; au Vaudreuil, du 17 au 23; à Vernon, le 24 juillet et du 27 juillet au 5 août; à Mantes, les 4 et 6 août; il se trouvait à Bonport du 7 au 17 août, à Pont-de-l'Arche le 18 (E. Petit, *Supplément aux itinéraires de Philippe le Hardi*, p. 33). La nouvelle fut connue par la cour d'Anjou, le 11 juillet, à Pertuis (*Journal de Jean Le Fèvre*..., p. 365). Très troublée de la capture de Clisson, Marie de Blois en écrivit aux ducs (*Ibid.*, p. 366).

Il en fut informé à Lyon¹, où il se trouvait avec son neveu, le comte de Savoie. Le comte de Saint-Pol, le sire de Couci, l'amiral étaient sur le point de s'embarquer à Harfleur. Ils furent d'accord pour juger l'expédition impossible ; on voulait donner congé aux gens d'armes et retourner à Paris. L'amiral conseilla de les garder pour les conduire, soit en Castille, soit en Bretagne².

Après avoir réfléchi et s'être reposé, le duc de Bretagne s'entretint avec le sire de Laval ; finalement, on rédigea des lettres patentes, par lesquelles le connétable remettait les villes réclamées. Beaumanoir fut chargé de les remettre aux mains de ses officiers ; en quatre jours, tout fut exécuté et les cent mille francs payés peu après. Le connétable fut alors délivré, ainsi que le sire de Laval³.

Il vint à Paris, dans son hôtel, puis alla au Louvre⁴, accom-

1. Le duc de Bourbon n'apprit pas l'arrestation à Lyon, mais en Aragon. Le 17 juin, il se trouvait à Avignon, dont il partit le 18. Le 22, il se mit en marche de Montpellier pour l'Aragon, où il était arrivé le 26 (*Journal de Jean Le Fèvre*, p. 357). Le facteur de Datini (R. Brun, *ouvr. cité*, p. 99) atteste la présence du duc à Avignon, le 17 juin.

2. Bien que, postérieurement à l'arrestation de Clisson, les préparatifs pour l'expédition aient été continués (Bibl. nat., P. O. 1489, Hazay, n° 6), cependant il est certain que cet événement fut la cause déterminante de l'échec ; certains paiements faits en 1388 (quittance de travaux effectués à la galée « Sainte-Croix » en mai 1387, à un gros flambart, d'achats de moulins acquis en juin 1387, pour l'expédition (Bibl. nat., ms. 26023, nos 1229, 1230, 1232, 1246), mentionnent que l'armée que l'on « entendait à faire à Harfleur » fut arrêtée « par la prise de mons. le connestable ».

3. Le connétable était délivré le 4 juillet. Il signait ce jour à Moncontour le traité du 27 juin, auquel il avait dû consentir. Le même jour, il mandait à Jean Le Flament de lui payer pour quinze jours les gages de sept cents hommes d'armes (Bibl. nat., P. O. 789, Clisson, n° 11).

4. Le récit de Froissart est encore inexact. Clisson ne put joindre le roi et le duc de Bourgogne qu'à Rouen ou plutôt à Vernon, entre le 24 et le 30 juillet, jour où fut conclu le règlement de son conflit avec le duc de Berri. Ce dernier était depuis longtemps en désaccord avec le connétable qui avait refusé de laisser lever les tailles sur les terres qu'il possédait en Poitou, dont le duc de Berri était apanagé, et qui avait molesté plusieurs de ses agents, ainsi que le sire d'Argenton. Ces incidents avaient amené le duc à signer, le 8 mai 1387, un traité d'alliance avec le duc de Bretagne contre lui et Jean de Blois (Dom Morice, *Preuves...*, t. II, col. 534). Le roi évoqua l'affaire par un jugement rendu à Vernon, le 30 juillet 1387, en présence des ducs de Bourgogne et de Berri, qui obtenait satisfaction (Arch. nat., J 186^a, n° 69). Voir aussi Lefranc, *ouvr. cité*, p. 267 et suiv. Le 2 août, le connétable consentit à la levée de cette

pagné de ses gens. Arrivé en présence du roi, il lui offrit l'épée de connétable que Charles V lui avait remise, au cas où quelqu'un l'accuserait d'en avoir mal usé. Nul ne lui ayant répondu, il ajouta avoir été arrêté dans l'exercice de sa charge, et que l'empêchement mis au voyage projeté en Angleterre regardait le roi ; il lui rendit son office. Charles VI lui promit de réunir les pairs et le pria de garder sa charge. Mais les ducs le blâmèrent d'être allé à *L'Hermine* et de n'avoir pas rejoint Tréguier. Revenu dans sa demeure, Clisson réunit ses amis du Parlement et du conseil, qui le réconfortèrent, lui dirent d'avoir confiance et d'aller à sa terre de Montlhéry¹. La charge de connétable demeura quelque temps vacante, et le bruit courut qu'elle serait donnée à Gui de La Trémoille.

CHAPITRE XIX

1387, avril-juillet. DÉFI DU DUC DE GUELDRÉ A CHARLES VI (12 juillet 1387). MARCHÉ DU ROI DE PORTUGAL ET DU DUC DE LANCASTRE CONTRE LES CASTILLANS ET LES BRETONS (avril 1387) ; DISPOSITION DE L'ARMÉE ANGLO-PORTUGAISE. RÉCIT (placé en 1387) DE LA CAMPAGNE DE GALICE DE 1386. PRISE D'ORENSE PAR LE DUC DE LANCASTRE ; ENTRÉE DU ROI DE PORTUGAL EN CASTILLE ; PRISE DE FERROL. SIÈGE DE NOYA PAR LES ANGLAIS. RÉUNION DES DEUX ARMÉES. NOUVELLES DE L'ARRESTATION DU CONNÉTABLE DE CLISSON (§§ 171 à 176).

La semaine où l'on connut à Paris l'arrestation du conné-

aide (L. Douët d'Arcq, *Choix de pièces...*, t. I, p. 80, n° XL). A la suite de cette sentence, des commissaires furent envoyés sur place par le roi et le duc de Bourgogne, du 5 août au 29 septembre. Le 30 de ce mois, Philippe le Hardi faisait payer cent huit francs à son secrétaire Robert Thoroude pour avoir vaqué cinquante-quatre jours « ou voiage de Poutou et de Thouraine... pour certaines besoignes touchans monseigneur de Berry, d'une part, et le sire de Clignon, connétable de France, d'autre part, du v^e jour d'aoust miii^{xx} et viii... jusques au xxviii^e de septembre... » (arch. dép. de la Côte-d'Or, B. 1467, fol. 240 v^o).

1. La garde de Montlhéry lui avait été donnée par Charles VI en récompense de ses services en Flandre (Arch. nat., K 53, n° 17 bis), en même temps que les terres confisquées en ce dernier pays sur les Anglais (Aug. Lefranc, *ouvr. cité*, p. 264).

table¹, le bruit se répandit que le duc de Gueldre², allié du roi d'Angleterre³ et pensionné par lui de quatre mille francs par an⁴, pension que recevait déjà son père le duc de Juliers, et qui était en guerre avec la duchesse de Brabant⁵, dont les États devaient revenir au duc de Bourgogne, envoyait un défi insolent à Charles VI. Le porteur, arrêté à l'aller à

1. La nouvelle en arriva fin juin ; le défi du duc de Gueldre est du 12 juillet.

2. Guillaume, fils de Guillaume V, duc de Juliers, et de Marie de Gueldre, duc de Gueldre du chef de sa mère, devint duc de Juliers à la mort de son père en 1393.

3. Ce traité d'alliance est du 10 juin 1387.

4. Rymer, *Foedera*, t. III, part. IV, p. 13.

5. Cette querelle était territoriale et familiale. Veuf de Sophie Bertand de Malines, Renaud II de Gueldre († 1347) avait épousé Eleonor, fille du roi d'Angleterre Édouard II, dont il eut deux fils : Renaud III († 5 décembre 1371), marié à Marie de Brabant, fille de Jean III, duc de Brabant, et de Marie d'Évreux, et Édouard, tué au combat de Baestweiler, le 22 août 1371, sans enfants de son union avec Catherine, fille d'Aubert de Bavière, comte de Hainaut, et une fille, Marie, qui épousa Guillaume, comte de Juliers et seigneur de Vierzou, de qui elle eut un fils, Guillaume, qui hérita la Gueldre et le Juliers. Depuis longtemps, des difficultés existaient entre le Brabant et la Gueldre au sujet du Limbourg, et lorsque Wenceslas de Luxembourg, frère de l'empereur Charles IV, et duc de Brabant du chef de sa femme Jeanne, eut acquis, le 25 mars 1378, du comte Jean de Mörs, les châteaux de Gangelt (Prusse, prov. Rhén., rég. Aix-la-Chapelle, cercle Geilenkirchen) et de Millen (Ibid., cercle Heinsberg), sur la rive droite de la Meuse, et qui, possessions de la maison d'Heinsberg, avaient été engagés à Édouard de Gueldre, puis à Frédéric de Mörs, un nouveau conflit surgit, et la guerre éclata en 1383. Le Brabant, battu, perdit la place de Grave (Pays-Bas, prov. Brabant, arr. Bois-le-Duc), qui commande les passages de la Meuse. En 1387, des négociations s'engagèrent. Charles VI, Philippe le Hardi, neveu par sa femme de la duchesse de Brabant, et Aubert de Bavière, comte de Hainaut, tentèrent de calmer le conflit. Des conférences eurent lieu en mars et avril 1387 ; le duc de Bourgogne se rendit à Dordrecht, à Utrecht, où il séjourna deux mois, et à Bois-le-Duc, où il se trouvait du 13 au 17 juin. Des réunions eurent également lieu à Anvers et à Berg-op-Zoom. En même temps, le duc de Bourgogne rassemblait des troupes pour les envoyer au secours de la duchesse de Brabant, sous le commandement de Gui de La Trémoille ; de nombreux seigneurs bourguignons y figuraient (arch. dép. de la Côte-d'Or, B. 1467, fol. 25 v^o, 79). Les conférences n'aboutirent en septembre qu'à la conclusion d'une trêve ou mieux à une suspension d'armes de Noël 1387 au 20 juin 1388 (voir L.-S. Chandel, *Campagne de Charles VI en 1388 contre le duc de Gueldre*, Montmédy, 1900, in-8^o, p. 2 à 7, et surtout H. Laurent et F. Quicke, *Les origines de l'État bourguignon : accession de la Maison de Bourgogne aux duchés de Brabant et de Limbourg (1383-1407)*. Première partie : *Jusqu'à l'acquisition du duché de Limbourg et des terres d'outre-Meuse (1383-1396)*, dans

Tournai, fut relâché d'ordre du duc de Bourgogne ; emmené à Paris, il y fut bien reçu et il en repartit, après avoir reçu en cadeau un gobelet d'argent. La cour de France dissimulait ses sentiments, à cause de l'affaire de Bretagne¹.

Après les joutes de John Holland et de Renaud de Roye, le roi de Portugal revint à Porto, promettant au duc de Lancastre d'entrer en campagne six jours après. Il envoya sa femme à Saint-Jacques-de-Compostelle, sous la garde du sire de Fitz-Warin, avec Thomas Percy et deux cents lances ; puis il se mit en route pour rejoindre le duc qui marchait contre Orense², défendue par les Bretons. Le duc y arriva

Académie royale de Belgique, classe des lettres, Mémoire, col. 8, t. XLI, fasc. 1, in-8°, ch. vi).

D'autre part, des enfants de Jean III de Brabant († 5 décembre 1355), seules survécurent trois filles : l'une, Jeanne, épousa successivement Guillaume II, comte de Hainaut, tué à Staveren, le 27 septembre 1345, et Wenceslas de Luxembourg († le 8 décembre 1383) ; la seconde, Marguerite, fut mariée à Louis II de Male, comte de Flandre ; la troisième, Marie, devint la femme de Renaud III de Gueldre. Au contrat de mariage de Jeanne et de Wenceslas, il avait été stipulé qu'elle hériterait de son père le duché de Brabant, ses sœurs ne devant avoir que des rentes. Mais, à l'avènement de Jeanne et de Wenceslas, Louis de Male protesta, se fit reconnaître la seigneurie de Malines et donner en tîef Anvers par le traité d'Ath, le 4 juin 1357 (H. Pirenne, *Histoire de Belgique*, t. II, p. 169 et suiv., et H. Laurent et F. Quicke, *La guerre de Succession de Brabant*, dans la *Revue du Nord*, t. XIII, n° 50, mai 1927). Au cours de la guerre, Jeanne et Wenceslas promirent à l'empereur Charles IV leur succession, ou, à son défaut, au membre le plus proche de la maison de Luxembourg, au cas où ils mourraient sans enfants. Après la mort de Wenceslas, Philippe le Hardi, neveu par sa femme de Jeanne de Brabant, obtint de cette dernière l'administration monétaire du Brabant, prélude à l'union du duché et de la Flandre. En 1385, la duchesse de Brabant ménagea le mariage de Jean sans Peur et de Marguerite, enfants de Philippe le Hardi, avec Marguerite et Guillaume de Bavière, enfants d'Aubert, comte de Hainaut, ce qui inquiéta le duc de Gueldre, menacé d'être encerclé par la Flandre, le Brabant, le Hainaut et l'amena à resserrer son alliance avec l'Angleterre (sur tous ces événements de la seconde moitié du xiv^e siècle, voir l'excellent livre de F. Quicke, *Les Pays-Bas à la veille de la période bourguignonne (1356-1384)*, Bruxelles, 1948, in-8°).

1. Le texte a été publié par L. Douët d'Arcq, *Choix de pièces...*, t. 1, p. 78, n° XXXIX. Pareil défi fut envoyé le même jour au duc de Bourgogne (arch. dép. du Nord, B 1427, n° 18333, publié par Ot. Cartellieri, *Philipp der Kühne, Herzog Von Burgund*, Leipzig, 1910, in-8°, p. 128, p. just., n° III).

2. La prise d'Orense avait eu lieu peu après le débarquement du duc de Lancastre et son installation à Saint-Jacques-de-Compostelle ; c'est en septembre 1386 qu'avaient eu lieu les conférences avec la Castille.

vers l'Ascension¹, pensant s'en emparer, mais les défenseurs, sous la conduite des bâtards d'Auroy et de Pennefort, résistèrent. L'assaut fut donné le troisième jour sur quatre points, en présence du duc. La chaleur, l'abus des boissons² le firent interrompre et on en remit la continuation au lendemain. Ce jour, on apprit le départ du roi de Portugal de Porto pour Santarem, afin d'entrer en Galice. Les Anglais et les Portugais devaient se joindre à Padren³ ou à Villalpando, près du Douro. Le jour suivant, au lever du soleil, l'attaque recommença ; on dressa les échelles contre les murs. Le duc était à cheval, précédé de son pennon aux armes de France et d'Angleterre, à trois lambels d'argent. Il fit offrir aux capitaines ennemis de venir traiter de la reddition. Ceux-ci, sachant qu'ils ne seraient pas secourus, par suite des ordres du roi de Castille et des chevaliers français, entrèrent en pourparlers avec John Holland, Thomas Morieux et autres ; ils demandèrent un sauf-conduit pour aller à Villalpando ou ailleurs, et l'autorisation pour les habitants de demeurer dans la ville, eux-mêmes emportant ce qui leur appartenait. Le lendemain, on les conduisit à Villalpando. Le maréchal de l'ost, entré dans la ville, reçut le serment des habitants et des notables de servir fidèlement le duc de Lancastre ; ils déclarèrent que la garnison les avait pillés et dépouillés.

Le duc, apprenant que le roi de Castille ne mettait pas ses armées en campagne, mais les tenait dans des garnisons⁴, en attendant l'arrivée du duc de Bourbon, résolut d'aller à Noya

1. L'Ascension tomba, en 1387, le 25 mai, alors que la retraite anglo-portugaise était déjà commencée.

2. A diverses reprises, Froissart revient sur les méfaits de l'abus des vins d'Espagne et de Portugal, et particulièrement dans le récit de la fin de la campagne. Voir, également, F. Lopes, *ouvr. cité*, p. 252, et P. Lopez de Ayala, *ouvr. cité*, t. II, p. 264-265.

3. Padren se trouve non loin de Noya et de Santiago, sur la Villa ; Villalpando est sur le Valderaduez, affluent du Douro.

4. Voir plus haut, p. LVII, les dispositions qui auraient été prises par le roi de Castille, sur l'avis des chevaliers français, pour renforcer les garnisons. Des troupes furent mises à Benavente, à Villalpando, à Castro-Verde, à Valencia, et l'infant don Enrique fut chargé de défendre la frontière.

Mais ces mesures furent prises antérieurement à l'arrivée de Nailhac et de Passac, qui ne parvinrent en Castille qu'au mois de mai, puisque Benavente fut assiégé le 2 avril 1387.

et à Villalpando, défendue, lui rapporta-t-on, par Olivier du Guesclin et mille lances bretonnes et françaises.

Le roi de Portugal quitta Porto, y laissant sa femme et la sœur de celle-ci, Catherine de Lancastre, sous la garde du comte de Navarre et de cent lances portugaises et gasconnes¹. Le jour suivant, à trois lieues de Porto, il ordonna en trois batailles son armée qui avançait lentement, à cause des fantassins, des sommiers et du charroi². L'avant-garde fut confiée à Alvaro Perez, maréchal³, et à de grands barons portugais ; elle était forte de cinq cents lances, puis venaient, sur une demi-lieue, les gens de pied, les sommiers, le charroi ; enfin, la grande bataille du roi, forte de mille lances, avec Ferrandez Pacheco, João Ferrandez Pacheco, Le louvasse da Cunha, porte-bannière, Vasco Martin da Cunha, João Rodrigo Perreira, João Gomez de Salva et le grand maître d'Avis, Ferrand Rodriguez de Sequeira. A l'arrière-garde se trouvaient le connétable, le comte d'Atouguia, le comte d'Escoles, le Podich d'Azevedo, Manrique Radigo, Rodrigue de Vasconcellos, Ange Solvane de Gevene, João Ansaldo de Popelau, soit cinq cents hommes.

A petites journées, on arriva à Alcobaça et à Aljubarrota, où l'on demeura deux jours ; puis, deux jours après, on fut

1. Un peu plus haut, Froissart dit qu'il les renvoya à Saint-Jacques-de-Compostelle.

2. Le roi de Portugal, ainsi que les troupes lancastriennes, passa le Douro sur un pont de bateaux à Barca de Regoa ; la frontière n'avait pas été garnie de troupes, sauf entre le Tage et le Guadiana, dont deux cent cinquante lances assuraient la sécurité avec Vasco Martinez de Mello. Ses fils Gonsalvo Vasquez et Martin Alfonso, Martin Gonzales et Gomez Garcia de Foyos (F. Lopes, *ouvr. cité*, p. 245). Le 25 avril, ayant traversé le Maceas, on arriva dans la province de Léon, à Alcaniñes ; le 30 mars, veille des Rameaux, les Portugais étaient devant Tabara (Ed. Perroy, *ouvr. cité*, p. 249) et, le lendemain, à Pascoa. Le 2 avril, ils se trouvaient devant Benavente (Espagne, prov. de Zamora), que défendait Alvar Perez de Osorio, avec une garnison composée de Castillans et de Bretons.

3. D'après D. Nuñez (*ouvr. cité*, t. I, p. 311-312), le connétable se réserva la conduite de l'avant-garde que le roi voulait confier au duc de Lancastre. L'ordonnance de l'armée était la suivante : le connétable avec John Holland et le prieur de l'Hôpital à l'avant-garde ; une des ailes était conduite par Martin Vasquez da Cunha, Gil Vasquez, Lopes Vasquez, ses frères, avec les troupes du grand maître du Christ, alors malade ; à l'autre aile se trouvaient Gonsalvo Vasquez Continho, Ruy Mendez de Vasconcellos ; à l'arrière-garde étaient le roi, le duc de Lancastre, le gros des troupes ; au centre, le charroi (D. Nuñez, *ouvr. cité*, t. I, p. 312).

à Ourem, et deux jours plus tard à Santarem¹. La ville était vide, ayant été abandonnée après la bataille d'Aljubarrota ; les habitants avaient fui en Castille, par crainte des Portugais. Les deux châteaux étaient gardés chacun par cinquante lances bretonnes et portugaises, surveillant l'entrée de la Castille et le cours du Tage. Celui de l'est, dit de La Perrade, avait pour capitaine Morisse Fouchans ; le connétable l'assaillit. L'autre, sis à l'ouest, dit Taillardon, et commandé par Jacques de Montmerle, fut attaqué par le maréchal. L'armée portugaise se logea à Ponferrada², en Galice ; le lendemain, on alla au Val Sainte-Catherine, et le troisième jour en vue de Ferrol.

On attendit deux jours, espérant que la ville se rendrait, mais les Bourguignons et les Bretons qui la défendaient décidèrent de résister. L'assaut fut donné le troisième jour. Les assiégés travaillèrent tous, hommes et femmes, à le repousser. La chaleur fit arrêter les troupes. Le maréchal de l'ost fit alors dresser une embuscade par Vasco Martin de Mello et Le Pouvasse da Cunha, après un repos de trois jours. On attira les défenseurs hors des barrières ; ils avancèrent, laissant ouvertes les portes de la ville. Les Portugais y pénétrèrent par surprise ; tous les défenseurs furent faits prisonniers, sauf quelques-uns qui gagnèrent Villalpando, où se trouvait Olivier du Guesclin avec mille lances françaises.

Le roi de Portugal fit connaître la prise de Ferrol au duc de Lancastre, au moment où celui-ci venait de quitter Orense pour marcher contre Noya, défendue par Le Barrois des Barres, Jean de Châteaumorand, Tristan de La Jaille, Renaud de Roye et Guillaume de Montigny. L'avant-garde anglaise,

1. Cet itinéraire est fantaisiste. Froissart a fait confusion avec la marche de l'armée portugaise au moment de la bataille d'Aljubarrota (*Froissart*, éd. S. H. F., t. XII, p. LXXII à LXXIV). Sur cette campagne d'Aljubarrota, voir A. Botelho da Costa Veiga, *De extremoz a Aljubarrota, quinze dias de operações de Nun' Alvares (31 de Julho a 14 de Agosto de 1385)*, Coïmbre, 1930, in-8°, extrait de *O instituto*, vol. 80, n° 5. Il est impossible que le roi de Portugal soit descendu de Porto jusqu'à Santarem et Aljubarrota et soit remonté au nord ensuite. Froissart a, du reste, confondu les fleuves ; il dit que le Tage qui arrose Santarem conduit à Séville, qui se trouve sur le Guadalquivir.

2. Ponferrada se retrouve sur le Sil, affluent du Minho, et dans la province de Léon.

forte de cinq cents lances, s'avança contre la garnison qui comprenait deux cents lances. Des combats singuliers s'engagèrent entre Thomas Morieux et Jean de Châteaumorand, Thomas Percy et Le Barrois des Barres, Maubrun de Linières et Guillaume de Montigny, Renaud de Roye et Eustache d'Auberchicourt, le sire de Talbot et Tristan de La Jaille. L'escarmouche dura toute la journée. Les Anglais campèrent à une demi-lieue de la ville en aval, pour s'y reposer durant six ou sept jours avant d'aller contre Villalpando, où se trouvaient le connétable de Castille et les Français. Ils savaient que le roi de Portugal devait venir à Padren, où aurait lieu la réunion des deux armées qui étaient en campagne depuis un mois au moins et qui avaient conquis toute la Galice. On n'était pas au courant de ce que faisaient les Castillans et les Français ; on disait que le roi de Castille avait convoqué à Burgos les contingents de Castille, Séville, Cordoue, Tolède, Espagne, Asturies, Léon, Valladolid et Soria, qu'il avait soixante mille hommes et six mille lances françaises¹, que le duc de Bourbon devait l'avoir rejoint. Guillaume de Nailhac et Gaucher de Passac ne le quittaient pas ; deux ou trois fois par semaine, ils avaient des nouvelles de France et avaient ainsi appris la capture du connétable et la rançon exigée par le duc de Bretagne, qui, disait-on, avait agi sur le conseil de l'Angleterre².

1. On trouve encore ici une preuve de l'exagération de Froissart sur le nombre des armées en campagne. Nous avons déjà signalé que celles-ci avaient de faibles effectifs (voir plus haut, p. II, n. 3).

2. Voir plus haut, p. LXXV, n. 4, l'opinion de Juvénal des Ursins. Philippe More, écuyer, avait été envoyé à Brest et vers le duc de Bretagne « pro quibusdam negociis regem tangentibus » ; son voyage dura jusqu'au 27 juillet (L. Mirot et E. Déprez, *Les ambassades anglaises pendant la guerre de Cent ans*, n° CDXCI).

CHRONIQUES DE J. FROISSART

LIVRE TROISIÈME

(Suite)

§ 102. Bien estoit le roy de France et ses oncles aussi et leur conseil infourmé (fol. 114) du voyage du duc de Lancastre, que il devoit faire en Castille avant que il se departesist oncques ne yssist hors du royaume d'Engleterre, car renommée court, va 5 et volle partout tantost. Et bien savoient que le royaume de Castille aroit à faire, et pour ce et pour y remedier avoit le duc de Bourgoingne si legierement fait paix aux Gantois que pour aidier et adrecier aux besongnes et necessitez du roy de 10 Castille, envers qui le roy de France et le royaume estoit grandement tenu par pluseurs raysons, car par le roy de Castille et par ses gens et par ses navies de mer estoient les besongnes du royaume de France assez en bon estat. Avecques tout ce, le 15 jone roy Charles de France avoit trop grant affection d'aler à main armée et à puissance de gens

d'armes et de vaissiaux ens ou royaume d'Engleterre et en avoit de son accord tous chevaliers et escuiers du royaume de France, et par especial son oncle le duc de Bourgoingne et le connestable de
5 France, le conte de Saint-Pol, nonobstant qu'il eust espousé la suer du roy Richart d'Engleterre, et le seigneur de Couchy ; et disoient ces seigneurs et aussi la greigneur partie de la chevalerie de France : « Pourquoi n'alons-nous une fois en En-
10 gleterre veir le païs et les gens ? et apprendrons le chemin si comme les Englois en leur temps l'ont appris en France. »

§ 103. Dont il advint en celle année l'an
15 M.CCC.III^{xx} et X (*sic*) tant pour rompre et brisier l'armée du duc de Lancastre ou pour retraire hors de Galice et de Castille que pour donner cremeur aux Englois pour veoir et savoir comment ilz se maintienroient, les plus grans et les plus biaux ap-
20 paraus se firent en France et qui generalment par tailles levées et assises sus toutes gens furent, tant en cités et en bonnes villes que ou plat pays qui, puis cent ans, sus une année fust levée en France ne veue ; et aussi le plus grant et le plus bel appa-
25 rant par mer. Et tout l'esté jusques ou moys de septembre on ne fist que mieure farine et cuire pain, bescuit à Tournay, à Lille, à Douay, à Arras, à Amiens, à Betune, à Saint-Omer, et à toutes les villes voisines de l'Escluse, car telle estoit l'inten-
30 tion du roy de France et de son conseil que à l'Escluse on monteroit là en mer, et par là on yroit entrer en Engleterre et tout le pays destruire. Bien riches gens parmi le royaume de France, pour

l'ayde de ce voyage et pour avoir navies et vais-
siaux assez, estoient taillez et tauxéz au tiers ou
au quart de leur chevance. Et pluseurs menues
gens paioient plus que ilz n'avoient vaillant, et
pour acomplir le paiement des gens d'armes. 5

Mouvant d'Espagne, du port de Seville jusques
en Puce n'estoient nulz gros vaisseaux où les
François peussent mettre la main ne l'arest, qui
fust en leur priere ou obeissance, que tous ne feus-
sent retenus, pour le roy et pour ses gens. Avecques 10
tout ce les pourveances de toutes pars arrivoient et
venoient en Flandres si grandes et si grosses de vins
et de chars salées, de foin, d'avaines, de sel et de
toutes autres pourveances dont on se pavoit avi-
ser ne pourpenser, que ou temps avenir, qui ne 15
les vey adont il ne le vouldra ou pourra croire.
Et furent seigneurs priez, escrips et mandez jus-
ques en Savoie, jusques en Alemaigne et sus le so-
leil couchant jusques en la terre au conte d'Armi-
gnach. Et furent priez ces deux loingtains sei- 20
gneurs à estre en ce voyage avecques le roy, le
conte de Savoie et retenu à v. lances savoïens, et
d'autre part le conte d'Armignach et le daulphin
d'Auvergne. Et quoyque ces seigneurs feussent
loingtains et ne savoient ne savoir ne pavoient à 25
quelle fin ceste armée se feroit, si (fol. 115) fai-
soient-ilz faire les pourveances si grandes et si
grosses et si coustables que merveilles est au pen-
ser ne ou les biens estoient pris, qui arrivoient en
Flandres par terre et par mer, à Bruges, au Dan et 30
à l'Escluse. Et furent dès la Saint-Jehan envoié
querre en Hollande et en Zellande, à Meldebourch,
à Zereciel, à Dourdrech, à Scouvehove, et en

toutes les autres villes sur mer ou sur les rivières
rentrant en mer tous les gros vaisseaux dont on se
pouvoit aidier, et tous levez et amenez à l'Escluse ;
mais Hollandois et Zellandois disoient quant on
5 les avoit levez et retenus : « Se vous volez que nous
soions à vous et avoir nostre service, si nous paieiz
tout seck, autrement nous n'irons nulle part. » Là
estoient-ilz paieiz, dont ilz furent saiges, avant
que ilz partesissent ne vouldissent partir de leurs
10 havres ne de leurs maisons. Oncques, puis que Dieu
crea le monde, on ne vey tant de nefes ne de gros
vaisseaux ensamble, comme il y ot en cel an en la
mer ou havre de l'Escluse, et sur la mer entre l'Es-
cluse et Blanquebergue, car ou mois de septembre
15 en l'an dessusdit ilz furent nombrez à III^{xx}. et
VII vaisseaux. Ce sambloit des mas à l'Escluse qui
regardoit en la mer ung grant bois et encores n'y
estoit pas la navie du connestable de France, mes-
sire Olivier de Clichon, qui s'ordonnoit et appa-
20 reilloit à Lantrigiet en Bretagne. Avec tout ce, le
connestable de France faisoit faire ouvrer et char-
penter en Bretagne l'enclosure de une ville et tout
de bon bois et gros, pour asseoir en Engleterre, là où
ilz leur plairoit, quant ilz y aroient pris terre, pour
25 les seigneurs logier et retraire de nuit, pour eschie-
ver les perils de resvillemens et pour dormir plus
aise et mieulx asseur. Et quant on se deslogeroit
de une place et on iroit en autre, celle ville estoit
tellement ordonnée, ouvrée et charpentée que on
30 la pouvoit deffaïre par carnières ainsi que une cou-
ronne, et raseoir membre à membre, et y avoit
grant foison de charpentiers et d'ouvriers qui
l'avoient compassée et ouvrée, et savoient com-

ment elle devoit aller, et de ce estoient-ilz retenus et avoient grans gaiges.

En celle armée qui devoit aler en Engleterre, je n'oy pas nommer le duc de Bretagne que il fesist nulles apparances ne provisions en Flandres, ne le duc de Thouraine, le jone frere au roy, ne le conte d'Alençon, ne le conte de Blois, mais tous n'y povoient pas aler, il convenoit que il en demorast en France pour aidier à garder le royaume. Qui eust esté en ce temps à Bruges, au Dan et à l'Escluse et eust veu comment on estoit ensongnié d'emplir nefes et vaisseaux, de mettre foin par torches en tonniaux, de mettre bescuit en sacs, de mettre aulx, ongnons, pois, feves, orges, avaines, bleds, chandeilles de sieu, chandeilles de cire, housseaux, soulers, chausses à houser, boutines, espérons, coutiaux, haches, coignies, pichs, haviaux, cloies de bois, boites plaines d'oingnemens, estoupes, bendiaux, courtespointes pour dormir sus, fers et cloux pour ferrer chevaux, bouteilles au vergus, et bouteilles au vinaigre, hanaps, godez, escuelles de bois et d'estain, chandeliers, bacin, pos gris, hostieux de quisine, hostieux de bouteillerie, hostieux pour autres offisces et toutes choses dont on se pavoit à penser qui seroient necessaires à servir corps d'omme avaler en nefes par tonniaux ou autrement. Sachiez que l'oblance du veoir et la plaisance du considerer y estoit si grande que, qui eust eu les fievers ou le mal des dens, il eust perdu la maladie pour aller de l'un à l'autre. Et comptoient ces compaignons de France, qui les ooient parler l'un à l'autre, Engleterre pour perdue et exilliee sans recouvrer tous les

hommes mors et enfans dessoubz eage amenez en France et tenus en servitude.

De ce grant appareil d'avoir la guerre et l'armée de France, en Engleterre furent bien certifiez et
5 informez le roy d'Engleterre et son conseil. Et fu pour certain dit et affermé que les François venroient et l'avoient juré. On ne se doit pas esmerveillier se si grans apparaus fu doubté et se les Englois de commencement ne furent esbahis, car
10 encore leur faisoit-on la chose plus grosse et plus perilleuse qu'elle n'estoit, et ne savoit nul au voir dire en Engleterre, sinon par ymaginacion, se c'estoit pour venir en Engleterre ou pour assegier Calais par mer et par terre, car bien savoient les
15 Englois que la ville du monde que ilz desiroient le plus à ravoir c'estoit la ville de Calais ; de quoy, pour celle doubte, on envoya grandes pourveances à Calais de bleds et d'autres grains, de chars salées, de poissons salés, de vins, de cervoises, et y fu en-
20 voié souverain cappitaine messire Thomas de Hollande, le comte de Kent, messire Hue de Cavrelée, messire Guillaume Helmen, messire Daghoriset, messire Gaultier de Vinoy, messire Gaultier Paule, messire Guillaume Toucet, messire (fol. 116)
25 Loys de Montaulbin, messire Colard d'Aubrechicourt, et bien 11^{re}. hommes d'armes et 7^{re}. archiers. Et fu ordonné aussi à estre sur mer à tout XL gros vaissiaux armez, pourvus de gens d'armes et d'archiers, le conte Richart d'Arondel et en sa
30 compaignie messire Henry dit L'Espensier, evesque de Nordvich, et estoient 111^{re}. hommes d'armes et 7^{re}. archiers.

§ 104. D'autre part, on disoit en plusieurs lieux en France, en Haynnau et en Picardie que ceste armée qui se faisoit en Flandres n'estoit point pour aler en Engleterre ne devant Calais, mais retourneroit toute quant on aroit tout fait devant 5 Gand. Et fu telle fois, si comme je fus adont infourmé, que ceulx de Gand s'en doubterent moult fort, mais ilz avoient tort, se ilz se doubtoient, car le duc de Bourgoingne, leur sire, ne leur voloît que tout bien et bonne paix, quoyque François Acre- 10 men fust occis assez tost après la paix faite à Tournay, où il rendi grant paine. Mais de sa mort ce ne fu pas la coulpe du duc de Bourgoingne, ne il n'avoit nulle hayne sur luy, quoyque François, la guerre durant entre le duc et ceulx de Gand, 15 eust fait pour ceulx de sa partie grant foison d'apertises d'armes, si comme elles sont justement contenues et escriptes cy dessus en ceste hystoire. Et se François Acremen vint à povre fin, ce fu sa coulpe, car se il eust cru Pietre du Bois, il n'eust eu 20 nul encombrier, car Pietre du Bois li dist bien, quant la paix fu faite de monseigneur de Bourgoingne à ceulx de Gand, et il fu retourné de Tournay à Gand, et Pietre s'ordonnoit d'aler en Engleterre ainsi qu'il fist avec messire Jehan 25 Boursier, et il li demanda et dist : « François, que dittes-vous ? En venrez-vous en Engleterre avec nous. Il est heure. » — « Nennil », respondi François ; « en Engleterre n'irai-ge point. Je demoray en Gand. » — « Et comment », dist Pietre, « y 30 cuidez-vous demorer paisiblement, car il y a de grandes haynes sur vous et sur moy. Je n'y demoray point ne n'y demoroie pour nul avoir : on ne

se doit de riens confier en commun ; n'avez-vous pas oy dire comment ceulx de Gand occirent et murdrirent jadis ce vaillant et saige homme Jaques d'Artevelle, qui leur avoit fait tant de
5 biens et donné de bons conseilz et esté en toutes leurs necessitez si propice ; et pour les paroles d'un pauvre tellier le preudomme fu occis, ne oncques les souffisans hommes de la ville n'alerent au-devant, mais s'en dissimulerent et furent par sam-
10 blant tous liez de sa mort. Et sachiez, François, ainsi avenra-il de vous et aussy seroit de moy si je y demoroie, mais je n'y demoray pas. Adieu, vous di. » — « Non fera », dist François : « monseigneur de Bourgoingne a tout pardonné et m'a
15 retenu, se je vueil aler demorer avec lui, escuier d'esquiere à quatre chevaulx et me monstre, et aussi font messire Guy de La Tremouille et tous les chevaliers de l'ostel grant samblant d'amour. » — « En nom Dieu », dist Pietre, « je ne vous parle
20 pas de monseigneur de Bourgoingne ne de ses chevaliers. Ilz tenront bien la paix, mais je vous parle de ceulx de Gand. Il en y a aucuns ausquelz vous n'avez pas tousjours fait bien à point ; ne vous souvient-il du seigneur de Harselles, que
25 vous fesistes tuer et encores telz et telz : sachiez que les haynes passées de leurs hoirs vous retourneront devant, se vous demorez longuement en ceste ville, avant que je y demorasse ; créez mon conseil, je m'en yroie demorer dalez monseigneur
30 de Bourgoingne. » — Respondi François à Pietre : « J'en aray advis, mais en Engleterre ne vueil-je point aler demorer. »

Ainsi demora François Acremen, et Pietre du

Bois s'en ala avecques messire Jehan Le Boursier si comme vous avez oy recorder. Or, vous diray que il avint assez tost après ce que la paix fu criée et publiée par toutes les parties de Flandres. On deffendi ens es bonnes villes de par monseigneur 5 de Bourgoingne à non porter armeures, ne espées ne faire porter après soy. François Acremen, lequel avoit esté en la ville de Gand la guerre durant l'un des grans qui y fust et pourquoy on faisoit le plus, et quant il aloit par les rues se il avoit peu 10 de trente varlez, il en avoit LX. Ceulx estoient tous resjoys à qui il voloit commander quelque chose, et avoit appris à tenir tel estat, non que il le vouldist perseverer, mais il voloit trois ou quatre varlez tenir après lui, qui le sieuvissent partout où 15 que il alast, armez et portans espées ou bastons deffensables. Quant le ban et le cry fu faist à Gand de par le duc de Bourgoingne, il ne cuida pas que pour lui ne sur lui ne sur ses varlez on deust faire deffense, tant cuidoit-il bien avoir de grace 20 et de port en la ville ; mais non ot, car VII. ou VIII. jours après ce que ordonné fu sus les armeures, on vint à lui, voire le baillieu du seigneur personnelment et li dist : « François, vous nous metez les officiers de monseigneur de Bourgoingne 25 en doubte et en souspeçon ; pour quoy alez-vous maintenant (fol. 117) armé parmi la ville de Gand et vous varlez aussi, et portez et faites porter espées deffendues aussi bien comme ce feust en temps de guerre. Il nous desplaist et vous faisons comman- 30 dement et deffense de par monseigneur de Bourgoingne et madamme, que vous mettez tout jus. » François, qui nul mal n'y pensoit et ce que il faisoit

ce n'estoit que pour estat, respondi et dist : « Bail-
lieu, je obeiray volentiers, car c'est raison ne je ne
hay, Dieu mercy, nulluy, ne ne vouldroie que nul
eust mal pour moy, mais je cuidois bien tant
5 avoir davantage en la ville de Gand, que pour
porter et faire porter mes espées et armeures. » —
« Nennil », dist le baillieu, « Ceulx de la ville, à qui
vous avez fait tant de services, proprement en
parlent et s'en esmerveillent, et m'ont demandé
10 pourquoy je le sueffre, et samble que vous vueillez
renouveler guerre, ce que ilz ne vueillent pas. Si
vous pry, François, que vous faciez tant que je
n'en oye nulles paroles, car là où vous ne voul-
driés obeir, je vous tenroie pour ennemy à mon-
15 seigneur et à madamme de Bourgoingne. » Le
baillieu de Gand s'en passa outre à tant et Fran-
çois retourna à l'ostel et fist à ses varlez mettre
jus leurs armeures, et entra en une marmouserie
que le plus du temps il aloit tout seul parmi la
20 ville de Gand, où à la fois il menoit ung varlet ou
ung seul enfant en sa compaignie.

Or avint que à une feste qui se tenoit au dehors
de Gand, en l'abbaye de Saint-Pierre, il ala ainsi
que tout seul lui et ung varlet seulement, sans
25 armeures et sans espées ; il fu poursieuvy et espieé
d'un bastard, filz au seigneur de Harselles, qui
avoit esté occis, lequel voloit contrevengier la
mort de son pere, de laquele mort François Acre-
men, si comme renommée couroit, estoit grande-
30 ment coupable. Ce bastard estoit pourveu de son
fait et poursieuvy François de loing, et tant que
hors de la ville de Gand et ensus de gens il l'ataint
et l'escria par derriere en disant : « François, à la

mort. Vous fesistes morir mon pere et vous morez aussi. » A ce que François se tourna ; ce bastard, qui estoit ung fort compaignon, lasche sur sa teste ung cop d'un espafut grant et pesant ; si le pourfendi jusques aux dens et l'abati là mort à terre. 5 Si s'en ala le bastard tout paisiblement ; nul ne le sieuvy. Il n'en fu plus. Ainsi morut François Acremen, qui morir devoit, car il ne volt croire Pietre du Bois, si l'en meschey. Quant les nouvelles en furent venues en Engleterre et Pietre du Bois le 10 sceut, il ne le plaindi que ung petit, et dist bien : « Je l'en avoie avisé et chanté toutes ses vigilles avant que je me departesisse de Gand. Se il lui en est mal pris, or querez qui l'amende ; ce ne feront pas ceulx qui la guerre durant l'onnouroient et 15 l'enclinoient. Pour telz doubtes ay-je creu messire Jehan Le Boursier, et suis venu en Engleterre. »

§ 105. Or retournons encores aux provisions qui se faisoient et qui se firent en ce temps si grandes et 20 si grosses à Bruges, au Dan et à l'Escluse, que on ne trouveroit point en memoire d'omme ne par escripture la pareille ; ne on n'espargnoit non plus or ne argent, que dont que il a pleuist des nues ou que on le puisast en la mer. Les haulx barons de 25 France avoient à l'Escluse envoie leurs gens pour appareillier leurs ordonnances et chargier leurs vaissiaux, et pourveoir de tout ce que il leur besongnoit, car il n'y en avoit nulz voirement qui ne deussent passer, et le roy, con jone que il fust, en 30 avoit plus grant volenté que nul des autres, et bien le monstra tousjours jusques en fin. Tous s'efforçoient les grans seigneurs les ungs pour les autres

à faire grandes provisions et à jolier et quointier leurs nefes et leurs vaissiaux, et à ensongnier et armoier de leurs parures et armes, et vous di que paintres y eurent trop bien leur temps. Il gaignoient ce que demander ilz voloient ; encores n'en pouvoit-on recouvrer. On faisoit pennons, estranneres de cendal, si belles que merveilles seroit au penser. On poindoit les mas des nefes du fons jusques au comble, et couvroit-on les pleurs, pour mieulx monstrier richesse et puissance, de feuilles de fin or, et dessus on y faisoit les armoiries des seigneurs ausquelz les nefes estoient. Et par especial, il me fu dit que messire Guy de La Tremouelle fist très richement garnir la nave où son corps devoit passer, et cousterent les nouveletez et les peintures que on y fist plus de 11^m . frans ; on ne pouvoit chose aviser ne deviser pour luy jolier que les seigneurs ne fesissent faire en leurs naves, et tout paioient povres gens parmi le royaume de France, car les tailles y estoient si grandes pour assouir ce voiage, que les plus riches s'en doloient et les povres s'enfuioient.

Tout ce que on faisoit en France, en Flandres, à Bruges, au Dam et à l'Escluse pour ce voyage, estoit sceu en Engleterre. Et encores couroit renommée en Engleterre (fol. 118) plus grande assez que l'apparant n'estoit, dont le peuple en trop de lieux estoit moult esbahy ; et furent generalment processions ordonnées ens es cités et ens es bonnes villes des prelas et des eglises trois fois la semaine ; lesqueles processions estoient faites en grant devocion et contricion de cuer, et prieres et oroisons faisoient à Dieu que il les vouldist oster

et delivrer de ce peril. Et plus de cent mille parmi Engleterre ne desiroient autre chose que les François venissent et arrivassent en Engleterre, et disoient les legiers compaignons, qui se confortoient d'eulx mesmes et qui voloient reconforter les esbahis : « Laissiés venir ces François par deça. Il n'en retournera jamais couloun en France. » Et ceulx qui devoient, qui cure n'avoient de paier ou ne povoient, en estoient si resjoys que merveilles, et disoient à leurs debtours : « Taisez-vous, on forge en France les florins de quoy vous serez paiez ; » et sus celle fiance, ilz buvoient et despendoient largement et ne leur refusoit-on point de creance, car, quant à l'acroire on ne leur faisoit bonne chiere, ilz disoient : « Que vous demandez-vous encores ; vault-il trop mieulx que nous despendons les biens de ce païs que les François les treuvent et aient aise? » Par ainsi despendi-on à oultrage en Engleterre mille livres à l'estrelin.

En ce temps se tenoit le roy d'Engleterre en la marche de Galles, le conte d'Asquesufort en sa compaignie, par lequel estoit tout fait en Engleterre, et sans lui n'estoit riens fait. Du conseil du roy estoient les plus especiaux messire Symon Burlé, messire Nicolas Braule, messire Robert Trivilien, messire Jehan Biauchamp, messire Jehan Salbery, et messire Oulriens de La Poule, et encores y estoit nommé l'arcevesque d'Yorth, messire Guillaume de Neufville, frere au seigneur de Neufville. Tous ceulx faisoient du roy ce qu'ilz vouloient et le menoient et demenoient ainsi comme ilz leur plairoit, ne l'oncle du roy, le conte de Cambruge, ne le conte de Bouquinghen n'y

avoient kuit ne moulut, se il ne venoit bien à la grace de ceulx dessus nommez ; et tout ce trouble et ce different estoit bien secu en France, pourquoy le voyage s'en avançoit et aussi on voloit le
5 duc de Lancastre retraire hors du royaume de Castille ; mais on n'avoit garde que pour ce il deust brisier son voyage.

Quant les seigneurs d'Engleterre, les prelas et les bonnes villes et les communautéz du pays
10 furent justement et veritablement enhortez et informez comment le royaume de France estoit tout croisié de venir en Engleterre et tout destruire, si se trairent ensamble en conseil, et distrent et regarderent l'un parmi l'autre que il y convenoit
15 pourveir et remedier. Et fu le roy envoié querre et escript par ses oncles et par tout le pays que il venist à Londres et que le pays generalment se contentoit mal de lui et de son conseil. Le roy et son conseil n'oserent refuser et se departirent de
20 la marche de Galles, où moult longuement il s'estoit tenu et la royne aussi, et s'en vint à Windesore et là se tint, ne sçay quans jours, et puis s'en parti, mais il y laissa la royne sa femme, et s'en vint à Londres à Wesmoustier, ou palais, et là se
25 tint. Là le vinrent veoir ceulx qui a besongnier avoient à luy. Là fu le conseil ordonné et advisé, comment on yroit au devant de ceste grande horribleté qui apparoit en Engleterre. Là dist le conte de Saslebery, qui est ung moult vaillant homme
30 et de grant prudence, present le roy et ses oncles et tous les prelas et barons d'Engleterre qui là estoient assamblez : « Sire roy, et vous bonnes gens, vous ne vous devez pas esmerveillier se noz adver-

saires de France nous veullent courir et venir sus, car depuis la mort du noble et puissant roy nostre sire, qui fu le roy Edouart de bonne mémoire, ce royaume icy a esté en très grant aventure que de estre tout perdu et exillié de lui mesmes par le fait 5 des vilains, et encores scet-on bien en France que nous ne sommes pas tout ung, mais en peril et en different, et pour ce nous appert ce trouble qui n'est pas petit, car cil est fol qui ne crient son ennemi ; et de tant que le royaume d'Engleterre a 10 esté en une unité, unité le roy avecques son peuple et le peuple avecques le roy, nous avons regné en victoire et en puissance, ne nous n'avons nulluy trouvé ne veu qui nous ait fait tort. Si fault et si nous besongne, car nous en veons l'aparrant one- 15 ques si grant n'apparut sus en Engleterre, que nous refourmons en amour et en unité se nous volons venir à honneur, et que nous regardons et ordonnons tellement aux pors et havres d'Engleterre, que ilz soient si pourvus et si gardés que par la 20 deffaulte de nous le pays ne recoive point de blasme ne de dommaige. Ce royaume cy a esté ung grant temps en fleur et vous savez, une chose qui est en fleur elle a greigneur mestier que elle soit près gardée que quant elle est contournée en fruit. 25 Nous devons veoir et considerer que ce pays cy est en fleur, car depuis lx. ans chevaliers et es- cuiers qui en sont yssus ont eu plus d'onneur en (fol. 119) tous fais d'armes que nulz autres de quelconques nacion qu'il fust. Or mettons et ren- 30 dons paine que, tant que nous vivons, ceste honneur soit gardée. » « Ce sera bon », respondirent les seigneurs qui là estoient.

Moult volentiers fu oy en Parlement le conte de Saslebery et furent ses paroles acceptées comme pour saige et vaillant homme. De tout ce qui fu dit, parlé et devisé entre eulx ne me vueil-je pas
5 plenté ensonnier, car je ne puis pas tout savoir ; mais je sçay bien que, la ville de Calais gardée ainsi comme il est icy dessus escript, on ordonna à garder tous les pors d'Engleterre, là où on suppo-
10 terre. Le conte de Saslebery, pour tant que sa terre et son pays marchist à l'ille de Wasque et celle ille est à l'encontre de Normendie et du pays de Kaus, fu là ordonné à estre avecques les hommes et les archiers du pays et de la conté de Cestre. Le conte de
15 Densiere fu ordonné à estre à Hantonne a ii^e. hommes d'armes et vi^e. archiers pour garder le havene ; le conte de Northombrelande fu ordonné à estre au port de Rie a ii^e. hommes d'armes et vi^e. archiers ; le conte de Canbruge fu ordonné à estre à
20 Douvres a v^e. hommes d'armes et xii^e. archiers ; son frere le conte de Bouquinghen fu ordonné à estre à Zandvich a vi^e. hommes d'armes et a xii^e. archiers ; le conte de Stasufort et le conte de Pennebrug furent ordonnez à estre au port de
25 Orvelle a tout v^e. hommes d'armes et xii^e. archiers ; messire Henry de Persi et messire Raoul de Persi son frere furent ordonnez à estre à Gerne-
mude a iiii^e. hommes d'armes et vi^e. archiers, et fu messire Symon Burlé cappitaine de Douvres, du
30 chastel tant seulement. Tous les pors et tous les havres mouvans de la riviere de Hombre descendant jusques en Cornuaille furent tous pourvus et rafreschis de gens d'armes et d'archiers. Et es-

toient ordonnez sus toutes les montaignes costiant la mer, sus les frontières de Flandres et de France, gardes. Je vous diray comment ne en quelle maniere on avoit tonniaux de Gascongne wis, emplis de sauvelon et mis et conjoins l'un 5 sur l'autre, et encore dessus ces tonniaux mis estaux percez sur les quelz de nuit et de jour tousjours y avoit hommes regardans en la mer ; et pouvoient de une veue bien veoir vii. lieues ou plus loing en la mer. Et ces gardes estoient chargiez, se 10 ilz veoient venir la navie de France et approchier Engleterre, à faire feux et alumer torches là sus et grans feux sus les montaignes pour esmouvoir le pays et pour venir celle part toutes gens là où les feux apparoient. Et estoit ordonné que on lairoit 15 paisiblement le roy de France et sa navie prendre terre et entrer sus le pays, et estre trois ou quatre jours ; et tout premier avant que on les alast combattre, on yroit conquerre la navie et toutes les nefes sus la mer et destruire et perdre toutes leurs pour- 20 veances, et puis venroit-on sus les François non pour combattre si tost, mais pour herier ne leurs gens ne pourroient, ne oseroient aler fouragier, ne ilz ne trouveroient quoy ne ou fouragier, car le plat pays seroit tout perdu davantaige, et en En- 25 gleterre est ung pays mauvais à chevauchier ; si les affameroit-on et metteroit à fin de eulx-mesmes. Telle estoit l'oppinion et le conseil d'Engleterre. Et fu le pont de la ville de Rocestre condempné à deffaïre, si comme il fu là où une grosse 30 riviere queurt, qui vient d'amont de la conté Dressedes et d'Arondel et rentre en la mer et en la Tamise à l'encontre de l'isle de Copée, et le dit

pont fistrent abatre ceulx de Londres pour estre plus asseurez. Et vous di que les tailles estoient grandes et vilaines en France sus les hommes des villes ; aussi furent-elles en celle saison durement
5 grandes en Engleterre et tant que le pays s'en doly grant temps depuis ; mais trop volentiers poieoient les gens pour la cause de ce que ilz feussent mieux gardez et deffendus, et se trouvoient bien en Engleterre c^m. archiers et v^m. hom-
10 mes d'armes, quoyque le duc de Lancastre eust sa charge grande et grosse menée en Castille, si comme il est icy dessus contenu.

§ 106. Duquel duc nous parlerons ung petit et
15 compterons les acointances de lui et du roy de Portingal, et puis retournerons à Engleterre, car la matiere le desire, qui veult aussi bien parler de l'un comme de l'autre.

Vous savez, si comme il est cy dessus contenu en
20 ceste hystoire, comment le duc de Lancastre a belle charge de gens d'armes et d'archiers estoit arivé à La Calongne en Galice, et par composition la ville, non le chastel, s'estoit rendue à lui, et avoient dit ainsi que ilz feroient tout ce que les
25 autres villes de Galice feroient ; et sus cel estat on ne les avoit pas combatus ne assaillis depuis que ilz eurent ditte la parole. Et estoient le duc et la duchesse et leurs enfans venus depuis la ville de Saint Jaques, laquelle on apelle ou pays Com-
30 postelle, et là se tenoient et avoient intention de tenir, tant que ilz aroient autres nouvelles du roy de Portingal, qui se te-(fol. 120)-noit à Conumbres. Quant le roy sceut de verité que le duc estoit en la

ville de Saint Jaques et sa femme et ses filles, si en eut grant joye et pensa bien que entre eulx deux ilz feroient encores bonne guerre ou royaume de Castille. Si fist lettres escripre moult douces et moult amiables et grans salutacions, et envoya 5 tantost par ses certains messages ces lettres et ces amistiez devers le duc et la duchesse, lesquelz receurent les lettres en grant gré, car ilz savoient bien que ilz aroient à faire grandement du roy de Portingal, ne sans luy ne son confort ilz ne po- 10 voient bien besongnier ne exploitier en Portingal, ne en Castille. Si donnerent beaux dons le duc et la duchesse aux messagiers, et rescriptsirent grans salvemens et grans amistiez au roy de Portingal, et monstroït le duc par ses lettres que le roy de 15 Portingal il verroit moult volentiers et parleroit à luy.

Endementres que ces amours, ces lettres, ces salus et ces amistiez couroient entre le roy de Portingal et le duc de Lancastre, se passoit le temps 20 et se pourveoit et fortefioit le roy Jehan de Castille ce qu'il pavoit, et mandoit souvent son estat et convenant en France par lettres et par messagiers creables, en priant que on li vouldist envoyer gens d'armes pour aidier à deffendre et garder son 25 royaume, et mandoit et escripsoit que sus le temps qui retournoit, il esperoit à avoir forte guerre, car le roy de Portingal et les Englois se conjoindoint ensamble, si seroient fors assez pour courir tout le royaume de Castille et de tenir les champs, qui ne 30 leur yroit au devant. Le roy de France et son conseil rescriptsirent au roy de Castille que il ne se soussiast en riens ne ne se doubast, car dedens

le moys de Janvier on donroit en Engleterre aux Englois tant à faire que ilz ne saroient auquel entendre. et, quant toute Engleterre seroit destruite et perdue, on s'en retourneroit à l'esté par
5 mer en Galice et en Portingal, et se les Englois et Portingalois tenoient les champs, on les feroit retraire de grant maniere, et de dedens ung an toutes ces guerres seroient afinées.

Le roy de Castille s'apaisoit parmi tant, car il
10 n'en pouvoit avoir autre chose, ne nulz de France ne li venoient, fors ceulx qui premiers estoient passez, car tous chevaliers et escuiers, de com loingtaines marches que ilz feussent du royaume de France, s'en aloient vers Paris et en Picardie, et
15 puis vers Lille et vers Douay et Tournay, et estoit le pays xiiii. lieues de long et autant de large tout rempli de gens d'armes et de leurs mesgnies, et estoit le peuple si grant qu'il fu dit à ceulx qui s'ensonnoient de la navie et qui en avoient le re-
20 gart et la charge que, quoyque on en eust grant nombre de naves, de galées et de vaissiaux, si ne pourroient-ilz pas passer du premier passage à xl^m. hommes près. Dont fu ordonné et avisé comment on feroit que on ne recueilleroit nul homme
25 pour passer, se il n'estoit droit homme d'armes, et ne pourroit avoir ung chevalier que ung varlet, et un grant baron deux escuiers, et ne passeroit-on nulz chevaux fors que pour les corps des seigneurs. Et à tout ce faire et ordonner avoit-on mis
30 à l'Ecluse grant regart et fort, ne nul n'estoit escript ne recueilly se il n'estoit droit hommes d'armes, mais il y avoit tant de ribaudaille sur le pays en Flandres, en Tournesis, en la chastellerie

de Lille et de Douay et en Artois, qui mengeoient et rifloient tout et là se tenoient aux frais et coutages des povres gens, et estoient de ces garçons et pillars mengiez leurs biens, ne ilz n'en osoient parler, et faisoient ces gens pis assez que les Englois se ilz eussent esté logiez ou païs ; et estoit grant doubte que, le roy et les seigneurs passez oultre en Engleterre et telz gens demorez derriere, que ilz ne se mesissent ensamble, et destruisissent tout ainsi certainement que ilz eussent fait se la chose fust mal alée. 5 10

§ 107. Endementres que le duc de Lancastre et la duchesse et leurs enfans et plusieurs seigneurs se logoient en la ville de Saint Jaques, se tenoient sur le pays chevaliers et escuiers et compaignons, et vivoient à l'avantaige là où ilz le povoient prendre, trouver ne avoir. Et avint que messire Thomas Moriau, le mareschal de l'Ost, en sa compaignie messire Maubruny de Linieres, messire Jehan d'Aubrecicourt, Thiery et Guillaume de Soumain et environ 11^{re}. lances et 10^{re}. archiers chevaucherent en Galice et s'en vinrent à une ville fremée à 15 20
vii. lieues de Saint Jaques, laquelle on apelle ou pays Ruelles, et avoient entendu que les vilains qui là dedens demoroient ne se voloient tourner, mais estoient rebelles, et avoient rué jus de leurs fourageurs qui estoient repassez devant leurs barieres en retournant de fourage, car ilz avoient tellement rompu et brisié les chemins que on ne 25 30
povoit chevauchier fors que pardevant leurs barieres, et, quant ilz veoient leur plus bel, (fol. 121) ilz yssoient hors et ruoient jus, comme fors larrons

qu'ilz estoient, tous passans, feussent fourageurs ou autres, dont les plaintes en estoient venues au mareschal, lequel y vouloit pourveir, car c'estoit de son office. Si vint devant celle ville de Ruelles
5 et mist pié à terre ; aussi firent tous ceulx de sa route devant les barrieres. La guaite de la ville avoit bien corné leur venue, dont les gens estoient tous avisez et avoient clos leurs barrieres et leurs portes et n'estoit nul demoré dehors, car il n'y fai-
10 soit pas seur pour eulx, mais estoient tous montez sur les murs. Le mareschal, quant il en vey le convenant que ilz se faisoient assaillir, il se tint tout quoy et dist à messire Jehan d'Aubrecicourt et à Thierry de Soumain : « Montez sur voz che-
15 vaux et alez autour de ceste ville ; si avisez et regardez où nous la pourrons le plus aisement assaillir sans nos gens blecier. » Ilz respondirent : « Volentiers. » Ces deux monterent sur leurs chevaux et chevauchierent tout autour de la ville ;
20 elle n'estoit pas de grant circuité ; si eurent plus-tost fait et aviserent bien tout le lieu et retournerent devers le mareschal et les compaignons qui les attendoient. Si dirent : « Sire, en toute ceste ville, n'a que deux portes. Vous estes sur l'une
25 et l'autre sciet à l'opposite au lez de là ; ce sont les deux lieux qui nous semble le mains grevable pour nos gens à l'assaillir, car tout autour de ceste ville les fossez y sont parfons et malaisiez à avaler et encores pieres au monter pour les ronses et les
30 espines qui les encombrent. » — « Je vous en croy bien », dist le mareschal : « Je demoray cy a tout une quantité de nos gens, et vous et Maubruny yrez d'aulture part commencer l'assault. Je ne sçay

comment il nous en venra, mais je voy ces vilains trop volentiers, qui s'apoint sur ces cretiaux et qui nous regardent quelle chose nous ferons. Veez-les ; ilz sont plus rabarbatifz que singes qui manquent porée et enfans leurs veulent tollir. » 5

Des paroles que dist lors le mareschal commencerent les compaignons à rire et regarderent tout contremont pour mieulx veoir les vilains ; car encores n'y avoient-ilz point pensé et puis s'en tournèrent avec messire Maubruny ceulx de son pen- 10 non, où bien avoit cent lances et environ 111^e. archiers, et alerent tant tout le pas que ilz vinrent à la porte où ilz tendoient à estre, et là s'arrestèrent. Assez tost après commença l'assault des deux pars, grant et fort et sans eulx espargnier. 15 Les hommes de Ruelles estoient montez ens es portes, et lançoient dardes à ceulx de dehors si très roit que archiers ou arbalestriers n'y fesissent euvre ; et en navrerent pluseurs de leur trait. Pour tant que il n'y avoit nulluy aux barrieres qui les 20 defendesist, car tous estoient enclos en la ville et se deffendoient de jet et de trait, les compaignons coperent et desemparèrent les bailles des barrieres, et vinrent jusques à la porte ; là hurtoient et lançoient, et faisoient la porte toute ho- 25 chier. Que firent ceulx de Ruelles quant ilz veirent le meschief qui leur apparoit et que leur porte voloit près à terre ? Ilz descendirent de leurs defenses et vinrent en la quarriere, et apporterent grant foison de bois et de mairiens et en ap- 30 poierent la porte, et puis commencerent femmes et enfans et toutes manieres de gens à apporter pierres et terre et à emplir tonniaux, lesquelz on

avoit apoiez contre les portes. Et quant les premiers estoient plains, autres tonniaux estoient raportez et remis sur les emplis, et puis songnient de les remplir hastement ; et les aucuns
5 estoient sus amont en la porte aux deffenses, qui gettoient gros barriaux de fer par telle façon que nul ne s'osoit bouter ne quatrir dessoubz les horions, se il ne voloit estre mort. Ainsi tinrent les
villains de Ruelles leur ville jusques à la nuit
10 contre les Englois que riens n'y perdirent, et convint les Englois retourner arriere une grande lieue du païs, pour venir à ung villaige où nul ne demorroit, et là se logierent jusques à l'endemain. Celle nuit se conseillierent les hommes de Ruelles en-
15 samble pour savoir comment ilz se maintenroient envers ces Englois, et envoierent leurs espies sur les champs pour veoir où ilz estoient retraits, et se ilz s'en estoient aler arriere à Saint Jaques, ou se ilz estoient logiez. Ceulx qui y furent envoiez ra-
20 porterent pour certain que ilz estoient logiez à Ville-Basse de la Fenace et pensoient bien que à l'endemain ilz retourneroient à l'assault. « Dont », distrent-ilz entre eulx, « folie par maintenue vault pis que folie commanciée ; nous ne povons jamais
25 avoir blasine de nous rendre au duc de Lancastre ou à son mareschal, car nous nous sommes ung jour tout entier bien tenus de nous mesmes, sans avoir conseil ne confort de nulluy, et à la longue nous ne povons durer contre eulx, puisque ilz nous
30 ont acueillis et que ilz scevent cy la voie. Si nous vault mieulx rendre que nous faire plus assaillir, car se nous estions pris par force, nous perdesmes noz (fol. 122) corps et le nostre. » Tous

furent de ceste opinion que, se les Englois retour-
noient au matin, ilz traiteroient a eulx et ren-
deroient leur ville, salve leurs vies et leurs biens.

Voirement retournerent les Englois au matin
assez tost après le soleil levant entre prime et 5
tierce, frez et nouviaux pour assaillir. Quant ceulx
de la ville sentirent que ilz venoient, ilz mistrent
hors IIII. de leurs hommes chargez pour faire les
traitez. Ainsi que le mareschal chevauchoit des-
soubz son pennon, il regarde et voit sur les champs 10
quatre hommes. Si, dist : « Je croy que velà des
hommes de Ruelles qui viennent parler à nous,
faites-les avant traire. » On le fist. Quant ilz
furent venus devant le mareschal, ilz se mistrent
à genolz et li distrent : « Monseigneur, les hommes 15
de Ruelles nous envoient parler à vous ; nous vou-
drez-vous oïr ? » — « Oïl », dist le mareschal, « que
voulez-vous dire ? » — « Nous disons, Monseigneur,
que nous sommes tous appareilliez de vous mettre
dedens Ruelles, se vous nous voulez prendre et 20
recueillir sauvement nous et le nostre, et recon-
gnoisterons monseigneur de Lancastre à seigneur
et madame de Lancastre à damme en la forme et
maniere que ceulx de la ville de La Calongne et
ceulx de Saint Jaques ont fait. » — « Oïl », dist le 25
mareschal, « je vous tenray tous paisibles de voz
corps et de voz biens, mais je ne vous assure pas
de voz pourveances, car il fault nos gens vivre. » —
Respondirent ces hommes : « De cela c'est bon
droit. Il en y a assez en ce pays ; or vous tenez icy 30
ung petit, nous retournerons à la ville et ferons res-
ponce telle que vous nous avez dicte et faite, et
vous nous tenrez bien vostre convenant, nous y

avons fiance. » — « Oïl » respondi le mareschal, « par ma foy ; or alez et retournez tantost. »

Sur cel estat que vous oez recorder, se retournerent ces quatre hommes et vinrent à leurs gens
5 et distrent que ilz avoient parlé à messire Thomas, mareschal de l'Ost, lequel, parmi le traitié que eulx leur avoient fait dire et faire, il avoit la ville asscurée de toutes choses hormis de vivres. Ilz respondirent : « Dieux y ait part, c'est bien fait. »
10 Donc delivrerent-ilz la porte qui fort estoit encombrée de baus et de tonniaux plains de sauvelon et de pierres et de terre, et l'ouvrirent et vinrent à la barriere, et tenoient les clefs en leurs mains. Là vint le mareschal, qui descendi à pié
15 et tous se mistrent à genolz devant lui et li presenterent les clefs en disant : « Sire, vous estes icy envoyé, bien le savons, de par monseigneur de Lancastre et madamme. Si vous rendons et bail-
20 lons les clefs de la ville, et vous en mettons en possession par la maniere et condicion que noz hommes ont raporté. » — « Ainsi les pren-ge », ce respondy messire Thomas ; dont entrerent-ilz abandonnement dedens la ville sans contredit et se logierent toutes gens, l'un çà et l'autre là, au mieulx
25 qu'ilz povoient. Et se tint là le mareschal tout ce jour et, avant son departement, il dist à messire Maubruny : « Je vous delivre ceste ville pour vous et pour vos gens, vous y arez une belle garnison. » — « Par saint George, sire », dist il, « vous dittes
30 voir, et je la preng, car la garnison me plaist moult bien. » Ainsi demoura messire Maubruny de Linieres en garnison en la ville de Ruelles en Galisse, et avoit dessoubz lui lx. lances et c. archiers, et

messire Thomas Moriau retourna devers le duc et la duchesse à Saint Jaques, où ilz se tenoient communement.

Assez tost après ce que il fu retourné de Ruelles en Galisse, il remist sus environ ⁱⁱⁱ. lances et ^v. archiers et se departy de son logeis et chevaucha en Galisse une journée en sus de Saint Jaques, et s'en vint devant une ville qui s'apelle Villelopes, qui n'estoit aussi gardée que des vilains qui dedens demoroient. Quant le mareschal du duc ¹⁰ fu là venu, il regarda et fist regarder par ses gens se la ville estoit pregnable par assault. Ilz distrent entre eulx, quant ilz l'eurent bien avisée, que oïl, dont se mistrent-ilz tous à pié et fistrent par leurs varlez mener leurs chevaulx arriere, et s'ordon- ¹⁵ nerent en ⁱⁱⁱⁱ. pars, et donnerent leurs livrées, ainsi que gens d'armes qui se cognoissent en tel mestier scevent faire. Là prist messire Thomas Moriau la première pour lui ; la seconde il bailla à messire Yon Filwarin ; la tierce à messire Jehan de Buvrelé, ²⁰ la quarte à messire Jehan d'Aubrecicourt. Et avoient chacun de ces ⁱⁱⁱⁱ. dessoubz luy tant que pour cel assault ⁱⁱⁱⁱ^{xx}. hommes d'armes et ^{vii}^{xx}. archiers. Lors approchierent-ilz la ville et se mistrent ens es fossez et avalerent tout bellement, car il n'y ²⁵ avoit point d'aigue ; et puis commencerent à monter et à ramper contremont bien targez et pavefiez, et archiers estoient demourez sur les dos des fossez, qui traioient à povoir si dru et si fort que à paines osoit nul apparoir. Nonobstant trait ³⁰ et tout si se deffendoient ces vilains asprement et de grant maniere, car il en y avoit grant foison, et aussi les aucuns lançoient et jettoient dardes en-

penées et enferrées de longs fers si fort et si roit,
car qui en estoit feru au plain, il convenoit (fol. 123)
que il fust trop fort armé, se il n'estoit mort ou
blecié malement. Toutefois chevaliers et escuiers
5 qui se desiroient à avancier vinrent jusques aux
piez des murs, et commancierent à haver et à pi-
quoter de pics et de haviaux que ilz avoient apor-
tez, et quoyque on getast et reversast sur eulx
pierres et cailloux sur leurs pavais et sur leurs
10 bachinez, si assailloient-ilz tousjours et y fai-
soient pluseurs appertises d'armes. Et là furent
bons et bien assaillans deux escuiers de Haynau,
qui là estoient, et y firent pluseurs belles apper-
tises d'armes, et firent ung grant pertuis ou mur
15 avecques leurs aidans, et se combatoient main à
main a ceulx de dedens, et gaignierent ces deux
escuiers freres jusques à vii. dardes que on lançoit
par le pertuis sur eulx et leurs osterent hors des
poins et des mains. Et estoient ces deux escuiers
20 dessoubz le pennon messire Yon Filvarin. D'autre
part, messire Jehan d'Aubrecicourt ne se faindoit
pas, mais monstroït bien chiere et ordonnance de
vaillant chevalier, et se tenoit au pié du mur, son
pennon d'ermine à deux hames de guelles fichié en
25 terre dalez luy, et tenoit ung pieq de fer, dont il ou-
vroit à pouvoir pour desrompre et abatre le mur.
On se doit et puet esmerveillier comment les vi-
lains de Villelopes ne s'esbaissoient, quant ainsi de
toutes pars assaillis ilz se veoient ; finalement ilz
30 n'eussent point eu de durée, car là avoit trop de
vaillans gens, qui tous mettoient main à euvre,
mais ilz s'aviserent, quant ilz virent le fort et que
l'assault ne cessoit point, que ilz se renderoient.

Là vint le baillieu de la ville, qui les avoit tenus en cel estat, et fait combatre, car la ville li estoit recommandée à bien garder de par le roy, et dist au mareschal, car il demanda bien lequel s'estoit :
« Monseigneur, faites cesser voz gens, car les hommes 5
de ceste ville vuellent traitier a vous. » Le mareschal dist : « Voulentiers. » Il fist tantost chevau-
chier ung herault autour de la ville sur les fossez, lequel disoit à tout homme : « Cessez, cessez tant 10
que vous orez la trompette du mareschal sonner
à l'assault, car on est en traité a ceulx de la ville. »
A la parole du herault, se cesserent les assaulz et se reposerent ; bien en avoient à faire les aucuns, car ilz estoient foulez et lassez de fort assaillir. On entra en traité à ceulx de Villelopes, et distrent 15
que ilz se renderoient volentiers, saulve leurs corps et leurs biens, ainsi que ceulx des autres villes de Galice ont fait. « Voire », dist le mareschal, « vous n'en aurez pas si bon marché que les autres ont eu, car vous nous avez donné trop de paine et 20
blecié nos gens, et si veez tout clerement que vous ne vous povez longuement tenir. Si fault que vous achapter la paix et l'amour de nous, ou nous rentrerons à l'assault et vous gagnerons de force. » —
« Et de quelle chose », dist le baillieu, « voulez- 25
vous que nous soions rançonnez? » — « En nom Dieu », dist le mareschal, « de x^m. frans. » — « Vous demandez trop », dist le baillieu. « Je vous en feray avoir deux mille, se vous volez, car la ville est povre, et a esté souvent tailliée du roy. » — 30
« Nennil, nennil », respondi le mareschal. « Je vous donne loisir de conseil. Parlez ensamble, mais pour trois ne pour quatre ne passerez-vous point, car

tout est nostre, et ja sui-ge blasmé des compaignons de ceque j'entens à nul traitié envers vous. Delivrez-vous du faire ou du laisser. » Adont se departi le baillieu de là, et vint en la place et appella tous les hommes de la ville et leur dist :
« Quelle chose volez-vous faire? Se nous nous faisons plus assaillir, les Englois nous conquerront de force ; si serons tous mors et le nostre pris. Nous n'y aurons riens ; on nous demande x^m. frans. J'en
10 ay offert deux mille. Je sçay bien que c'est trop petit, ilz ne le feroient jamais. Il nous fault encores haucier la finance de deux ou de trois mille. » Dont respondirent aucuns qui doubtoient tout à perdre, corps et avoir : « Baillieu, ne laissez pas à mar-
15 chander a eulx, car entre nous, avant que nous soions plus assailliz, nous en paierons iii^m. » —
« C'est bien », respondi le baillieu, « je traiteray dont encore a eulx. » A ces mots, ilz s'en vint là où le mareschal l'atendoit, et entra en traitié et me
20 samble que la paix fu faite et la ville rendue parmi vi^m. frans, mais ilz avoient terme de paier iii. mois. Adont furent les portes ouvertes, et entrerent toutes manieres de gens dedens et se logierent là où ilz peurent, et s'i rafreschirent deux jours, et
25 donna le mareschal la ville en garnison à messire Yon Filwarin, qui s'i loga a tout deux cens lances et iii^c. archiers, et là tint plus de viii. mois, mais l'argent de la redemption vint ou prouffit du duc de Lancastre. Le mareschal en ot mille frans.

30

§ 108. Après ce que la ville de Villelopes se fu rendue à messire Thomas Morel, mareschal de l'ost, par ordonnance et maniere que vous avez oy,

s'en retourna-il à Saint Jaques, et là se tint. C'estoit son principal logement, car le duc le voloit avoir dalez luy; à la fois il chevauchoit sus les frontieres de Castille et d'Espagne pour donner cremeur aux François, mais pour ce temps les Englois tenoient les champs en Galice, ne nul ne se mettoit contre eulx, car le roy de Castille (fol. 124) estoit conseillié de non chevaucher à host, mais à guerrier par garnison, et aussi d'attendre le secours qui lui devoit venir de France. Or fu le duc de Lancastre conseillié en disant ainsi : « Monseigneur, se seroit bon que vous et le roy de Portingal vous veissiez ensamble et parlissiez de vos besongnes. Il vous escript, vous li escrisez, ce n'est pas assez, car sachiez que ces François sont trop soubtilz et voient trop cler en leurs besongnes, trop plus que nulles autres gens. Se couvertement ilz faisoient traitier a ce roy de Portingal que ses bonnes villes ont coronné, le roy de Castille, lequel a encores dalez luy et en son conseil grant foison des barons et chevaliers de Portingal, si comme nous sommes informez, et fesissent une paix à luy, fust par mariage ou autrement, tant que de luy vous n'eussiez point de confort, que penseriez vous à devenir? Vous seriez plus chetifz en ce pays, ne de tous vos conqués nous ne donnerions quatre chivos, car Castelans sont les plus faulses gens du monde et les plus convers. Pensez-vous que le roy de Portingal, qui ne se sent pas déposé, ne pense bien ne examine à la fois ses besongnes. Se le roy de Castille le voloit tenir en paix parmi tant que toute sa vie il fust roy de Portingal, et après lui le royaume retournast à Castille,

nous faisons doubte quoy que il vous ait mandé,
ne quoy que il die ne promette, que il vous tournast
le dos, ainsi seriez-vous de deux selles à terre ;
avecques ce que vous savez bien l'estat et l'or-
5 donnance d'Engleterre et que le pays pour le pre-
sent a assez à faire de lui garder et tenir contre ses
ennemis, tant des François comme des Escocoys,
Monseigneur, faictes vostre guerre de ce que vous
avez de gens la plus belle que vous povez, et n'es-
10 perez à plus avoir nul confort ne refreschissement
de gens d'armes ne d'archiers d'Engleterre, car
plus n'en arez, vous avez mis plus de deux ans à
impetrer ce que vous en avez. Le roy vostre pere
est trespasé, les ehoses vous eslongent. Le roy
15 vostre cousin est jone et croit jone conseil, par
quoy le royaume d'Engleterre en gist et est en
peril et en aventure. Si vous disons que du plus
tost que vous poez, aprochiez vous du roy de Por-
tingal, et parlez à luy ; vostre parole vous portera
20 plus de pourfit et d'avancement que toutes les
lettres que vous porriez escripre dedens quatre
mois. » Le duc de Lancastre nota ces paroles ; si
congneut et senti bien que on li disoit verité et que
on le conseilloit loyaument : si respondi : « Que
25 volez que je face? » — « Monseigneur », respon-
dirent ceulx de son conseil, « nous volons que vous
envoiez devers le roy de Portingal v. ou vi. de vos
chevaliers, et du moins il y ait ung baron, et ceulx
remonstreront au roy vivement et li diront que
30 vous avez très grant desir de le veoir. Ceulx que
vous y envoieerez seront saiges et avisez de eulx-
mesmes ; quant ilz orront le roy, ilz responderont ;
mais faites comment qu'il soit que vous le veez, et

parlez à lui hasteement. » — « Je le vueil », dist le duc.

Adont furent ordonnez pour aler en Portingal de par le duc, le sire de Pouvins, ung grant baron d'Engleterre, messire Jehan Abuvrelé, messire 5 Jehan d'Aubrechicourt et messire Jehan Soustrée, frere bastard à messire Jehan de Hollande, le connestable de l'ost. Ces seigneurs s'ordonnerent à partir de Saint Jaques a tout cent lances et 11^{re}. archiers. Ainsi que ilz avoient pris leur ordon- 10 nance ung jour et estoient leurs lettres toutes escriptes, vont venir de Portingal ung chevalier et ung escuier a 12^{re}. lances. Le chevalier estoit nommé Vase Martin de Coigne, et l'escuier Ferrant Martin de Merlo, et estoient tous deux de 15 l'ostel du roy et des plus prochains de son corps ; on les loga à leur aise en la ville de Saint Jaques, et furent menez devers le duc et la duchesse, et presenterent leurs lettres. Le duc les leut : celles qui appartenoient à lui, et la duchesse les siennes ; 20 par les dessus dits envoioit le roy de Portingal au duc à la duchesse et à leurs filles de biaux mulez tous blans et très bien amblans, dont on ot grant joye, et avec tout ce grans salus et grans recommandacions de grans approchemens 25 d'amour ; pour ce ne fu pas le voyage des Englois d'aler en Portingal brisié, mais il en fu retardé de quatre jours. Au 5^e. jour, ilz se departirent tous ensamble de Saint Jaques et du duc, et envoioit le duc de Lancastre au roy de Portingal, en 30 signe d'amour, deux faucons pelerins si bons que on ne savoit point les paraulx, et six levriers d'Engleterre, aussi très bons pour toutes bestes. Or

chevauchierent les Portingalois et les Englois ensemble toute la bende de Galice, et n'avoient garde des François, car ilz leurs estoient trop loing. Sur ce chemin s'acointerent de paroles messire Jehan
5 d'Aubrechicourt et Martin Ferrant de Merlo, car l'escuier avoit esté du temps passé en armes avecques messire Eustace d'Aubrecicourt, lequel estoit oncle à ce messire Jehan, et demoroit encores avec ledit messire Eustace, quant il morut à
10 Quarentin. Si en parloient et en gangloient en chevauchant ensamble, et entre le port de Coïmbres, où le roy estoit, ainsi que ilz chevauchoient derriere, ilz encontrerent ung herault lui et son varlet qui (fol. 125) venoit de Coïmbres et s'avaloit à
15 Saint Jaques devers le duc et les seigneurs, et estoit ce herault au roy de Portingal, et quant le roy fu couronné à Coïmbres, il le fist herault et lui donna à nom Coïmbre. Le herault avoit ja parlé aux seigneurs et dit des nouvelles. Quant Ferrant
20 Martin de Merlo, qui chevauchoit tout le pas lui et messire Jehan d'Aubrecicourt le vey, si dist : « Vecy le herault du roy de Portingal, qui ne fu, grant temps a, en ce païs. Je lui vueil demander des nouvelles. » Tantost ilz furent l'un devant
25 l'autre : « Coïmbre », dist l'escuier, « où avez-vous tant esté? Il y a plus d'un an que vous ne fustes en ce pays. » — « C'est voir », dist-il. « J'ay esté en Engleterre et veu le roy et les seigneurs d'Engleterre qui m'ont fait tout riche, et de là sui-ge retourné par mer en Bretagne, et fu aux nopces du
30 duc de Bretagne et à la grant feste qu'il fist, n'a pas encore deux mois, en la bonne cité de Nantes, quant il espousa madame Jehanne de Navarre, la

filles au roy de Navarre, et de là tout par mer voires
je montay en Gerlande. Je suy revenu au Port. »
Endemantres que le herault parloit, l'escuier avoit
l'ueil très fort sur ung grant esmail que le herault
portoit à sa poitrine, où les armes du roy de Por- 5
tingal et de pluseurs seigneurs de Portingal es-
toient. Si toucha son doy sur l'armoirie d'un che-
valier de Portingal en disant : « Ha, vecy les armes
dont le gentil chevalier messire Jehan Ferrant
Percok s'arme. Par ma foy, je les voy moult vo- 10
lontiers, car elles sont à ung aussi grant chevalier
que il en y ait nul ou royaume de Portingal, et me
fist ung jour tel et si bel service que il m'en doit
bien souvenir. » A ces mots, il traist quatre florins
hors de sa bourse, et les donna au hérault qui les 15
prist et dist : « Ferrant, grant mercys. » Messire
Jehan d'Aubrecicourt regarda les armes quelles le
chevalier les portoit. Si les retint et me dist depuis
que le champ estoit d'argent à une endenture de
gueules à deus caudieres de sables. 20

Quant le herault ot pris congié et il se fu parti,
l'escuier commença à faire son compte du cheva-
lier et dist ainsi : « Messire Jehan, l'avez-vous
point veu, ce gentil chevalier qui porte ces noires
caudieres, dont je me loe si grandement. » — « Je 25
ne seay », dist messire Jehan, « mais à tout le
mains recorder-moy la courtoisie que il vous fist,
car volentiers en orray parler ; otant bien en che-
vauchant ne savons-nous de quoy gangler. » —
« Je le vueil », dist Ferrant Martin de Coigne, « car 30
le chevalier vault bien que on parle de lui. » Adont
commença-il son compte et lui à escouter et dist
ainsi : « Il advint ung petit devant la bataille de Ju-

berote que le roy de Portingal, quant il se departi de Coïmbres pour venir là, que il m'envoia chevauchier sur le país pour aler querre aucuns chevaliers de ce país pour estre avecques lui à celle journée ; je chevauchoie moy et ung page tant seulement sur mon chemin ; ilz me vinrent d'encontre environ xxxv. lances de Castellans. Je ne me donnay de garde, si me trouvai emmy eulx. Je fu pris. Ilz me demanderent où je m'en aloie ; je leur dys
10 que je m'en aloye au chastel d'Orenc. Ilz me demanderent : « Quoy faire ? » Je leur respondi : « Pour querir messire Jehan Ferrant Percok, car le roy le mande que il le viengne servir à Juberote. » — « Dont », respondirent-ilz, « et Jehan Ferrant, le
15 cappitaine de la garnison d'Orenc, n'est-il point dalez vostre roy de Portingal ? » — « Non », di-ge, « mais il y seroit hasteement se il le savoit. » — « En nom Dieu », dirent-ilz, « il le saura, car nous chevaucherons celle part. » Sur ces paroles, ilz
20 tournerent sus frain, et prinrent le chemin d'Orenc. Quant ilz furent en la veüe de ceulx d'Orenc, la gaité corna et monstra que il veoit gens d'armes. Jehan Ferrant Percok demanda de quelle part ces gens d'armes venoient. On li dist
25 que ilz venoient devers le Port. « A ! », dist-il, « ce sont Portingalois qui chevauchent à l'avanture et s'en vont vers Saint Yrain. Je les vueil aler veoir ; si me diront des nouvelles et où le Roy se tient. » Il fist seller son coursier et mettre hors son pennon, et monta lui xx^e. tant seulement, et se
30 departi d'Orenc et chevaucha les grans galos pour venir à ces Catellans qui estoient ja trais en embusche et avoient envoié courir ung des leurs sur

ung genest. Quant Jehan Ferrant vint sur les champs, il vey courir ce geneteur. Si dist à ung sien escuier : « Or fay courir ton genest et fay tant que tu parles à ce geneteur qui ainsi fait monstre sur les champs. » Cil respondi : « Monseigneur, volentiers. » Il fery genest des esperons, et s'en vint devers le geneteur et le sievy de si près que sur l'ataindre, car cil se faindoit qui se voloit faire chacier jusques en l'embusche. Quant il deust approchier l'embusche, tous s'ouvrirent à une fois et coururent vers lui. Cil qui estoit bien monté leur tourna le dos ; en chaçant les chasseurs crioient : « Castille. » Jehan Ferrant Percok, qui estoit sur les champs dessoubz son pennon, vey son escuier retourner en grant haste, si dist : « Ainsi, ceulx qui chacent ne sont pas de nos gens, mais sont Castellans. Après, après. Crions « Portingal », car je les vueil combattre. » A ces mots il prist, son glave et s'en vint ferant à l'es-(fol. 126)-peron jusques à eulx, et le premier que il consievy, il le porta jus à terre et le second aussi ; des xxv. lances des Castellans qui là estoient, il en y ot tantost les x. à terre, et les autres furent à chace. Après si en y ot encores de ratains, de mors et de navrés, et tout ce veoi-ge très volentiers, car je veoie ma delivrance. En peu d'eure, je me trovay tout seul ne nul ne me chalengoit. Adont vings vers le chevalier et le saluay, et quant il me vey, il me congneut, car il m'avoit veu pluseurs fois, et me demanda dont je venoie et que je faisoie là. Je li comptay mon aventure et comment ces Castellans m'avoient pris. « Et du roy », me dist-il, « savez-vous riens? » — « Par ma foi, sire », di-je, « il doit demain avoir

journée de bataille contre le roy de Castille, car je le suy venu noncier aux chevaliers et aux escuiers de ce païs qui riens n'en savoient. » — « Demain? », dist Jehan Ferrant. — « Par ma foy, sire, voire et
5 se vous ne m'en creez, si le demandez à ces Castellans qui sont cy que vous avez pris. » Adont s'en vint Jehan Ferrant Percok sur les Castellans qui là estoient, et lesquelz ses gens avoient pris, et leur demanda des nouvelles. Ilz lui respondirent que
10 demain se doivent le roy de Castille et le roy de Portingal combatre, et que ilz s'approchent grandement. Pour les nouvelles fu le chevalier si resjoy que il dist aux Castellans tout haut : « Pour la cause des bonnes nouvelles que vous m'avez
15 aporté, je vous quitte tous ; alez-ent vostre chemin, mais quittez cel escuier aussi. » Là me fist-il quicter de ceulx qui pris m'avoient, et il leur donna congié et nous retournames ce jour à Orent. Il s'abilla et se departy à heure de mie nuit,
20 et je en sa compaignie ; de là jusques à la Cabasse à Juberote où la bataille fu, peut avoir environ vi. lieues, mais pour eschever les Espaignolz et les routes, nous eslongames nostre chemin et fu haulte nonne à l'endemain avant que nous veissiemes les
25 batailles. Et quant nous les deumes approchier, ilz estoient tous rengiez sur les champs : le roy de Castille de une part, et le roy de Portingal de l'autre. Et ne sceut de premier recongnoistre nos gens Jehan Ferrant Percok, ne lesquelz estoient
30 les Castellans, ne lesquelz les Portingalois, fors à ce seulement que il dist : « Je croy que la greigneur partie où il y a le plus de peuple sont les Castellans. » Adont chevaucha sur elle tout bellement,

tant que nous venimes plus près. Les Castellans qui estoient en bataille, et croy bien que ce furent Gascons, se commencierent à desrouter et à ferir sur nous. Jehan Ferrant dist lors : « Alons, alons, avançons-nous, veez noz ennemis qui viennent 5 sur nous. » Lors fery-il cheval d'esperons en escriant : « Portingal, Portingal ! », et nous le sieuvimes, et nos gens qui nous raviserent vinrent au secours, ne oncques les batailles ne s'en desrenghierent pour ce. Et vint Jehan Ferrant dalez le 10 roy, qui fu moult resjoy de sa venue, et fu ce jour à son frain, et l'un des bons de tous les nostres. Pourtant vous di-ge que il me fist grant courtoisie, car il me delivra de prison et de mes ennemis, qui me emmenoient, ne point je n'eusse esté à la belle 15 journée de Juberote, se il n'eust esté. Ne me fist-il dont point ung bel service ? » — « Par ma foy », respondi messire Jehan d'Aubrechicourt, « si fist, et aussi par vous, si comme je l'entens, sceut-il la besongne. » — « C'est verité », dist l'escuier. Lors 20 chevauchièrent-ilz ung petit plus fort que ilz n'avoient fait, et tant que ilz reconsievirent les autres et vinrent ce jour, ce m'est advis, à Coïmbres.

25

§ 109. De la venue des chevaliers d'Engleterre fu le roy de Portingal grandement resjoy, et commanda que ilz feussent bien logiez ; il fu fait. Ilz furent logiez à volenté et à leur aise. Quant ilz se furent appareilliez, Vase Martin de Coigne et Ferrant Martin de Merlo qui congnoissoient l'usaige du roy et en laquelle compaignie ilz estoient venus, les menerent devers le roy, lequel les re-

ceupt doucement et lieement. Là s'acointerent-
ilz de paroles, ainsi que bien le sceurent faire, et
puis presenterent les faucons et les levriers, des-
quelz presens le roy ot grant joye, car il aime
5 chiens et oiseaux, et remercierent grandement le
roy de par le duc de Lancastre et la duchesse, ainsi
que ordonné leur estoit, et dirent ce que ilz de-
voient dire et faire des biaux mulés amblans que
le roy leur avoit envoiez. Le roy respondi à ce, et
10 dist que ce estoit petite chose, et que une autre
fois il enveroient plus grans dons, mais c'estoient
acointances d'amours ainsi que seigneurs, qui se de-
sirent à veoir et à entrecointier, doivent faire l'un
à l'autre pour nourrir plus grande amour. Adont
15 aporta-on vin et espices, et burent les chevaliers
d'Engleterre, et puis prinnrent congié au roy pour
celle heure et retournerent à leurs hostelz, et soup-
perent là celle nuit, ne depuis jusques à l'endemain
ilz ne veirent point le roy, mais à l'endemain ilz
20 disnerent au palais et furent les deux assis le sire
de Pouvins et messire Jehan de Buvrelé à sa table,
et messire Jehan d'Aubrecicourt et messire Jehan
Soustrée disnerent à une autre table avec les ba-
rons du païs qui là estoient. Et là estoit Lauren-
25 cien Fougasse (fol. 127), escuier d'onneur du roy,
qui bien congnoissoit les compaignons et les che-
valiers et escuiers Englois, car il les avoit veus en
cel an assez en Engleterre; si leur faisoit toute la
meilleur chiere comme il povoit, et bien le savoit
30 faire. Le disner que le roy de Portingal donna ce
jour aux chevaliers d'Engleterre fut bel et long, et
bien servy. Quant ce vint après disner et on fu
trait en chambre de parement, les chevaliers d'En-

gleterre commencierent à parler au roy et à deux contes de Portingal qui là estoient, le conte d'Angouse et le conte de Navarre, et dirent : « Sire roy, avecques toutes recommandacions que monseigneur le duc de Lancastre vous peut et veult 5 faire, il nous chargea au partir que nous vous disions que il vous verroit volentiers, et monseigneur considere les grans travaulx que lui et ses gens ont eu à cy venir, tant par mer comme par terre, et les traitiés qui se sont entamez par le 10 moyen de ses hommes et des vostres, il y a moult bien cause. » — « En nom Dieu », respondi le roy de Portingal, « vous parlez bien, et se il a desir de moy veoir, aussi ai-ge lui, car mes gens se loent grandement de lui et de son acointance. Si nous 15 verrons temprement, et y metterons ordonnance où ce sera. » — « Monseigneur », respondirent les greigneurs de son conseil, « autrefois le vous avons-nous remonstré, et ce seroit bon, car jusques à tant que vous vous serez veus et entre acointiez, 20 ne povez-vous avoir parfaite amour ne congnoissance l'un à l'autre, car l'antise fait l'amour. Et quant vous serez l'un devant l'autre et vostre conseil aussi, lors aurez-vous advis et consideracion comment vous vous chevirez de vostre guerre en- 25 contre vostre adversaire de Castille ; car sachiez, monseigneur, que le duc de Lancastre et ceulx qui sont venus en sa compaignie et yssus hors d'Engleterre pour lui servir, ne sont pas venus pour reposer ne sejourner, mais pour faire une bonne 30 guerre. » — « Nous l'entendons ainsi », respondi le roy, « et nous avons dit tout ce qui se fera. » Après ces devises et paroles, ilz entrerent par bonne or-

donnance et arrée en autres gengles, et furent ces chevaliers d'Engleterre avec le roy de Portingal deux jours en grans reviaulx et esbatemens, et leur firent le roy et les chevaliers de Portingal qui
5 là estoient toute la meilleur chiere qu'ilz peurent. Au tiers jour, ilz prinrent congïé et se departirent du roy et se mistrent arriere au chemin du retour et chevauchierent toute la frontiere de Galice, ainsi comme ilz estoient venus, et retournerent en la ville
10 de Saint Jaques, où le duc de Lancastre et la duchesse et les dames les attendoient. Si compterent au duc et à la duchesse comment ilz avoient esté du roy de Portingal doucement recueilliez et aussi comment il avoit respondu, et que dedens briefz
15 jours son conseil venroit là et aroient les deux conseilz ensamble advis de toutes choses et que le roy se tenoit à Coïmbres.

Ne demora guaires de temps depuis que le roy de Portingal envoya de son conseil devers le duc de
20 Lancastre, telz que messire Jehan Ferrant Percok et autres à Saint Jaques. Eulx venus, ilz distrent au duc comment le roy de Portingal estoit parti de Coïmbres et venu en la cité du Port, et attenderoit là le duc ou environ à l'entrée de son país
25 pour parlementer ensamble. De ces nouvelles fu le duc de Lancastre tout resjoy et fist bonne chiere aux chevaliers, et leur dist que temprement il se departiroit de Saint Jaques, si trestost comme la duchesse sa femme seroit guairie de une petite foiblesce et de douleur de chief, qui à la fois la tenoit,
30 et leur dist que, se ce n'eust esté, il se fust ores reparti de là et mis au chemin en approchant Portingal. Les chevaliers s'en contenterent et, quant

ilz eurent esté ung jour avec le duc, ilz s'en departirent, et retournerent arriere au Port, et trouverent le roy ; si recorderent leur messaige. Le roy de Portingal, qui moult desiroit à veoir le duc de Lancastre pour les grans vaillances de luy et pour 5 tant aussi que il en pensoit à grandement mieulx valoir, manda l'archevesque de Bragues et l'evesque de Luseebonne et tous les plus saiges prelas de son royaume, pour avoir d'encosté lui et pour plus honnorer le duc de Lancastre, car ja 10 estoient traitiez entamez, que il auroit sa fille en mariage, mademoiselle Philippe, qui fille fu à la duchesse Blanche de Lancastre ; et pour ces recuillotes mieulx et plus honnorablement acomplir, il fist faire très grans pourveances en la cité du 15 Port et par toutes les villes, là où il pensoit que le duc de Lancastre passeroit et se logeroit. Ainsi s'aprochoient ces besongnes. La duchesse de Lancastre avoit grant desir que le mariage se fesist du roy de Portingal et de la fille du duc de Lancastre, 20 car bien savoit que par ce mariage les aliances se feroient moult grandes et en seroient plus fors, et leur ennemi de Castille plus foible ; car bien avoit la diete damme intencion et esperance que, avant son retour, ilz conquerroient tout le païs de Cas- 25 tille et n'y avoit pour le conquerre que une journée de bataille. Si enhortoit la damme à son mary le duc ce qu'elle povoit et li conseilloit l'alianee et le mariage de sa fille au roy de (fol. 128) Portingal. Le duc¹ ne respondoit pas à sa femme toute sa 30 pensee, car il ne savoit pas encores qu'il en feroit jusques à tant qu'il auroit veu ce roy, la maniere

1. Ms. : roy.

et ordonnance de lui. Et encores y presumoit le due ung grant article pour tant que ce roy de Portingal estoit bastard et avoit esté sous la forme et ordonnance de estre religieux ; si recordoit en soy
5 mesmes tout ce. Voir est que il estoit bien informé que ce roy de Portingal estoit aux armes et en toutes choses ung moult saige et vaillant homme.

§ 110. Le roy Jehan de Castille pour le temps se
10 tenoit au Val d'Olif, une bonne cité et grosse, et avoit dalez lui messire Olivier de Claiequin et pluseurs chevaliers de France, car en eulx il avoit plus parfaicte affection d'amour et de conseil en toutes ses besongnes que il n'avoit en ceulx de son
15 païs, et se doubtoit grandement le dit roy que, quant le duc de Lancastre chevaucheroit et entreiroit a puissance en Galice, que le païs legierement et à petit de fait ne se retourneroit et renderoit à lui. Si en parloit à la fois sur fourme de conseil aux
20 chevaliers de France et les chevaliers, qui saiges et usez d'armes estoient, en respondoient selonc leur advis, et disoient bien voirement que la puissance des Englois croisteroit moult se le roy de Portingal s'alloit avecques lui ; mais tant y avoit de remede
25 que tous les barons et les bonnes villes de Portingal n'estoient pas à ung, mais en tourble et en diferent, et ne le tenoient pas toutes gens à roy, par laquelle cause et incidence leur emprise en estoit plus doubtable : « Et d'autre part, Sire, du costé
30 de France vous devez savoir que les oncles du roy nostre sire, monseigneur de Berry, et monseigneur de Bourgoingne, et monseigneur de Bourbon, qui sont saiges princes et ont tout le gouvernement du

royaume, à ces besongnes ne doivent grandement entendre et pourveir, et en oïent et ont plus souvent vraies nouvelles de tout leur convenant que nous n'avons, qui cy nous tenons et logons. Et est l'armée de mer qui s'apareille à l'Escluse si grande 5 et si grosse, faitte pour aler en Engleterre et mise sus tout pour rompre le pourpos du duc de Lancastre ; car sachiez que le duc a en celle saison trait et mis hors d'Engleterre toute la fleur des bonnes gens d'armes d'Engleterre, de quoy le demorant du païs en est plus foible. Et aussi tous- 10 jours vous viennent et croissent gens et vous venront de tous lez, de Navarre, d'Aragon, de Cathelonne, de Berne et de Gascongne. Il ne vous fault fors que regarder comment, ne où vous prendrez 15 et aurez la finance pour paier les souldoiers, gens d'armes et compaignons qui vous venront servir de grant coraige de tous païs, car qui bien paie au jour d'uy il a les hommes ; ne veez-vous et oez dire comment le conte de Foeis est grandement 20 agracié par ses dons et par ses largescs et se fait si renommer et doubter de tous lez, que nul ne l'ose assaillir ? » Ainsi estoit et sur le mieulx conforté le roy Jehan de Castille des barons et chevaliers du royaume de France. 25

Se les nouvelles estoient grandes ens es royaumes et païs voisins de Castille, aussi estoient-elles en loingtaines villes et marches. Le roy de Grenade, quoyque il ne soit pas de nostre loy, se doubtoit grandement de l'armée du duc de Lan- 30 castre et du roy de Portingal et des aliances que ilz devoient faire et avoir ensamble, que ou tamps avenir les flamesches qui de ce feu pourroient

naistre ne retournassent sur luy et sur son royaume, et ot conseil ledit roy de Grenade pour le meilleur et le plus seur que il auroit certains traitiez et acords au roy Jehan de Castille, car ce
5 roy doubtoit trop plus les Englois et les Portingalois que il ne faisoit les Espaignolz. Si envoya sur fourme de paix et d'amours grans messaigés ambassadeurs devers le roy de Castille, telz que le Postal de Gilbatas et Mansion d'Albatas et autres,
10 et vinrent ceulx sur sauf-conduit au Val d'Olif parler au roy de Castille de par le roy de Grenade. On les vey et oy volentiers parler, puisque ilz ne voloient que tout bien et affection, confort et aide au roy de Castille de par le roy de Grenade, pour
15 tant que leurs deux royaumes marchissent ensemble. Le roy de Castille, avant que il leur fisist nulle responce, eut conseil quelle chose en estoit bonne à faire, et ne voloit riens passer ne acorder sans le sceu et advis des barons de France, qui là
20 estoient, lesquelx chevaliers de France, considéré bien toutes les besongnes de Castille, conseillierent au roy que ces ambaxadeurs de Grenade fussent respondus sur la fourme que je vous diray. Ce fu que le roy de Grenade tenist les frontieres de son
25 pays closes et les pors de mer, et n'eust aux Portingalois ne Englois nulles aliances, ne nul n'en recueillast en son país. Ces ambassadeurs de Grenade qui estoient fors, et bien le monstroient par lettres patentes de leur roy et de son conseil, de
30 acorder et apporter outre tout ce que ilz feroient pour le meilleur, sur la fourme pour quoy ilz estoient venus en Castille, l'acorderent et seclerent, et puis, tout ce fait, ilz retournèrent arriere en Gre-

nade. Il me fu dit en ce temps que je fus ou pays de Berne et faisans enqueste de ces (fol. 129) besongnes dessus dictes et à venir, en l'ostel du gentil conte Gaston de Foeis, que le roy de Grenade avoit envoié au roy de Castille, par la confirmacion des 5 traitiés dessus nommez et pour aidier à ses besongnes et à poursieuvir la guerre contre les Englois et Portingalois, six sommiers chargiez d'or et d'argent ; mais on ne me sceut pas à dire se ce estoit par don ou par prest, comment que la chose 10 alast, toutefois le roy Jehan de Castille les ot, dont il fut grandement renforcié, et en furent les chevaliers et escuiers de France, qui venus l'estoient servir, paieiz pour ung temps, avant que les autres finances furent venues, dont messire Guillaume 15 de Lignac et messire Gaultier de Pasac furent tous resjoys, car ilz en eurent bien et largement leur part.

Ainsi, en ceste saison, se appareilloient guerres de tous costez et voloient bien les François que 20 les nouvelles feussent sceues et publiées partout, comment ilz avoient grant affection d'entrer par mer et par le voiage de l'Escluse qui oultre mesure de grandeur s'apareilloit ens ou royaume d'Engleterre. A paines en ce temps en Flandres, 25 en Braibant, en Hollande, en Haynnau et en Picardie, on ne parloit d'autre chose que de ce voyage et mançoient les François trop grandement les Englois en Engleterre, et disoient en leurs hostelz : « Il nous appert une noble et bonne sai- 30 son ; nous destruirons Engleterre, elle ne porra nullement durer ne resister à l'encontre de nous. Le temps est venu que nous serons grandement

vengiez des cruelz fais et offenses que ilz ont fait
en France. Nous ravirons l'or, l'argent et les ri-
chesses que du temps passé ilz ont porté de
France en Engleterre, et encores, avec tout ce, ilz
5 seront contournez en captivoison et toute leur
terre arse et destruite sans recouvrer ; car, lorsque
nous entrerons dedens à l'un des lez, les Escocois
y entreront d'autre part ; si ne saront les Englois
auquel lez entendre. » Ainsi estoient maneciez les
10 Englois par les François et donnoient grant mar-
chié et monstroient par leurs paroles que tout feust
à eulx, mais les Englois, les pluseurs, n'en faisoient
compte. Et tous ces appareilz et l'esclande qui
s'en faisoit estoit pour retraire hors le duc de Lan-
15 castre et sa route du royaume de Castille.

§ 111. Nous nous souffrerons à parler de ces
besongnes et parlerons du duc de Lancastre et du
roy Jehan de Portingal et de leurs acointances et
20 alliances et comment ilz se mistrent ensamble.
Quant le terme vint que le duc deust partir de
Saint Jaques, il ordonna à demourer son mares-
chal et ses gens à Saint Jaques, excepté iiii^e. lances
et vi^e. archers qui furent ordonnez de chevauchier
25 avec lui. Si se departi le duc et messire Jehan
de Hollande, connestable de l'ost, en sa compai-
gnie, et plus de l. barons et chevaliers, et chevauchierent
toute la frontiere de Galice et approchierent Portingal.
Le roy de Portingal, qui se
30 tenoit au Port, si tost comme il sceut que le duc
approchoit son pays, il se departi du Port à plus
de xiii^e. chevaux, et s'en vint à une grosse ville com-
poste sur le departement de son royaume, laquelle

on appelle Acousson, et le duc de Lancastre s'en vint à une autre ville, la derraine de Galice acoles, laquelle on appelle Margasse. Entre Acousson et Margasse a une riviere et ungs biaux prés et grans plains et ung pont, le quel on dit ou païs le pont de 5 More. Ung joedi au matin, s'entrecontrerent à ce pont entre les deux royaumes le roy de Portingal et le duc de Lancastre, et toutes leurs gens. Là furent les acointances grandes et belles, et avoit-on sur les champs fait fueillies et logeis grans et plan- 10 tureux de la partie au roy de Portingal ; et là disna le duc de Lancastre avec le roy, lequel disner fu très bel et bien ordonné de toutes choses. Et sistrent à la table du roy le duc, deux evesques, et l'arcevesque de Barges, et au dessoubz messire 15 Jehan de Hollande, et aux autres tables tous les chevaliers du duc. Ce disner fait, qui fu durement long, quant on ot l'aue, ilz se leverent et entrerent en chambre de parement, et là le roy et le duc parlerent ensamble et eurent colacion sur leurs 20 besongnes et sur leur guerre. Si fu aresté pour l'iver et les nuis qui sont longues et froides, le roy de Portingal se tenroit au Port, et le duc de Lancastre en la ville de Saint Jaques, et laieroient guerroyer leurs gens et leurs mareschaulx ; et tan- 25 tost le mois de fevrier passé, ilz metteroient ensamble leurs gens et chevaucheroient en propre personne avec eulx, et yroient querant la bataille si avant comme ilz porroient. Quant ceste chose fu arestée et de tous poins acordée, le conseil du roy 30 de Portingal entamerent les traitiés du mariage pour avoir à leur roy femme, car bien estoit heure. Si en fu prié et demandé le duc de Lancastre par

les prelas et les haulx barons de Portingal. Le roy
(sic) prist detrianche à respondre de ceste matiere
jusques à l'endemain, car ja estoit-il ordonné que
il devoit disner avecques le roy. Ceste parole leur
5 soufflist bien ; si firent aporter vin et espices, et en
prirent les seigneurs et puis congié, et retour-
nerent en leurs logeis. Le venredi ilz furent en-
samble au pont de More, et là disnerent, et ne
peurent toutes leurs besongnes estre touchées ne
10 achevées (fol. 130), et reprinrent jour à estre en-
samble en ce mesmes lieu au samedi, et fu ordonné
que le duc de Lancastre donroit à disner au roy de
Portingal et aux Portingalois. Si prinrent ce ven-
redi congié sur cel estat l'un de l'autre, et retour-
15 nerent les Englois à Margasse, et les Portingalois
à Cousson, chascun à sa chascune.

Le samedi après messe monterent derechief le
roy et le duc, et s'en revinrent au pont de More, où
les autres jours ilz avoient esté en grant arroy et
20 en grand estat, et donna ce jour le disner le duc de
Lancastre au roy et aux Portingalois, et estoit en
l'ostel du duc sales et chambres toutes parées de
l'armoirie et des draps de haulte lice et de brodure
du duc aussi richement et aussi haultement que
25 dont que il fust à Londres ou en ung de ses hostels
en Engleterre, et prisierent les Portingalois grande-
ment cel estat. Et fu l'assise du disner : il y eut
trois evesques et ung arcevesque à la haulte table,
l'evesque de Luscebonne, l'evesque du Port,
30 l'evesque d'Evre et l'arcevesque de Bragues, et le
roy de Portingal ou milieu de la table, et le duc de
Lancastre ung petit ensus de luy, et dessoubz le
duc, le conte de Navarre et le conte d'Angouse de

Portingal. A l'autre table seoit ou chief le maistre de Vis, et puis le grant maistre de Saint Jaques en Portingal, et le grant maistre de Saint Jehan et puis Dieu Galopes Percok, Jehan Ferrant Percok, le Pouvasse de Cogne, Vasse Martin de Cogne, le 5 Podich de Dasevede, Vasse Martin de Merlo, Gousse Salvasse de Merlo ; telle estoit l'assise de la seconde table et tous haulz barons de Portingal. A la tierce table seoient et tout premier l'abbé de La Cabasse de Juberote, et l'abbé de Saint 10 Pierre et Saint Pol de Coïmbres, l'abbé de Sainte Maxense de Vie, et puis messire Alve Perriere, mareschal du royaume de Portingal, Jehan Radinghes Perriere et Jehan James de Salves, Jehan Radigho de Sar, Mondrese Radighos de Val Cous- 15 siaux, Rey Mendighes de Val Coussiau, et ung chevalier de Navarre, qui estoit là envoié de par le roy de Navarre, qui s'apelloit messire Ferrant de Marande. Et aux autres tables, chevaliers et escuiers de Portingal, car oncques Englois ne sist à 20 table ce jour en sale où le grant disner fu, mais servoient tous chevaliers et escuiers d'Engleterre et asseoit à la table du roy messire Jehan de Hollande, et servy ce jour de vin devant le roy de Portingal Galop Ferrant Percok, Portingalois, et 25 devant le duc de Lancastre du vin aussi Thiery de Sommain de Haynnau. Ce disner fu grant et bel et bien estouffé de toutes choses, et y ot là grant foison de menestrelz qui firent leur mestier. Si leur donna le duc cent nobles et aux heraulx 30 autant, dont ilz erioient largesse à plaine gueule. Après ce disner et toutes les choses acomplies, les seigneurs prinrent congé amiablement l'un à

l'autre, le duc au roy et le roy au duc, et se contentèrent grandement de ceste asssemblée, et tenoient toutes leurs choses et ordonnances dessus dictes pour si fermes et pour si arrestées, que plus
5 ilz n'en parloient. Si se departirent l'un de l'autre sur le tart et prinrent à celle fois congïé finale jusques à une autre fois que ilz se verroient. Le roy parti et le duc d'autre part, vous veissiez varlez ensonniez de descendre draps et de tourser, et
10 ne cesserent toute la nuit, et le dimenche on mist tout à voiture et se departi le roy de Portingal de Acousson et retourna vers le Port, et le duc aussi de Margasse et prist le chemin de Galice. Si le convoia a c. lances de Portingal le conte de Navare, et
15 le mena tant que il fu hors de tous perilz, et puis print congïé le conte, et retourna arriere en Portingal, et le duc s'en vint à Saint Jaques en Galice.

Moult desiroit la duchesse de Lancastre la revenue du duc son mary et seigneur, pour savoir
20 toutes nouvelles, et comment les acointances se seront portées. Si fu le duc le bien venu à son retour ; ce fu rayson. La dame li demanda du roy de Portingal quelle chose il lui en sambloit. « Par ma foy, damme », dist le duc, « il est gracieux
25 homs et a bien corps, maniere et ordonnance de vaillant homme et est mon espoir que il regnera en puissance, car il est amé de ses gens et dient que ilz n'eurent, passé a cent ans, roy qui si bien leur cheist en cuer ne en grace, et n'a encores d'eage que
30 xxvi. ans. Il est fort chevalier et dur selon la nature portingaloise, et est bien taillié de corps et de membres pour porter et souffrir paine. » — « Et des mariages », dist la dame, « comment en va? » —

« Damme », dist le duc, « je luy ay accordé l'une de mes filles. » — « Laquelle? », dist la damme. Dist le duc : « Je ly mis à choisir ou de Katherine ou de Philippe. Il m'en sceut bon gré, toute fois il est arrêté sur Philippe. » — « Il a rayson », dist la duchesse, « car ma fille Katherine est encore trop jone pour luy. » Ainsi en telles paroles le duc et la duchesse passerent le jour et aussi le temps ; faire le convenoit, car l'iver approchoit. En ce pays de Galice ne en Portingal on ne scet que c'est d'iver ; tousjours y fait-il chault, et meurissent les grains nouveiaux telz que plusieurs fruis y sont en mars : feves, pois et serises, et les nouvelles herbes toutes grandes en février. On y vendenge devant la Saint Jehan ; en pluseurs lieux, à la Saint Jehan-Baptiste, tout y est passé. 5 10 15

§ 112. (fol. 131). Combien que le duc de Lancastre sejourast en la ville de Saint Jaques en Galice et la duchesse et leurs enfans, ne sejournoient pas pour ce leurs gens, mais chevauchoient souvent sur le païs de Galice en conquérant villes et chasteaulx. Desquelles conquès que ilz firent en celle saison et comment ce furent fais, je vous en recorderay la verité et les noms de toutes les villes qu'ilz prinrent, car je en fus enfourmé justement par chevaliers et escuiers d'Engleterre et de Portingal qui furent à tous les conquestes et par especial du gentil chevalier de Portingal dont j'ay traité cy dessus, lequel doucement et amiablement à Meldebourch en Zellande, sur son voyage de Puce, où il aloit en celle saison, m'en infourma. Le chevalier, je le vous ay nommé et 20 25 30

encore le vous nommeray-je, on le nomme messire Ferrant Percok. Or dist l'istoire, ainsi que messire Thomas Moriau, mareschal de l'ost du duc, quant le duc de Lancastre fu retourné de la frontiere de
5 Portingal et du pont de More et revenu en la ville de Saint Jaques, il dist que il ne vouloit pas sejourner, puisque il estoit en terre de conquest, mais chevaucheroit et feroit exploit d'armes et emploieroit les compaignons, lesquelz avoient
10 aussi grant desir de chevauchier. Si fist son mandement et dist que il voloit entrer en Galice plus avant encores que il n'avoit esté, et n'y lairoit ville ne chastel que il ne mesist en l'obeissance du duc. Et se departi ung jour de la ville de Saint
15 Jaques bien a vi^e. lances et xii^e. archiers et prist le chemin de une bonne ville en Galice qui s'apelle Pontevrede, qui leur estoit rebelle et fist tant que il y vint et toutes ses routes. Ceulx de Pontevrede estoient bien signifiez de la venue des Englois, car
20 tout le plat païs finoit devant eulx es bonnes villes. Si estoient en conseil pour savoir comment ilz se maintentroient, se ilz se deffenderoient tant comme ilz pourroient durer ou se ilz se renderoient, et n'estoient pas bien d'acord ensamble. Le menu peuple
25 vouloit que on se rendesist ; le baillieu, qui avoit la ville en garde et qui là avoit esté envoié et commis de par le roi de Castille et son conseil, et les riches hommes voloient que on se tenist et que de si tost rendre il n'y povoit avoir prouffit ne hon-
30 neur. Encores estoient-ilz en la place en parlement ensamble quant la guete qui estoit en la garde sonna et donna à entendre que les Englois approchoient fort. Lors se desrompi leur parlement, et

crioient tous : « Aux deffenses, aux deffenses. » Là veissiez ces gens ensonniez de courir sur les murs et de y porter bans et pierres, dardes et gavelos, et monstroient bien que ilz se deffenderoient de grant volenté, et que pas si legierement ne se renderoient. 5

Quant le mareschal du duc et ses gens furent tous venus devant Pontevrede, si mistrent pié à terre, et baillierent les chevaulx à leurs varlez, et puis ordonnerent leurs livrées pour assaillir, et se 10 rengierent archiers tous sur les dos et crestes des fossez autour de la ville, chascun les arcs tendus et appareilliez pour traire ; et gens d'armes bien paveschiez et armez de toutes pieces entrèrent ens es fossez. Lors sonna la trompette du mareschal pour as- 15 saillir ; dont commancierent-ilz à entrer en euvre, et ceulx qui estoient ens es fossez à ramper contre-mont, portans piles en leurs mains ou bastons de fer, dont ilz s'apoyoient pour piquer et empirer les murs. Là estoient les hommes de la ville amont 20 qui leur jettoient à leur pover sur leurs testes pierres et cailloux et les grevoient grandement, et eussent encores plus fait se les archiers qui estoient sur les fossez ne feussent, mais ils traioient si onniement que nul ne faisoit à monstrier aux murs, 25 et en navrerent et blecierent pluseurs de ceulx de dedens ; et par especial le baillieu de la ville fu feru de une saiette qui li perça le bacinet et la teste aussi, et le convint partir de sa deffense et porter à l'ostel. Les menues gens de la ville n'en furent pas cour- 30 rouciez pour tant que il avoit avant l'assault desconseillié au rendre la ville ; pour ce ne fu pas la ville prise, se il fu navré, mais furent plus aigres et

plus songneux du deffendre que ilz n'avoient esté en devant, et bien leur besongnoit. Ainsi dura l'assault jusques à la nuit que on sonna la retraite. Si en y ot de blechiez de une part et d'autre. Les Englois partirent de l'assault et s'en retournerent à leurs logeis, et avoient bien intencion que à l'endemain ilz retourneroient à l'assault, et ne lairoient point la ville, si seroit prise ou rendue. Celle nuit se conseillierent ceulx de Pontevrede ensamble et
10 distrent : « Nous sommes folles gens qui nous faisons blecier et navrer ainsi pour nient ; que ne faisons-nous ainsi que ceulx de Rendelles et de Villelopes ont fait, et autant bien ceulx de Calongne, excepté le chastel ; ilz se sont rendus au duc
15 de Lancastre et à madamme Constance, fille qui fu au roy dan Pietre, par condition telle que, se les bonnes villes d'Espaigne se rendent, ilz se rendront aussi, dont ilz ont fait le mieulx, car ilz demeurent en paix. » — « En nom (fol 132) Dieu »,
20 distrent les autres, « nous volons ainsi faire, mais le baillieu le nous desconseilla ; or en a-il eu son paiement, car grant aventure sera se il n'en meurt de la navreure que il a en la teste. » — « Or alons parler à luy », distrent les autres qui là estoient,
25 « et li demandons quelle chose seroit bonne à faire maintenant, car pour certain nous aurons demain le retour des Englois, ne point ne nous laisseront ; ou ilz nous aront par force ou par amours. »

A ce conseil se tinrent ceulx de Pontevrede et
30 s'en vinrent jusques à XII. hommes des plus notables de la ville en la maison du baillieu, et me semble que on le nommoit Dyoncale de Lyon. Ilz le trouverent couchié sur une couche emmi sa mai-

son, et l'avoit-on tantost appareillié de la navreuse que il avoit eue, et pour tant que la chose estoit nouvelle, elle ne lui faisoit point grant mal et fist bonne chiere à ceulx que il congnoissoit et qui veoir venus l'estoient, et leur demanda de l'assault comment il avoit esté perseveré. Ils distrent : « Assez bien, Dieu mercy, excepté de vous ; nous n'y avons point pris de dommage ; mais de matin vient le fort, car nous sommes tous confortez que nous arons l'assault et nous ne sommes pas gens de deffense, fors que simples gens qui ne savons que ce monte. Si venons à vous à conseil pour savoir quelle chose nous ferons ; ces Englois nous manacent durement fort que, se nous sommes pris par force, ilz nous metteront sans mercy à l'espée et perderons le nostre davan- taige. » — « En nom Dieu », respondi Dioncale de Lyon, « vous ne povez jamais avoir blasme de vous rendre, mais traitiez envers eulx sagement et faites, se vous poez, que ilz ne soient pas seigneurs de main mise de ceste ville. Dictes leur que vous vous mettez volontiers en l'obeissance du duc de Lancastre et de madamme, ainsi comme ceulx de la ville de La Calongne ont fait, car oncques Englois n'entra en la ville. Ilz leur ont bien envoyé au dehors des pourveances pour leurs deniers prendre et paier ; ainsi ferez-vous, se vous m'en creez, se faire le poez. Je croy que ilz prendront volentiers l'obeissance, car il y a encores biaucop de villes à conquerir en Galice ; si s'en passeront legierement. » « Vous dictes bien », respondirent-ilz, « nous le ferons ainsi, puisque vous le nous conseillicz. »

A ce conseil se sont tenus ceulx qui là estoient

venus, et passerent la nuit au mieulx qu'ilz
peurent. Quant ce vint au matin, ainsi comme au
soleil levant, ilz eurent ordonnez hommes que ilz
mistrent hors de leur ville, qui estoient infourmez
5 et chargez de porter et faire les traitiez au mares-
chal. Ces hommes estoient sept et n'estoient pas
trop bien vestus, mais moult mal, nuds piez et
nuds chiefs, mais bien savoient parler ; et s'en-
vinrent tous sept en cel estat devers le logeis dudit
10 mareschal, qui ja s'ordonnoit pour retourner à
l'assault. On li amena ces hommes devant lui, les-
quelz se mistrent à genolz en sa presence et
distrent en leur langaige espaignol : « Monseigneur,
nous sommes envoiez devers vous de par ceulx de
15 Pontevrede, qui dient ainsi et nous pour eulx, que
volentiers ilz se metteroient en vostre obeissance,
c'est à entendre de monseigneur de Lancastre et
de madamme, en la fourme et maniere que ceulx
de la ville de La Calongne ont fait. Des biens et des
20 pourveances de la ville avez-vous assez pour voz
deniers courtoisement prendre et courtoisement
paier ce que les choses vaudront à la journée? Et
est l'intencion de ceulx qui cy nous envoient que
vous ne les presserez ne efforcerez plus avant, ne
25 vous ne homme de par vous n'y entrera à main
armée, mais se vous et aucun de vous y volez venir
tout simplement, vous serez les bien venus. » Le
mareschal avoit dalez lui ung Englois qui bien
savait entendre le galicien ; si lui disoit en englois
30 toutes les paroles si comme ceulx les disoient. Le
mareschal estoit brief ; si fu tantost conseillé de
respondre et dist : « Retournez à la ville et faictes
venir aux barrieres parler à moy ceulx qui cy vous

envoient. Je leur donne asseurance ce jour toute
jour, et demain, se nous ne sommes d'acord,
jusques à soleil levant. » — Ils respondirent : « Dieu
y ait part. » Lors se departirent-ilz du mareschal
et l'enclinerent au partir et retournerent devers 5
la ville de Pontevrede, et trouverent aux barrieres
la greigneur partie de ceulx de la ville, ausquelz ilz
firent tantost responce et relation de leur ambasa-
derie, car ilz en furent demandez. Ilz dirent : « Tan-
tost venra le mareschal, se vous n'estes gens assez, 10
si assemblez ceulx que vous vouldrez avoir. » —
« Dieu y ait part », dirent-ilz. Aussi firent tous les
hommes notables de la ville là assamblar. Or est
venu messire Thomas Morel et en sa route espoir
xi. lances ; pour l'eure n'en y avoit plus. Il des- 15
cendi, aussi firent tous les autres, devant la bar-
riere et puis parla et dist ainsi :

« Entre vous, hommes de Pontevrede, vous nous
avez envoyé sept de voz hommes et croy bien de
ma partie que vous y adjoustez foy. Ilz ont dit 20
ainsi que volentiers vous recongnoisterez à sei-
gneur et à damme monseigneur de Lancastre et
madamme, en fourme et maniere que ceulx de
La Calongne ont fait. Mais vous ne (fol. 133) volez
avoir autre gouverneur que de vous mesines. Or 25
me dictes, je vous pry, quelle seignorie y aroit Mon-
seigneur, se il n'avoit là dedens gens de par luy ;
quant vous voudriez vous seriez à lui, et quant
vous voudriez non ; sachiez que c'est l'intencion
de moy et des mes compaignons que je vous ordon- 30
neray ung bon cappitaine loyál et preud'omme, qui
vous gouvernera et gardera et tenra et fera jus-
tice à tous, et seront hors mis et planez tous les offi-

ciers du roy de Castille, et se ce vous ne volez faire, respondez-moy ; nous sommes avisez et conseil-
liez quelle chose nous devons faire. » Adont deman-
derent-ilz un petit de conseil, et se conseillierent,
5 et puis parlerent et distrent : « Monseigneur, nous
nous confions grandement en vous et en voz pa-
roles, mais nous doubtons les pillars, car nous
avons esté tant batus de telz gens du temps passé,
quant messire Bertrand de Claiequin et les Bretons
10 vinrent premierement en ce pays, que ilz ne nous
laissierent riens, et pour ce les resongnons-nous. »
— « Nennil », respondi messire Thomas ; « ja pil-
lard n'entrera en vostre ville, ne vous n'y perderez
riens de par nous. Nous ne demandons que
15 l'obeissance. »

A ces paroles furent-ilz d'acord et entrèrent le
mareschal et les Englois qui là estoient tout doul-
cement en la ville, et l'ost se tint toute quoe à leur
logeis. On leur envoya xxiiii. sommades de bon
20 vin, et autant de pain, et xii. bacons et grant
plenté de poulaille pour les seigneurs, et le mares-
chal demora ce jour en la ville, et y mist et fist
officiers de par le duc de Lancastre, et y ordonna
ung Galicien, homme de bien, à cappitaine, lequel
25 avoit esté tousjours en Engleterre avecques ma-
damme Constance, la duchesse, et duquel ceulx de
Pontevrede se contenterent grandement, et de-
mora là le mareschal toute la nuit et à l'endemain,
après boire, il retourna en l'ost.

30

§ 113. Or eurent-ilz conseil que ilz se trairoient
devant une autre ville qui leur estoit rebelle aussi,
à six lieues de là, ou país de Galice, laquelle on

appelloit Digho. Si s'arouterent et mistrent au chemin et firent tant que ce jour ilz envoierent devant, quant ilz furent à deux lieues près, que ilz se vouldissent rendre ainsi que ceulx de Rondelles, de Villelopes et de Pontevrede estoient rendus, ou 5 ilz aroient au matin l'assault. Ceulx de Digho ne firent compte de ces manaces, et distrent que autre fois les avoit-on assaillis, mais on n'y avoit riens conquesté.

Quant la response fu faite au mareschal, si dist : 10
« Et par saint George, ilz seront assaillis de grant façon. Les villains sont-ilz si orgueilleux que ilz ont ainsi respondu? » Ils passerent la nuit et se tinrent tous aises de ce qu'ilz avoient : des pourveances avoient-ilz assez qui les sieuvoient, et se 15 logierent en une belle prée au long de une petite riviere qui venoit d'amont de fonteins entre montaignes. A l'endemain, à soleil levant, ilz se deslogierent et se mistrent au chemin. Ja estoit tierce quant ilz vinrent devant celle ville de Digho ; ilz 20 mistrent tous pié à terre et burent un cop, et puis s'ordonnerent pour assaillir, et ceulx de dedens à eulx deffendre. La ville de Digho n'est pas grande, mais elle est forte assez, et croy bien que s'il y eust eu garnison de gens d'armes, chevaliers et escuiers, 25 qui par advis l'eussent sceu garder et deffendre, les Englois ne l'eussent pas eue si legierement comme ilz l'eurent, car si tost que ceulx de Digho se veirent assaillis et ilz sentirent ces saietes de ces archiers d'Engleterre, et ilz veirent que plu- 30 seurs des leurs estoient navrez et bleciez, et ne savoient dont les cops venoient, car ilz estoient tous mal armez, ilz s'esbaïrent de eulx-mesmes et

distrent : « Pourquoi nous faisons-nous occire ne meshaignier pour le roy de Castille, otretant nous vault à seigneur le duc de Lancastre, quant il a à femme la fille qui fu au roy dam Pietre que le filz
5 au roy Henry. Bien savons et bien le veons que se nous sommes pris par force, nous serons tous mors et le nostre sera tout perdu et si ne veons confort de nul costé. Il y a environ ung mois que nous envoiasmes devers le roy de Castille à Burges en Es-
10 paigne, et li fu remonstré et à son conseil le peril où nous estions, et bien savions que nous ariens les Englois, si comme nous avons ores. Le roy en parla à ces chevaliers de France qui sont en Espaigne dalez lui, mais ilz n'ont point eu conseil
15 que nul venist par deçà en garnison, ne otant bien en tout le païs de Galice ; à ce que le roy d'Espaigne monstre, il a aussi chier que il soit perdus que gaignié. Il respondi à ces gens qui là estoient envoiez : « Alez et retournez, et faites du mieulx
20 que vous poez. » — « C'est bien donné à entendre que nous ne nous façons pas occire ne prendre à force. » A ces mots, vinrent aucuns hommes de la ville à la porte et monterent hault à une fenestre et firent signe que ilz voloient parler et traitier.
25 Ilz furent oys ; le mareschal vint là et demanda que ilz voloient. Ilz respondirent : « Mareschal, faites cesser l'assault, nous nous renderons à vous ou nom de Monseigneur de Lancastre et de madamme Constance, en la fourme et maniere
30 comme les autres villes de Galice ont fait et feront. Et se pourveances volez avoir de nostre ville, vous en arez cour-(fol. 134)-toisement pour vous rafreschir ; mais à main armée, nul n'i entrera ; c'est le

traitié que nous volons dire et faire. » Le mareschal fu conseillié de respondre et dist : « Je vous acorde bien à tenir ce que vous demandez, mais je vous ordonneray ung bon capitaine qui vous gardera et conseillera, se il vous besongne. » Ilz respondirent encores : « Le volons nous bien. » 5 Ainsi furent-ilz d'acord et cessa l'assault, et se retrairent toutes gens ung petit en sus, et se alerent desarmez dessoubz biaux oliviers qui là estoient, mais le mareschal et messire Yon Filvarin, le sire de Talbot, messire Jehan Abuvrelé, le sire de Povuns, messire Jehan d'Aubrecicourt et aucuns chevaliers entrèrent en la ville pour eulx rafreschir, et s'i tinrent tout le jour, et ceulx qui estoient dessoubz les oliviers eurent pain et vin et 15 autres biens assez de la ville.

Après le rendaige de la ville de Dighe en Galice et que les seigneurs se furent rafreschis tout à leur aise, car ilz y trouverent bien de quoy, car elle sciet en gras païs, et que ilz eurent ordonné ung 20 cappitaine, ung escuier d'Engleterre qui s'apelloit Thomas Albery, saige homme et vaillant, et laisserent XII. archiers avecques lui, ilz s'emparèrent et s'arouterent et prinrent le chemin en entrant ou païs de Galice, et costiant l'Espaigne et 25 les montaignes de Castille pour venir à une grande ville que on dist ou pays Bayone en la Mayole. Quant ilz la durent approchier, ainsi comme à deux lieues près, ilz se logierent et se tinrent là celle nuit, tant que à l'endemain que ilz se deslogierent et s'en vinrent par bonne ordonnance et en 30 bel aroy, jusques assez près de la ville de Bayone en la Mayole, et se mistrent en deux batailles et

puis envoierent ung herault devant, pour veoir
et savoir que ceulx de Bayone diroient ne fe-
roient, et se ilz venroient à obeissance sans assail-
lir. Le herault n'avoit pas plenté à aller; si vint
5 jusques aux barrieres, et là trouva-il grant plenté
de vila[ins], moult mal armez et com[mença] à par-
ler à eulx, et à faire son messaige, car bien savoit
leur langaige. Le herault estoit de Portingal, et
avoit à nom Coïmbres, et estoit au roy. « Entre
10 vous, hommes de ceste ville », dist-il en bon gali-
cien, « quelle chose avez-vous enpensé à faire.
Vous ferez-vous assaillir, ou vous vous rendrez
doulcement et venrez à obeissance à vostre sei-
gneur et vostre damme, monseigneur et ma-
15 damme de Lancastre. Monseigneur le mareschal
et ses compaignons m'envoient cy pour savoir que
vous en vouldrez faire et tantost response. » Les
hommes de Bayone bouterent lors leurs testes en-
samble et commencierent à murmurer et à parler
20 et à demander l'un à l'autre « Avant que ferons-
nous? nous renderons-nous simplement ou nous
nous deffenderons? » Là, dist ung ancien preu-
d'omme, lequel avoit plus veu que tous les autres,
si savoit des choses assez par experience : « Biaux
25 seigneurs, il convient ici avoir brief conseil; en-
cores nous font les Englois grant courtoisie quant
ils mettent l'assault en souffrance tant que nous
soions conseilliez. Vous veez que confort ne vous
appert de nul costé et que le roy de Castille set
30 bien en quel estat nous sommes et a sceu depuis
que le duc et la duchesse ariverent à La Calongne;
il n'y a riens pourveu [ce que e]st apparant de
pourvoir. Se [nous] nous faisons assaillir, il est

verité que ceste ville est de grant tour et de petite deffense et que nous ne porrons pas par tout entendre. Englois sont soubtilz de guerre et se prendront près de nous gagner pour la cause du pillage, car ilz sont convoiteux ; aussi sont toutes 5 gens d'armes et ceste ville est renommée assez plus riche que elle n'est. Si que je vous conseille et pour le mieulx que nous nous mettons doucement en l'obeissance de monseigneur de Lancastre et de madamme, et ne soions pas si rudes ne si rebelles 10 que nous nous façons perdre davantage, puisque bellement et par moyen nous povons venir à paix ; c'est le conseil que je vous donne. » — « En nom Dieu », respondirent les autres, « nous vous croirons, car vous êtes en Bayone ung homs le non pa- 15 reil et pour qui on doit moult faire et nous vous prions que vous faciés les responses au herault. » — « Volentiers », dist cellui, « mais il fault que il ait de nostre argent ; si nous fera courtoisie et nous portera bonne bouche envers ses seigneurs qui cy 20 l'ont envoyé. »

A tant vint le preud'omme de Bayone, qui monstroït bien à estre homme de grant prudence, et me semble que on l'apelloit sire Cosme de La Mouresque, au herault et li dist : « Herault, vous 25 retournerez devers voz maïstres qui cy vous envoient et leur direz de par nous que nous volons venir doucement et amiablement en l'obeissance de monseigneur de Lancastre et de madamme, aussi en la fourme et maniere que les autres villes 30 de Galice ont fait ou feront. Or alez », dist sire Cosme, « et faittes bien la besongne et nous vous donrons xx. florins. » Quant Coïmbres oy parler

et promettre xx. florins, si fu tout resjoy ; si dist :
« Ça, les xx. florins je n'en vueil nul croire puisque
promis les me avez et vous vous perceverez que ilz
vous aront valu. » — Dist Cosme : « tu les aras. »
5 Ilz lui furent (fol. 135) tantost bailliez et les bouta
en sa bourse, et puis se parti d'eulx et retourna
tout joyeux vers les seigneurs, le mareschal et les
autres, qui li demanderent quant il vint à eulx.
« Coïmbres, quelles nouvelles? Que dient ces vil-
10 lains de Bayone? Se feront-ilz assaillir? » — « Par
ma foy, messeigneurs », respondi le hérault, « nen-
nil ; ilz n'en ont nulle volenté, mais m'ont dit que
vous venez et voz gens ; ilz vous recueilleront doul-
cement et se vuellent mettre du tout en l'obeis-
15 sance de monseigneur et de madamme, si comme
les autres villes de Galice ont fait ou feront. Re-
boutez vos espées et dictes à voz archiez que ilz
destendent leurs arcs, car la ville est vostre sans cop
ferir ; ne je n'ay point veu en toute Galice meil-
20 leurs gens. » — « Or, alons dont », dist le mares-
chal, « il nous vault mieulx à avoir ce traitié que
l'assault ; à tout le mains ne seront pas noz gens
bleciez. » A ces mots s'en vinrent le mareschal et
ses routes tout le pas jusques à la ville et descen-
25 dirent là à pié ; puis vint le mareschal à la barriere.
Entre la barriere et la porte, sur la requellote, avoit
grant gent, qui là estoient assemblez, mais toutes
leurs armeures ne valaient pas x. frans et se te-
noient là pour veoir les Englois. Tout devant estoit
30 sire Cosme Moresque pour faire les traitiez pour
tant que il estoit des plus notables de la ville. Le
herault dist au mareschal : « Monseigneur, parlez à
ce preud'omme qui vous encline, car il a la puis-

sance de la ville en sa main. » A ces mots, le mareschal se traist avant et demanda tout hault : « Or çà, que volez-vous dire? Vous rendrez-vous à monseigneur de Lancastre et à madamme, comme à vostre seigneur et damme? » — « Oïl, Monseigneur », dist le preud'omme, « nous nous rendrons à vous ou nom de lui et metterons ceste ville en obeissance sur la fourme et maniere que les autres villes de Galice ont fait et feront. Et se vous et voz gens il plaist à entrer dedens, vous serez les bien venus, voire parmi voz deniers paians des pourveances se nulles en prendés. » Respondi le mareschal : « Il souffist, nous ne volons mieulx que l'obeissance et l'amour du païs, mais vous jurés que se le roy de Castille venoit ou envoioit icy, que vous vous clorez contre lui et vous tenrez pour nous contre lui ou ses commis? » — « Monseigneur », respondi Cosme, « nous le jurons volentiers, se il venoit a puissance ou envoioit, que nous nous elorons contre lui et en serez signifiez et se vous estiez plus fort de lui, nous demorons à vous, mais vous ne trouverez ja en nous point de fraude. » — « C'est assez », dist le mareschal. « Je ne vueil mieulx. Avant que il soit ung an la determinacion en sera faite, car la couronne et l'iretaige de Castille, d'Espaigne, de Corduan, de Galice et de Sebillle demora au plus fort. Et appert en ce païs dedens l'entrée en la fin du mois d'aoust des armes biancop et une aussi grosse journée de bataille que il ot point en Castille depuis cent ans. » — « Bien, Monseigneur », dist le preud'omme, « il en aviengne ce que il puet avenir et le droit voise au droit. Nous, en ce païs de Galice, en oserons

bien attendre l'aventure. » A ces mots furent les
sains aportez ; si jurerent ceulx qui la ville de
Bayone avoient à gouverner pour les jours, à estre
bons, loyaux et feables si comme bons subgetz
5 doivent estre à leur seigneur et damme, que ilz le
seroient à monseigneur de Lancastre et à ma-
damme, et les tenoient et recongnoissoient à sei-
gneur et damme comme les autres villes de Galice.
Et le mareschal ou nom du duc de Lancastre les
10 receupt ainsi et leur jura à tenir et garder en paix
et en justice.

Quant toutes ces choses furent faites, jurées et
promises à tenir, on ouvri les barrieres et puis la
porte. Si entrèrent toutes manieres de gens de-
15 dens, et s'espardirent parmi la ville et se logierent.
La ville est grande assez pour eulx logier et y
furent *iiii.* jours pour eulx rafreschir et pour at-
tendre aussi le biau temps ; car ces *iiii.* jours que
ilz furent là à paines pleut-il toudis, pour quoy ilz
20 ne se voloient point partir, car les rivières estoient
trop grandes, et ce sont en Espagne et en Galice
rivières trop perilleuses, qui viennent à fon de
flanc par pluviages si habondamment que elles
sont tantost creües et malaisiées et perilleuses à
25 passer à gué ; pour tant vouldrent-ilz attendre le
biau temps et à bonne cause et aussi en ce sejour
ilz getterent leur advis là où ilz se traitroient ou
devant Besances ou devant une autre ville forte et
orgueilleuse que on appelle ou pays Ribadane.

30

§ 114. En celle ville demeurent les plus orgueil-
leux et les plus traîtres hommes de tout le païs de
Galice. Au *v^e*. jour, ilz sonnerent leurs trompetes de

departement et se deslogierent les Englois de la ville de Bayone en la Mayole, et se mistrent sur les champs et trouverent les terres rasises et le biau temps venu et les rivières retraites, dont ilz furent tous resjoys. Si chevauchierent vers Ribadane et menerent grans pourveances et chevauchierent tout en paix, ne nul ne leur empeschoit leur chemin et tenoient les champs et se nommoient seigneurs de Galice. Tant cheminerent et exploiterent que (fol. 136) ilz vinrent assez près de la ville, où ilz tendoient à venir. Si se logierent des-soubz les oliviers dedens ungs très biaux plains, et estoient à demie lieue de la ville. Et eurent conseil que ilz envoieroient leur herault Coïmbres, au roy de Portingal, pour parler et pour traitier à ceulx de Ribadane, avant que ilz fesissent nul semblant pour assaillir. Bien avoient oy dire le mareschal et les seigneurs que ceulx de Ribadane estoient aussi faulses gens et de aussi merveilleuse condicion que il en y eust nulz en tout le royaume de Castille, qui est grant assez, et ne font compte ne ne firent oncques du roy ne de nul seigneur fors que de eulx-mesmes, car leur ville est forte. Si chargierent le herault d'aler parler à eulx et savoir leur intencion. Le herault parti et chevaucha jusques à Ribadane et vint aux barrières et ne trouva nulluy, mais les barrières closes et bien fremées et la porte aussi. Il commença à huier et à crier, mais nul ne respondoit. Il veoit bien gens aler et venir sur les garites, mais nul, pour chose que il desist ne pour signe que il fesist, ne s'avança oncques de dire ne de parler ung seul mot. Si fut-il bien en ce parti toudis huiant et braiant plus

d'une heure. Si dist en soy quant il vey que il n'en aroit autre chose. « Je croy que ces gens de Ribadane ont parlé aux hommes de Bayone et sont courrouciez de ce que ilz me donnerent xx. mo-
resques à si peu de paine. Ilz veullent que je les
compere cy. » — « Sainte Marie », dist-il, « avant
que ilz m'en donroient autant, ilz aroient plus
chier que je feusse pendu. » A ces mots, quant il
vey que il n'en aroit autre chose, il retourna son
10 cheval et vint où il avoit laissié le mareschal et les
routes. Quant il fu à eulx, ilz lui demandèrent :
« Or avant, Coïmbres, quelles nouvelles ; ces vi-
lains de Ribadane se feront-ilz assaillir, ou se ilz
se renderont bellement ainsi que les autres? » —
15 « Par ma foy, Messeigneurs », respondi Coïmbres,
« je n'en scay riens. Ilz sont si francs et si orgueil-
leux que pour chose que j'aye appellé, ilz ne m'ont
encores rien respondu. » Dont dist messire Jehan
Abuvrelé : « Coïmbres, et as-tu veu nulluy ; espoir
20 se sont-ilz fuys et ont laissié la ville pour la doub-
tance de nous? » — « Fuys », dist Coïmbres, « Mon-
seigneur, saulve soit vostre grace, ilz ne daigne-
roient, car avant que vous les aiez ilz vous donront
plus à faire que tout le demorant de Galice. Sachiez
25 que il y a dedens gens assez, car je les ay veus, et
quant je les appelloie en haut, en disant : « Escou-
tez, je suy ung herault que les seigneurs envoient
cy pour parler et traitier a vous », ilz se taisoient
tout quoy et me regardoient et puis se rioient. » —
30 « Ha ! des faulx villains », dist le mareschal, « ilz
seroient bon chastiez. Aussi seront-ilz par saint
George, car de la marche ne partiray si les aray
mis à obeissance, se monseigneur de Lancastre ne

me remende. Or, nous ordonnons, mangons et buvons ung cop, et puis nous yrons à l'assault, car je vueil veir Ribadane de plus près et quelle force il y a quant les villains sont si orgueilleux que ilz ne font compte de nous. » Ainsi fu fait que le ma- 5 reschal ordonna.

Quant ilz eurent mengié et beut ung cop des-soubz les oliviers, si estoit-il ou mois de janvier, mais il faisoit aussi souef qu'en may et le soleil raioit sur ces bacinez bel et clair et chaut ; ilz mon- 10 terent tous à cheval et se departirent et mirent au chemin, en sonnant et ententissant buisines et trompetes qui faisoient grant noise. Ilz n'avoient gaires à aler ; ilz furent tantost devant la ville de Ribadane, et coururent de commencement aucuns 15 chevaliers et escuiers en faisant leur monstre jusques aux barrieres et ne trouverent nulluy ; mais il y avoit en la porte grant foison d'arbalestiers qui commencierent à traire et tant que il y ot des chevaulx atains et blechiez, dont vinrent ar- 20 chiers qui se rengierent devant les barrieres sur les fossez et commencierent à traire à povoir à l'encontre de ces arbalestriers, et là ot assault dur, très grant et fort, et qui longuement dura. Voir est que la ville de Ribadane est forte assez, et que 25 de l'un des lez elle n'est pas à conquerre, car elle sciet sur roche où nul ne poroit monter. De l'autre part où l'assault estoit, elle sciet au plain, mais il y a grans fossez, dedens lesquelz il n'y a point d'eaue, mais ilz sont moult mal aisiez à monter. 30 Chevaliers et escuiers s'asaierent à les avaler et puis au ramper, et portoient targes sur leurs testes pour brisier et eschever le trait et le jet des pierres

qui venoient d'amont, et archiers estoient arengiez au long des fossez qui traioient à povoir, si onniement que à paines se osoit nul deffendant monstrer. Là ot ce jour à Ribadane grant assault et plusieurs de ceulx de dedens et dehors pour le traitbleciez. Quant ce vint au soir que il fut heure de retraire, on sonna la retraite. Si cessa l'assault, et se retrairent les Englois à leurs logeis dont ilz s'estoient partis et se tinrent tous aises de ce qu'ilz avoient ; c'estoit assez, et remisent à point les bleciez. Et fu ce jour Thierry de Soumain à la bariere trait d'un vireton tout parmi le brach (fol. 137) par telle maniere que il convint le vireton chacier outre, et fu depuis plus d'un mois que du brach il ne se povoit aidier et le portoit en escharpe.

§ 115. Endementres que le mareschal de l'ost au duc de Lancastre chevauchoit ainsi ens ou pays de Galice, et que il faisoit le pays tourner en obeissance devers le duc et la duchesse, se tenoient le duc et sa femme et leurs enfans en la ville de Compostelle, que on dit de Saint Jaques en Galice, et oient souvent nouvelles du roy de Portingal et le roy d'eulx, car ilz envoioient toutes les sepmaines et escripsoient l'un à l'autre de leur estat et de leurs besongnes. D'autre part aussi, le roy Jehan de Castille se tenoit pour ces jours en Val d'Olif et estoient ces chevaliers de France dalez lui, ausquelz moult souvent il parloit de ses besongnes et s'en conseilloit, car tout ce que les Englois faisoient et comment ilz se maintenoient, il le savoit bien ; tous les jours en ooit-il nouvelles et leur

disoit : « Biaux seigneurs, je m'esmerveille de ce que confort plus grant il ne me soit encores venu de France pour remedier à mes besongnes, car mon pays se part et perdera qui ne ira au devant. Les Englois tiennent les champs, et si sçay de verité que le duc de Lancastre et le introduc de Portingal ont esté ensamble au pont de More, et ont fait là conjointement grans aliances ensamble et doit mon adversaire de Portingal avoir à femme par mariage l'une des filles du duc, car il li a promis ; et si trestost comme il l'ara espousée, et l'esté ou le printemps entrera, vous verrez ces deux puissances conjoindre ensemble et entrer en mon païs. Si me donront trop à faire. » — « Sire », respondoient les chevaliers de France, pour le roy apaisier et conforter, « ne vous soussiez de riens ; se les Englois gaingnent à ung lez, ilz perdent à l'autre. Nous savons de verité que le roy de France, a plus de c^m. hommes tous armez, est ores entré en Engleterre et destruit et conquiert tout le pays ; et quant cela sera acompli et que il ara contourné tellement toute Engleterre en subjection que jamais ne se relevera, le roy de France et sa puissance entreront en leur navie, qui est si grande et si grosse, et venront arriver à La Calongne sur le temps d'esté et reconquerront plus sur ung mois que vous n'avez perdu en ung an, et sera enclos le duc de Lancastre de telle maniere que vous l'en verrez fuir en Portingal. Ainsi aurez vous vengeance de voz ennemis et soiez certain que, se les besongnes de France ne feussent pour le present si grandes et le voyage d'Engleterre aussi, vous eussies ores trois ou quatre mille lances des

François, car le roy et ses oncles et leur conseil ont très grant affection de vous aidier et de mettre vostre guerre à chief, comment qu'il prende. Si ne vous chaille se les Englois tiennent maintenant
5 les champs et, se ilz empruntent ung petit de pays à vous, sachiez que à grant dur pour eulx, avant que il soit la Saint-Jehan-Baptiste, ilz le remettront ariere. » — De telles paroles et de semblables disoient lors à Val d'Olif les chevaliers de France au
10 roy de Castille et à son conseil. Le roy les prenoit toutes en grant bien et y adjoustoit grant verité et se reconfortoit sus, et aussi les chevaliers de France ne li disoient fors que pour verité ; car ilz tenoient le roy de France et sa puissance passée
15 oultre en Engleterre, et commune renommée en couroit partout en Espagne, en Galice et en Portingal. Et sachiez que on n'en disoit pas le quart au duc de Lancastre que ses gens en oient dire et compter pelerins et marchans qui venoient de
20 Flandres. De quoy le roy de Portingal, quoyque souvent escripsist salus et amistiez au duc de Lancastre, se dissimuloit de lui trop haster d'envoyer querre Philippe de Lancastre que il devoit prendre à femme, car ses gens li disoient pour certain que
25 nouvelles venoient de France et de Flandres que Engleterre estoit en aventure trop grande d'estre toute exillée, et, se elle l'estoit, le confort du duc de Lancastre ne le mariage à sa fille ne li vaudroit riens. Pourquoy couvertement et moiennement, il
30 se demenoit de ses besongnes et voloit veir la fin quelle elle seroit, mais par lettres et par messaiges il tenoit toudis à amour le duc de Lancastre et la duchesse. Nous nous souffrerons ung petit à parler des

besongnes de Castille et de Portingal, et parlerons de celles de France.

§ 116. En ce temps l'aparant estoit si grant de plenté de navies, de galées, de vaisseaulx, de bal- 5
lengiers et de quokez pour passer le roy de France oultre et ses gens en Engleterre, que le plus vieil homme qui lors vivoit n'avoit point veu ne oy parler de la cause pareille, et les seigneurs et leurs gens arrivoient et aplouvoient de tous costez, 10
et se tenoient chevaliers et escuiers, quant ilz par- toient de leurs maisons, pour bien eueux quant en leur vivant ilz aroient avecques le roy de France ung voyage en Engleterre, et disoient : « Or yrons- (fol. 138)-nous sur ces maleureuses gens Englois, 15
qui ont fait tant de maulx et de persecucions en France. A ces cops en arons-nous honnourable vengeance de nos peres, de nos meres et de nos amis que ilz nous ont occis. » — « Ha ! », disoient les autres, « ung jour vient qui tout paie ; nous 20
sommes nez à bonne heure, quant nous veons le voyage que nous desirons le plus à veoir. » Et sachiez que on mist plus de xii. sepmaines à faire les pourveances des seigneurs si grandes et si grosses que ce seroit merveilles au penser, et de chargier 25
vaisseaux ; et disoit-on en Flandres : « Le roy venra demain, le roy venra demain », et toudis s'avaloint gens de Savoie, de Bourgoingne, de Bar, de Lorraine, de France et de Champagne, d'autre part de Gascoingne, d'Armignac, de Com- 30
minges, de Thoulousin, de Bigorre, d'Auvergne, de Berry, de Limosin, de Poitou, d'Ango, du Maine, de Bretagne, de Thouraine, de Blois, d'Or-

leans, de Gastinois, de Biause, de Normandie, de Picardie, et de toutes les mettes et limitacions de France, et tous venoient et se logioient en Flandres ou en Artois. Quant ce vint à la my-aoust et que le
5 voyage se devoit approchier et que les lointains des lointaines marches s'avaloiënt, et encore pour eux plus haster et pour donner exemple à tous que le roy entreprendoit ce voyage de grant volenté, le roy de France prist congié à la royne sa femme,
10 à la royne Blanche, à la duchesse d'Orleans, et aux dammes de France, et oy messe solempnelle en l'église Nostre Damme de Paris, et prist lors congié à tous ; et estoit son intencion que, li yssu de Paris, il n'y rentreroit jamais, si aroit esté en En-
15 gleterre. Toutes les citez et les bonnes villes de France le creoient bien. Le roy s'en vint à Senlis, et là se tint et la royne de France aussi. Encores estoit le duc de Berry en Berry, mais on faisoit ses pourveances en Flandres et à l'Escluse, si comme
20 on faisoit les autres. Le duc de Bourgoingne estoit en son païs ; si prist congié à la duchesse et à ses enfans, et s'avisa que il prenderoit congié de son voyage à sa belle ante, madamme la duchesse de Brabant. Si se departi de Bourgoingne et cheva-
25 cha en grant aroy et en grant estat, l'amiral de France en sa compagnie et messire Guy de La Tremoeille, que il vint à Bruxelles, et là trouva la duchesse et les dammes qui le recueillierent et sa compagnie moult grandement ; et fut deux jours
30 dalez elles, et prist congié et de là vint à Mons en Haynnau. Si y trouva sa fille, madamme d'Ostrevant et le duc Aubert et son filz messire Guillaume de Haynnau, conte d'Ostrevant qui recueillierent

le duc de Bourgoingne et ses gens liement et grandement, et l'amenerent à Valenciennes, et fu là le duc de Bourgoingne logié en la sale du conte et le duc Aubert à l'ostel de Vicongne, et madamme d'Ostrevant et les dammes, madamme de Moriau- 5 mès et madamme de Mastain, madamme de Goumemes et les autres, à l'ostel au conte de Blois en la Tenerie. Et là fu le duc de Bourgoingne receu grandement, et li furent fais de biaux presens, et prinstrent là congié aux dammes le duc et les che- 10 valiers de sa compaignie. Et vous di que il sambloit bien, qui les ooit parler, que jamais ne retourneroient en France, si aroient esté en Engleterre, et les en faisoit bon oïr, parler et deviser comment Engleterre estoit prise, conquêtée et perdue. Et 15 de là vint le duc de Bourgoingne à Douay, et puis à Arras, et là trouva sa femme la duchesse qui là l'atendoit. Adont vint le roy de France à Compiengne, et puis à Noion, et puis à Peronne, à Bapaumes, et puis à Arras, et toudis avaloient gens de 20 tous costez si grandement que tout le pays en estoit mengié et perdu, ne ou plat pays riens ne demorroit qui ne fust tout à l'abandon sans paier denier. Les povres laboureurs qui avoient recueillié leurs grains n'en avoient que la paille, et, se ilz en par- 25 loient, ilz estoient batus ou tuez ; les viviers estoient peschiez, les maisons abatues pour faire du feu, ne les Englois, se ilz feussent arrivez en France, ne peussent point faire plus grant exil que les routes des François y faisoient, et disoient : 30 « Nous n'avons point d'argent maintenant, mais nous en arons assez au retour, si vous paierons tout sec. » Là les maudissoient les povres gens qui

veoient prendre et exillier le leur des garchons et n'en osoient sonner mot, et leur chantoient une note entre leurs dens tout bas. « Alez-ent, orde crapaudaille, que jamais pié n'en puisse retourner. »

Or vint le roy de France à Lille en Flandres et ses deux oncles avecques lui, le duc de Bourgoingne et le duc de Bourbon, car encores estoit le duc de Berry derriere en son pays et ordonnoit ses besongnes. Avecques le roy estoient à Lille le duc de Bar, le duc de Lorraine, le conte de Savoie, le conte d'Armignac, le conte daulfin d'Auvergne, le conte de Geneve, le conte de Saint Pol, le conte d'Eu, le conte de Longueville, le sire de Couchy, messire
15 Guillaume de Namur, et de grans seigneurs de France si très grant foison que je n'en venroie jamais à fin de tous nommer. Et disoit-on que (fol. 139) ilz devoient bien passer en Engleterre xx^m. chevaliers et escuiers ; au voir dire, c'estoit
20 belle compaignie ; et environ xx^m. arbalestriers parmi les Genevois et bien xx^m. gros varlez. Encores estoit messire Olivier de Clichon en Bretagne, et ordonnoit ses besongnes et sa navie à Lantrigné en Bretagne, et devoit venir en sa compaignie la ville charpentée de bois, laquelle on
25 devoit assir si tost que on aroit pris terre en Engleterre, si comme cy dessus est contenu. Avec le connestable de France devoient venir tous les meilleurs chevaliers et escuiers de Bretagne, le
30 visconte de Rohem, le sire de Rais, le sire de Biau-
manoir, le sire de Laval, le sire de Rochefort, le sire de Malatrait, le visconte de Combor, messire Jehan de Malatrait, le sire de Dignant, le sire

d'Ansenis et bien v^e. lances de Bretons, toutes gens à l'eslite, car telle estoit l'intencion du conestable, et avoit toudis esté que ja homme ne passeroit en Engleterre, se il n'estoit homme d'armes et de fait, et avoit dit et fait dire à l'amiral : « Gardez-vous bien que vous ne chargiez la navie de nul varlet ne de nul garçon, car ilz nous porteroient plus d'arrierance que de proufit ; » et ne povoient deux ou trois chevaliers, se ilz n'estoient trop grans seigneurs que ilz ne presissent nefes ou vaisseaux à leurs deniers, mener ne passer que ung chevalier oultre et ung varlet. Au voir dire, les choses estoient bien limitées et ordonnées et est la supposicion de pluseurs, se ilz eussent peu estre arrivez tous ensamble en Engleterre et pris terre là où ilz tendoient à venir, ilz eussent moult esbahy le païs et aussi eussent-ilz fait, il n'est mie à doubter ; car les grans seigneurs s'en doubtoient, les prelas, les abbés et les bonnes villes, mais les communautéz et les povres compaignons qui se voloient aventurer n'en faisoient compte. Aussi ne faisoient povres chevaliers et escuiers qui desiroient les armes et à gaingnier ou tout perdre, et disoient l'un à l'autre : « Dieux, comment il nous appert une bonne saison, puisque le roy de France veult venir par deçà ; c'est ung vaillant roy et de grant emprise. Il n'y ot, passé a III^e. ans, roy en France de si grant coraïge, ne qui le vaulsist : il fera ses gens bons et ses gens feront ung vaillant roy ; benoit soit-il, quant il nous veult venir veoir. A ce cop serons-nous ou tous mors ou tous riches. Nous n'en povons attendre autre chose. »

Se l'apparance estoit belle et grande en Flandres

et à l'Escluse pour aler en Engleterre, aussi estoit l'ordonnance grande et belle en Engleterre, et je vous en ay cy-dessus, je croy, dit aucune chose.

5 § 117. Si m'en passeray à tant et se les coustages et les tailles en estoient grandes en France, aussi estoient-ilz grandes en Engleterre, et tant que toutes gens s'en doloient, mais pour ce que le commun veoit que il besongnoit, ilz s'en portoient
10 plus bellement. Si disoient-ilz bien : « C'est trop sans raison que on nous taille maintenant pour mettre le nostre aux chevaliers et aux escuiers de ce pays ; car pour quoy ? Il fault que ilz deffendent leurs hiretaiges. Nous sommes leurs varlez, nous
15 leurs labourons les terres et les biens de quoy ilz vivent, nous leurs nourrissons les bestes où ilz reprennent les laines. A tout considéré, se Engleterre se perdoit, ilz y perderoient trop plus que nous. » Nonobstant leurs paroles, tous paioient,
20 ceulx qui tailliez estoient, nul n'en aloit deporté. Et fu en Engleterre eslevée en ce temps une taille pour mectre deffense ou païs de deux millions de florins, dont l'arcevesque d'Ierch, frere germain au seigneur de Neufville, et le conte d'Asquesuf-
25 fort, messire Nichole de Braubre, messire Michiel de La Poule, messire Symon Burlé, messire Pierre Goulouffre, messire Robert Trivilien, messire Jehan Biauchamp, messire Jehan Salbery et aucuns autres qui estoient conseilliez du roy en estoient
30 recepveurs et paieurs et delivreurs : ne par les oncles du roy, pour lors on ne faisoit riens, et aussi ilz n'y acomptoient point plenté, ne pas ne voloient mectre le pays en tourble, mais enten-

doient fort à garder l'onneur d'Engleterre, les
pors et les passages et à establir partout gens,
car pour certain ilz cuidoient bien avoir en cel an
dont je parle, le roy de France et sa puissance en
Engleterre. Les dessus dits chevaliers que je vous 5
ay nommez, recepveurs de par le roy de toutes ces
tailles en faisoient à leur entente, et le souverain
pour qui on faisoit le plus et qui y avoit le grei-
gneur prouffit c'estoit le conte d'Asquesuffort. Par
lui estoit tout fait et sans lui n'estoit riens fait. 10
De quoy, quant les choses furent passées, le peuple
se tourbla pour savoir que si grant argent estoit
devenu ne où il estoit alé ne contourné, et en
voudrent aucunes bonnes cités et villes d'Engle-
terre avoir compte avec ce que les oncles du roy y 15
rendoient paine, si comme je vous recorderay en-
sieuvant, quant il en sera temps et lieu de parler,
car je ne vueil ne doy riens oublier en l'istoire.

Messire Symon Burlé estoit capitaine du chastel
de Douvres ; si ooit souvent nouvelles de France 20
par ceulx de Calais, et par les pescheurs d'Engle-
terre qui s'aven-(fol. 140)-turoient en mer ainsi
qu'ilz font par usaige, car pour avoir bon poisson,
ilz vont souvent pescher dessoubz Boulongne et
devant le port de Wisan. 25

Si raportoient nouvelles à messire Symon, qui
leur en demandoit, car autres pescheurs de France,
quant ilz se trouvoient, leur en disoient assez et
plus que ilz n'en sceussent, car sur mer pescheurs,
quelle guerre que il y ait entre France et Engle- 30
terre, jamais ne se feroient mal, ainçois sont amis
et aident l'un à l'autre au besoing, et vendent et
achatent sur mer l'un à l'autre leurs poissons

quant les ungs en ont plus largement que les autres ; car, se ilz guerrioient, on n'aroit point de marée, ne nul n'oseroit aler pescher, se il n'estoit conduit et gardé de gens d'armes.

- 5 Messire Symon Burlé entendoit par les pescheurs de Douvres que point n'y aroit de deffault que le roy de France passeroit en Engleterre, et venroient les François prendre terre et port, à Douvres l'une des parties et l'autre à Zandvich, et
10 devoient passer gens sanz nombre. Messire Symon creoit bien toutes ces paroles, et les tenoit pour veritables, et aussi faisoient partout en Engleterre. Si vint ung jour à Cantorbie et ala à l'abbaië de Saint-Thomas, qui est moult grande et moult
15 belle et d'autre part assez près sciet l'abbaië de Saint-Vincent, laquelle est aussi moult riche et moult puissant, et tous de noirs moines ; on li demanda des nouvelles et il en dist ce que il en savoit, et par ses paroles il monstroït bien que la fiertre
20 de saint Thomas, qui tant est digne et riche, n'estoit pas seurement à Cantorbie, car la ville n'est pas forte : « Et se François viennent ce », dist messire Symon, « ainsi que ilz feront tantost pour la convoitise de plenté gaignier, pillars et larrons
25 afuieront en ceste ville et vous roberont et pilleront vostre eglise et par especial ilz voudront savoir que la fiertre de saint Thomas sera devenue. Si l'emporteront, se ilz la trouvent, et la perderez ; pourquoy je vous conseille que vous la faciez venir
30 et apporter ou acharier ens ou chastel de Douvres ; elle sera là bien asseur et fust Engleterre toute perdue. » L'abbé de Saint-Thomas de Cantorbie et tout le couvent de la maison prinrent ceste parole

et ce conseil, quoyque le chevalier le desist pour bien, en si grant despit que ilz respondirent et distrent : « Ainsi, comment, messire Symon, voulez-vous despotuer l'église de ceans de sa seignourie ; se vous avez paour, si vous faites asseurer, et si vous alez enclorre en vostre chastel de Douvres, car ja les François ne seront si hardis ne si puissans que ilz viengnent jusques à cy. » Ce fu la response que on fist lors à messire Symon Burlé, et multiplierent tant les paroles et la requeste que il avoit fait que la communauté d'Engleterre s'en contenterent mal sur lui, et le tenoient pour souspec et mauvais envers le païs, et bien li monstrent depuis, si comme je vous recorderay avant en l'istoire. Messire Symon Burlé s'en passa à tant, et s'en retourna à Douvres en son chastel. 5 10 15

§ 118. Or vint le roy de France à l'Escluse pour monstrier plus acertes que la besongne li touchoit et plaisoit et pour le plus approchier son passage et aussi que les loingtains logiez de l'Escluse approchassent ; on disoit en Flandres et en Artois : « Le roy de France entrera en mer samedi ou joedi ou mercredi », — tous les jours de la sepmaine disoit-on « il partira demain ou après demain ». Le duc de Thouraine, son frere et l'evesque de Biau- 25 vais, chancelier de France et pluseurs grans seigneurs de France et de Parlement avoient pris congïé à lui à Lille en Flandres, et lui à eulx, et estoient retournez vers Paris, et me semble et aussi me fut-il dit que on avoit baillié le gouvernement du royaume au duc de Thouraine jusques au retour du roy, avec l'aide de pluseurs grans seigneurs de 30

France qui n'estoient pas ordonnez d'aler en Engleterre, le conte de Blois et autres. Et encores estoit le duc de Berry derriere et venoit tout bellement, car d'aler en Engleterre il n'avoit pas trop grant affection, et de ce que il sejournoit tant que point ne venoit, le roy de France et le duc de Bourgoingne et les autres seigneurs tous courrouciez et eussent bien voulu que il fust venu, et toudis se faisoient et chargeoient pourveances à grans coustages pour
10 les seigneurs, car on leur vendoit ce quatre frans qui n'eust valu, se la presse n'eust esté en Flandres, que ung, et touteffois ceulx qui là estoient et qui à passer esperoient, ne resongnoient or ne argent à despendre pour faire leurs pour-
15 veances et pour estre bien estoffez de toutes choses, et l'un pour l'autre par maniere de grandeur et d'envie ; et sachiez que se les grans seigneurs estoient bien paieez et delivrez de leurs gaiges et sauldées, les petis compaignons le comparoient, car on leur devoit ja d'un mois, si ne les
20 vouloit-on paier et disoit le tresorier des guerres et aussi faisoient ses elers à la Chambre aux Deniers : « Attendez jusques à la sepmaine, vous serez delivrez de tous poins » (fol. 141).

25 Ainsi estoient-ilz delaiez de sepmaine en sepmaine, et quant on leur fist ung paiement, il ne fu que d'un mois, et on leur devoit de vi. sepmaines, si que les aucuns qui ymaginoient l'ordonnance et la substance du fait et comment on les paiet mal
30 et envis, s'en merencolierent et distrent que le voyage ne tourneroit ja à bonne fin. Si ques, quant ilz orent ung petit d'argent, ilz s'en retournerent en leur païs ; ceulx furent saiges, car les petis com-

paignons chevaliers et escuiers qui n'estoient retenus de grant seigneur despendoient tout, car les choses leur estoient si chieres en Flandres que ilz estoient tous ensonniez d'avoir du pain et du vin, et se ilz voloient vendre leurs gaiges ou leurs armes, ilz n'en trouvoient maille ne denier et à les achater ilz les avoient trouvées moult chieres ; et tant y avoit de peuple à Bruges, au Dam et à Ardembourg et par especial à l'Escluse, quant le roy y fu venu, que on ne savoit où logier. Le conte de Saint Pol, le sire de Couchy, le daulfin d'Auvergne, le sire d'Anthoing et plusieurs haulz seigneurs de France, pour estre plus à leur aise et plus au large, se logoient à Bruges et aloient à la fois à l'Escluse devers le roy pour savoir quant on par-tiroit. On leur disoit : « Dedens III. ou quatre jours, ou quant monseigneur de Berry sera venu, ou quant nous arons vent pour nous. » Toudis y avoit quelque chose à dire, et toudis aloit le temps aval ; les jours escourçoient et devenoient lais et frois et les nuits alongoient, dont moult de seigneurs mal se contentoient de ce que on mectoit si longuement à passer, car les pourveances amenrissoient.

§ 119. En attendant le duc de Berry et le connestable de France qui encores estoient derrière, ot le roy Lion d'Ermenie, qui se tenoit en France et auquel le roy de France avoit assigné pour per-maintenir son estat VI^m. frans par an, plaisance à issir hors de France en instance de bien et de aler en Engleterre pour parler au roy d'Engleterre et à son conseil en cause de moienneté, et pour veoir se il pourroit trouver par ses traitiez nulle chose où

on se peust conjoindre ne aherdre à paix, et se departi de son hostel de Saint-Auvain dalez Saint-Denis avec sa mesnie tant seulement, et ne menoit pas grant aroy, ne voloit mener, et chevaucha
5 tant que il vint à Boulongne. Quant il fu là venu, il prist ung vaissel et entra dedens et ot vent à volenté et singla tant que il vint à Douvres; là trouva le conte de Canchebrugge et le conte de Bouquinghen et plus de v^e. hommes d'armes et de
10 deux mille archiers, qui se tenoient là pour garder le passaige, car renommée commune couroit que les Franchois ariveroient là ou à Zandvich; et à Zandvich estoient le conte d'Arondel et le conte de Northombreland a autant ou plus de gens
15 d'armes; à Orvelle, où on disoit aussi que ilz avoient avisié d'arriver, estoit le conte d'Asquesuffort, le conte de Pennebrug, le conte de Notinghen, et messire Raoul de Gebehen, et avoient ces seigneurs bien mille hommes d'armes et ⁱⁱⁱm. archiers, et bien ⁱⁱⁱm. gros varlez, et le roy se tenoit
20 à Londres et une partie de son conseil dalez lui et ooit tous les jours nouvelles des pors et des havenes d'Engleterre. Quant le roy d'Ermenie fu arrivé à Douvres, on li fist bonne chiere pour tant
25 que il estoit estrangier, et fu mené des chevaliers devers les deux oncles du roy, qui le recueil- lierent bellement et doucement, ainsi que bien le sceurent faire. Et quant il fu heure, ilz li demanderent dont il venoit ne où il aloit, ne quelle chose
30 il demandoit ne queroit. A toutes ces demandes respondi-il et dist que en espece de bien il venoit là pour veoir le roy d'Engleterre et son conseil et pour traitier paix ou acord entre le roy de France

et lui, se on li povoit trouver : « car la guerre », ce dist le roy, « n'y est pas bien scant et par la guerre de France et d'Engleterre, laquelle a duré tant d'ans et tant de jours, sont les Sarrasins et les Turchs enorgueillys. Car il n'est qui les ensonnie 5 ne guerrie, et par celle cause j'en ay perdu ma terre et mon royaume, et ne suis pas taillié de retourner se paix ferme n'est entre les Crestiens. Si remonstreroie volentiers ceste matiere, qui tant touche à toute Crestienté, au roy d'Engleterre, si comme 10 je l'ay remonstré au roy de France. » Lors fu demandé des oncles du roy au roy d'Ermenie se le roy de France l'envoioit là. Il respondi que nul ne li envoioit, mais y estoit venu de soy-mesmes en instance de bien et pour veoir se le roy d'Engle- 15 terre et son conseil vouloient point entendre à nul traité de paix. Lors fu-il demandé où le roy de France estoit. Il respondi : « Je croy que il soit à l'Escluse, car je ne le vey puis que je pris congié à lui à Senlis. » Lors fu-il demandé : « Et comment 20 povez-vous dont faire bon traité ne entamer, quant vous (fol. 142) n'estes autrement chargé de lui. Se vous traitiez maintenant devers le roy nostre et son conseil, et le roy de France, a toute sa puissance, que il tient là à l'Escluse et envi- 25 ron, passast oultre et entrast en Engleterre, vous en receveries blasme et series de vostre personne en grant aventure de la communauté de ce país. » A ce respondi le roi d'Ermenie et dist : « Je suy fort assez du roy que j'ay envoyé devers lui et fait 30 priere que tant que je soye retourné de ce pays il ne se mue point de l'Escluse, et je le tieng pour si avisé et si noble que à ma priere il descendera et

- que point en mer ne se mettera tant que je seray retourné devers luy. Si vous prie en instance de bien, par pitié et par amour, que vous me faciez adrecier tant que je puisse veoir le roy d'Engleterre et parler à lui, car je le desire très grandement à veoir, ou se vous estes chargiez de par luy qui estes ses oncles et les puissans d'Engleterre à faire response à toutes demandes, que vous le me vueilliez faire. »
- Dont respondi messire Thomas, le conte de Bouquighen, et dist : « Sire roy d'Ermenie, nous sommes cy ordonnez et establis à garder le passage et la frontiere de par le roy d'Engleterre et son conseil, et non plus avant nous ne volons charger ne ensonnier des besongnes du royaume, se il nous est estroitement commandé du roy. Et puisque par bien et en espece de bien et de humilité vous estes venu en ce païs, vous soiez le bien venu, et sachiez que nulle response finable, sur quoy vous vous sachiez arrester ne affirmer, vous n'arez de nous autre. Nous ne sommes pas ou conseil du roy maintenant, mais nous vous y ferons mener sans peril et sans dommaige. » Respondi le roy d'Ermenie : « Grant mercis, je ne demande mieulx ne autre chose que je le puisse veoir et parler à luy. »
- Quant le roy d'Ermenie se fu rafreschi et demouré ung jour, et que il ot par grant loisir parlé aux deux contes, les oncles de roy dessus nommez, il s'en departi et bon conduit que les seigneurs li delivrerent pour la doubte des rencontres ; tant exploita et fist que il vint à Londres. Si fu ledit roy à l'entrer en Londres moult regardé des Londriens et toutefois les bonnes gens li firent feste et honneur. Il se traist à l'ostel, et puis quant temps

fu et heure, il ala devers le roy, qui lors estoit en la Riolo, à ung hostel que on dist la Garde Robe de la Royne, et là se tenoit-il tout priveement ; mais l'archevesque de Cantorbie et l'archevesque de Ierch et l'evesque de Wincestre et biaucop du conseil du roy se tenoient à Londres, chascun en son hostel, car je vous di que les Londriens estoient moult esbahis et entendoient fort à fortifier leur ville dessus la Tamise et ailleurs. Quant la venue du roy d'Ermenie fu sceue et publiée, si se trairent ces archevesques et cel evesque et ceulx du conseil devers le roy, pour savoir et oïr des nouvelles et quelle chose le roy d'Ermenie estoit venu faire ne querre en ce temps, quant on estoit si entrouboulé en Engleterre. Quant le roi d'Ermenie fu venu en la presence du roy, il l'enclina et le roy lui, et s'entrecointerent à ce commencement moult doucement de paroles ; après, le roy d'Ermenie parla et entama son procès sur l'estat que il estoit yssu de France pour principalement veoir le roy d'Engleterre, que oncques n'avoit veu, dont il estoit tout resjoy quant il estoit en sa presence, car il esperoit que tous biens en venroient, et monstroït par ses paroles que pour obvier à l'encontre de ce grant pestillence qui apparoit à estre et à venir hastement en Engleterre, il estoit là venu, non que le roy de France ne son conseil l'i envoïassent, fors de soy-mesmes, et meeteroit volentiers paix, acord et traité et trieves entre les deux roys et royaumes de France et d'Engleterre. Pluseurs paroles doulces et courtoises et bien traitiées monstra là le roy d'Ermenie au roy d'Engleterre et à son conseil, dont fu-il respondu et bien

briefment, et li fu dit ainsi : « Sire roy, vous serez le bien venu en ce pays, car le roy nostre sire et nous aussi vous y veons volentiers. Nous vous disons que le roy n'a pas icy tout son conseil, il
5 l'ara temprement, car il le mandera et puis on vous fera response. » Le roy d'Ermenie se contenta de ce, et prist congié et retourna en son hostel, là où il estoit logié. Dedens quatre jours après, fu le roy conseillé, et croy bien que il avoit envoieé de-
10 vers ses oncles, mais ilz ne furent pas presens à la response faire. Le roy d'Engleterre ala au palais à Wesmoustier, et là fu le conseil que il avoit pour lors et fu le roy d'Ermenie signifié de là aler si comme il fist. Quant il fu venu en la presence du
15 roy et des seigneurs, on fist le roy d'Engleterre seoir à son usaige, et puis le roy d'Ermenie et tous les prelas et ceulx du conseil. Là li fist-on derechief ouvrir toutes les paroles et requestes ou prieres que il faisoit au roy d'Engleterre et à son conseil
20 et (fol. 143) avoit en devant faites. Il les repliqua toutes doulcement et saigement, en remonstrant comment sainte Crestienté estoit trop afoiblie par la destruction de la guerre de France et d'Engleterre, et que tous chevaliers et escuiers de ces deux
25 royaumes n'entendoient à autre chose, fors que tousjours estre ou pour l'un ou pour l'autre, par quoy l'empire de Constantinoble s'en perdoit et perderoit, où les gentilz hommes de France et d'Engleterre se soloient traire pour trouver les armes, et ja
30 en avoit-il perdu son royaume. Pourquoi il prioit pour Dieu et par pitié que on vouldist entendre à ce que ung bon traité sus fourme de paix se peust faire et entamer entre le roy de France et le roy

d'Engleterre. A ces paroles respondi l'archevesque de Cantorbie, car il en estoit chargé du roy et de tout le conseil dès avant que on entrast en la chambre, et dist : « Sire roy d'Ermenie, se n'est pas la maniere ne oncques ne fu de si grant matiere, comme celle est du roy d'Engleterre et du roy adversaire de France, que on venist le roy d'Engleterre prier en son país à main armée. Si vous disons que vous ferez, se il vous plaist ; vous vous retirerez devers voz gens et les ferez tous 5
retraire, et quant chascun sera en son hostel et que de verité nous le porrons savoir, retraiez-vous devers nous et nous entendrons adont volentiers à vous et à vos traitiez. » Ce fu la response que le roy d'Ermenie ot, mais il disna ce jour avec le roy 15
d'Engleterre, et li fu faite toute l'onneur com pot. Le roy d'Engleterre li fist presenter de biaux dons d'or et d'argent, mais il n'en volt nulz prendre ne retenir, quoyque il en eust bien mestier, fors ung seul anel qui bien valoit v^e. frans. Après ce dis- 20
ner fait, qui fu bel et long et bien servy, le roy d'Ermenie prist congié, car il avoit sa response, et retourna à son hostel, et à l'endemain il se mist au chemin et fu en deux jours à Douvres et prist congié aux seigneurs qui là estoient et entra en mer 25
en une nef passagiere et vint ariver à Calais, et de là il vint à l'Escluse. Si parla au roy de France et à ses oncles, et leur remonstra comment il avoit esté en Engleterre et quelle response on li avoit fait. Le roy et les seigneurs n'en firent compte et le ren- 30
voierent en France, car telle estoit leur intencion que ilz yroient en Engleterre si trestost comme ilz pourroient avoir bon vent et que le connestable

seroit venu et le duc de Berry, mais le vent leur estoit si contraire et avoit tousjours esté que plus ne pouvoit ne de ce vent, ilz n'eussent jamais pris terre en Engleterre sus frontiere où ilz voloient
5 arriver, et estoit le vent assez bon pour aler en Escoce.

§ 120. Or vint le duc de Berry à Paris et oy messe en l'église de Nostre Dame, et prist là con-
10 gié et donna à entendre à tous que jamais ne retourneroit si aroit esté en Engleterre, mais il pensoit tout le contraire ne il n'y avoit nul talent d'aler, car la saison estoit ja trop avalée et l'iver trop avant. Tous les jours que il fu sus le chemin,
15 il avoit lettres du Roy et de monseigneur de Bourgoingne qui le hastoient, et disoient ces lettres et les messaiges que on n'atendoit autrui que luy ; le duc de Berry chevauchoit toudis avant, mais c'estoit à petites journées. Or se departi le connes-
20 table de France de Lautrigier, une cité seant sus mer en Bretagne, a tout grant charge de gens d'armes et de belles pourveances, et estoient en somme LX. et XII. vaisseaulx tous chargiez. En la compaignie du connestable estoient les nefes qui menoient la
25 ville ouvrée et charpentée de bois pour asseoir et mettre sus terre quant on seroit arivez en Engleterre. Le connestable et ses gens orent assez bon vent de commencement ; mais quant ilz approchierent Engleterre, il leur fu trop grant et trop
30 dur, et plus cheminoient avant et plus s'efforçoit. Et avint que à l'encontre de Mergate sus l'embuche de la Tamise le vent leur fu si grant que, voulussent ou non les maronniers, leurs nefes furent

toutes espersés et n'en y avoit pas xx. voilles ensamble, et en bouta le vent en la Tamise aucunes nefes qui furent prises des Englois, et par especial il en y ot une ou deux ou une partie de celle ville et les maistres, qui charpentée l'avoient, estoient. Tout 5 fu amené par la Tamise à Londres, et en ot le roy grant joye ; aussi eurent les Londriens. Encores des nefes du connestable en y ot vii. qui cheminerent aval vent, vouldissent ou non, chargées de pourveances qui furent peries en Zellande, mais le 10 connestable et les seigneurs à grant paine et à grant peril vinrent à l'Escluse.

De la venue du connestable et des barons fu grandement resjoy le roy de France, et li dist le roy si trestost comme il le vint veoir : « Connes- 15 table, que dictes-vous ? Quant partirons-nous ? Certes j'ay très grant desir de veoir Engleterre ; je vous pry que vous avanciez vostre besongne et nous mettons en mer hasteement. Vecy mon on-(fol. 144)-cle de Berry qui sera devers nous sur 20 deux jours. Il est à Lille. » — « Sire », respondi le connestable, « nous ne nous povons partir se n'avons vent pour nous. Il a tant venté ce vent de sust qui nous est tout contraire que les maronniers dient que ilz ne le veirent oncques tant ven- 25 ter en ung tenant que il a fait puis deux mois. » — « Connestable », dist le roy, « par ma foy, j'ay esté en mon vaissel et me plaist grandement bien l'affaire de la mer et croy que je seray bon maronnier, car la mer ne me fait point de mal. » — « En 30 nom Dieu, sire », dist le connestable, « et ce elle a fait à moy, car nous avons esté près tous perilz en venant de Bretagne en çà. » Là volt le roy savoir

comment ne par quelle maniere, et il li recorda.
« Par fortune, sire, et par grans vens qui nous survinrent sus les bendes d'Engleterre, et avons perdu de nos gens et de nos vaisseaulx, dont il me desplaist grandement, se amender le povoie ; mais je n'en aray autre chose pour le present. » Ainsi le roy de France et le connestable se devisoient de paroles et toudis aloit le temps aval et approchoit l'iver et gisoient là les seigneurs à grant frait et en
10 grant peril, car, sachiez, Flamens ne les veoient point volentiers en Flandres, especialment les menus mestiers, et disoient en requoy les pluseurs l'un à l'autre : « Et quel deable ne se delivre ce roy de passer oultre en Engleterre, s'il doit ? Pourquoy
15 se tient-il tant en ce païs ? Ne sommes-nous point povres assez, se encores François ne nous apouvrissent ? » Et disoient les autres : « Vous ne les verrez passer en Engleterre de ceste année ; que se demanderoit-il ? Les François font maintenant cy
20 leurs povées et leurs estains que ilz conquerront tantost Engleterre, mais non feront. Elle n'est pas si ligiere à conquerre ; Englois sont d'autre harmoing que François ne sont. Que feront-ilz en Engleterre ? Quant les Englois ont esté en France
25 et chevauchié partout, ilz se boutent et s'enfourment en fors chastiaux et en bonnes villes et fuient devant eulx si comme l'aloe fuit devant l'esprivier. » Ainsi par especial en la ville de Bruges, où le grant retour des François estoit, murmuroient-ilz et queroient le festu en l'estrain pour
30 avoir la riote et le debat. Et avint que la riote en fu si près que sur le point, et commença pour ung garçon François qui avoit batu et navré ung Fla-

menc, et tant que les hommes des mestiers s'armoient et s'en venoient ou grand marchié pour faire leur assemblée, et se ilz y feussent venus et que ilz se peussent estre veus ne trouvez ensamble, il ne fust eschappé baron, chevalier ne esquier de 5 France, que tous n'eussent esté occis sans mercy, car encores avoient les pluseurs de ces meschans gens la hayne ou cuer pour la bataille de Rosebeque, où leurs peres, leurs freres et leurs amis avoient esté occis. Et Dieu proprement y ouvra 10 pour les François ; et le sire de Guistelle qui pour ces jours estoit à Bruges, quant il entendit que le commun s'armoit et que gens couroient en leurs hostelz eulx armer, il senti tantost que c'estoit pour tout perdre et sans remede. Si monta à che- 15 val lui ve. ou vie. tant seulement, et se mist ens es rues, et ainsi que il les encontroit tous armez et par connestablies qui se traioient vers le marchié, il leur disoit : « Bonnes gens, où alez-vous? Vous volez-vous perdre? N'avez-vous pas esté assez 20 guerriez et estes encores tous les jours de gaingnier vostre pain? Retournez en vos maisons. Ce n'est riens. Vous porez mettre vous et la ville en tel parti que Bruges sera toute destruite. Ne savez-vous pas que le roy de France et toute sa puis- 25 sance est en ce pays? » Ainsi les appaisa ce jour le sire de Guistelles, et les fist retourner par ses doulces paroles en leurs maisons, ce que point n'eussent fait briefment, se il n'eust esté à Bruges. Et les barons et les chevaliers de France avoient 30 si grant doubte que ja s'enfroumoient-ilz en leurs maisons et en es hostelz où ilz estoient logiez et voloient là attendre l'aventure.

Or vint le duc de Berry à l'Escluse : « Ha, biaux oncles », dist le roy de France, « que vous ay tant désiré et que vous avez tant mis à venir? Pourquoy avez-vous tant attendu? Nous deussions ores
5 estre en Engleterre et avoir combatu nos ennemis. » Le duc commença à rire et s'escusa et ne dist pas si trestost ce que il avoit sur le coraige, mais volt avant aler veoir ses pourveances et la navie qui estoit si belle sur la mer que c'estoit grant
10 plaisance du veoir, et fu bien vii. jours à l'Escluse, que tous les jours on disoit : « Nous partirons demain à la marée. » Véritablement le vent estoit si contraire pour singler sur Engleterre que plus ne povoit, et si estoit le temps tout bas après la Saint-
15 Andrieu. Or regardez se il faisoit bon en ce temps sur mer pour tant de nobles gens, comme il y avoit à l'Escluse et là près, et qui n'atendoient autre chose que le passage, car toutes les pourveances estoient faites et chargiées en es vaisseaulx, et ja
20 pluseurs jones haulx seigneurs du sanc du Roy qui se desiroient à avancier avoient crusié leurs nefes et bouté avant (fol. 145) en la mer en segnefiance : « Je seray des premiers qui arrivera en Engleterre, se nul y va », telz que messire Robert
25 et messire Philippe d'Artois, messire Henry de Bar, messire Pierre de Navarre, messire Charles de Labreth, messire Bernard d'Ermignac, et grant foison d'autres. Ces jones seigneurs là ne voloient pas demorer derriere, quant ilz estoient tout de-
30 vant. Or se mist le conseil du roy ensamble pour regarder comment on perseveroit. Il me fut dit adont, — car je, qui ay dictié ceste hystoire, fu à l'Escluse pour les seigneurs et leurs estas veoir et

pour aprendre des nouvelles, — si entendî par
juste informacion et bien en vey l'aparant que le
duc de Berry desrompi tout ce voyage, oultre la
volenté du duc de Bourgoingne, son frere, qui nul
gré ne luy en sceut, mais lui en monstra mautalent 5
plus de trois moys en sieuvant et je vous diray les
raysons que le duc de Berry mist avant.

Je vous ay dit cy dessus que de la venue au duc
de Berry fu le roy de France grandement resjoy,
et aussi furent tous les jones seigneurs de France 10
qui grant desir avoient d'aler en Engleterre, car
ilz avoient certain argu et espoir que de tout gain-
gnier et de mettre Engleterre en subjection. Le duc
de Berry, pour tant que il estoit entre les princes
de France le plus aîné et le plus prochain du roy, 15
car c'estoit son oncle, et aussi il avoit demoré,
oultre sa bonne volenté, plus de v. ans en Engle-
terre en ostagerie pour la redempcion du roy
Jehan son pere, si comme il est cy-dessus contenu
en ceste hystoire, si congnoissoit bien le pays et 20
la puissance des Englois, remonstra au destroit
conseil des nobles de France, ausquelz principau-
ment pour le temps de adont les choses du
royaume toutes se dependoient, et dist ainsi : « Ve-
rité est que on doit avoir soing et desir de victo- 25
rier et soubmettre ses ennemis, et sur celle ins-
tance ces gens d'armes et nous aussi reposons icy
à l'Escluse pour faire le voyage de aler en Engle-
terre. » Et lors le duc de Berry se tourna sur son
frere le duc de Bourgoingne et assist toute sa pa- 30
role à luy et dist : « Ainsi, biau frere, je ne me puis
excuser ne ignorer que je n'aye esté en France à la
greigneur partie des conseilz par lesquelz ceste

assamblée est faite. Or ay-je depuis pensé sur ces besongne[s] trop grandement, car elles font tant à touchier que oncques emprise que roy de France entrepresist à faire ne fu si grande ne si notable, et touteffois, considéré les perilz et incidenses mer-
veilleuses qui par ce en puent naistre et venir au royaume de France, je n'oseroie conseiller que, sur la saison qui est si tardive comme ou moys de decembre que la mer est froide et orgueilleuse,
10 nous mettons le roy en mer, car, se mal en venoit, on diroit partout que nous qui avons le gouvernement du royaume l'arions conseillé et là mené pour le trahir ; avec tout ce ja avez-vous oy dire aux plus saiges maronniers de nostre costé que il
15 n'est mie en leur puissance que nous puissions, sur le temps qu'il fait et sur le vent contraire, tenir n^{re}. voilles ensamble de une flotte, et Engleterre est ung pays moult dangereux à arriver. Et prendons que nous y arrivons, c'est ung pays sur la
20 mer qui est très mauvais pour hostoier et combattre, et pour ardoir et destruire nostre navie et toutes noz pourveances sur une nuit, car nous ne povons tenir la terre et la mer ; pour quoy je di que ce voyage est nul, car, se par fortune nous
25 estions desconfis et le roy mort ou pris, le royaume de France seroit pour nous perdu sans recouvrer ; car si est toute la fleur du royaume. Et qui vouldroit faire ung tel voyage pour lequel nous sommes icy assemblez, il le fauldroit faire sur l'esté, non pas
30 sur l'iver, que la mer est quoye et le temps bel et seris, et que les chevaux treuvent aux champs les vivres appareilliez, nonobstant que pour vie des chevaux vous trouverez en Engleterre petit, fors

prairies, bois ou bruières ; de mon conseil nous n'irons pour ceste saison plus avant, mais à l'esté conseillé-je bien que nous remettons sus icy ou à Harefleu nostre navie et toutes ces gens d'armes, et parfournissons ce que nous avons empris. » 5

A ceste parole du duc de Berry ne respondirent point en ly brisant son advis ceulx du conseil, car ilz leur sembloit que il estoit si grant et si hault prince que il devoit bien estre creu de sa parole, fors tant que le duc de Bourgoingne dist : « Le meilleur et le plus prouffitable en est bon fait, mais, se nous faisons ainsi, nous y aurons grant blasme et ja avons pour ce voyage traveillié en chevance d'or et d'argent si grandement le royaume de France, que moult s'en dollent et, se nous retour- 15 nons sans riens faire, les bonnes gens qui ont payé ce par quoy nous sommes cy assemblez diront, et à bonne cause, que nous les avons deceus et que nous avons fait celle assemblée pour traire or et argent hors de leurs bourses. » — « Biau frere », respondi le duc de Berry, « se nous avons la finance et nos genz l'aient aussi, la greigneur partie en retournera en France. Tousjours va et vient finance, il vault mieulx cela aventurer que mettre les corps en peril ne en doubte. » — « Par ma foy », res- 25 pondi le duc de Bourgoingne, « au departir sans riens faire nous y aurons plus de blasme que d'onneur et touteffois je vueil bien que le meilleur se face. » Il (fol. 146) me fu dit adont, car pour ces jours je estoie à l'Escluse, que ces choses ne furent 30 pas si tost conclues et que moult de paroles il y ot retournées avant que le departement se fesist. Quant le roy de France peut sentir et entendre que

le voyage emprís d'aler en Engleterre se desromperoit, si fu courroucié oultre mesure et en parla assez à ses oncles. Le duc de Bourgoingne monstroït bien en ses paroles que il avoit plus chier à
5 passer oultre que à retourner, et touteffois le duc de Berry et la plus saine partie du conseil ne si assentoient pas, pour laquelle chose et pour toutes gens appaisiez il fu dit aux chiefz des seigneurs, telz que le duc de Lorraine, le conte d'Armignac,
10 le daulphin d'Auvergne et à ceulx des lointaines marches, que on metteroit ce voyage en souffrance jusques au mois d'avril, et que les pourveances que ilz avoient grandes et grosses, celles qui se po-voient garder, se gardaissent, telz que bescuit et
15 chars salées, et des autres ilz feissent leur prouffit. Les seigneurs et leurs gens, qui grant affection avoient d'aler en Engleterre, n'en peurent avoir autre chose. Ainsi se desrompi en celle saison le voyage de mer qui cousta en tailles et assises ou
20 royaume de France c. mille francs, trente fois ou plus.

Qui veist seigneurs courrouciez, especialment ceulx des loingtaines marches, lesquelz avoient traveilliez leurs corps et despendu largement leur
25 argent en espoir que d'avoir une bonne saison, il peust avoir grans merveilles, telz que le conte de Savoie, le conte d'Armignac, le daulphin d'Auvergne et les grans barons de France, et vous di que ilz se departoient moult envis sans avoir veu
30 Engleterre. Aussi faisoit le roy de France, se amender le peust, mais pour le meilleur, tout considéré, le voyage fu rompu et mis en souffrance jusques à l'esté. Lors se departirent toutes manieres de gens

et se mistrent au retour les ungs çà et les autres là, les ungs joyeux, les autres courrouciez. Ainsi va des choses. Officiers demourerent derriere pour faire le prouffit des pourveances, car bien savoient les seigneurs, quoyque on leur fesist entendant de 5 faire ung voyage à l'avril, que riens n'en seroit fait et que on aroit bien où ailleurs entendre. Or mist-on en ventes ces pourveances qui estoient à l'Escluse, au Dam et à Bruges, mais on ne les savoit à qui vendre. Ce qui avoit cousté c. frans, on 10 le rendoit pour x. frans. Le daulfin d'Auvergne me dist se Dieu li peust aidier ses gens avoient en pourveances bien mis vii^m. frans, mais oncques ilz n'en peurent refaire vii^c. frans, et ainsi tous les autres, excepté les seigneurs qui estoient voisins 15 de Flandres, telz que en Artois, en Haynau et en Picardie. Le sire de Couchy n'y eut point de dommage, car toutes ses pourveances il les fist par la riviere de l'Escault retourner à Mortaigne dalez Tournay, dont pour lors il estoit seigneur, et avoit 20 emprunté à l'abbé de Saint-Pierre de Gand bien ii^c. muis de bleds et avaines et otant à l'abbé de Saint-Bavon, de leurs maisons que ilz ont en Tournesis et en France. Je oy bien parler des pourchas que les abbés en faisoient, mais oncques je n'oy 25 dire que riens leur en fust rendu, et demorerent les choses en cel estat ; qui plus y avoit mis plus y perdoit, ne on n'en faisoit à nuluy droit.

§ 121. Quant les nouvelles furent sceues en En- 30 gleterre, ce fu moult tost, les aucuns en furent moult grandement resjoys, qui doubtoient la venue des François, et les autres courrouciez, qui y

cuidoient avoir grant prouffit. En celle saison se fist une feste en la cité de Londres, très grande et très grosse, et se recueillierent à la dicte feste toutes manieres de seigneurs qui avoient esté es-
5 pars et establis aux pors et aux passaiges sur la mer, et tint le roy Richard d'Engleterre sa feste très solennelle au jour de Noël à Wemoustier. Et furent à la dicte feste fais trois ducs qui en devant s'apelloient contes ; le conte de Cambruge, nous
10 l'appellerons doresenavant le duc d'Iorch ; et le conte de Bouquighen, son frere, nous l'appellerons le duc de Clocestre, et le tiers le conte d'Aquesuffort, nous l'appellerons le duc d'Irlande. Si se continua ceste feste en grant bien et en grant re-
15 viel, et estoient les gens parmi Engleterre, ce leur estoit advis, eschappez de grant peril, voire par l'aparant, si comme renommée avoit couru. Et les pluseurs disoient que jamais ilz n'aroient paour de la fumée des François et que toute l'assemblée,
20 qui avoit esté à l'Escluse faite, n'avoit esté fors pour traire le duc de Lancastre hors de Castille.

Ainsi, comme icy dessus est devisé et ordonné, se desrompi en celle saison l'armée de mer, qui tant avoit cousté de paine, de travail, d'or et
25 d'argent ou royaume de France. Les maronniers Hollandois et Zellandois et Flamens qui avoient leurs vaisseaux louez bien et chier ne retournerent riens de ce qu'ilz avoient receu, mais se firent paier tout hors jusques au derrenier de-
30 nier, et retournerent en leurs lieux.

§ 122. En ce temps estoit grant nouvelles en France et ailleurs d'un gaige de bataille qui se

devoit faire à Paris jusques à outrance ; ainsi avoit-il esté sentencié par arrest de Parlement en la chambre des seigneurs de Parlement de Paris, et devoit estre le champ d'un chevalier et d'un escuier du pays et de l'ostel au conte Pierre d'Alençon. Le chevalier estoit nommé messire Jehan de Karouge, et l'escuier Jaques Le Gris, le quel escuier estoit tout le cuer du conte, et n'avoit parfaitement aultruy (fol. 147) que luy. Si n'estoit-il pas de trop hault affaire, mais ung escuier de basse lignée qui s'estoit avancié, ainsi que fortune en avance pluseurs, et quant ilz sont tous eslevez et ilz cudent estre au plus seur, fortune les retourne en la boe et les met plus bas que elle ne les a eus de commencement. Les nouvelles de ce champ estoient sceues entre ces seigneurs de France, qui se tenoient à l'Escluse ; si que, quant le jone roy de France vey que le voyage ne se feroit point, il manda à Paris que on detriast la journée, et que il vouloit estre au champ. Au mandement du roy on obey ; ce fu raison, et fu la journée prolongiée jusques à la venue du roy. Or vous vueil-je esclarcir la matiere pourquoy le champ se fist.

Avenu estoit que volenté et ymaginacion avoit esté prinse à messire Jehan de Karouge pour son avancement de voyagier oultre mer, car pour voyages faire fut-il toudis moult enclin, et prinst congïé au conte d'Alençon d'aler oudit voyage, lequel li donna legierement. Le chevalier avoit une femme espousée joene, belle, bonne, saige et de bon gouvernement, et se departi d'elle amiablement ainsi que chevaliers font quant ilz vont ens es

loingtaines marches. Le chevalier s'en ala, la dame demoura avecques ses gens, et se tenoit en ung chastel sur les marches du Perche et d'Alençon, lequel chastel on nomme, se m'est advis, Argenteil, si comme proposé fu depuis ; la plaidoirie demora en Parlement à Paris plus d'un an et demy et estoit, si comme ce que messire Jehan de Karouge proposoit que, endementres que il voiaçoit, ce Jaques Le Gris estoit venu ung jour au matin
10 ens ou chastel d'Argenteil tout seul, monté sur ung coursier, et descendu à la porte, et pour tant que il estoit si prochain et si amé du conte d'Alençon, on l'avoit laissié entrer dedens et li vint la damme au devant et le recueilly moult lieement. L'escuier la
15 deust mener de paroles tant que la dame le mena ens ou dongon du chastel toute seule, dont elle fist folie et moult s'en repenti depuis, mais elle se confioit du tout ou dit escuier, et supposoit que il fust là venu pour grant bien ; et disoit à la damme que
20 le conte son seigneur li avoit chargé du soin que il la venist visiter et de tout ce le creoit la damme. Quant ilz furent entrez ou dongon, Jaques Le Gris, tempté des las de l'ennemi, embrça la damme et li dist : « Damme, sachiez veritablement
25 que je vous aime plus que moy-mesmes, mais il convient que j'aye mes volentez de vous. » La damme fu toute esbahie et vult crier ; mais elle ne peut, car l'escuier li bouta ung petit gan, que il tenoit, en la boche, et la cloy et l'estraindi, car
30 il estoit fort homme, de bras rade et ligier, et l'abbati sur le planchier et la viola, et en ot, oultre la volenté de la damme, ses delis. Et quant il ot fait, il li dist : « Damme, se vous faites nulle mencion de

ceste avenue, vous serez deshonorée. Taisiez-vous ent, et je m'en tairay aussy aussi pour vostre honneur. » La damme qui plouroit moult tenrement li dist : « Ha ! traître homme et mauvais, je m'en tairay, mais ce ne sera pas si longuement 5 que il vous besongneroit », et ouvry l'uis de la chambre du dongon et vint aval et l'escuier après elle. Bien monstroït la damme qu'elle estoit courrouciée et explorée. Si cuidoient ses gens, qui à nul mal ne pensoient, que l'escuier li eust dit aucunes 10 povres nouvelles de son mary ou de ses parens, pourquoy elle fust tourmentée et desplaisant. La joene dame entra en sa chambre et s'en cloy et là fist ses regrez et ses complaints moult tenrement, et l'escuier monta sur son coursier et chevaucha ce 15 jour et vint à Alençon entre x. et xi. heures, et fu ce jour au lever du conte. La damme de Karouge demoura toute esgarée et porta son anuy au plus bel comme elle pot, ne oncques ne s'en descouvry à creature. 20

Or retourna messire Jehan de Karouge, quant il ot fait son voyage. Sa femme le recueilli, mais ce fu moult matement, tant que le chevalier s'en esmerveilla et s'en cloy en sa chambre, et li demanda quelle chose elle avoit qu'elle faisoit si matte 25 chiere. La damme li dist tout au long comme il estoit venu. Le chevalier fu courroucié grandement, et manda de ses amis et des amis à la damme, et fist la damme recorder à eulx tout le fait ainsi comme il avoit alé, et sur ce il en de- 30 manda conseil. Il fu conseillé que il tournast ceste chose en apel en Parlement à Paris, et point n'alast devers le conte d'Alençon, car le conte

amoit tant l'escuier que par lui il n'en aroit point de raison. Le chevalier vint à Paris, et fourma son apel en Parlement, et fu Jaques Le Gris mandé, et quant il fu venu, il fist moult l'esmerveillié de
5 ces nouvelles, et les ignora, et nya de tous poins et du jour que la chose deust estre avenue. Il s'en raporta au conte d'Alençon, et prouva bien par ledit conte que il estoit à six heures en sa chambre à Alençon, et à x. heures il fu à son lever, et
10 d'Alençon à Argenteil il y a x. lieues françoises ou plus, de laquelle chose on avoit grant merveille. Le chevalier perseverant en son apel, sur l'information de sa femme, et l'escuier deffendant sur les vrayes preuves que il monstroït, la plaidoirie
15 dura plus d'un an et demi. Finablement, Parlement en ordonna et en fu champ jusques àoultrance jugié et sentencié en chambre de Parlement (fol. 148) à Paris. Ilz tinrent leurs journées ne nul n'y povoit trouver moyen ne accord; tous deux se
20 vouloient combattre, car chascun si disoit avoir bon droit. Si furent les lices faites et ordonnées en la place Sainte-Katherine.

Or furent revenus du voyage de l'Escluse le roy de France et ses oncles et le connestable à Paris.
25 Le jour du champ vint qui fut environ l'an revolu que on compta selon la coustume de Rome l'an M. CCC. IIII^{xx} et VII. Le roy de France et ses oncles vinrent en la place où le champ se fist, et vinrent les deux champions en la place, armez de
30 toutes pieces, ainsi comme à eulx appartenoit, et furent chascun des champions assis en sa chaire, et gouvernoit messire Jehan de Karouge le conte Waleran de Ligny et de Saint-Pol, et Jaques Le

Gris les gens au conte d'Alençon. Quant le chevalier deut entrer ens ou champ, il vint à sa femme, qui là estoit sus la place en ung char tout couvert de noir et la damme vestue de noir aussi, et li dist ainsi : « Damme, sur vostre informacion 5 je voy aventurer ma vie et combatre Jaques Le Gris. Vous savez se ma querelle est juste et loyale? » — « Monseigneur », dist la damme, « il est ainsi et vous combattez seurement, car la querelle est bonne. » — « Ou nom de Dieu soit », dist le 10 chevalier. Lors la prist-il par la main, puis se parti et entra ou champ. La damme demoura dedens le char en oroisons et en grant cremeur, car, se son mary eust esté desconfit, on l'eust pendu et la damme arse. Quant ilz eurent juré, ainsi comme 15 il appartient à champ faire, on les mist l'un devant l'autre et leur fu dit de faire ce pourquoy ilz estoient là venus. Ilz assemblerent des lances à cheval, mais tantost descendirent et puis se combattirent de leurs espées moult vaillamment et fu le 20 chevalier de premier navré en la cuisse, et depuis retourna-t-il par telle maniere que il mist Jaques Le Gris dessoubz lui et l'occist, mais Jaques ne voust oncques congnoistre, et tint tousjours son oppinion. Ainsi fu la damme vengée de l'escuier, 25 dont tous les seigneurs et le peuple orent grant joye.

§ 123. En ce temps, environ la Chandeleur, s'acoucha au lit le roy Pierre d'Arragon. Quant il 30 vey que morir le convenoit, si fist venir en son present ses deux filz, Jehan l'aisné, et Martin, et leur dist : « Mes enfans, je vous laisse assez en bon

point, et les besongnes de mon royaume toutes cleres. Du fait de l'Eglise, j'en ay toudis tenu la neutralité, si vueil que vous la tenez aussi, car c'est le plus sceur. » Ilz respondirent : « Nous obeirons à ce que vous ordonnerez, c'est raison. » En cel estat trespassa le roy Pierre d'Arragon, qui fu ung moult vaillant homme en son temps, et qui grandement augmenta la couronne et le royaume d'Arragon et conquist tout le royaume de Marogiers et atribua à luy et encoires pluseurs. Si fu enseveli en la bonne cité de Barselonne, et là gist.

Quant la mort de luy fut sceue en Avignon devers le pape Clement et les cardinaulz, si escripsirent tantost devers le roy de France et ses oncles, et devers le duc de Bar et la duchesse, qui tenoient leur opinion, qui estoient pere et mere de la joene royne qui seroit d'Arragon, madamme Yolent, et à la damme aussi, que ilz fesissent tant que le joene roy Jehan et le royaume d'Arragon se determinast. Le duc de Bar et la duchesse en escripsierent à leur fille madamme Yolent, le roy de France otant bien à luy, le duc de Berry et le duc de Bourgoingne aussi. Avecques tout ce, ilz envoyerent en Arragon ung cardinal en legacion pour preschier le joene roy qui seroit et son frere et le peuple. Le cardinal fist tant avec l'ayde de madamme Yolent, qui s'i enclinoit trop fort pour la cause de ce que pere et mere en prioient et le roy de France, son cousin germain, et ses deux oncles Berry et Bourgoingne, que elle desconfi son mary, car il voloit tenir l'opinion son pere de la neutralité, et se determina tout le royaume d'Arragon au pape Clement.

En ces jours que le roy Pierre d'Arragon trespassa, estoit à Barselone l'arcevesque de Bordiaux que le duc de Lancastre y avoit envoyé. Je vous diray pour quelle raison. Le prince de Galles, du temps que il fu duc et sire d'Aquitaine, et que tous ses voisins le doubtoient, et roy de France et roy d'Arragon et roy d'Espaigne et roy de Navarre et proprement les roys Sarrasins qui en ooient parler, pour sa grant fortune et bonne chevalerie, eut une certaine aliance et confederacion au roy Pierre d'Arragon et le roy à luy, que le prince li jura et seela et fist seeler le roy d'Engleterre, son pere, que pour tousjours et à jamâs il, ne le royaume d'Engleterre, ne les successeurs d'Engleterre et d'Aquitaine qui venroient, ne feroient point de guerre ne consentiroient à faire ou royaume d'Arragon, parmi tant que le roy d'Arragon jura et seela pour luy et pour ses hoirs que tous les ans il serviroit le prince d'Aquitaine de la somme de v^e. lances contre qui que il eust à faire, et en paieroit les deniers se v^e. lances il n'y vouloit envoyer. Or estoit avvenu que il y avoit bien pour x. ans d'arrieraiges que le roy d'Arragon n'en avoit riens payé, ne fait nul service au roy d'Engleterre ne à ses commis. Et quant le duc de Lancastre yssi hors d'Engleterre, il ot et aporta avecques luy lettres patentes seellées du grant seel d'Engleterre, present tout le conseil, que le roy d'Engleterre l'establissoit en es marches de Bordiaux, de Bayonne et d'Acqui-(fol. 149)-taine comme son lieutenant, et lui donnoit plaine puissance royale de demander tous drois deubz et actions deues tant sur le royaume d'Arragon comme

ailleurs, et voloit que le duc en eust les levées et les prouffis sans riens retourner arriere, et les quittoit plainement et tenoit à ferme et estable tout ce que il en feroit. Dont, quant le duc de Lancastre fu arresté en la ville de Saint Jaques en Galice, si comme il est cy dessus contenu, il pensa sur les besongnes d'Arragon et regarda que le roy d'Arragon, par la vertu de la commission que il avoit, estoit grandement tenu à lui en grant
10 somme d'argent pour les arrieraiges, lesquelz choses li venroient grandement à point pour permaintenir sa guerre de Castille avec les autres aides. Si ques, lui sejournant à Saint Jaques, il envoia de son conseil à Bourdiaux devers l'archevesque de Bourdiaux et devers messire Jehan Harpedane, qui lors estoit seneschal de Bourdiaux et de Bourdelois, et mandoit par ses lettres quel'un des deux ou tous deux ensemble en alassent en Arragon devers le roy, et li remonstrassent vive-
20 ment comment il estoit grandement et de long-temps tenu envers le roy d'Engleterre et le duc d'Acquitaine. L'archevesque et le seneschal regarderent les lettres et oïrent que ceulx qui les avoient apportées disoient. Si parlerent ensemble
25 et regarderent que il valoit trop mieulx que le seneschal demourast en Bourdelois que il alast en ambaxaderie ens ou royaume d'Arragon. Si ques l'archevesque de Bourdiaux eut celle commission et estoit venu en Arragon et si mal à point, ainsi
30 que les choses tournent à la fois sur le pis, que point il n'avoit parlé au roy, car ja estoit-il malade et tousjours il aggrevoit, et tant que il le monstra, car il morut. Quant il fu mort, l'arce-

vesque parla à ses enfans et au conseil du roy qui vinrent au service du roy Pierre qui estoit mort en la cité de Barsalonne, et tant parla que trop ce sembla-il au conseil du roy, et que il fu mis en prison fremée courtoise, mais il ne s'en povoit pas partir quant il voloît et estoit en la cité de Barselone. Quant les nouvelles en vinrent à Bourdiaux devers le seneschal, si dist . « Je n'en pensoie pas moins, car l'arcevesque, où que il soit, a trop chaude teste ; encoires je croy que il vaulsist otant que je y fusse alé, car j'eusse parlé plus à point. Il y a bien maniere par tout le monde à savoir doucement demander le sien. » 5 10

Le seneschal escripsi ces nouvelles devers le duc de Lencastre qui se tenoit en Galice. Le duc en fu grandement courroucié et se contenta mal du roy d'Arragon et de son conseil, quant on avoit l'arcevesque de Bourdiaux, ung si grant prelat, retenu et mis en prison en exploitant ses besongnes. Adont escripsi le duc aux compaignons de Lourde que ilz vouldissent herrier ceulx de Barselone, où l'arcevesque de Bourdiaux estoit en prison. Jehan de Berne, le cappitaine, et qui se nommoit seneschal de Bigorre, Pierre d'Auchin, Ernauton de Rostem et Ernauton de Sainte-Colombe et les compaignons de la garnison de Lourde furent grandement resjoïs de ces nouvelles, et commencierent à herrier et à courir ens ou royaume d'Arragon et jusques aux portes de Barselone, et tant que nul marchant n'osoit aler hors. 15 20 25 30

Avecques tous ces meschiefs le joene roy Jehan d'Arragon se vouloit faire couronner à roy, mais les cités et les bonnes villes d'Arragon ne le voloient

consentir, se il ne leur juroit solempnelment que
jamais taille ne subside ne oppression nulle il ne
metteroit ne esleveroit ens ou pays, et pluseurs
autres choses voloient-ilz que il jurast, escripsist
5 et seelast, se il vouloit estre couronné. Lesquelles
choses, se li sembloit et à son conseil aussi, li
estoient moult prejudiciables, et les maneoit que
il leur feroit guerre et especialment ceulx de Bar-
selone, et disoit le roy que ilz estoient trop riche
10 et trop orgueilleux.

§ 124. En ce temps avoit en la Langue d'Olc,
sus les frontieres d'Auvergne et de Roergue vers
Pesenas et vers la cité d'Usez une maniere de gens
15 d'armes qui s'apelloient les routes, et se multi-
plioient tous les jours pour mal faire, et en estoient
cappitaines quatre hommes d'armes qui deman-
doient guerre à tout homme qui fust monté à che-
val ; il[s] n'avo[ie]nt cure à qui. Si estoient nommez
20 Pierre de Monfaucon, Geuffroy Chastellier, Ham-
gesorge et le Goulonc, et tenoient ces quatre bien
iiii^c. combatans dessoubz eulx, et mengoient tout
le païs où ilz conversoient. Quant ilz furent infour-
mez que l'arcevesque de Bourdiaux estoit en pri-
25 son en Arragon, et que le duc de Lancastre s'en
contentoit mal sur les Arragonnois, et outre que
le roy d'Arragon aussi se contentoit mal des
bonnes villes de son royaume, et n'apparoient que
guerres, si en furent moult resjoïs, car telz gens
30 que ceulx estoient sont plus resjoïs du mal que du
bien. Si eurent conseil entre eulx que ilz appro-
cheroient en Arragon et prenderoient quelque
fort sur les frontieres, et quant ilz l'aroient pris, le

roy d'Arragon et les bonnes villes traiteroient de-
vers eulx ; quel qui fust les ensonnieroit, trop bien
leur yroit, mais que ilz eussent tiltre de faire
guerre. Si se departirent à la couverte de la marche
et frontière de Pezenas, entre Nymes et Montpel- 5
lier et s'en vinrent chevauchant tout frontiant le
païs et avoient getté leur visée à prendre et em-
bler le chastel de (fol. 150) Durban, qui sciet en
l'arceveschié de Nerbonne, entre le royaume d'Ar-
ragon et le royaume de France droitement sur le 10
departement des terres, et est le dit chastel au
sire de Gleon, et y vinrent si à point et de nuit,
que ilz le trouverent à petite garde. Si getterent
leurs eschielles et firent tant que ilz l'eurent et en
furent seigneurs, dont tout le pays fu grandement 15
effraé, et par especial ceulx de Parpegnant en Ar-
ragon, car le chastel sciet à quatre lieues près de là.
Aussi ceulx de Lourde prinrent en celle propre
sepmaine ung chastel en Arragon à quatre lieues
près de Barselone, lequel on appelle Chastel-Viel de 20
Robbanes, et est le chastel à la vicontesse de Chas-
telbon, cousine germaine au conte de Foeis. La
dame fu toute esbahie quant son chastel fu pris ;
si en escripsi à son cousin le conte de Foeis, que
pour Dieu on li vouldist rendre, et que il li fesist 25
rendre, car ceulx qui pris l'avoient estoient de son
païs de Berne. Le conte de Foeis rescripsi à sa cou-
sine que elle ne s'effreast en riens se son chastel
estoit emprunté des Englois, et que c'estoit pour
herrier et mestrier ceulx de Barselone, qui tenoient 30
en prison à petite cause l'arcevesque de Bour-
diaux, et que bien le raroit quant temps seroit et
sans son dommaige. La damme s'appaisa sur ce,

et se dissimula, et s'en ala demourer en ung sien
autre chastel près de Roquebertin. Ces deux chas-
teaulx, Chastel-Viel de Robbanes et Durban et
aussi ceulx de Lourde herrioient grandement les
5 frontieres d'Arragon. Le roy, au voir dire, s'en dis-
simuloit pour donner chastement à ses bonnes
villes et tant que les bonnes villes se contenterent
mal du roy, car ceulx de Barselone, de Parpe-
gnant ne de pluseurs autres ne povoient aler en
10 leurs marchandises que ilz ne fussent pris et hap-
pez et raenconnez. Si s'aviserent ceulx de Barse-
lone que ilz delivreroient l'arcevesque de Bour-
diaux, mais de sa delivrance ilz en parleroient
ainçois au roy. C'estoit raison, et traitierent tout
15 quoiement par voie de moyen devers le frere du
roy messire Martin, le duc de Blammont — lequel
estoit grandement en la grace de toutes gens —,
que il vouldist tant faire devers son frere le roy
que ilz eussent paix a ceulx de Lourde et a ceulx de
20 Robbanes. Cil leur ot en convenant pour eulx tenir
à amour, et fist tant devers son frere que l'arce-
vesque de Bourdiaux fu delivré et renvoyé en
Bourdellois. Assez tost après fist tant le conte de
Foeis que la viscontesse de Chastelbon recouvra
25 son chastel, et s'en partirent ceulx qui le tenoient.
Ce service fist le conte de Foeis en cel an au duc
de Lancaestre.

Quant le roy d'Arragon vey que la contesse es-
toit si tost retournée à son chastel, si la manda ;
30 elle vint. Le roy li mist sus que elle avoit mis les
Englois en son chastel de Robbanes pour lui guer-
rier et son pais, et que trop s'estoit fourfaite. La
damme s'escusa et, de verité, et dist : « Monsei-

gneur, se Dieu m'aïst et les siens et par la foy que je doy à vous, au jour et à l'eure que on me dist les nouvelles que Robbanes estoit pris de ceulx de Lourde, je n'avoie oncques eu traitié ne parlerment aux Englois, et en escripsi devers mon cousin monseigneur de Foeis, en priant pour Dieu que il le me fesist ravoïr et que ceulx qui pris l'avoient estoient de Berne et yssus de Lourde ; le conte me remanda que je ne me doubtasse en riens, et que ceulx qui le tenoient l'avoient emprunté pour herrier ceulx de Barselone. » — Dont dist le roy : « Or me faites à verir toutes ces paroles par vostre cousin de Foeis, ou je vous tolray le chastel. » La damme dist : « Volentiers. » Elle envoya tantost ces paroles devers le conte de Foeis, qui pour ces jours se tenoit à Ortais en Berne, en lui priant que il la volsist apaisier et escuser au roy d'Arragon. Le conte le fist et envoya lettres et ung sien chevalier en message, messire Richard de Savredin, en remonstrant que il prioit au roy d'Arragon que il vouldist tenir en paix sa cousine, et la laissast vivre dessoubz lui et de son hiretaige, ou autrement il lui déplairoit. Le roy d'Arragon tint les escusances à bonnes, et fist grant chiere au chevalier du conte de Foeis et li dist : « La viscontesse a bien finé, puisque le conte de Foeis la veult escuser. » Ainsi se porterent ces besongnes et demoura la viscontesse de Chastelbon en paix, mais pour ce n'y demourerent pas les marchans de la cité de Barselone pour ceulx de Lourde et des frontieres ; ains estoient souvent prins et pilliez, se ilz n'estoient à pactis envers eulx, et avoient ceulx de Lourde leurs pactis en plusieurs lieux en Cate-

loingne et ens ou royaume d'Arragon, et ainsi vo-
loient faire ceulx de la garnison de Dultem et
eussent fait pis qui ne leur fust alé au devant, car
ilz couroient plus aigrement ens ou royaume d'Ar-
5 ragon assez que ceulx de Lourde ne faisoient, pour
tant que ilz estoient povres et n'avoient cure sur
qui, autant bien sur les gens d'office du roy et de
la royne comme sur les marchans du païs, et tant
que le conseil du roy s'en mist ensamble pour ce
10 que les bonnes villes en murmuroient et disoient
que le roy qui les deust destruire les soustenoit.

§ 125. Quant le joene roy Jehan d'Arragon en-
tendi que ses gens murmuroient et parloient sur
15 lui autrement que à point pour ceulx de Durban
(fol. 151), si li tourna à grant desplaisir, pour tant
que le royaume et l'eritaige de son pere qui avoit
esté si amé de son peuple lui estoit nouvellement
escheut. Si en parla à ung sien cousin et grant ba-
20 ron en Arragon, messire Raymond de Baghes, et
lui dist : « Messire Raymond, chevauchiez jusques
à Durban, et sachez que ces gens qui là sont me
demandent ne à mon pays, et traitiez devers eulx
et faites, se vous povez, que ilz se departent ou doul-
25 cement ou autrement. » Le chevalier respondi :
« Volentiers. » Il envoya ung herault devant parler
à ces compaignons de Durban, et leur mandoit que
il vouloit traitier à eulx. Quant Montfaucon et les
autres cappitaines entendirent que messire Ray-
30 mond de Baghes vouloit traitier à eulx, si pen-
serent que ilz aroient de l'argent, et distrent au
herault : « Compains, dictes de par nous à messire
Raymond que il puet bien venir à nous tout seu-

rement, car nous ne ly volons que tout bien. » Le herault retourna et fist response à messire Raymond, lequel, sur ceste parole, se party de Parpegnant, et s'en vint vers eulx et s'acointa par paroles d'eulx et leur demanda pour qui ilz se tenoient là ainsi sur la frontiere d'Arragon. Ilz dirent : « Nous attendons droit que l'armée du roy de France viengne, qui doit aler en Castille. Si nous metterons en leur compaignie. » — « Ha ! seigneurs », dist messire Raymond, « se vous attendez 10 cela, vous demoriez trop. Le roy d'Arragon ne vous veult pas tant tenir à ses frez ne le païs aussi. » — Dont respondirent-ilz : « Se il ne nous veult tant tenir, nous ne le povons amender, mais où que ce soit nous fault vivre ; se il se veult rachapter à nous et le païs, nous nous partirons volentiers et autrement nou. » — « Et que voudriez-vous avoir », ce dist messire Raymond, « et vous partiriez ? » Ilz respondirent : « LX. mille frans ; nous sommes nous IIII., ce seroit à chascun xv. mille. » 20 — « En nom Dieu », dist messire Raymond, « c'est argent assez et j'en parleray au roy. Encoires vouldroit-il mieulx pour le commun prouffit du païs que on les païast que on eust plus grant dommaige. » Ce disoit messire Raymond de Baghes 25 pour eulx appaisier, mais il pensoit tout le contraire.

Il prist congié à eulx, et leur donna à entendre que ilz aroient bien autant ou plus que ilz demandoient, et puis s'en retourna-il à Parpegnant, où le roy estoit, à qui il recorda ce que ces pillars vouloient avoir. Dist le roy : « Il fault que on en delivre le pays et que on les paye ainsi que on paie 30

larrons et pillars. Se je les puis tenir, je les feray tous pendre ; ilz ne doivent avoir autre paiement, mais c'est du plus fort comment on les puist avoir tous ensamble hors de leur garnison. » Respondi
5 messire Raymond : « Bien les y aurons ; laissez-moy convenir. » — « Or faites », dist le roy, « je ne m'en mesle, fors tant que je vueil que le païs en soit delivré. » Messire Raymond de Baghes ala mettre sus secretement une compaignie de gens
10 d'armes, où bien avoit v^e. lances, et en fist ung escuier gascon capitaine, vaillant homme et bon homme d'armes, lequel on appelloit Naudon Seguin, et les mist en embusche ainsi que à une petite lieue de Durban, et leur dist : « Quant ceulx
15 de la garnison sauldront hors, faites que ilz soient tous mors ou pris. Nous en voulons delivrer le païs. » Ilz respondirent : « Volentiers. » Messire Raymond manda à ces compaignons que ilz se mesissent tous à cheval et venissent courir une
20 matinée devant Parpegnant, pour esbahir les vilains de la ville, autrement on ne povoit traitier envers eulx que ilz païassent riens ; et ceulx qui furent tous resjoïs de ces nouvelles et qui cuidierent que on leur desist verité s'armerent le jour
25 que l'embusche se fist, et monterent tous à cheval, et partirent de leur garnison et s'en vinrent chevauchant vers Parpegnant, et en faisant leur monstre et vinrent courir jusques aux barrieres, et quant ilz orent tout ce fait, ilz se misrent au retour
30 et s'en cuidoient raler tout paisiblement. Mais, ainsi que sur le milieu du chemin, ilz furent raconsievys et rencontrez de Naudon Seguin et de sa route, où bien avoit v^e. lances, qui tantost se

ferirent en eulx. Ilz virent bien que ilz estoient deceus et attrappez. Si se mistrent à deffense et se combatirent assez bien ce que durer peurent, mais ce ne fu pas longuement, car entre eulx il y avoit grant foison de pillars et de gens mal armez. Si furent tantost desconfis. Là furent mors Geoffroy Chastillier, Ham de Sorge, Guiot Moresque, Jehan Guies, et grant plenté d'autres, et fu pris Pierre de Montfaucon, Amblarden de Saint-Just et bien xl. et amenez à Parpegnant ; et endementres que on les menoit parmi les rues, ces gens de Parpegnant yssoient hors de leurs huis et les huioient ainsi que on fait au loup. Si furent mis en un cep le Goulus, et Pierre de Montfaucon et les autres en une fosse.

15

En ce temps estoit le duc de Berry venu nouvellement à Carcasonne et sur les frontières d'Arragon, car il venoit d'Avignon veoir le pape. Si oy recorder comment ceulx de Durban estoient mors et pris. Tantost il escripsi devers le roy d'Arragon et devers sa cousine ma damme Yolant de Bar, en priant que on li vouldist envoyer le Goulus et Pierre de Montfaucon, car ilz estoient à luy. Le roy et la royne, à la priere de leur oncle, les delivrerent et furent renvoyez au duc de Berry. Ceste grace (fol. 152) leur fist-il avoir ; autrement, ilz eussent esté mors sans mercy.

§ 126. En ce temps, y ot à Bourdiaux sur Gironde une ahachie d'armes devant les seigneurs, le seneschal messire Jehan Harpedane et les autres, du seigneur de Rochefoucaut, François, et de Monseigneur Guillaume de Montferrant, Gas-

25

con Englois, et requist le sire de Rochefoucaut, qui filz estoit de la suer au capital de Beuf, l'Englois, à courir trois lances à cheval, ferir trois coups d'espées, ferir trois coups de dagues et trois coups de
5 haches, et furent les armes faites devant les seigneurs et les dammes du païs qui lors estoient à Bourdiaux. Et y envoya le conte de Foeis les chevaliers de son hostel pour servir et conseiller le seigneur de Rochefoucaut, qui filz estoit de sa cou-
10 sine germaine, et li envoya chevaulx bons et armures, dagues, haches, espées et fers de glaves très bons, oultre l'enseigne, quoyque le sire de Rochefoucaut en fust bien pourveu. Si s'armerent ung jour les deux chevaliers bien acompaigniez
15 chascun de grant chevalerie de son costé, et avoit le sire de Rochefoucaut bien n°. chevaulx, chevaliers et escuiers et tous de son lignage, et messire Guillaume de Montferrant bien autant ou plus, et là estoient avecques lui le sire de Lesparz, le
20 sire de Rosem, le sire de Duraz, le sire de Moncident, le sire de Landuraz, le sire de Courton, le sire de Languren, le sire de La Barde, le sire de Taride, le sire de Moncroial en Pierregot, et tous par lignaige ; et pour ce que la ahachie d'armes
25 estoit de deux vaillans chevaliers emprise, les venoit-on veoir de plus loing. Quant ilz furent montez sur leurs chevaulx et ilz eurent leurs targes et laciez leurs heaumes, on leur bailla les glaves. Adont esperonnerent-ilz les chevaulx de grant ran-
30 don, et s'en vinrent l'un sur l'autre de plains eslais et se consievirent ens es heaumes de telle façon que les flamesques en saillirent et porterent tout jus à terre aux fers des lances leurs heaumes,

et passerent oultre à teste nue, excepté les coiffes. « Par ma foy », distrent les seigneurs et les dammes, chascun et chascune en droit soy, « ilz se sont de premiere venue bien asenez. » Adont entendit-on au remettre à point et de relacier leurs heaumes ; si courirent encoire moult vaillamment la seconde lance et aussi firent-ilz la tierce. Briefment, toutes leurs armes furent faites bien et à point au plaisir des seigneurs et des dammes, tant que il fu dit que chascun s'estoit bien porté ; et donna ce jour le soupper en la cité de Bourdiaux aux seigneurs et aux dammes le seneschal messire Jehan de Harpedane, et à l'endemain tous se departirent et en alerent sur leurs heritaiges. Le sire de Rochefoucaut s'ordonna pour aler ent en Castille, car le roy Jehan de Castille lui avoit escript et mandé, et le voyage s'approchoit grandement, et messire Guillaume de Montferrant, quant il fu revenu chiés soy, s'ordonna aussi de passer oultre et de monter en mer pour aler en Portingal, car le roy l'avoit aussi escript et demandé.

§ 127. En si grande et si noble histoire, comme ceste est, dont je, sire Jehan Froissart, qui en ay esté augmenteur et traicteur depuis le commandement jusques à maintenant par la grace et vertu que Dieu m'a donné de si longuement vivre, que j'ay en mon temps veu toutes ces choses d'abondance et de bonne volenté, que ce n'est pas raison que je oublie riens qui à ramentevoir face ; et pour ce que les guerres de Bretaigne de saint Charles de Blois et de messire Jehan de Montfort ont grandement renforcié et renluminé ceste

haulte et noble hystoire, je vueil retourner à faire mention, car c'est droit, que les deux filz Jehan et Guy de saint Charles de Blois, qui ung long temps s'escripsi duc de Bretaigne, — et il l'estoit par le
5 mariage que il fist à madamme Jehanne de Bre-
taigne, laquelle venoit du droit estoc de Bretaigne et des ducs, si comme il est plainement et verita-
blement contenu et remonstré icy-dessus en ceste hystoire, — car je ne les ay pas mis encoire hors de
10 la prison et dangier du roy d'Engleterre, où leur pere saint Charles de Blois les ot mis. Vous savez, et il est icy dessus escript et traité, comment le roy Edouart d'Engleterre, pour embellir sa guerre de France, se conjoindi et alia avecques le conte
15 de Montfort, et tousjours l'a-il aidié, conforté et conseillé à son povoir, et tant fait que le conte de Montfort est venu à ses ententes et que il est duc de Bretaigne ; car, sans l'aide du roy d'Engleterre et des Englois, il ne fust jamais venu à l'eri-
20 taige de Bretaigne, car saint Charles de Blois, lui vivant, eust tousjours de sa partie en Bretaigne contre les Monfortois de vii. les v. Vous savez comment sur l'an M. III^e et XLVII à une grosse bataille qui fu en Bretaigne devant la Roche
25 Dorient, où les gens de la partie la contesse de Monfort, messire Jehan de Hartecelle et autres desconfirent messire Charles de Blois, et fu là prins et amené en Engleterre, où on li fist bonne chiere, car la noble royne d'Engleterre, la bonne
30 royne Philippe, qui fu en mon joene temps madamme et maistresse, estoit de droite generacion cousine germaine à saint Charles de Blois. Si lui fist la damme et monstra toute la grace et amour

que elle peut, et mist grant paine à sa delivrance (fol. 153), car le conseil du roy d'Engleterre ne voloît point que messire Charles fust delivré, et disoient le duc Henry de Lancastre et les autres haulz barons d'Engleterre : « Se messire Charles de Blois yst hors de prison, il y a en lui trop de belles et grandes recouvrances, car le roy Philippe, qui se dist roy de France, est son oncle, et, tant que nous le tenons en prison, nostre guerre en Bretaigne est bonne. » Nonobstant toutes les paroles et remonstrances que les seigneurs d'Engleterre monstroient au roy, le roy Edouart, par le bon moyen de la noble et bonne royne sa femme, le mist à finance et deut paier 11^e. mille nobles, et pour avoir respondant de la somme des deniers qui estoit grande à paier, — Mais non seroit maintenant pour ung duc de Bretaigne, car les seigneurs se fourment sur autre condicion et maniere que ilz ne faisoient pour lors, et trouvent pour le present plus tost chevance que n'ont fait leurs predecesseurs du temps passé, car ilz taillent leur peuple à volenté et du temps passé ilz ne usoient fors de leurs rentes et revenues, car maintenant la duchié de Bretaigne sur ung an ou sur deux, au plus long d'une priere, paieroit bien par aide à son seigneur 11^e. mille nobles, — messire Charles de Blois mist et bailla ses deux filz, qui pour lors estoient jeunes, en plesges et en ostaiges pour la somme des deniers au roy d'Engleterre. Depuis messire Charles, en poursuivant sa guerre de Bretaigne, ot tant à paier soudoiers à tenir son estat et tousjours en l'esperoir de veoir fin de guerre, que il nonchalia ses deux enfans ; en poursieuvant sa querelle et deffendant

son hiretaige le très vaillant et saint homme morut
à une bataille en Bretagne, qui fu devant Auroy,
par la puissance et confort des Englois et non par
autres gens. Quant le vaillant homme fu mort,
5 pour ce ne fina pas la guerre, mais le roy Charles
de France, qui en son vivant doubta trop grande-
ment les fortunes, quant il vey que le conte de
Monfort et les Englois ne se cessoient point de con-
querir toudis avant, si mist en doute que se le
10 conte de Monfort venoit à ses ententes du conquès
de Bretagne, que il ne le vouldist tenir de puis-
sance sans foy et hommaige, car ja l'avoit-il relevé
du roy d'Engleterre, qui li aidoit et avoit tous-
jours aidé à faire sa guerre. Si fist traitier devers
15 le conte de Monfort et son conseil, si comme il est
icy dessus contenu en ceste hystoire ; si n'en vueil
plus parler, car ce seroit redite, mais le conte de
Monfort demoura duc de Bretagne parmi tant que
l'ommaige et la foy en retourna au souverain et
20 droiturier seigneur le roy de France. Et devoit le
duc par les articles du traité aidier à delivrer ses
deux cousins, les enfans de saint Charles, qui es-
toient prisonniers en Engleterre devers le roy ;
de laquelle chose il n'en fist riens, car tousjours
25 doubtoit-il que se ilz retournoient, que ilz ne li
donnassent à faire, et que Bretagne, qui plus es-
toit encliné à eulx que à lui, ne les presissent à sei-
gneurs ; pour ceste cause negligoit-il à les delivrer.
Et tant demourerent en prison en Engleterre les
30 deux filz à saint Charles, une fois en la garde de
messire Rogier de Biauchamp, ung très gentil et
vaillant chevalier et de ma damme Sebille sa
femme, et l'autre fois en la garde de messire Jehan

d'Aubrechicourt, que Guy de Bretagne, le plus joenne morut. Ainsi demoura Jehan de Bretagne en prison tout seul, car il avoit perdu sa compaignie, son frere. Si lui devoit moult anoyer, et aussi faisoit-il souvent, mais amender ne le povoit. Et 5 quant il li souvenoît de son joene temps, il qui estoit de la plus noble et haulte generacion du monde, comment il l'avoit perdu et aloé et encore perdrait, il plouroit tenrement, et eust plus chier à estre mort que vif, car xxxv. ans ou environ fu-il ou dangier 10 de ses ennemis en Engleterre, et ne li apparroit delivrance de nul costé, car ses amis et proesmes lui eslongoient et la somme, pour laquelle on le tenoit, estoit si grande que elle ne faisoit pas à paier, se Dieu proprement ne li eust aidié ne oncques le 15 duc d'Angou en toute sa puissance et prosperité, qui avoit sa suer germaine pour femme et espeuse, et dont il avoit deux beaux filz, Loys et Charles, n'en fist diligence. Or vous vueil je recorder la delivrance Jehan de Bretagne. 20

§ 128. Vous savez, et il est icy dessus contenu en ceste hystoire, comment le conte de Bouquighen fist ung voyage parmi le royaume de France et vint en Bretagne, car le duc de Bretagne l'avoit 25 mandé pour tant que son pays ne vouloit estre en obeissance envers lui. Et furent ledit conte et ses gens ung yver et le temps ensuivant en grant povreté devant Nantes et devant Vanes jusques ou moys de may que ilz retournerent en Engleterre. 30 Le conte Thomas de Bouquighen estoit dedens Vanes, et ses gens logiez au dehors au mieulx qu'ilz poyoient. Vous savez que il y ot fait armes devant

Vanes des chevaliers et escuiers de France aux chevaliers et escuiers d'Engleterre, et vint là mesire Olivier de Clichon, connestable de France, veoir les armes, et parla aux chevaliers d'Engleterre et eulx à lui ; bien les congnoissoit tous, car d'enfance il avoit esté nourry en (fol. 154) Engleterre entre eulx. Si leur fist aux aucuns bonne compaignie en pluseurs manieres, ainsi que gens d'armes font l'un à l'autre, et que François et
10 Englois se sont toudis fait, et bien y avoit cause adont que il le fesist, car il tendoit à une chose qui grandement li touchoit ; mais il ne s'en descouvry à homme du monde, fors à ung seul escuier, qui estoit homme d'onneur et de son hostel, et avoit
15 l'escuier tousjours servy à saint Charles de Blois ; car, se le connestable se fust descouvert à homme du monde ne que son secret eust esté sceu ne revelé, il eust perdu son fait et l'esperance où il tendoit à venir, et vint par la grace de Dieu par bons
20 moyens. Le connestable de France ne povoit nullement amener le duc de Bretagne ne le duc lui, grant temps avoit, quel semblant que ilz se monstrassent ; et de ce que il veoit Jehan de Bretagne en prison en Engleterre, il avoit grant pitié et le
25 duc de Bretagne venu à l'iretaige et possession du païs, en la greigneur amour que ilz eurent oncques ensamble, il lui avoit dit et monstre : « Monseigneur, que ne mettez-vous paine que vostre cousin Jehan de Bretagne soit hors de la prison au roy
30 d'Engleterre ; vous y estes tenu par foy et par serement, et quant le païs de Bretagne fu en traitié devers vous, les prelas, les nobles et les bonnes villes, en la cité de Nantes, et l'arcevesque de

Rains, messire Jehan de Craan et messire Bouchicault, pour le temps mareschal de France, traitierent devers vous la paix devant Campertorentin, vous jurastes que vous feriez vostre plaine puissance de delivrer vos cousins Jehan et Guy et vous n'en faites riens, dont sachiez que le païs de Bretagne vous en aime moins. » Le duc à ses responses se dissimuloit et disoit : « Taisez-vous, messire Olivier. Où prenderoi-ge ^{III^e}. mille ou ^{III^e} mille frans que on leur demande? » — « Monseigneur », 5 respondoit le connestable, « se le païs de Bretagne veoit que vous eussiez bonne volenté pour cela faire, ilz plainderoient pou une taille à paier ne ung fouaige que pour delivrer les enfans qui morront en prison, se Dieu ne les aide. » — « Messire 15 Olivier », respondoit le duc, « mon pays de Bretagne n'en sera ja grevé ne taillié. Mes cousins ont des hauls princes en leur lignaige, le roy de France et le duc d'Angou, qui les devroient aidier, car ilz ont toudis à l'encontre de moy soustenu la 20 guerre. Et quant je juray voirement à eulx aidier à leur delivrance, mon intencion estoit telle que le roy de France ou leurs prouchains paieroient les deniers, et je y aideroye de ma parole. » Oncques le connestable n'avoit peu autre chose 25 estraire du duc. Or estoit advenu, si comme je vous ay commencié à dire, que le connestable veoit bien tout clerement que le conte de Bouquighen et les barons et les chevaliers d'Engleterre, qui avecques lui avoient esté en ce voyage de 30 France et venus en Bretagne, se contentoient grandement mal du duc de Bretagne pour tant que prestement il n'avoit fait ouvrir ses villes et ses

chasteaulx, si comme il leur avoit promis au partir hors d'Engleterre à l'encontre d'eulx. Et avoient dit pluseurs Englois, endementres que ilz sejournoient devant Vanes et ens es foubours de Ham-
5 bon, en si grant povreté que ilz n'avoient que mengier et que leurs chevaulx estoient tous mors et aloient les Englois, pour ce temps que ce fu, cueillir les chardons aux champs et les braioient en ung mortier, et la farine ilz destrempoient et en
10 faisoient fourme de paste et la cuisoient et ce donnoient ilz à leurs chevaulx, et de telle nourriçon ilz les paissoient ung grant temps, mais nonobstant tout ce ilz morurent, dont en celle povreté ilz avoient dit : « Ce duc de Bretaigne ne s'aquitte pas
15 bien ne loyaulment envers nous qui l'avons mis en la possession et seignourie de Bretaigne ; et qui nous en creroit, nous li osteriemes autant bien que donné li avons et meteriemes hors de prison Jehan de Bretaigne son adversaire, lequel le païs aime
20 mieulx cent fois que il ne fait lui. Nous ne noz porriemes mieulx vengier de lui, ne plus tost faire perdre toute Bretaigne. »

§ 129. Bien savoit le connestable que telles pa-
25 roles et murmurations estoient communement entre les Englois sur le duc de Bretaigne, dont il n'estoit pas courroucié, car, pour ung mal que on disoit de lui, il eust volu que on en eust dit treze, mais nul semblant n'en faisoit. L'escuier de Bre-
30 taigne qui estoit infourmé de son secret, on l'appelloit, ce m'est advis, Jehan Rollant. Et advint que quant messire Jehan de Harleston, le cappitaine de Chierebouch [fu] à Chastel Josselin, chas-

tel du connestable, lequel à lui et à sa compaignie fist celle grace que conduire jusques à Chierebouch et sans peril et donna le connestable à disner ens ou Chastel Josselin à messire Jehan de Harleston et aux Englois et leur fist faire la meilleure compaignie qu'il pot pour mieulx avoir leur grace. Et là s'avança l'escuier du connestable à parler à messire Jehan de Harleston, present le connestable, et dist : « Ha ! messire Jehan, vous me feriez ung grant plaisir, se il vous venoit bien à point et 10 qui riens ne vous costeroit. » Respondi messire Jehan : « Pour l'amour du connestable, je vueil bien qu'il me couste, et que volez-vous que je face? » — « Sire », dist-il, « que sus vostre conduit je puisse aler en Engleterre veoir (fol. 155) mon 15 maistre Jehan de Bretagne que je verroie très volentiers, et le greigneur desir que j'aye en ce monde c'est que de le veoir. » — « Par ma foy », respondi messire Jehan de Harleston, « ja par moy ne demora que vous ne le voiez et, moy retourné à Chierebouch, je doy temprement aler en Engle- 20 terre, si vous en venrez avecques moy et je vous y conduiray et feray raconduire, car vostre requeste n'est pas refusable. » — « Grant mercys, Monseigneur », respondi l'escuier, « et je tieng la grace à 25 belle. » L'escuier se desparti de chastel Josselin avecques messire Jehan de Harleston et vint à Chierebouch. Quant messire Jehan ot ordonné ses besongnes, il se departi de Chierebouch en ung vaissel en mer, Jehan Rollant en sa compaignie, 30 et vint en Engleterre et droit à Londres, et fist Jehan Rollant mener ou chastel où Jehan de Bretagne estoit. Jehan de Bretagne ne le congnois-

soit quant il le vey, mais il s'en fist congnoissable et parlerent ensemble et ot traitié entre Jehan de Bretagne et le connestable que, se Jehan de Bretagne voloit entendre à sa delivrance, le connestable y entenderoit grandement. Jehan, qui se desiroit à veoir delivré, demanda comment. « Sire », dist il, « je le vous diray ; Monseigneur le connestable a une belle fille à marier là, où vous voudriez jurer et promettre que vous, retourné en Bretagne, vous la prenderiés à femme, il vous feroit delivrer d'Engleterre, car il a ja trouvé le moyen comment. » Jehan de Bretagne respondi : « Oïl, vraiment ; vous, retourné par delà, dictes au connestable que il n'est chose que je ne doie faire pour ma delivrance et que sa fille je prendray et espouseray très volentiers. » — Jehan de Bretagne et l'escuier eurent pluseurs paroles ensemble, et puis se departi d'Engleterre l'escuier, et li fist avoir passaige à sa volenté en Bretagne messire Jehan de Harleston, et retourna en Bretagne et recorda au connestable tout ce que il avoit trouvé et fait. Le connestable, qui desiroit l'avancement de sa fille à estre mariée si haultement que à Jehan de Bretagne, ne fu pas negligent de besongnier et d'exploitier, et quist ung moyen en Engleterre pour adressier à ses besongnes, car sans le moyen avoir qu'il prist il n'y fust jamais venu. Ce fu le conte d'Asquesufort, lequel estoit tout le cuer du roy d'Engleterre, mais les besongnes ne se firent pas si trestost, car tant que le duc de Lancastre fu en Engleterre avant que il se partesist pour aler en Galice ne en Portingal, il ne se descouvry au roy du traitié Jehan

de Bretagne ne de chose que il vouldist faire en celle matiere ; car, quant le conte de Bouquighen fut retourné arriere en Engleterre, il troubla tellement le duc de Bretagne envers le roy et ses freres, que renommée couroit en Engleterre que le duc de Bretagne s'estoit fausement acquitté envers leurs gens pourquoy on li vouloit tout le mal du monde, et fu Jehan de Bretagne amené en la presence du roy et de ses oneles et du conseil d'Engleterre, et li fut dit : « Jehan et biau cousin, se vous volez relever la duchié de Bretagne et tenir du roy d'Engleterre, vous seriez delivré hors de prison et remis en la possession et seignourie de Bretagne, et seriez mariez haultement en ce pays. » Si comme il eut esté car le duc de Lancastre li voloit donner sa fille Phelippe, celle qui fu puis royne de Portingal. Jehan de Bretagne respondi que ja ne feroit ce traitié ne ne seroit ennemi ne contraire à la couronne de France. Il prenderoit bien à femme la fille au duc de Lancastre, mais que on li vouldist donner et delivrer d'Engleterre. Or fu-il remis en prison. Quant le conte d'Asquesuffort, que nous appellons duc d'Irlande, vey que le duc de Lancastre estoit yssu d'Engleterre et alez ens ou voyage de Castille et que le traitié estoit passé et cassé, car il en avoit mené sa fille avecques lui, si s'avisa que il traiteroit envers le roy d'Engleterre, dont il estoit si bien comme il voloit, que le roy d'Engleterre li donroit en cause de remuneracion Jehan de Bretagne pour les biaux services que il li avoit fais et povoit encoires faire, car traitié secret estoit entre le connestable de France et lui ou cas que Jehan

de Bretagne seroit sien, il li delivreroit à deux
paiemens vi^{xx}. mille frans, lx^m. à chascun paie-
ment, et aroit les lx^m. delivrez à Londres si tres-
tost que Jehan de Bretagne seroit mis en la ville
5 de Bouloigne sur la mer, et les autres lx^m. en
France, en la cité de Paris ou en quelque autre lieu
que il les voldroit avoir. Le duc d'Irlande convoita
les florins et fist tant devers le roy d'Engleterre
que le roy li donna quittement et absolument
10 Jehan de Bretagne, dont on fut moult esmerveil-
liez en Engleterre, ne que qui en vouldist parler si
en parlast on n'en ot autre chose. Le duc d'Irlande
prist son convenant ; Jehan de Bretagne fu envoyé
à Bouloigne et là trouva-il son aroy tout prest que
15 le connestable li avoit fait appareillier ; si s'en vint
en France premierement à Paris. Là trouva le roy
et les seigneurs de son lignaige, qui li firent très
bonne chiere, et le connestable aussi qui l'aten-
doit ; lequel l'emmena en Bretagne et Jehan de
20 Bretagne espousa sa fille ainsi que convenancié
avoit. Quant le duc de Bretagne sceut que Jehan
de Bretagne estoit retourné en France (fol. 156)
et delivré de tous poins d'Engleterre par l'ayde et
pourehas du connestable de France, si ot encoire
25 en double hayne le connestable, et dist : « Voire
me cuide messire Olivier de Clichon mettre hors
de mon hiretaige ; il en monstre les signifiances. Il
a mis hors d'Engleterre Jehan de Bretagne et li a
donné sa fille par mariage ; telz choses me sont
30 moult desplaisans, et, par Dieu, je li remontreray
ung jour que il n'a pas bien fait, quant il s'en
donra le moins de garde. » Il dist verité, il li re-
monstra voirement dedans l'an trop durement si

comme vous orrez recorder avant en l'istoire, mais nous parlerons ançois des besongnes de Castille et de Portingal, et de une armée sur mer que les Englois firent, dont ilz vinrent à l'Escluse.

5

§ 130. Vous savez comment l'armée de mer du roy de France se desrompi en celle saison, non pas par la volenté et incidence du joene roy Charles de France, car tousjours monstra-il bon coraige et grant volenté de passer et, quant il vey que tout se desrompoit, il en fu plus courroucié que nulz. On en donnoit toutes les coulpes au duc de Berry ; espoir y veoit-il plus cler que nul des autres, et ce que il desconseilla à non aler ce fu pour l'onneur et prouffit du royaume de France, car quant on entreprant aucune chose à faire on doit regarder à quelle fin on en peut venir. Et le duc de Berry avoit bien tant demouré en Engleterre en hostagerie pour le roy Jehan, son pere, et conversé entre les Englois et veu le païs que il savoit bien par raison quelle chose en estoit bon à faire ; et la cause qui y estoit la plus excusable de non aler, il estoit trop tart et sur l'iver. Et pour tant fu dit que à l'esté le connestable de France y menroit une charge de gens d'armes de vi^m. hommes d'armes et otant d'arbalestriers, et fu dit et regardé par son conseil mesmes que ce seroient assez gens pour combatre les Englois. Aussi, par raison le connestable les devoit congnoistre, car il avoit esté entre eulx nourry de son enfance, et quant ces seigneurs furent retournez en France, on regarda que il convenoit envoyer en Castille pour secourir le roy Jehan de Castille contre le roy de Portingal

30

et le duc de Lancastre, car apparant estoit que là se traieroient les armes, car les Englois y tenoient les champs. Or ne pouvoit-on là envoyer gens fors à grans coustaiges, car le voyage estoit moult loing, 5 et si n'y avoit point d'argent ens ou tresor du roy ne devers les tresoriers des guerres, fors ens es bourses du commun peuple parmi ledit royaume, car le grant argent qui avoit esté cueilli et levé pour le voyage de mer estoit tout passé et aloé. Si 10 convenoit retrouver de l'autre; pourquoy une taille fu avisée à faire parmy le royaume de France, et à paier tantost, et li donna-on tiltre que c'estoit pour conforter le roy d'Espagne et mettre hors les Englois de son pays. Ceste taille fu publiée 15 partout, et venoient les commissaires du roy ens es bonnes villes, qui apportoient les tauxations et disoient aux seigneurs qui les villes gouvernoient : « Ceste cité ou ceste ville est taxée à tant; il fault que on paye et tantost. » — « Ha ! » respondoient 20 les gouverneurs, « on la cueillera et mettera-on l'argent ensamble et puis sera envoyé à Paris. » — « Nennel », respondoient les commis, « nous ne volons pas tant attendre, nous ferons autrement. » Là commandoient de par le roy et sur quanque ilz se 25 pouvoient fourfaire aux x. ou aux xii. que tantost alassent en prison se ilz ne trouvoient la finance. Les souffisans hommes resongnoient la prison et la contrainte du Roy; si faisoient prest et en estoit porté l'argent tout prestement, et ilz le re- 30 prenoient sur les povres gens, et venoient tant de tailles l'une sur l'autre que la premiere n'estoit pas païée, quant l'autre retournoit. Ainsi estoit en ce temps le noble royaume de France gouverné, et

les povres gens menez dont plusieurs en widoient leurs villes, leurs hiretaiges et leurs maisons que on leur vendoit tout, et s'en venoient demorer en Haynau et en l'eveschié de Lyage, où nulle taille ne couroit.

5

§ 131. Or furent avisez pour estre cappitaines de ces gens d'armes qui yroient en Castille ; premierement pour lui essaucier, on eslisi et nomma le gentil duc Loys de Bourbon. Cil seroit souverain 10 cappitaine de tous, mais avant que il se partesist du royaume de France, on regarda que on bailleroit aux gens d'armes deux autres cappitaines, lesquels ouvreroient le pas et ordonneroient des besongnes, et lairoient gens d'armes qui oncques ne 15 furent en Castille aviser le pays et eulx logier ; et pour l'arriere-garde le duc de Bourbon devoit avoir ⁱⁱ^m. lances chevaliers et escuiers, si vaillans hommes que tous d'eslite. Les deux vaillans chevaliers, qui furent ordonnez en l'avant-garde et 20 pour faire le premier voyage et estre cappitaines des autres, ce furent messire Guillaume de Lignach et messire Gaultier de Pasach. Ces deux barons, quant ilz sceurent que souverains et meneurs les convenoit estre de telz gens d'armes et pour aler 25 en Castille, s'apareillierent et ordonnerent ainsi que à eulx appartenoit. Adont furent escrips et mandez chevaliers et escuiers parmi le royaume de France pour aler en Castille et estoient les passages ouvers (fol. 157) tant par Navaire 30 comme par Arragon. Si se departirent chevaliers et escuiers de Bretagne, de Poitou, d'Anjou, du Maine, de Thouraine, de Blois, d'Orleanois, de

Biause, de Normandie, de Picardie, de France, de Bourgoingne, de Berry, d'Auvergne. De toutes les mettes du royaume de France se mirent gens à voye et à chemin pour aler en Castille et de tous
5 tant que des premiers estoient meneurs et conducteurs, messire Guillaume de Lignac et messire Gautier de Pasath, lesquelz pour essauchier et garder leur honneur se misrent en bon arroy eulx et leurs routes et en très bonne ordonnance.

10

§ 132. Entreux que ces gens d'armes, chevaliers et escuiers du royaume de France, s'appareilloient et ordonnoient pour aler en Castille et qui premiers avoit fait, premiers partoît, et cilz des longtains
15 marches devant, car moult en y avoit qui desiroient les armes, estoient Anglois sur mer entre Angleterre et Flandres. L'armée du roy d'Angleterre, de laquelle le conte d'Arondel, qui s'appelloit Richart, estoit ammiral et souverain, et en sa compagnie estoient le conte de Dousiere, le conte de
20 Notingham et l'evesque de Nordvich, et estoient v^e. hommes d'armes et mille archiers, et ancrerent en celle saison un grant tamps sur la mer en attendant les aventures et se refresquissoient à le fois
25 sus les costes d'Angleterre et sus les ysles de Cornuaille, de Bretagne et de Normandie. Et estoient trop courrouchiez de ce que la flotte de Flandres leur estoit eschappée, laquelle estoit alée en La Rocelle, et encoires plus que le connestable de
30 France, quant il partit de Laucrigiet et il vint à l'Escluse et il passa devant Calais, quant il ne le rencontrerent, car voulentiers se fussent combatu à luy, nonobstant que le connestable avoit bien

autant de vaisseaulx armez que ilz avoient ; et si
passerent tous devant eulx, mais ce fut par le bon
vent et la marée que les François eurent de nuit.
Or gisoient ces nefz anglesses à l'ancre par devant
Margate, à l'enbouçure de Tamise, au descendant 5
de Sandvich, et attendoient là l'aventure et par
especial la flotte des nefz qui en celle saison
estoient alez en La Rocelle ; et bien savoient que
temprement retourneroient ainsi comme elles
furent. Quant les marchans de Flandres et de La 10
Rocelle et de Haynnau et de pluseurs aultres pays
qui, pour la doubtaunce des Anglois s'estoient tout
conjoint et acompaigniet ensemble au departement
de Flandres pour aler et retourner plus seurement,
orent fait toutte leur exploite à La Rocelle et en 15
Rocellois et ou païs de Saintonge et chargiez leurs
nefz de grant foison de vins de Poitou et du païs
de Saintonge, et ilz veirent qu'ilz orent bon vent,
ilz se desancrerent du havene de La Rocelle et se
misrent au chemin par mer pour retourner en 20
Flandres et à l'Escluse, dont ilz estoient parti ; et
singlerent tant qu'ilz passerent les ras Saint
Mahieu en Bretagne sans peril et sans dommaige,
et costierent la Basse-Bretaigne et puis Norman-
die et d'aultre part en Angleterre droittement sus 25
l'embouchure de la Tamise, où ces nefz anglesses
estoient. Les nefz de Flandres les perchurent com-
ment elles gisoient là en guet au pas, et dirent
chilz qui estoient ens es chastiaux d'amont :
« Seigneurs, avisez vous, nous serons rencontrés 30
de l'armée d'Angleterre ; ilz nous ont apperceus.
Ils prennent l'avantaige du vent et la marée ; si
arrons bataille avant qu'il soit nuis. » Ces nouvelles

ne plaisoient pas bien aux aucuns et par especial aux marcheans de Flandres et de Haynnau et d'autres païs qui avoient là dedens leurs marchandises, et vouldissent bien estre encoires à
5 mouvoir s'il peuist estre. Toutesvoies puisque combattre leur convenoit et que aultrement ilz ne povoient passez, ilz s'ordonnerent selon ce et estoient, tant arbalestriers comme aultres gens tous en armes et deffensables, plus de vii^{c.}, et
10 avoient là ung vaillant chevalier de Flandres à cappitaine, lequel estoit amiral de la mer de par le duc de Bourgoingne et l'appelloit-on messire Jehan Bucq preu, saige, entreprenant et hardi as armes et qui moult avoit porté sur mer de con-
15 traire aux Anglois. Cel messire Jehan Bucq les mist tous en ordonnance et arma les nefz bien et saigement ainsi comme bien le savoit faire, et leur dist : « Biaulx seigneurs ne vous espoentez de riens. Nous sommes gens assez pour combattre
20 l'armée d'Engleterre et si avons vent pour nous et tousjours en combatant approcherons nous l'Escluse; nous costions Flandres, vesla Dunkerke; nous les eschapperons bien. » Les aucuns se confortoient sus ses parolles et les aultres non; nonobstant
25 tous se misrent en ordonnance et à deffense et s'appareillerent arbalestriers pour traire et canons pour getter.

Or approcherent ces navies et avoient les Anglois aucunes galées, lesquelz ilz avoient armez
30 d'archiers. Ces galées tout premierement s'en vindrent fendant la mer à force de rimes et navirons, et furent les premiers assaillans; et com-
menchierent archiers à traire de grant randon et

perdirent moult de leur trait, car Flamens qui estoient en leurs vaisseaulx se tapissoient entre les bors par dedens, et pour le trait point ne se monstroient et toudis aloient-ilz aval le vent (fol. 158) avant. Aulcuns arbalestriers qui estoient 5 hors du trait des archiers et à leur avantaige des- tendoient ars et leur envoyerent quarreaux, dont ilz en blescherent plusieurs. Ainsi en ensonniant de ces galées aux vaisseaulx, s'approcha la grosse navie d'Angleterre, le contes d'Arondel et sa 10 charge, l'evesque de Nordvich et sa charge et tous les aultres. Et ainsi, comme oyselz gentilz se firent entre esprohons ou coulons, ilz se boutoient entre ces nefz de Flandres et de La Rocelle. Là n'eurent-ilz par trop grant avantaige, car Fla- 15 mens et arbalestriers se misrent à deffence vail- laument et de grant voulenté, car le patron, mes- sire Jehan Bucq les y amonnestoit, et estoit-il et sa charge dedens ung gros vaisseau armé fort et dur assez pour attendre tous aultres, et là dedens 20 avoit trois canons qui gettoient quarriaux si grans que là où ilz cheoient à ploneq, ilz perchoient tout et portoient grant contraire et dommage, et toudis en combattant et en tirant, en liutant et en traiant, approçoient-ilz Flandres, et y ot aucunes 25 petites nefz des marchans qui prindrent les costes de Flandres et la basse eauve ; cilz là se sauverent, car les gros vaisseaulx pour le pou de parfont et pour les terres ne les povoient approchier. Là ot, je vos dy, sur mer dure bataille et fiere et des 30 nefz quassez et effondrez d'une part et d'autre, car ilz gettoient d'amont barriaux de fer aguisiez, et là où ilz cheoient ilz couloient tout jusques ou

fons. Et vous dy que ce fut une très dure bataille et bien combatue, car elle dura trois marées ; car quant la marée failloit, tous se retraioient et ancroient, il le convenoit, et reposoient et mettoient
5 à point les blesciez, et la marée et les flos retournoient, ilz se desancroient et sacquoyent les voylles amont, et puis retournoient à la bataille et se combatoyent asprement et hardiement. Et là estoit Pieres du Bos, de Gand, a toute une charge d'archiers et de gens de mer qui donnoit aux Flamens
10 moult à faire, car il avoit esté maronnier. Si s'en savoit bien aydier sur mer et estoit courrouciez de ce que ces Flamens et les marchans leur duroient tant.

15 Ainsy, chaçant et combatant et toudis Anglois conquerrant sus la navie de Flandres, vinrent-ilz entre Blanquenbergue et l'Escluse à l'encontre de Cassant, et là fu la desconfiture, car ilz ne furent secourus ne aydiez de nulluy, ne il n'y avoit à ce
20 jour nulles gens d'armes à l'Escluse, ne ens es nefz ne en la ville. Bien est vérité que ungs homs et appert escuier de l'Escluse, qui s'appelle Ernoul Le Maire, quant il oy dire que bataille y avoit sus mer de la marée d'Angleterre à ceste de Flandres,
25 entra en une sienne barge qu'il avoit bonne et belle, et prinst aulcuns sergens de l'Escluse et xx. arbalestriers et naga à force de rimes jusques à la bataille, mais ce fu sus le point de la desconfiture, car ja estoient Anglois saisy de la greigneur
30 partie des vaisseaulx et avoient prins messire Jehan Bucq, le patron de la navie, et tous ceulx qui estoient avec luy. Et quant Ernoul Le Maire vey la maniere et que la chose aloit mal pour leurs

gens, si fist traire trois foiz ses arbalestriers, et puis se mist au retour et fu chaciez jusques dedens le havene de l'Escluse ; mais les nefz qui le chacoient estoient si grosses qu'elles n'en peurent approchier de si prez pour la terre que fist la barge ; 5 par celle maniere se sauva-il et sa route. Moult furent les gens de la ville de l'Escluse esbahys quant les nouvelles furent là venues que l'armée d'Angleterre leur venoit, et avoit rué jus et desconfy l'armée de Flandres et la grosse flotte qui 10 venoit de La Rocelle, et cuidierent bien adont avoir l'assault, et ne savoient lequel faire ne auquel entendre : ou guerpier leur ville et tout laisser ou entrer ens es vaisseaux qui là dormoient à l'ancre, et garder le pas. Et sachiez que, se les An- 15 glois eussent bien sceu le certain convenant de l'Escluse, ilz eussent esté seigneur de la ville et du chastel, ou se ilz eussent creu Pierre du Bos, car il conseilloit trop fort, quant ilz furent au dessus de la bataille et ilz eurent saisy toute la navie, que 20 on venist à l'Escluse et que de fait on le gaingneroit ; mais les Anglois ne l'avoient point en couraige ne en conseil ; ainçois disoient : « Nous feriemes une grande folie de nous bouter en la ville de l'Escluse, et puis ceulx de Bruges, du Dam 25 et d'Ardembourch venroient et nous enclorroient. Ainsi reperderiemes-nous tout ce que gaingnié nous avons. Il vault trop mieulx que nous le gardons et que nous guerriens saignement que follement. » Ainsi ne se bouterent les Anglois point 30 oultre la kainne de l'Escluse, mais ilz se misrent en paine d'ardoir de la navie qui estoit ou havene de l'Escluse et qui là gisoit à l'ancre, car des vais-

seaulx que ilz avoient pris, ilz prindrent des plus legiers et les plus secs, et les oindirent bien dehors et dedens de oille et de crasse et bouterent le feu dedens, et les laisserent aler aval le vent et
5 avecques la marée qui venoit à l'Escluse ; ces vaisseaulx ardoient bel et cler et le faisoient les Anglois à celle entente qu'ilz s'ataquassent aux aultres grans vaisseaulx qui là estoient d'Espagne et d'aultres pays ; ilz n'avoient cure de qui.
10 (fol. 159) Mais le feu n'y porta oncques dommaige à vaisseau, à barge, ne à rien qui y fust.

§ 133. Après ce que les Anglois orent desconfy messire Jehan Bucq, l'ammiral de Flandres, et
15 conquis toutte la flotte, petit s'en sauverent qui venoit de La Rocelle, où ilz orent grand prouffit, et par especial ilz orent bien ix^m . tonneaulx de vins dont la vinée toutte l'année en fu plus chiere en Flandres, en Haynnau et en Brabant et
20 à meilleur marchiet en Angleterre. Ce fu raison ; ainsi se portent les aventures : nul n'a dommaige que ung aultre n'y ait pourffit. Ne se departirent pas pour ce les Anglois de devant l'Escluse, mais furent là à l'ancre et coururent de leurs barges et
25 de leurs galées et prindrent terre à Treume à l'opposite de l'Escluse ; il n'y a que la riviere entre deux, et l'ardirent et le moustier aussy et deux aultres villes plus avant en alant sus la marine et sus les dicques, lesquelles on appelle Ton-
30 nehourque et Murnequec, et prindrent des gens et des prisonniers sus le pays, et furent là gisans à l'ancre plus de ix . jours et firent des embusques entre le Dam et l'Escluse au lez devers eulx ou

chemin de Koquelar, et y fut prins Jehan de Lannoy, ung homme d'armes de Tournay qui estoit là venus avecques le seigneur d'Escornay et messire Blanchart de Caloine, qui y vindrent frappant de l'esperon de Tournay, a tout XL. lances, quant
5 les nouvelles estoient espendues sus le pays que les Anglois estoient à l'Escluse. Et advint aussy que messire Robert Mareschal, ung chevalier de Flandres, lequel avoit espousé une des filles, bastarde, du conte de Flandres, estoit pour ce jour à
10 Bruges, quant les nouvelles y vindrent des Anglois, si ques il s'en departi et s'en vint au plustost qu'il pot à l'Escluse, et se bouta ou chastel, lequel il trouva à petite garde et deffense ; et se les Anglois eussent prins terre ou que ilz se fussent
15 adonné de estre entré en l'Escluse aussy bien qu'ilz firent d'aler à Tremue d'autre part de l'eau, ilz eussent pris chastel et tout, car les gens qui la devoient garder et aussy cilz de l'Escluse estoient si esbahis que il n'y avoit ordonnance ne
20 arroy en eulx et s'enfuyoient les ungs çà et l'autre là. Quant le chevalier dessus nommé y vint, qui entendy aux deffenses et au pourveir de gens et rendy cuer et maniere à ceulx de la ville et leur dist : « Entre vous gens de l'Ecluse, comment vous
25 maintenez-vous ? A ce que vous monstres, vous estes de tous poins desconfis et sans cop ferir. Gens de valeur et de deffence ne doivent pas ainsi faire. Ilz doivent monstrier visage tant que ilz pevent durer ; à tout le moins, se ilz sont mort ou
30 prins en ont-ilz la grace de Dieu et la loenge du monde. » Ainsi disoit messire Robert Mareschal quant il vint à l'Escluse.

Entreus que les Anglois se tenoient et gyssoient
devant l'Escluse, estoit le païs jusques à Bruges
moult effraiez, car ilz yssoient hors tous les jours
et venoient courrir et fourer bien avant, et tout
5 de piet, car ilz n'avoient nulz chevaulx. Et quant
ilz avoient fait leur emprinse, ilz s'en retournoient
à leur navie et là rentroient, et tous les nuis y
dormoient et puis à l'endemain à l'aventure ilz
s'en raloient et nulluy ne leur aloit au devant. Et
10 autant bien comme ilz s'aloient aventurer sus les
parties de soleil couchant, se mettoient-ilz hors à
terre quant il leur plaisoit sus les parties de soleil
levant, et vindrent fourer et ardoir la ville de
Kekesie sus les dunes de la mer, et ung aultre gros
15 villaige ou chemin d'Ardeboursch et de la mer,
que on dist Hosboursch, et faisoient ce qu'ilz vou-
loient, et eussent encoires plus fait se ilz voul-
sissent et se ilz eussent sceu le convenant et l'or-
donnance du pays, car ilz estoient tous vuis de
20 gens d'armes. Et quant ilz orent sejourné tant
comme bon leur sembloit, et que nul ne se mist
au devant d'eulx pour calengier chose que ilz
eussent prins ne levé ou pays ou en la mer, et ilz
eurent bon vent, ilz se departirent et desancrerent,
25 et leverent sus leurs voyles et eschipperent en mer
et s'en retournerent vers Angleterre, a tout
11^e. mille frans de pourffit pour eulx que en une
maniere comme en aultre, et singlerent tant qu'ilz
vindrent à l'entrée de la Tamise et là passerent
30 tout contremont jusques à Londres, où ilz furent
recheuz à grant joye, car les bons vins de Poitou
et de Saintonge que on cuidoit boire en celle saison
en Flandres, en Brabant, en Haynnau, en Liege

et en pluseurs lieux en Picardie, ilz avoient en leur compaignie. Si furent vendu et departi à Londres et en pluseurs lieux en Angleterre, et firent ces vins de Poitou là ravalier les vins quatre deniers esterlins au galon. Et furent les Londriens 5 et pluseurs autres Anglois qui hantoient la frontiere de Flandres, de Hollande, de Zeelande trop grandement liez de la prise messire Jehan Bucq, car il leur avoit porté par pluseurs fois trop de contraires sur mer en allant à Dourdrech, à Zereciel, 10 à Meldebouch et à la Brielle en Hollande. Et vous dy que aucuns marchans de Zereciel en Zeelande avoient des vins en celle flotte qui venoit de La Rocelle, lesquelz leur furent tout rendu et délivré et leur dommaige restitué et bien y avoit cause 15 que les Anglois leur fussent courtois (fol. 160), car oncques cilz de Zereciel ne se vouloient acouvenchier aux Franchois pour aler en Angleterre; et leur distrent, bien que ja nef ne barge de Zereciel n'y mettroit la voile ne gouvernal, pour 20 quoy ilz encheoient grandement en la grace et amour des Anglois. Si fut messire Jehan Bucq mis en prison courtoise à Londres; il povoit aler et venir parmy la ville, mais dedens le soleil couchant il convenoit qu'il fust à l'ostel, ne 25 oncques depuis on ne le vult mettre à finance. Si en eust le duc de Bourgoingne volentiers par eschange rendu le frere du roy Jehan de Portugal, ung bastart que ceulx de Biervliet prindrent sus mer en venant de Meledébouch, mais ilz le 30 prinrent sur leur puissance, car sus les mettes de Zelande ilz ne l'eussent pas pris. Et me samble que messire Jehan Bucq fut en prison courtoise

à Londres en Angleterre, environ troix ans et puis mourut.

§ 134. Or est heure que nous retournons aux
5 besoingnes de Chastille et de Portingal, et que
nous parlons du duc de Lancastre, qui se tenoit en
Galisse, et des besoingnes qui y avindrent en celle
saison, qui ne furent pas petites ; et que nous re-
cordons aussy quel confort le roy de France fist
10 et envoya en Castille. Car sans ce les besoingnes
du roy Jehan de Castille se feussent petitement
portées ; et vueil bien que on saiche que il eust
perdu en celle année que le duc arriva à La Ca-
longne tout son pays entierement, se le sens, le
15 confort et le conseil des nobles du royaume de
France qui y furent envoyez n'eussent esté.

Vous savez que nouvelles sont tantost loings
espandues. Le roy de Portingal sceut aussy tost
les nouvelles ou plus tost du roy de France et de
20 l'armée qui se devoit faire par mer en Angleterre,
car pour ces jours il sejournoit au Port de Portin-
gal, qui est une bonne chité et là où le havene est
ung des plus biaux et des mieulx frequentez port
de tout son royaume que fist le duc de Lan-
25 castre ou plus tost par les marchans qui retour-
noient en son pays. Si en fut tous resjoys, car on
luy donnoit à entendre que Angleterre estoit
toutte perdue, dont, au voir dire, il s'estoit dissi-
mulez ung petit devers le duc de Lancastre de non
30 si tost prendre sa fille pour moullier ; si avoit-il
toudis tenu et servy le duc et la duchesse de salus
et de parolles.

Quant il fut justement informez du departe-

ment du roy de France et du fait de l'Escluse, si appella son conseil et leur dist : « Biaulx seigneurs, vous savez comment le duc de Lancastre est en Galisse et la duchesse nostre cousine avecques luy. Et si savez comment il fut cy en grant amour et eussiemes ens, ou sejournant qu'il fist icy, ensemble conseaulx et parlement, et fu la fin telle de moy et de luy et le traittié de nous et de noz consaulx, que je doy prendre à femme Phelippe sa fille ; je vueil perseverer en cel estat et le vueil 5
mander, car e'est raison honnourablement en Galisse, ainsi comme il appartient à ung tel seigneur comme le duc de Lancastre est, et aussy à moy qui suis roy de Portingal, car j'en vueil la dame faire royne. » — « Sire », respondirent ceulx à qui il en 15
parloit, « vous avez raison, car ainsi luy avez-vous juré et promis. » — « Or avant », dist le roy de Portingal, « qui enverrons-nous devers le duc pour ramener la dame ? » Lors furent avisé et nommé par especial l'archevesque de Braghes et messire 20
Jehan Redigues de Sar. Si leur fut dit, car on les manda ; pour l'eure qu'ilz furent esleu, ilz n'estoient pas delez le roy. Ilz entreprendrent à faire le voyage liement. Si furent ordonné ii^e. hommes d'armes pour aler et pour retourner avec eulx. 25

§ 135. Or parlons du siege que messire Thomas Moriaux, mareschal de l'ost, tenoit devant Ribadane et comptons comment il en avint.

Je croy bien que ceulx de Ribadane en Galisse 30
qui devoient bien avoir esté confortez du roy Jehan de Castille et des chevaliers de France, lesquels ens ou Val-d'Olif se tenoient, aultrement

ilz ne feussent point tant tenu, mais je ne say comment vilains qui n'avoient conseil que d'eulx meismes se peurent tant tenir contre fleur et archiers de gens d'armes pour assaillir une ville et
5 comment ilz ne s'esbahyssoient point, car tous les jours ilz avoient sans faulte assault. Et fut dit à messire Thomas Morel en maniere de conseil des plus grans chevaliers de sa route : « Sire, laissons ceste ville ycy ; que le mal feu l'arde, et alons plus
10 avant ou pays devant Maures ou Noyes ou Besances ; tousjours retournerons moult bien icy. » — « Par ma foy », avoit respondu messire Thomas, « ja ne nous avendra que vilains nous desconfissent, et y deusse seoir deux moys, se le duc ne
15 me remande. »

Ainsi estoit entré le mareschal en l'oppinion de tenir le siege devant Ribadane.

Le roy Jehan de Castille, qui se tenoit au Val d'Olif et qui avoit mandé especialment le secours
20 en France, savoit bien et ooit dire tous les jours comment ceulx de Ribadane se tenoient vaillamment, et ne se vouloient rendre, et luy anuyoît de ce que dès le commencement, quant les Englois vindrent à la Coulongne, il n'y avoit mis en garnison des François, car bien s'i fussent tenuz. « En
25 nom Dieu », disoit li Barrois des Barres, « il me desplaist grandement que je n'y suis ; à tout le moins eussé-je eubt l'onneur que ces villains ont et se on m'eust dist veritablement : c'est une telle ville et de
30 telle force et de telle garde, sans faulte je l'eusse fait rafreschier (fol. 161) et m'y fusse bouté à l'aventure. Aussi bien me eust Dieu donné la grace de la garder et deffendre que ceulx vilains

ont euz. » Ainsi se devoient à la foiz en la presence du Roy les chevaliers de France, qui desiraient les armes et fu là dit au roy : « Sire, ce seroit bon que vous envoyessiez jusques à cent lances en la ville et ou chastel de Noye pour le raffreschir 5 et garder, affin que les Anglois ne soient seigneur de la riviere de Derue. » — « C'est bon », dist le roy, « car s'ilz avoyent et tenoient le chastel de Noye et le chastel de la Calongne, ilz auroient les deux clefz de la terre de Galisce, et tant que cilz 10 doy fort seront mien et en ma obeyssance, je suy et seray malgré tous mes ennemis sires de Galisce, ne il n'est pas sires de Galisce qui ne tient Noye et la Calongne ; et qui y pourrons-nous envoyer ? » Là presenterent plusieurs chevaliers ; messire Tris- 15 tan de Roye, messire Regnault, son frere, messire Robert de Braquemont, messire Tristran de La Gaille, messire Jehan de Chastelmorant, messire Le Barrois des Barres. Et le roy les ooit parler et eulx presenter, si leur en savoit bon gré. « Beaulx 20 seigneurs », dist le roy, « grant merchys de vostre bonne volenté. Vous n'y pocz pas tous aler. Il fault que il y en demeure dalez moy pour les aventures que y puevent avenir, mais pour le present je pry Le Barrois des Barres que il y voist et 25 prende tel charge comme il luy plaist. » Ly Barrois fut tous resjois de ce mouvement, car trop luy anuyoit à tant sejourner, et dist : « Sire roy, grans merchyz, et je le garderay à mon pooir et le vous rendray sain et sauf ou à vostre commis, et moy 30 dedens venu, je ne m'en partiray de cy à tant que vous me redemanderez. » — « De par Dieu », dist le roy, « je croy que nous arrons temprement

grandes nouvelles de France. » Encoires ne savoient
riens les chevaliers du département de l'Escluse ;
le roy le savoit bien, car le duc de Bourbon li avoit
escript tout le fait et comment les besoingnes se
5 portoient en France et comment ilz devoient venir
en Castille a trois mille lances, mais devant y de-
voient ouvrir les passaiges a trois mille lances mes-
sire Guillaume de Lignach et messire Gautier de
Pasac.

10 Si demanderent les chevaliers au roy qui desi-
roient à oïr nouvelles : « Ha ! sire, dictes-nous des
nouvelles de France que nous desirons. » Dist le
roy : « Voulentiers. »

Ce dist le roy de Castille aux chevaliers qui là
15 estoient : « Le duc de Bourbon est esleuz princi-
palement à venir en ce pays de par le roy et son
conseil et ses II. oncles, et doit estre chief de
vi^m. lances, chevaliers et escuiers, qui y vendront.
Et pour ce qu'il ne m'anoye ne à vous aussy à estre
20 si tardivement secouru, on a ordonné du premier
passaige deux vaillans chevaliers à cappitaines,
messires Guillaume de Lignach et messire Gautier
de Pasac ; ceulx-cy vendront tout premiers, a
tout trois ou quatre mille lances et commencent
25 ja à venir et passer, car le voyaige de mer est
rompu et mis en souffrance jusques à l'esté, que le
conestable de France et le conte de Saint Pol et
le sire de Couchy a tout III^m. lances doivent aler
en ce may en Angleterre ; et vous qu'en dictes? »,
30 dist le roy. — « Que nous en disons, sire », respon-
dirent les chevaliers qui furent tous resjoys, « nous
disons que ce sont riches nouvelles ; nous ne po-
vons avoir meilleures, car en vostre païs sur l'esté

qui vient se trairont les armes si comme il appert, et se ilz en sont escript et mandé six mille, il en vendra ix^m; nous combatrons les Anglois sans faulte; ilz tiennent maintenant les champs, mais nous le leur clorrons avant la Saint Jehan Baptiste. » — « Et par ma foy », dist chascun à son tour, « en ces trois cappitaines que vous nous avez cy nommez, a des gentilz chevaliers et par especial ou gentil duc de Bourbon et les aultres messire Guillaume et messire Gautier sont bien acertés 10 chevaliers et gouverneurs de gens d'armes. » Lors veissiez nouvelles espandues tout parmy le Val d'Olif et parmy Castille que grans confors leur venroit de France dedens le premier jour de may, et que il estoit ainsi ordonné. Si en furent tous res- 15 joys chevaliers et escuiers. Ce fut rayson.

Or se departi Le Barrois des Barres a tout chincquante lances seullement et laissa le roy au Val d'Olif, et s'en vint chevaulchier viers la ville et chastiau de Noye. Nouvelles vindrent en l'ost du 20 mareschal, le duc, je ne say qui les apporta, que les Franchois chevalchoient et estoient bien v^e. lances, et venoient pour lever le siege de devant Ribadane. Quant messire Thomas Morel entendit ces nouvelles, si les crey assez legierement, 25 car celuy qui luy comptoit le luy affermoit pour verité, et que il les avoit veus et chevaulchier oultre la riviere de Derue et venus logier à Ville-Arpent. « Et où pourront-ilz passer la riviere? » demanda messire Thomas. — « En nom de Dieu, 30 sire, au Pont Avoye, se ilz vueillent, ou troix lieues en sus amont; là le passeront-ilz bien l'cauve. Or se mist le mareschal en doubte, et crey bien toutes

ces parolles, et ot conseil que il signiferoit son estat au duc de Lancastre, son seigneur, ainsi qu'il fist, et envoya messire Jehan d'Aubrecicourt et Commumbres, le hyrault, qui savoit tous les chemins en Galisse, et fut tousjours depuis trop fort sur sa garde et se doubtoit de estre souspris de nuit ; si fist-on grand gait en son host et veilloient bien toudis la moittié de l'ost entreus que les autres dormoient. »

10

§ 136. Or vindrent messire Jehan d'Aubrecicourt et le hyrault en la ville de Saint Jaque où le duc et la duchesse se tenoient (fol. 162). Quant le duc sceult qu'ilz estoient venus, si dist : « Il y a 15 nouvelles. » — Tantost il les fist venir devant luy et demanda quelles nouvelles : « Monseigneur, bonnes », dist messire Jehan, « mais le mareschal m'envoye devers vous pour savoir que vous voulez qu'il fache, car on luy rapporte pour certain 20 que les Franchois se sont mis et cueilliez ensamble en Castille, et chevalchent à masse, et vueillent passer la riviere ou à pont ou à eauve, et venir combatre noz gens devant Ribadane ; veslà les nouvelles que je vous apporte. » — « Et en nom 25 Dieu », dist le duc, « messire Jehan, ce sont nouvelles assez, et nous y pourverrons. » Tantost il regarda sus messire Jehan de Hollande, son conestable et sus l'ammiral messire Thomas de Persy, et leur dist : « Prenez iii^c. lances de noz 30 gens et v^c. archiers, et en alez devant Ribadane veoir les compaignons ; ilz se doutent des Franchois que ilz ne les viengnent resveillier ; » et cilz respondirent : « Monseigneur, volentiers. » Lors

s'ordonnerent les deux seigneurs dessus nommez et
prinrent iii^c. lances et v^c. archiers, et se depart-
tirent du duc et cheminerent tant qu'ilz vindrent
assez près de la ville de Ribadane, où leur compai-
gnons estoient logiez, qui furent grandement res- 5
joys de leur venue. « Mareschal », dist messire Jehan
de Hollande, « que dient ceulx de Ribadane? Ne se
vueillent-ilz point rendre? » — « Par ma foy, sire
nennil », respondy messire Thomas, « ce sont or-
gueilleuses gens; ilz voient que le pays se rent 10
tout autour d'eulx, et se tiennent toudis leur oppi-
nion en dont ne sont ce que vilains. Il n'y a là
dedens mie ung seul gentilhomme. » — « Or vous
taisiez ce », dist messire Jehan de Hollande, « car
dedens quatre jours nous les arrons telz que ilz se 15
rendront volentiers, qui les vouldroit prendre à
merchy. Mais or, nous dictes à l'ammiral et à
moy : chevaulchent les François? » Respondy
messire Thomas : « Ainsi fui-jou ung jour in-
fourmez que voirement chevauchoient-ilz plus de 20
v^c a une flotte, et bien est en leur puissance, car
ilz ne font que venir gens de France. Et depuis
ay-je sceu que ce fut Le Barrois des Barres qui se
vint bouter a tout l. lances en la ville et ou chastel
de Noye, car nul autre apparant nous n'en avons 25
veu. » A tant laissierent-ilz leurs parolles et se
logierent les nouveaulx venus tous ensamble le
mieulx qu'ilz porrent, et faisoient venir grandes
pourveances aprez eulx, dont ilz furent grande-
ment servis. 30

Environ quatre jours après ce que messire Jehan
de Hollande et messire Thomas de Persi furent
venus en l'ost du mareschal, avoient chevaliers et

escuiers et toutes aultres gens d'armes grant foison
et firent très grant appareillement d'assault, et
avoient fait faire ouvrier et carpenter de bois ung
engien sus roes, que on pouvoit bien mener et bouter
5 à force d'ommes, là où on le vouloit avoir, et de-
dens pouvoient bien aisement cent archiers et au-
tant de gens d'armes qui vouldist ; ne mais pour
cest assault archiers y entrerent, et avoit-on
raempli le fossé à l'endroit où l'engien devoit estre
10 menez. Lors commencha l'assault et cest engien
à approchier la ville, lequel aloit à force de bouter
sus les roues, et là dedens et tout dessus estoient
archiers pourvus très bien de saiettes, qui
traioient à ceulx de dedens de grant faichon, et ces
15 espaingnars lanchoient aussi à eulx dardes de telle
maniere que c'estoit grant merveille. Au pié de cel
engien, dessoubx, y avoient manteaulx couvers de
cuirs de chievres, de buefs et de vaches pour le
giet des pierres et pour le trait des dardes ; et des-
20 soubz ces manteaulx, à la couverte, se tenoient
gens d'armes qui approchoient le mur, lesquels
estoient bien pavescez et appareilliez d'ouvrier, et
pictoient de pictz et de hawiaux ou mur, et tant
firent qu'ilz empirerent grandement le mur ; car
25 les deffendans n'y pooient entendre pour les ar-
chiers qui onniement traioient et qui fort les en-
sonnoient. Là fist-on reverser ung pan du mur et
cheoir ens es fossez.

Quant les espaingnars Galissiens qui dedens es-
30 toient veirent le grant meschief, si furent tous es-
bahis et crierent tout hault : « Nous nous rendons,
nous nous rendons ! » Mais nul ne les respondoit,
et avoient les Anglois bon ris de ce qu'ilz veoient,

et disoient : « Ces vilains nous ont batu et tant fait de paine et encoires se mocquent-ilz de nous, quant ilz vueillent que nous les recueillons à merchy, et s'est la ville nostre. » — « Nennil, nennil », respondirent aucuns des Anglois, « nous ne savons 5 que vous dictes ; nous ne savons parler l'Espaignol ; parlez bon Franchois ou Anglois, se vous voulez que nous vous entendons. » Et toudis aloient-ilz et passoient avant, et chachioient ces vilains qui fuyoient devant eulx et les occioient 10 par grans mons ; et en y ot ce jour mors que d'uns que d'autres bien xv^e. Ainsi fut la ville de Ribadane gaingnié à force, et y orent ceulx qui y entrerent grant pillage, et par especial ilz trouverent plus d'or et d'argent en les maisons des Juifz que 15 aultre part.

Après la prinse et conquest de Ribadane qui fut prinse par bel assault, et que les Anglois l'orent toute fustée et que ilz en furent seigneur, on demanda au mareschal quel chose on en vouloit 20 faire, et se on bouteroit le feu par dedens. « Nennil », respondy le mareschal, « nous le ferons raemplir et le tenrons et le garderons aussy (fol. 163) longuement que nulle aultre ville de Galisse. » Ainsi fut la ville deportée de non estre arse et fu regardé 25 où on se traitroit. Si fut avisé que on yroit devant Maures, une bonne ville aussi en Galisse, et puis furent ceulx ordonnez qui là demourroient pour le garder et le reparer, et y fu laissez messire Pierre de Cliqueton, ung moult appert chevalier 30 a tout xx. lanches et lx. archiers. Et si firent le seigneur chargier grant foison de pourveances de la ville de Ribadane à leur departement, car ilz en y

trouverent assez de pors sallez, et especialment de bons vins qui estoient si fors et si ardans que ces Anglois ne le povoient boire, et, quant ilz en burent trop largement, ilz ne se povoient aidier bien
5 deux jours après.

§ 137. Ainsi se deslogierent-ils de Ribadane, et cheminerent vers la ville de Maures en Galisse, et faisoient mener tout par membres le grant engien
10 que ilz avoient fait carpenter avec eulx ; car ilz veoient bien que c'estoit ung grant chastioir et espoementement de gens et de ville.

Quant ceulx de Maure entendoient que les Anglois venoient vers eulx pour avoir leur ville en
15 obeissance et que Ribadane avoit esté prise par force et les gens qui estoient dedens mors, et faisoient les Anglois mener ung deable d'engien après eulx, si grant et si merveilleux que on ne le pouoit destruire, si se doubterent grandement de l'ost et
20 de ce grant engien, et se trairent en conseil pour savoir comment ilz se maintenroient : se ilz se renderoient ou se ilz se defenderoient. Eulx conseilliez, ilz ne povoient veoir que la rendre ne leur vaulsist trop mieulx assez que la deffendre,
25 car, se ilz estoient prins par force, ilz perderoient corps et avoir, et pour le deffendre il ne leur apparut secours de nul costé. « Regardez », disoient les saiges, « comment il en est avvenu a tout leurs deffenses à ceulx de Ribadane, qui estoient bien
30 aussy fort ou plus que nous ne soions. Ilz ont eu le siege près d'ung moys, et se ne les a nulz confortez ne secourus. Le roy de Castille, à ce que nous entendons, compte pour celle saison le

pays de Galisse perdu jusques à la rivièrre de Derue, ne vous n'y verrez ja de ceste année entrer François, si ques rendons-nous de bonne maniere et debonnairement sans dommaige et sans rihotte, ainsi et par la fourme et maniere que les aultres 5 villes qui se sont rendues ont fait. » — « C'est bon », dirent-ilz. Tous furent de ceste oppinion. « Et comment ferons-nous ? » dirent les aultres. — « En nom Dieu », dirent les saiges, « nous yrons sus le chemin à l'encontre d'eulx, et porterons les 10 clefz de la ville avecques nous et leur presenterons. Anglois sont courtoise gens ; ilz ne nous feront nul mal, mais nous recueilleront doucement et nous en sarront très bon gré. » A ce propos se sont tout tenus. Dont yssirent hors l. hommes de la 15 ville dessus nommée, tous des plus notables, si tost comme ilz sceurent que les Anglois approchoient, et portoient ceulx de la ville dessus nommé avecques culx en leur compaignie ; et se mirent sus le chemin entre la ville et les Anglois et là, 20 ainsi comme au quart d'une lieue, ilz attendoient les Anglois qui moult fort les approchoient.

Nouvelles vindrent au connestable, au mareschal et au ammiral du duc de Lancastre que ceulx de la ville de Maures estoient issus hors, non mye 25 pour combatre, mais pour eulx rendre, et portoient les clefz des portes avecques culx. Adont s'avanchierent-ilz tout devant pour veoir et savoir que ce vouloit estre, et firent toutes gens, archiers et aultres, demourer en bataille derriere, et puis 30 vindrent à ce[s] Galissiens qui les attendoient ; et on leur dist : « Veschy les troix principaulx seigneurs d'Angleterre envoiées du duc de Lancastre

pour acquérir le pays. Parlez à eulx. » — Adont se misrent-ilz tous à genoulz et disoient : « Chiers seigneurs, nous sommes des povres gens de Maures, qui voulons venir en l'obeissance de mon-
5 seigneur de Lancastre et de madame nostre dame sa femme. Si vous pryons que vous nous vueilliez recueillir à merchy, car ce que nous avons est vostre. » Les trois seigneurs d'Angleterre, qui là estoient, respondirent tantost par l'advis de l'un
10 et de l'autre : « Bonnes gens, nous yrons avecques vous en la ville et une partie de nostre host aussy, et non pas tout, et là vous nous ferez serment, ainsi comme bonnes gens et subgetz doivent faire à leur seigneur et dame, que la ville de Maures recognis-
15 trez à monseigneur de Lancastre et à madame. » Ilz respondirent : « Ce ferons-nous volentiers. » — « Or alez dont devant », dirent les chevaliers, « et faictes ouvrir les portes, car vous estes prins et recueillis à merchy. » Adont se mirent ceulx ou
20 chemin et vindrent à leur ville, et firent ouvrir portes et barrieres au devant du connestable et des seigneurs qui povoient estre environ iii^e. lances et non plus. Tout le demourant se loiga aux champs, mais ilz eurent largement des biens de la
25 ville ; et les seigneurs se logierent dedens là, et firent faire serment les bons hommes de la ville de Maures, ainsi comme il est dessus dit.

§ 138. A l'endemain que la ville de Maurez en
30 Galisse se fu rendue et que les chevaliers ordonnoient et aprestoient pour aler devant la cité de Be-(fol. 164)-sances, leur vindrent lettres et nouvelles du due de Lancastre, et leur mandoit que, ces

lettres veues, en quel estat qu'ilz fussent, ilz se departesissent et retournassent devers luy, car il attendoit dedens briefz jours l'archevesque de Braghes et messire Jehan Radrighes de Sar, les ambassadeurs du roy de Portingal, lesquels venoient à celle fois pour espouser sa fille et mener ent au Port là où le roy l'attent. 5

Quant messire Jehan de Hollande et le mareschal entendirent ces nouvelles, si retournerent leur chemin et disrent que voirement appartenoit-il bien que au recepvoir les ambassadeurs du roy de Portingal, le duc leur sire y eust ses gens et son conseil delez luy. Si se misrent au retour et laisserent garnisons ens es villes que ilz avoient conquis, et disoient que ilz n'en feroient plus jusques au may, et s'en retournerent en la ville de Saint Jaque, ainsi que le duc leur avoit mandé. 15

Dedens troix jours après qu'ilz furent venus, vindrent l'archevesque de Bragues et messire Jehan Radrigues de Sar, et descendirent a plus de 20 11^{re}. chevaulx en la ville de Saint Jaqueme ; tout furent à hostel, car on avoit toutte chose ordonnée pour eulx.

Quant ilz furent appareilliez, l'archevesque et le chevalier et encoire aultres qui estoient venuz en leur compaignie se trairent devers l'ostel du duc et la duchesse en bon arroy, où ilz furent recueillié a grant joye. Adont remonstrerent-ilz ce pour quoy ilz estoient là venus, et le due y entendy voulentiers ; car de l'avancement de sa fille devoit-il estre tous resjoïs, et aussy de l'alianee qu'il avoit au roy de Portingal, qui bien luy venoit à point où cas qu'il vouloit entrer par conquest en Castille. 30

L'archevesque monstra au duc et à la duchesse et au conseil comment par procuracion il povoit et devoit personnellement espouser en nom du roy Jehan de Portingal madame Phelippe de Lancastre, la fille au duc, et tant que le duc et la duchesse et leurs consaulx s'en contenterent et y adjousterent foy. Dont, en es jours que les ambassadeurs de Portingal sejournerent à Saint Jaqueme, messire Jehan Redrigues de Sar, par la
10 vertu de la procuracion qu'il avoit, espousa madame Phelippe de Lancastre ou nom et pour le roy de Portingal, qui ad ce l'avoit constitué et ordonné ; et les espousa l'archevesque de Bragues, et furent sus ung lit courtoisement, ainsi comme espoux et
15 espousée doivent estre. Ce fait, à l'endemain, la dame ot tout son arroy prest pour partir. Si parti, quant elle ot prins congiet à son père le duc de Lancastre et à madame de Lancastre sa mere et à ses serrours, et monta sus hagenée amblans
20 très bien, et demoiselles avecques luy, et sa suer bastarde la femme du mareschal. En sa compaignie furent ordonnez d'aler messire Jehan de Hollande et messire Thomas de Persy, messire Jehan d'Aubrecicourt et cent lances Anglois et cc. archiers. Et se misrent au chemin ces seigneurs et ces dames et chevaulcierent vers la cité et ville du Port.

§ 139. Contre la venue de la jone royne de Portingal yssirent hors de la cité du Port pour luy
30 faire honneur et reverense les prelatz qui à ce jour y estoient, l'evesque de Lucebonne, l'evesque d'Evre, l'evesque de Conimbres et l'evesque du

Port, et des barons : le conte d'Angouse, le conte de Navaire et le conte d'Escales, Galop Ferrant Percok et Jehan Ferrant Percok, le Pounase de Cogne, Vase Martin de Merlo, le Pondich de Senede, Ferrant Redrigues, mestres de Vis, Gon- 5
salves de Merlo et plus de XL. chevaliers et grant fuison d'aulture peuple, et dames et damoiselles, et tous les clergieiz revestis en abis de proucession. Et fut ainsi madame Phelippe de Lancastre ammenée au Port de Portingal et au palais du roy et 10
là fut descendue. Et le prist le roy par le main et le baisa et toutes les dames qui estoient en sa compaignie venues, et le mena jusques à l'entrée de sa chambre, et là prist congiet, et les seigneurs aux dames, et tous se retrairent. Si furent les seigneurs 15
qui là estoient venus logiez à leur ayse, et leurs gens aussy, en la cité du Port, car elle est grande et bonne assez. Et celle nuit on fist les vegilles de la feste ; à l'endemain les danses, les carolles et les esbatemens, et ainsi passerent celle nuit. 20

Quant ce vint au mardy, le roy de Portingal, les prelatz et les seigneurs de son pays furent tous appareilliez au matin à heure de tierche. Si monterent tous aux chevaulx au pié du palais du roy, et puis s'en vindrent à l'église cathedrale que on 25
dist de Sainte Marie, et là descendirent et attendoient la royne, qui vint acompaigniez de dames et de damoiselles assez tost après, et toutes sus palefroiz amblans, beaulx et bien ordonnez pour elles servir et porter. 30

Et quoyque messire Jehan Redrigues de Sar eust espousé la joenne dame, la fille du duc de Lancastre, ou nom du roy, le roy solempnelement, pre-

sent tous ceulx qui les peurent veoir, de rechief
l'espousa là, et puis retournerent au palais, et là
furent faictes les festes grandement et solempnele-
ment, et y ot joustes apriez disner devant la royne,
5 grandes et fortes et bien joustées ; et en ot le pris
au soir de ceulx de dehors messire Jehan de
Hollande, et de ceulx de dedens ung chevalier
d'A-(fol. 165)-lemaingne du roy qui s'appelloit
messire Jehan Teste d'or. Si fut la journée et la
10 nuitié toutte perseverée en grant joye et en grant
esbattement, et jut le roy celle nuit avecques sa
femme. Et luy renommée portoient ceulx de son
pays qui le cognoissoient que encoires estoit-il
castes et n'avoit onques eubt compaignie carnelle-
15 ment à femme. A l'endemain renouvelerent les
festes, et jouterent encoires chevaliers et escuiers,
et ot le pris des joustes [de] dedens Vase Martin de
Merlo, et de dehors messire Jaques d'Aubrecicourt ;
et toutte la nuit ensievant on ne fist que danser
20 chanter et esbatre, et aussi toutte la sepmaine. Et
tous les jours y avoit joustes, festes, danses et
esbatemens et des chevaliers et d'esquiers moult
grandes.

25 § 140. En telz joyes, esbatemens que vous po-
vez oïr, fu recueillée, festée et espousée la royne
de Portingal en son avènement en la cité du
Port, et durerent les festes plus de dix jours, et y ot
du roy aux estraingiers des biaux dons donnez et
30 presentez, tant que tout s'en contenterent. Or
prindrent congié les chevaliers d'Angleterre au
roy et à la royne, et se misrent au retour et ex-
ploittierent tant qu'ilz vindrent en la ville de

Saint Jaque, dont ilz estoient departi et retournerent devers le duc et la duchesse, qui leur demanderent des nouvelles et ilz en recorderent ce qu'ilz en avoient veu et oy, et ce qu'ilz en savoient et comment le roy de Portingal les saluoit et la 5 royne se recommandoit à eulx. Et disrent encoires messire Jehan de Hollande et messire Thomas de Persy : « Monseigneur, la darreniere parolle que le roy de Portingal nous dist fut telle : que vous traiez sur les champs quant il vous plaira, car il s'i traitra 10 aussy a toute sa compaignie et puissance et entrer[a] en Castille. » — « Ce sont bonnes nouvelles ce », dist le duc ; « il ne puet remanoir fors aux François que en celle année nous ne nous trouvons en Castille sus les champs et là y ara bataille. » 15

Environ xv. jours après ce que le connestable et l'ammiral furent retournez du Port et des nopces du roy de Portingal, s'ordonnerent le duc de Lancastre et ses gens pour chevauchier et pour aler conquerre villes et chastiaux en Galisse, car en- 20 coires n'estoit point le duc seur de tous ne de toutes. Et fu ordonné du conseil du duc, et il appartenoit qu'il fust ainsi, que quant le duc partiroit de la ville de Saint Jaque, le duchesse et la fille Catheline en partiroient aussy et en yroient 25 au Port de Portingal veoir le roy et la jonne royne. Si furent autant bien les besoingnes de la dicte dame ordonnées que celles du duc et de leur joenne fille aussy, et fut la ville de Saint Jaqueme rechargié à ung chevalier d'Angleterre en garde et pour 30 en estre cappitaine, lequel on appelloit messire Loys Clifford et avoit dessoubx luy xxx. lances et c. archiers.

§ 141. Or se departi le duc de Lancastre et tous ses gens et riens n'y demoura en la garnison, fors ceulx qui ordonnez y estoient du demourer, et chevauchierent le duc et la duchesse devers la
5 cité de Besancez. C'est à l'un des coins¹ de Galisse la derraine bonne ville au lez vers le royaulme de Portingal et ou droit chemin du port de Conumbres. Et pour ce que madame de Lancastre et sa fille
10 royne, tinrent-ilz ce chemin. Chilz de Besances entendirent que le duc venoit sus eulx a tout son host. Si se trairent en conseil pour savoir quel chose ilz en pourroient faire. En leur conseil ot
15 pluseurs parolles retournées ; finalement ilz clurent et pour le mieulx qu'ilz envoyeroient devers le duc et la duchesse qui venoient, six de leurs hommes des plus notables qui traitteroient de demourer la ville de Besances en souffrance de non
estre assaillie viii. jours tant seullement, et là en-
20 dedens ilz envoyeroient devers le roy de Castille et lui remonstreroient que, [se] il ne venoit si fort que pour combatre le duc, ilz se renderoient au duc quittement et francement sans nul moyen.

Lors monterent sus chevaux six hommes, qui
25 esleuz y furent de la ville de Besances, et chevauchierent le droit chemin que les Anglois venoient. Si encontrerent premierement l'avant-garde que le mareschal menoit. Ilz furent pris et arresté des premiers chevalceurs. Ilz disrent qu'ilz estoient
30 de Besances et que sus bon appointment chargiez de la ville ilz aloient parler au duc. Adont dist le

1. *Ms.* : cours.

mareschal à messire Jean Soustrée qui chevaulcoit delez luy : « Menez ces hommes devers monseigneur. Ilz ont bon mestier d'estre conduit, car nostres archiers les pourroient occirre. » Le chevalier respondy : « Voulentiers. » — « Alez, Alez », 5 dist le mareschal, « cil chevalier vous menra au duc. » Lors se departirent-ilz et chevaulcierent tous ensamble et trouverent le duc et la duchesse et leur fille, et messire Jehan de Hollande et messire Thomas de Persy et pluseurs aultres, qui estoient descenduz dessoubz moult biaux oliviers ; et resgarderent fort tout ensamble sus Soustrée quant ilz le veirent venir. Si luy demanda messire Jehan de Hollande en disant : « Biau frere Soustrée, ces prisonniers sont-ilz à toy? » — « Sire », 15 respondy Soustrée, « ilz ne sont pas prisonniers, ce sont hommes de Besances que le mareschal m'a bailliet en conduit pour venir parler à monseigneur. Car selon ce qu'il m'est avis, ilz vueillent traittier au duc de Lancastre. » Le duc ooit 20 toutes (fol. 166) ces parolles ; aussy faisoit la duchesse, car ilz y estoient present. Adont leur dist Soustrée : « Avanciez-vous, car veslà vostre seigneur et vostre dame. » Lors s'avancherent ces vi. hommes et se misrent aux genoulx et parla 25 l'un d'eulx ainsi et dist : « Mon très redoubté seigneur et ma très redoubtée dame, la communaulté de la ville de Besances nous envoie ycy. Ilz ont entendu que vous venez sus eulx ou envoieez à main armée pour avoir la seignourie. Si vous prient 30 de grace especial que vous voz vueilliez souffrir et cesser ix. jours tant seullement de non faire assaillir, et ilz enverront devers le roy de Castille, qui

se tient au Val d'Olif, et luy remonstreront le dangier où ilz sont, et, se dedens les ix. jours ilz ne sont secourus de gens d'armes fors assez pour vous combattre, ilz se mettront du tout en vostre obeissance. Et le terme que vous et vos gens logerez près de ychy, se vivres ou pourveances vous besoignent, pour voz deniers, chiers sires et vous très chiere dame, ceulx de la ville de Besances vous en offrent à prendre à vostre voulenté pour
10 vous et pour voz gens. »

A ces parolles ne respondy point le duc à eulx, mais laissa la duchesse parler qui très bien avoit entendu leur langaige, car elle estoit du pays, et regarda sus le duc et dist : « Monseigneur, qu'en
15 dittes vous? » — « Et vous dame aussy qu'en dittes-vous? vous estes heritiere ; la Caloigne me vient de vous ; s'en devez respondre. » — « Monseigneur c'est bon qu'ilz soient respondu et qu'ilz soient receu parmy le traictié qu'ilz mettent avant,
20 car je croy bien que Jehan de Tristemaire, le introdus de Castille, n'a nulle voulenté de si prestement vous combattre. » — « Je ne say », dist le duc ; « Dieu doinst que il viengne à la bataille tost ; si serons-nous tant plus tost delivré, car je
25 vouldroye que ce fust dedens six jours. Et puisque vous le voulez, je le vueil aussy. » — Adont se retourna la dame devers les hommes, et leur dist en galissien : « Alez ; vous avez exploittié, mais delivrez au mareschal de voz hommes de la ville
30 des plus notables jusques à xii., qui soient plesge pour tenir le traictié. » — « Bien, Madame », respondirent ceulx de la diete ville. Adont se leverent ilz, et messire Jehan Soustrée fut esleus et char-

giez, qui amené les avoit, de faire toute ceste
response au mareschal, lequel mareschal s'en
contenta bien, quant ilz furent retourné vers luy.
Et cilz s'en alerent à Besance et compterent
comme ilz avoient exploitié. 5

Adont furent prins en la ville XII. hommes des
plus notables et envoyez devers le marèschal. Si
demoura la ville de Besances en paix parmy la
condicion que je vous baille; et tantost ilz en-
voyèrent, quant ilz eurent parlé ensamble et ilz 10
se furent conseillé à savoir comment ilz feroient.
Ces propres six hommes et non aultres se trairent
devers le roy de Castille, les quelx avoient fait le
traictié au duc de Lancastre; et cheminerent tant
qu'ilz vindrent au Val d'Olif, où le roy se tenoit et 15
une partie de son conseil. Quant ilz furent venus
et le roy sceut leur venue, il les vult veoir pour
parler à eulx et pour demander des nouvelles; car
encoires ne savoient-ilz riens de la composicion que
ilz avoient fait au duc de Lancastre, et que les 20
Anglois fussent venus devant Besanches.

§ 142. Entreus que ces six hommes allerent au
Val d'Olif pour parler au roy, si comme vous sa-
vez, ordonna le duc de Lancastre sa femme et sa 25
fille, madame Katheline, pour aler au Port veoir
le roy de Portingal et la jonne royne sa fille, et
luy dist ainsi le duc au departir: « Constanche,
vous me saluerez le roy mon filz et ma fille et les
barrons de Portingal, et leur dittes des nouvelles 30
telles comme vous savez; comment ceulx de Be-
sances sont en traictiez devers moy et ne say pas
encoires comment ilz sont fondez, ne se nostre

adversaire Jehan de Tristemare leur a fait faire ce traictié, ne se il nous vendra combatre ; car bien say que grant confort luy doit venir de France et vendra, puisque le voyaige de mer est rompus et
5 que chevaliers et escuiers de France qui desirent les armes et eulx à avanchier vendront en Castille du plus tost comme ilz poront¹. Si me fauldra tous les jours estre sus ma garde pour attendre la bataille. Et tout ce direz-vous au roy mon filz, et aux
10 barrons de Portingal ; et, se aulcune chose m'accroist, ou que je voy que je doy avoir à faire de ayde, je le signifieray sus heure au roy de Portingal. Si luy dittes de par moy qu'il soit ainsy pourveus que pour aydier à garder nostre droit et le
15 sien, si comme nous avons par alliance juré et promis ensamble. Et oultre, vous retournerez devers moy mais vous lairez celle saison nostre fille Katheline delez la royne sa suer au Port de Portingal ; elle ne peut mieulx estre ne en meilleur
20 garde. » — « Monseigneur », respondy la dame, « tout ce feray-je volentiers. »

Lors prinst congîé la duchesse au duc et sa fille et les dames et damoiselles qui en leur compaignie estoient, et monterent aux chevaulx et se departirent ; et furent accompaigniez de l'amirault mis-
25 sire Thomas de Persy, messire Yon Fil Warin, du seigneur de Thalebote, de messire Jehan d'Aubrecicourt, et de messire Maubruny, et leur furent delivrez c. lances et n°. archiers. Et chevaulchererent vers le Port de Portingal, et tant exploitièrent que ilz y parvindrent ou assez prez.

1. *Ms.* : porent.

Quant le roy de Portingal entendy que la duchesse de Lancastre et sa fille venoient (fol. 167), si en fu grandement resjoys, et envoya à l'encontre d'elles des plus notables de sa court, le conte d'Anguoisse et le conte de Novarre, messire Jehan 5 Redrigues de Sar, messire Jehan Ferrant Percok de Valrousiaux et bien XL. chevaliers, lesquels chevaulcherent bien deux grandes lieues contre les dames, et les recueillierent liement et grandement et honnourablement. Et la duchesse qui bien 10 le savoit et sceit faire, s'acointa aussy moult doucement des barons et des chevaliers et estant sus les champs, l'un après l'autre elle les enclina, et les receipt de parolle et de maniere et par bon arroy ; ainsi vindrent-ilz jusques en la cité du Port, et fu 15 la duchesse et sa fille et toutes dames et demoiselles ordonnées de logier au palays.

Là vint le roy premierement contre les dames, et en recueillant les baisa l'une après l'autre, et puis vint la royne bien acompaignié de dames et 20 de damoiselles, laquelle receipt sa dame la duchesse et sa suer moult honnourablement, car bien le sceut faire, et ne les vult onques laisser de si à tant que toutes furent en leurs chambres. Moult fut l'ostel du roy resjoys de la venue des dames. 25 De toutes leurs accointances ne me vueil-je pas trop ensonnier de parler, car je ne y estoie pas ; je ne le say fors par 1 gentil chevalier nommé messire Jehan Ferrant Percok qui y fu et qui m'en enfourma. Là remonstra la duchesse au roy de 30 Portingal, quant heure fu, toutes les parolles dont le duc son mary l'avoit enditté et chargé du dire, et à toutes le roy respondy moult doucement et

saigement et dist : « Dame et cousine, je suy tous prest, se le introdus de Castille se met avant sus les champs, et aray sur trois jours troix mille lances, car ilz logent tous aux champs sus les frontieres de Castille ; et array encoires bien xx^m. combatans des communaultez de mon royaulme, qui ne sont pas à refuser, car ilz me vallierent grandement ung jour à la bataille qui fut à Juberotte. » — « Sire », dist la dame, « vous parlez bien et
10 grant merchys. Se riens sourcroist à monseigneur, tantost il le vous seignifiera. »

§ 143. Ainsi se tinrent ensamble en telz parolles et en aultres le roy de Portingal et la duchesse de
15 Castille. Or retournons-nous un petit à ceulx de Besances, et compterons comment ilz exploittierent.

Quant ces six hommes de Besances furent devant le roy de Castille, ilz se mirent à genoulz et
20 luy disoient : « Très redoubtez sires, il vous plaise à entendre à nous. Nous sommes icy envoiez de par vostre ville de Besances, laquelle s'est mise de force en composicion devers le duc de Lancastre et en souffrance de non estre assaillie ix. jours, et
25 là en dedens, se vous y venez forsa ssez ou envoyez tellement que pour resister contre la puissance du duc, la ville vous demourra, ou sinon ilz se sont oubligiez et en ont livrez hostaiges, que ilz le rendront. Si ques, très redoubté roy, il vous en plaise
30 à donner response quel chose vous en ferez. » Le roy respondy et dist : « Nous nous en conseillerons, et puis serez respondus. » Adont se parti le roy de leur presence, et rentra en sa chambre. Je ne say

s'il se conseilla ou non, ne comment la besoingne¹ se porta, mais ces six hommes furent là viii. jours que oncques ne furent respondus, ne depuis ilz ne veirent point le roy. Or esperoient le jour que la ville se devoit rendre et point n'estoient encoires 5 retourné leurs six hommes.

Le duc de Lancastre envoya son mareschal au x^e jour parler à ceulx de Besances et dire que ilz se rendesissent ou il leur feroit à leurs ostaigiers trenchier les testes. Le mareschal vint à Besances 10 jusques aux barrieres et fist là venir parler les hommes de la ville à luy ; ilz y vindrent. Quant ilz furent venus, il leur dist : « Entendez entre vous, bons hommes de la ville de Besances. Monseigneur m'envoye devers vous, et vous fait demander 15 pourquoy vous n'apportez les clefz de ceste ville en son logeiz et vous mettez en sa obeissance, ainsi que faire devez, car les ix. jours sont accomplis dès yer et bien le savez. Se ne vous le faictes, il fera trenchier les testes à voz hostagiers et puis vous 20 vendra assaillir et prendre par force, et serez tous occhiz sans merchy, ainsi que furent ceulx de Ribadane. »

Quant les hommes de Besances entendirent ces nouvelles, si se doubterent aussy de perdre leurs 25 amis qui estoient en ostagerye devers le duc ; si disoient : « En bonne verité, mareschal, monseigneur de Lancastre a cause de dire ce que vous dittes, mais nous n'oons nulles nouvelles de noz gens qui nous avons pour celle cause envoiées de- 30 vers le roy au Val d'Olif, ne quel chose ilz sont

1. *Ms.* : besoingna.

devenus. » — « Signeurs », dist li mareschal, « espoir sont-ilz retenuz pour les nouvelles qu'ilz ont là apportées, qui ne sont pas, ne ont esté trop plaisant au roy de Castille. Et monseigneur ne vuelt
5 pas plus attendre. Pour tant, avisez-vous, car moy fait vostre response, il est ordonné que vous arrez l'assault. » Dont reprirent-ilz la parolle et disrent : « Sire, or nous laissez assamblar toute la ville, et nous parlerons ensamble. » — « Je le vueil », dist-il.
10 Lors rentrerent-ilz en Besances, et firent sonner de rue en rue les trompettes pour assamblar toutes gens et venir en la place (fol. 168). Ilz s'assamblèrent, et quant ilz furent tous assemblez, ilz parlerementèrent, et les plus notables remonstrerent à
15 la communaulté toutes les parolles que vous avez oyes. Si furent d'accort que ilz renderoient la ville, et racheteroient leurs hostagiers qui en prison estoient, car ilz ne les vouloient pas perdre. Si retournerent au mareschal et distrent ces nouvelles, en disant : « Mareschal, en toutes voz demandes n'y a que raison. Nous sommes appareil-
20 liez de recevoir monseigneur et madame, et de eulx mettre en la possession de ceste ville, et vecy les clefz ; nous nous en yrons avec vous devers eulx en leurs logeis, mais que il vous plaise et que vous nous y vueilliez mener. » Respondy le mareschal : « Oil, volentiers. » Dont yssirent hors de Besances bien eulx lx. et emporterent avecques eulx les clefz des portes, et le mareschal les mena tout
30 droit au duc, et fist pour eulx l'entrée et la parolle. Le duc les requieilly et leur rendy leurs hostages, et entra ce jour en la cité de Besances et se y loga, et y logierent toutes ses gens qui logier y povoient.

Au chief des quatre jours, aprez ce que Besances se fu rendue au duc de Lancastre, retournerent les six hommes, lesquelx avoient esté envoieiz au Val d'Olif devers le roy de Castille. Ilz furent enquis et demandé de ceulx de la ville pour quoy ilz 5 avoient tant demouré. Ilz respondirent qu'ilz ne les avoient peut amender. Bien avoient parlé au roy et respondy le roy, quant il les avoit oys et entendus, que il se conseilleroit¹ sus pour donner response, et « pour ce sejournamez-nous là 10 viii. jours, et encoires sommes-nous retournez sans avoir response. » On ne leur demanda plus avant, mais ils distrent bien que on disoit au Val d'Olif que le roy de Castille attendoit grant gens qui venoient de France ; et ja en y avoit venus 15 grant foison, qui estoient logez sur le païs et se logoient tout à la mesure qu'ilz venoient. Mais encoires estoient les cappitaines, messire Guillaume de Lignac et messire Gautier de Pasach derriere, et les grosses routes, et estoient ja sus le chemin 20 la greigneur partie des chevaliers et escuiers qui en Espaigne devoient aler avecques les dessus dis cappitainnes ; mais ceulx qui estoient escrips et detenus de la route du duc de Bourbon estoient encoires en leurs hostels. 25

§ 144. Or passoient messire Guillaume de Lignac et messire Gautier de Pasach tout oultre le royaume de France de la Langue d'Oc, et entrèrent eulx et leurs gens en la Langue d'Och et 30 estoient plus de mille lances, chevaliers et escuiers

1. *Ms.* : ilz se conseilleroient.

de tout pays de royaulme de France, lesquelx
alloient en Castille pour gaingnier les gaiges du
roy. Et s'assamblèrent toutes gens en Carcasés,
en Nerbonnois et en Toulousain, et à fait que ilz
5 venoient, ilz se logoient en ce bon pays et pre-
doient à leur advis le plus cras ; et tant y avoit des
biens que ilz ne payassent chose que ilz presissent.

Les nouvelles vindrent au conte de Foix, qui se
tenoit à Orthais en Berne, que gens d'armes de
10 France approchoient son pays à pover et voloient
passer parmy, et aler-ent en Espaigne : « Mais tant
en y a, Monseigneur, ilz ne paient chose qu'ilz
prennent, et tout le menu peuple s'enfuit partout
où qu'ilz viennent devant eulx, si comme qu'ilz
15 fussent Anglois. Mais encoires se tiennent les
cappitaines à Carcassonne et leurs gens là envi-
ron, qui s'y amassent de tous lez, et passeront la
riviere de Garonne à Thoulouse, et puis entreront
en Baghorre et de là ilz seront tantost en vostre
20 pays ; et, se ilz y font ce qu'ilz ont fait ens ou che-
min que ilz sont venus, ilz vous porteront et à
vostre pays de Berne grant dommage. Regardez
que vous en voulez dire et faire. » Respondy le
conte de Foix, qui tantost fut conseilliez de soy-
25 meismes et dist : « Je vueil que toutes mes villes
et mes chasteaux, autant bien en Foix comme en
Berne, soient pourveuz et garnis de gens d'armes,
et tout le plat pays. Avisez que tout chascun soit
sus sa garde, ainsi que comme tantost entrer en
30 bataille. Je ne vuel pas comparer la guerre du roy
de Castille. Mes terres sont frances. Se les Fran-
çois vueillent passer parmy, vrayement ilz paye-
ront ce que ilz y prenderont ou les passaiges leur

seront closes. Et se vous en charge messire Ernault Guillaume, et vous messire Pierre de Berne. » Ces deux chevaliers estoient ses freres bastars, vaillans hommes d'armes et bien usez d'armes. « Monseigneur », respondirent-ilz, « nous nous en char- 5 gons. »

Adont furent parmy toutes les terres du conte de Foix ordonnances faictes que chascun fust prest et pourveu de toutes armeures, ainsi comme à lui appartenoit et que aultre fois avoient esté ou 10 mieulx, et que du jour à l'endemain ilz venissent là où ilz seroient mandez.

Lors veissiez en Foix et en Berne et en la seneschauldie de Nobosem toutes gens prests et appareilliez, comme pour tantost entrer en bataille. Si 15 fut envoie en la cité de Palmes, bien hourdez de c. lances de bonnes gens d'armes, messire Espaing de Lyon, messire Richart de Saint-Legier ; à Masseres se tint messire (fol. 169) Pierre de Berne a cent lances ; à Bellepuc, à l'entrée de la conté de Foix, 20 et messire Pierre de Cabescain ; à Saint-Thiebaut sus la Gironne, messire Meunaulx de Noualles a l. lances ; à Palaminnich, messire Pierre de La Roce ; ou chastel de Lamesen, le bastart d'Espaingne ; à Morneux, messire Ernaulz Guillaume 25 a tout cent lances ; à Pau, messire Guis de La Motte ; au Mont de Marsen, messire Raymon de Chastelneuf ; à Sauveterre, messire Yewain de Foix, filz bastart du conte ; à Montesquieu, messire Berdruc de Nobosem ; à Aire, messire Jehan 30 de Sainte-Marcille ; à Oron, messire Ector de La Garde ; à Mont Garbel, Jehan de Chatelneuf ; à Ertel, Jehan de Morlens. Et manda à messire

Raymon, le quel avoit le chastel de Mauvoisin en garde, qu'il fust soingneulx de toute la frontiere, et envoya à Saint-Gausens ung sien cousin, messire Ernaulton d'Espaingne. Briefment il n'y [eust]
5 cité, ville, ne chastel en Foix ne en Berne qui ne fust raffresquis et pourvus de gens d'armes, et se trouvoit bien garny bien de 11^m . lances et de xx^m . hommes. Il disoit que c'estoit assez pour attendre le double d'autres gens.

10

Les nouvelles vinrent à messire Guillaume de Lignach, qui se tenoit à Thoulouse, et à messire Gautier de Pasac, qui sejournoit à Carcassonne, comment le conte de Foix se pourveoit de gens
15 d'armes et mettoit en garnison par toutes ses villes et forteresses. Et courroit renommée qu'il ne lairoit nulluy passer parmy sa terre. Si en furent ces deux chevaliers, pour tant que ilz estoient cappitaines de tous les aultres, tous esbahis ;
20 et si misrent journée de parler ensamble et chevaulcherent chascun pour trouver l'un l'autre, ainsi que au moitié du chemin, et vindrent au Chastel-Neuf d'Aury, et parlerent ensemble du conte de Foix, comment ilz s'en cheviroient. « Ce »,
25 dist messire Guillaume à messire Gautier, « au voir dire, c'est merveilles que le roy de France et son conseil n'ont escript à luy pour ouvrir sa terre paisiblement, et paier ce que nous prendrons. Sachiez que le conte de Foiz est bien seigneur et
30 si fier que, s'il ne luy vient bien à point, nous n'auerons point de passage parmy sa terre, et nous fauldra passer parmy Arragon, qui nous est trop long et nous tourneroit à grant contraire. Au

voir dire, je ne say de qui il s'en doubte, ne pourquoy il garnist metenant si fort ses villes et ses chastiaux, ne se il a nulles alliances au duc de Lancastre. Je vous pryé, alez jusques à là, savoir ent la verité; tousjours passeront noz gens 5 jusques à Tarbe et jusques en Bigorre. » — « Je le vueil », dist messire Gautier.

Lors prirent ces deux cappitaines congié, quant ilz orent disné ensamble. Messire Guillaume de Lignac retourna à Thoulouse et messire Gautier 10 s'en vint a tout XL chevaulx tant seulement passer la Geronne à Saint Thiebault, et trouva là messire Meunant de Nouvalles, qui luy fist grant chiere et qui se tenoit en garnison. Messire Gautier luy demanda du conte où il le trouveroit; il 15 luy dist qu'il estoit à Orthais.

Ces deux chevaliers furent une espasse ensamble et parlerent de pluseurs choses, et puis parti messire Gautier et vint à Saint Gausens, et là jut, et partout luy faisoit-on bonne chiere. A l'endemain 20 il vint à Saint Jehan de Riviere, et chevaulcha toute la Lane de Bouc et costia Mauvoisin, et vint gesir à Tournay, qui est une ville freinée du royaume de France, et à l'endemain il vint gesir à Tarbe, et là se tint tout le jour, et trouva le sei- 25 gneur d'Auchin et messire Mennaut de Barbesen, deux grans barrons de Bigorre, lesquelz parlerent à luy, et il à eulx de pluseurs choses; et pour tant que le sire de Barbesen estoit Arminag, il ne pouvoit nul bien dire du conte de Foix. 30

A l'endemain, messire Gautier de Pasach se departi de Tarbe, et s'en vint disner à Morneus en Berne, et là trouva messire Arnoult Guillaume, le

frere bastart du conte, qui le receipt liement et luy dist : « Messire Gautier, vous trouverez monseigneur de Foix à Orthais, et sachiez que il sera tout resjoy de vostre venue. » — « Dieux y a part »,
5 dist messire Gautier ; « pour parler à luy le vienge veoir. » Et disnerent ensamble, et après disner messire Gautier vint gesir à Mont Garbel, et à l'endemain, à tierche, il vint à Orthais et ne pot parler jusques à une heure après disner que le conte de
10 Foix, si comme il avoit d'usaige, yssy hors de sa chambre.

§ 145. Quant le conte de Foix le sceut que messire Gautier de Pasac estoit venus pour parler à
15 luy, si se hasta encoires ung petit plus de yssir hors de sa chambre et de venir en ses galleries. Messire Gautier, si tost comme il le vey hors de sa chambre, s'en vint contre luy et l'enclina et le salua. Le conte, qui savoit autant des honnours
20 comme chevalier povoit savoir, luy rendist tantost son salut et le reprist par la main et dist : « Messire Gautier, vous soyez li bien venus. Quelle besoingne vous amaine maintenant ou pays de Berne? » — « Monseigneur », dist le chevalier, « je
25 le vous diray. On nous a donné à entendre, à messire Guillaume de Lignach et à¹ moi, qui sommes commis et establis de (fol. 170) par le roy de France et son conseil à mener oultre et conduire en Castille ces gens d'armes dont vous avez bien
30 oy parler, que nostre chemin vous voulez empeschier et cloirre vostre pays de Berne à l'encontre de nous et de noz compaignons. »

1. *Ms.* : de.

A ces parolles respondi le conte de Foix, et dist :
« Messire Gautier, salve soit vostre grace, car je ne
vueil clorre ne garder mon pays à l'encontre de
vous ne de nul homme qui paisiblement et en paix
le vueille passer, et ce qu'il y trouvera prendre et 5
à paier au gré de mon peuple, lequel j'ay juré à
tenir et garder en droit et en justice, ainsi comme
tous seigneurs terriens doivent tenir leur peuple,
car pour ce ont-ilz et tiennent les seignouriez. Mais
il me fu dit que il viennent aval une maniere des 10
gens Bretons, Barrois, Lorrains, Bourgoingnons,
qui ne sevent que c'est de paier, et contre telz gens
je me vueil clorre ; car je ne vueil point que mon
pays soit foulé ne grevé, mais les vueil tenir en
droit et en franchise. » — « Monseigneur », res- 15
pondi messire Gautier, « c'est l'intencion de mon
compaignon et de moy que quiconques qui passera
parmy vostre terre, s'il ne paye ce que il prendra
paisiblement au gré des povres gens, que il soit pris
et arrestez et corrigez selon l'usage de vostre 20
court, et restitué tout le dommaige que il aura fait,
ou nous pour luy en satisfierons, mais que le corps
nous soit delivrez, et, s'il n'est gentilz homs, voiant
vos gens, nous en ferons justice et pugnicion de
corps cruelle tant que les aultres s'en exemplieront. 25
Et, s'il est gentil homme nous le luy ferons rendre
et restituer tout dommaige, ou nous pour luy, et
ce ban et ce cry ferons-nous faire à le trompette
parmy leurs logeiz. Et de rechief, affin qu'ilz s'en
avisent, on leur rementevra quant ilz entreront 30
en vostre terre, par quoy ilz n'en s'en puissent pas
excuser que ilz n'en soient saige. Or me dittes
s'il vous souffist ainsy. » Dont respondi le conte

et dist : « Oyl, messire Gauthier, vous me seelez de tous poins que vous soiez li très bien venus en ce pays. Je vous y voy volentiers. Or alons-nous disner, il est heure, et puis arrons aultres parler
5 mens ensamble. »

Le conte de Foix prist messire Gautier de Pasach par la main et le mena en la salle, et quant il ot lavé, il le fist laver et seoir à sa table.

Après ce disner, ilz retournerent ens es galeries,
10 qui sont moult belles et moult cleres, et là eurent grant parlement et long ensamble. Et encoires dist le conte de Foix à messire Gaultier : « Ne vous esmerveilliez pas se je me tieng garny de gens d'armes, car onques je ne fui sans guerre ne ja ne
15 serry tant que je vive. Et quant le princes de Galles ala en Castille, il passa luy et tous ses gens au dehors de ceste ville. Oncques homme ne vey plus belle compaignie de gens d'armes et plus belle gent, car il mena en Espaingne, là où vous tendez à
20 aler, xv. mille lances et estoient bien lx. mille chevaux ; et les tenoit tous en Bourdelois, en Poitou et en Gascongne sus le sien, de l'entré de may jusques en le moyenne de jenvier. Et quant le passaige approcha, il envoya devers moy en ceste
25 ville deux des plus grans de son hostel, messire Jehan Candos et messire Thomas de Fellecon, qui me pryerent moult doucement, ou nom de luy, que je vouldisse ouvrir ma terre à l'encontre de ses gens et chilz me jurerent, present les barrons de
30 Berne, que tout ce que ses gens y prenderoient ne levroient ilz le payeroient ; et se nulz s'en plaindoit de mauvais paiement, ces deux seigneurs que je dy me jurerent d'en faire leur debte, et au paier

vrayement ilz me tinrent bien convenant ; car tous ceulx qui y passerent, fust par ceste ville ou au dehors, paierent tout courtoisement et sans resieute. Et disoient encoires les Anglois l'un à l'autre : « Gardez-vous que vous ne fourfaites 5 riens en la terre du conte de Foix, car il n'y a voix sus gaugier en Berne qu'il n'ait ung bacinet en la teste. » Adont commença messire Gautier à rire et dist : « Monseigneur, je le croy bien que il fut ainsi. A ce pourpos est l'intencion de mon compai- 10 gnon et de moy que nostres gens seront tous seignifiez et avisez de cest affaire, et, s'il en y a nuls ou¹ aulcuns qui voist hors du commandement, il sera pugniz et corrigiez tellement que les aultres se exemplieront. » 15

Lors yssy le conte de ce pourpos et reprist ung aultre pour plus solacier messire Gautier, car trop voulentiers il gengle et bourde à tous chevaliers estraingnés ; et au departir de luy, veullent ou non, il fault que ilz s'amendent de luy. 20

« Messire Gautier », dist le conte de Foix, « maudicte soit la guerre de Castille et de Portingal ! je m'en doy trop bien plaindre, car onques je ne perdy tant à toutesfois que je perdy en une saison en la guerre du roy de Portingal et de Castille, 25 car tous mes bonnes gens d'armes du pays de Berne sus une saison y furent mort. Et se leur avoye bien dit au departir au congiet prendre, que ilz guerriassent saigement, car Portingalois sont dure gens et de fait d'encontre, quant ilz se voient 30 au deseure de leurs ennemis, et ilz n'en ont nul

1. *Ms.* : au.

merchy. Je le vous dy pour tant, messire Gautier, quant vous venrez en Castille, entre vous et messire Guillaume (fol. 171) de Lignac, qui estes conducteurs et cappitaines de ces gens d'armes à present
15 qui sont passé et passeront, vous serez requis, espoir, du roy de Castille de donner conseil. Se vous avisez que vous ne vous hastez trop, ne avanchiez de conseiller de combatre sus vostre grant avantage le duc de Lancastre, le roy de Portingal, Anglois et Portingalois, car ilz sont familleux et desirans le duc de Lancastre; aussi seront Anglois desirant, à avoir bataille contre deux raisons. Ilz n'eurent en grant temps pourfit, mais sont povres et n'ont riens gaingniet, trop a long temps, mais
20 tousjours perdu. Si desirent à eulx avancier pour avoir nouvel prouffit, et telz gens qui sont aventureulx et qui convoient l'autrui, se combattent hardiement et ont volentiers fortune pour eulx. L'autre raison est telle que le duc de Lancastre
25 scet tout clerement que il ne peut venir parfaictement ne paisiblement à l'iretaige de Castille, qu'i demande et calenge de par sa femme qui s'en dist heritiere, fors par bataille, et scet bien et voit que s'il avoit une journée pour luy et que le¹ roy de
30 Castille fuist desconfiz, tout le pays se rendroit à luy et trambleroit contre luy; et en ceste instance est-il venu en Galisse et a donné une de ses filles par mariaige au roy de Portingal, qui luy doit aidier à soustenir sa querelle. Et je vous en avise
pour ung tant que, se la chose aloit mal, vous en seriez plus demandé, vous et messire Guillaume de

1. *Ms.* : luy.

Lignac, que ne serroient tous les aultres. » — « Monseigneur », respondi messire Gautier, « grans merchis que vous le me dittes et que m'en advertiez, et je m'en doy bien exemplier par vous ; car au jour-
d'uy vous estes entre les princes terriens recom- 5
mandé pour le plus saige et le plus eueux de ses
besoingnes ; mais mon compaignon et moy avons
encoires souverain dessus nous, monseigneur le
duc de Bourbon, et jusques à tant qu'il soit venu
et entrez en Castille, nous ne nous ahatierons ne 10
avancerons de combattre les ennemis pour per-
sonne qui en parolle. » A tant rentrerent-ilz en
aultres gengles, et furent là parlant et eulx esba-
tant ensamble en pluseurs manieres bien trois
heures ou environ, que le conte de Foix demanda 15
le vin. On l'apporta. Si but et aussi fist messire
Gautier de Pasach et tous ceulx qui là estoient, et
puis fut le congiet pris. Et rentra le conte en sa
chambre, et messire Gautier retourna à son hostel,
« *A la lune* », où il estoit logiez, et l'accompai- 20
gnierent les chevaliers de l'ostel jusques à là. On
ne vey puis le conte de Foix jusques à son soupper,
une heure largement aprez mienuit, que messire
Gautier y retourna et souppa avec luy.

25

§ 146. A l'endemain aprez disner, prist messire
Gautier de Pasac congiet du conte, et le conte luy
donna : et au partir avecques tout ce on luy pre-
senta de par le conte ung très bel coursier et une
belle mule. Messire Gautier en remerchya le conte 30
et les fist mener à l'ostel ; tout son arroy estoit
prest. Il monta et tous ses gens monterent et
yssirent hors de Orthais, et vinrent ce jour jesir à

Harcel, et à l'endemain au soir, ilz vindrent à Tarbe, car ilz chevaulcherent ce jour grande journée pour avanchier leur besoingne.

Quant messire Gautier fut venus à Tarbe, il
5 s'arresta là et s'avisa qu'il escriproit à messire
Guillaume de Lignac tout son estat et com-
ment il avoit exploittié devers le conte de Foix,
ainsi qu'il fist ; et lui escripsoit que il fesist traire
avant toute sa route, car ilz trouveroient le
10 pays de Berne et toutes les villes du conté ou-
vertes en payant ce que ilz prendront, et aultre-
ment non.

Le messagier qui apportoit de par messire Gau-
tier de Pasac exploitta tant que il vint à Thou-
15 louse ; si fist son¹ messaige. Quant messire Guil-
laume de Lignac ot leu le contenu des lettres, si
fist à savoir à toutes les cappitaines des routtes
que on se mesist au chemin, mais ce que on pren-
deroit ne leveroit en la terre du conte de Foix tout
20 fust paiet ; aultrement on s'en prenderoit aux
cappittaines, qui amenderoient le fourfait. Et fu
sonné à le trompette de logeis en logeis affin que
tout en fussent avisé.

Or se deslogerent toutes gens de la marche de
25 Thoulouse et de Carcassonne, de Lymosin et de
Nerbonne, et se misrent ou chemin pour entrer en
Bigorre, et estoient plus de 11^m. lances. Si se de-
party messire Guillaume de Lignac de Thoulouse
et prist le chemin de Bigorre, et exploitta tant
30 qu'il vint à Tarbe, et là trouva messire Gautier son
compaignon. Si firent bonne chiere, ce fu raison.

1. *Ms.* : leur.

Et toudis passaient gens d'armes et routtes, et s'assamblaient toutes en Bigorre pour chevauchier ensemble parmy Berne et le pays du conte de Foix et pour passer à Ortais au pont la rivière de Gave, qui court à la Bayonne. 5

§ 147. Si tost qu'on yst hors du pays de Berne, on entre ou pays des Bascles, ouquel pays le roy d'Angleterre tient grant terre en l'archevesquié de Bourdiaux et en l'evesquié de Bayonne ; si ques 10 les Basclois qui se tiennent et tenoient lors du roy d'Angleterre, où bien sont quatre-vintgs villes¹ à clocquiers, entendirent que le passaige seroit parmy leur pays, si se doubterent grandement des Franchois et de estre tout courru et ars et 15 esseilliet ; car ilz n'avoient (fol. 172) sus tout le pays nulles gens d'armes de leur costé qui pouvoient deffendre la frontiere. Si se conseillierent ensemble les plus saiges et ceulx qui le plus avoient à perdre, que ilz envoieroient traittier 20 devers les souverains cappitaines, et rachatteroient leurs pays ; encoires leur estoit-il plus pourfitable qu'ilz fussent raençonné à quelconque chose que leur pays fust ars et esseilliez. Si envoierent à Orthais quatre hommes, lesquelz es- 25 toient chargiez de par tout le demourant du pays pour faire le appaisement.

Ces quatre hommes de Bascle compterent à Ernauton du Puy, ung escuier du conte de Foix et gracieulx et saige homme, ce pour quoy ilz estoient 30 là venus, et que quant messire Guillaumes et mes-

1. *Ms.* : clockes, villes à.

sire Gautier vendroient là, et ilz y devoient estre dedens deux jours, que il vouldist estre avecques eulx pour aidier à traittier. Il dist qu'il y seroit volentiers. Avint que les cappitaines y vindrent
5 à Orthais et se logierent « *A la Lune.* » Cest Arnoulton du Puy leur ayda à faire ceulx de Bascle leur traittiez, et payerent tout comptant deux mille francs, et leur pays fut deporté de non estre pilliez ne courus. Encoires leur fist le conte de Foix
10 bonne chiere et donna aux cappitaines à disner, et à messire Guillaume de Lignac ung très bel coursier, et furent ce jour à Orthais ; et l'endemain ilz passerent la Sauveterre, et entrèrent ou pays des Bascles, lesquelz estoient rachattez, si comme
15 vous savez. On y prist des vivres ; tout ce furent abandonnez là où on les povoit trouver, et passerent les Franchois parmy, sans faire autre domaige, et s'en vindrent à Saint Jean du Piet des Pors, à l'entrée de Navairre.

20

§ 148. Vous avez bien oy cy-dessus recorder comment la ville de Besances, ens ou royaulme de Galisse, se mist en composicion devers le duc de Lancastre, et comment elle se rendy à luy, car le
25 roy de Castille ne le secoury ne conforta en riens ; et comment la duchesse de Lancastre et sa fille vindrent en la cité du Port de Portingal veoir le roy et la royne, et aussi comment le roy et les seigneurs les recheuprent grandement et liement ; ce
30 fu rayson. Or advint entreus que le duc de Lancastre sejournoit en la ville de Besances, que nouvelles s'avalèrent là du Val d'Olif, et les apporta ung hirault de France, lequel demanda, quant il

fut venus à Besances, l'ostel à messire Jehan de Hollande ; on luy enseigna.

Quant il fut là venus, il trouva messire Jehan ; si s'engenoulla devant luy et luy bailla unes lettres et luy en baillant : « Sire, je suy ung hirault 5 d'armes que messire Regnault de Roye envoie cy par devers vous, et vous salue. S'il vous plaise à lire ou faire lire ces lettres. » Messire Jehan respondy et dist : « Voulentiers, et tu soiez ly bien venus. » Adont ouvry-il les lettres et les list et con- 10 tenoient que messire Regnault, ou nom d'amours et sa dame, qui il lui voulsist delivrer de trois coups¹ de lances acerées à cheval, de trois coups d'espée, de troix coups de daghes, et de troix coulps de haches, et il [se] luy plaisoit à aler au Val 15 d'Olif, il luy avoit pourveu ung sauf-conduit de lx. chevaulx ; et se il avoit plus chier à Besances, il luy prioit que, allant et retournant luy xxx^e. de compaignons, il luy empetrast ung sauf conduit au duc de Lancastre. Quant messire Jehan de 20 Hollande avoit leu la lettre, il commenca à rire et regarda sus le hyrault et dist : « Compains, tu me soyes le très bien venus ; tu m'apportes nouvelles qui moult bien me plaisent, et je les accepte. Tu demouras en mon hostel avec mes gens, et je te 25 feray response dedens demain de savoir où les armes se feront, ou en Galisse ou en Castille. » Et cil respondy : « Dieux y ait part. »

Le hyrault demoura en l'hostel de messire Jehan de Hollande ; on luy tint tout ayse. Et messire 30 Jehan s'en vint devers le duc ; si le trouva et le

1. *Ms.* : cours.

mareschal parlant ensamble. Il les salua et puis si luy dist nouvelles et leur remonstra les lettres : « Comment », dist le duc, « les avez vous acceptées? » — « Par ma foy, Monseigneur, oyl, et quoy
5 dont ? Je ne desire aultre chose que les armes, et le chevalier m'en pryé que je l'en fache compaignie ; si luy feray, mais regardez où vous voulez que elles se fachent. » Le duc pensa ung petit et puis respondy : « Que elles se facent en ceste
10 ville, c'est ma voulenté. Faites-luy escrire un sauf-conduit tel que vous voulez, je le sceeleray. » — « En nom Dieu », dist messire Jehan, « voulentiers et c'est bien dit. »

Le sauf-conduit fut escript pour xxx. chevaliers
15 et leurs mesnies sauf, alant et retournant, et le delivra messire Jehan de Hollande au hyraut, et avec tout ce ung bon mantel fouré de menu vair et xii. nobles.

20 § 149. Le hirault print congiet et s'en retourna au Val d'Olif envers ses maistres, et compta comment il avoit exploittié et monstra de quoy. D'autre part les nouvelles en vindrent au Port devers le roy de Portingal et les dames comment
25 armes se devoient faire à Besances. « En nom Dieu », dist le roy, « se Dieu plaist, je y seray et toutes les dames et ma femme autant bien. » — « Grant merchys », dist la duchesse, « quant je seray accompaigniet de roy et de royne. » Ne demoura
30 guaires depuis long temps que les choses approcherent, et se parti le roy de Portingal et la royne et la duchesse, sa fille et toutes les dames du Port, et cheminerent en (fol. 173) grant arroy

devers Besances. Et quant le duc de Lancastre sceut que le roy de Portingal venoit, monta à cheval et monterent grant foison de seigneurs et yssirent hors de Besances, et allerent encontre le roy et les dames. Si s'entrecointerent le roy et le duc moult grandement quant ilz se trouverent, et aussy firent les dames au duc. Si entrerent le roy et le duc ensemble en la ville, et tous furent leurs hostelz ordonnez, ainsi comme il appartenoit et l'aisement du pays ; ce ne fut pas si largement comme à Paris. 10

Environ trois jours après ce que le roy de Portingal fut venus à Besances, y vint messire Regnault de Roye bien acompaignié de chevaliers et d'escuiers de leur costé, et estoient bien vi^{xx} chevaulx. Si furent tous bien logeiz et à leur ayse, car le duc en avoit fait ordonner par ses fourriers. A l'endemain qu'ilz furent venus, messire Jehan de Hollande et messire Regnault de Roye s'armerent et monterent as chevaux, vindrent en une belle place sablonneuse par dedens le clos de Besances, où les armes se devoient faire. Et estoient hours carpentez et ordonnez pour les dames où toutes monterent, et le roy et le duc et les aultres seigneurs de Portingal et d'Angleterre, dont il y en avoit plenté ; car tous y estoient venus pour veoir les armes des dessus dis chevaliers, et tous les veans à grant foison demourerent sur leurs chevaulx. Là vindrent les deux chevaliers qui les armes devoient faire, si bien ordonné et arré que riens n'y avoit que dire, et leur portoit-on leurs lances, leurs haches et leurs espées. Et estoit chascun monté sus fleurs de coursier, et vindrent l'un 20 25 30

devant l'autre, ainsi que le trait d'ung archier, et se copioient sur leurs chevaulx et se demenoient frichement, car bien savoient qu'ilz estoient regardez.

- 5 Toutte chose estoit ordonnée en eulx, voulenté, hardiesse et desir de faire les armes, excepté l'outrance. Et toutesfois nulz ne pavoit savoir à quel fin qu'ilz vendroient ne comment leurs cops par armes s'adrescheroient, car bien savoient que
10 jouter les convenoit, puisque jusques à là ils estoient venus non de rochez, ne de fers croubez, mais de pointe de glaives, de fers de Bourdiaulx, agus, mordans et trenchans, et après les armes faictes des lances, d'espées desquelles se donner ent
15 grans horions sur les hyaulmes, lesquels estoient forgiés à Bourdiaux, à taillans si aspres et si dures, que plus n'y pavoient, et en après faire encoires armes de dagues et de haches, si très fortes et si très bien temprées que on ne pavoit mieulx. Or
20 regardez le peril où telz gens se mettent pour leur honneur essauchier, car en toutes leurs choses n'a que une seule mesaventure, un cop à meschief.

- Or se joindirent-ilz en leurs targes, et s'aviserent parmi les visieres de leurs hyaulmes et apoin-
25 gnerent les lances, et ferirent chevaulx des espérons, et les laisserent courre à voulenté. Et toutesfois pour trouver l'un l'autre, ilz s'adreschierent bien, car ilz s'encontrerent de plains eslas et de droite visée ainsi bien comme ilz l'eussent ligniet à
30 la cordelle ; et se consievierent en la visiere de leurs hyaulmes par tel fachen que leur yeux estincellerent là dedens. Messire Regnault de Roye rompi sa lance en quatre tronchons, et volerent les deux

tronchons si hault que on ne les eust pas jetté où ilz allerent, et tinrent tout et toutes le cop à bel. Messire Jehan de Hollande consievy messire Regnault en la visiere de son hyaulme, mais le cop n'ot point de force : je vous diray pourquoy. Messire Regnault avoit lachié son hyaulme à son avantage ; il ne tenoit fors à une seule petite laniere, i rompy la contre la lance, et ly hyaulme vola hors de sa teste et demoura messire Regnault tout nus horsmis de quafe ; et passerent tout deux 10 oultre, et porta messire Jehan de Hollande sa lance francement. Tous et toutes disoient : « Veslà bien et gentilment jousté. »

Or retournerent tout le pas chascun chevalier sus son lez. Messire Regnault fu rehyaulmés et 15 remis en lance ; messire Jehan de Hollande reprist la sienne, car riens n'estoit empirée, et quant ilz furent tous deux rasevullié, ilz s'en vindrent l'un contre l'autre ferrant à l'esperon, et s'encontrerent de grant randon et pas ne faillierent, car 20 ilz avoient chevaux à volenté et bien aussy les avoient à main, et les savoient mener et conduire ; et s'encontrerent à ligne, et se consievirent de plaines lances ens es visieres des hyaulmes, tellement que on vey saillir les estincelles de feu du 25 hoyaulme ; messire Jehan de Hollande en receupt ung très dur horion, car la lance ne ploya point de ce cop, ainçois se tint toute roide. Aussy ne fist la lance à messire Regnault, et ferirent comme en devant. Messire Regnaut fut consievis de la lance 30 en la visiere du hyaulme, mais la lance de messire Jehan passa oultre sans attaichier, et porta le hyaulme tout jus sus la cruppe du cheval, et

demoura messire Regnault à nue teste. « Ha ! », disent les Anglois, « ce François prent avantaige ; pourquoy n'est son hyaulme aussi bien bouclé et lachié comme le messire Jehan de Hollande est ? »
5 Nous disons que c'est barterie que il y fait ; on luy die qu'il se mette en l'estat de son compaignon » (fol. 174). — « Taisiez-vous », dist le duc de Lancastre ; « laissez-les convenir. En armes cascun prent son avantaige au mieulx qu'il seet prendre
10 ne avoir. Se il samble à messire Jehan que le François ait avantaige en ceste ordonnance, si se mette en ce party. Il lace son hyaulme d'une lanniere ; mais tant qu'à moy », dist le duc, « se j'estoie en es armes pareilles où les chevaliers sont, je feroie
15 mon hyaulme tenir du plus fort comme je pourroye, et de eulx. c. qui seroient en ce parti, vous en trouveriez ^{un} de mon oppinion. »

Adont s'appaisierent les Anglois et ne relevoient point le mot, et dames et damoiselles qui les
20 veoient en jugoient et disoient : « Ces chevaliers joustent bien. » Aussy prisoit grandement leur joust le roy de Portingal, et en parloit à messire Jehan Ferrant Percok et luy disoit : « En nostre pays, les chevaliers ne jousteroient jamais si bel
25 ne si bien. Que vous en samble-il, messire Jehan ? » — « Par ma foy, Monseigneur, ilz joustent bien, et aultrefois ay-jou veu joster le François devant le roy vostre frere, quant nous fumes à Elvez à l'encontre du roy de Castille, et fist adont les armes
30 pareilles, qu'il fait, à messire Guillaume Winde-soire, et josta aussy moult bien ; mais je n'oy point adont dire que il n'eust son heaulme mieulx attachiez et plus fort qu'il n'ait ores. » A ces mots,

laissa le roy le parler à son chevalier, et tourna son regart sus les chevaliers qui devoient faire la tierche lance.

Or s'en vindrent tierchement l'un sus l'autre messire Jehan et messire Regnault, et s'avisoint 5 bien pour eulx attaindre sans esparengier, et bien pooient tout ce faire, car leurs chevaulx estoient si bien à main que à plain souhait. Et s'en vinrent à l'esperon l'un sus l'autre, et se consievirent de rechief en es hyaulmes si justement et par tel ran- 10 don, que les yeulx leur estincelerent en les testes pour les durs horrons. De ce cop rompirent les plançons, et fu messire Regnault encoire deshyaulmé. Jamais ne s'en fust passez sans ce, et passerent oultre tous deux sans cheoir et se 15 tindrent francement. Tous et toutes dirent que ilz avoient bien jousté, mais tous les Anglois blamoient moult l'ordonnance de messire Regnault de Roye. Mais le duc de Lancastre ne le blamoit pas et disoit : « Je tieng l'omme à saige quant il 20 doit faire en armes aulcunes choses et il monstre son avantage. » — « Saciez », disoit-il encoires à messire Thomas de Persy et à messire Thomas Morel, « messire Regnault de Roye n'est pas maintenant à aprendre de la jousté ; il en scet plus que messire 25 Jehan de Hollande, quoyqu'il s'i soit bien porté. » Après les armes faictes des lances, ilz prindrent les haches et s'en firent les armes et s'en donnerent chascun troix cops à brach entesez sus les hyaulmes, et ainsi des espées et puis des dagues. 30 Et quant tout fut fait, il n'y ot nulluy blescié ; la feste s'espardy. Les François emmenerent messire Regnault en leur hostel, et les Anglois messire

Jehan de Hollande au sien. Si furent deshyaulmez et aysiez. Ce jour donna le duc de Lancastre à disner les chevaliers de France à son hostel et les tint tout aise et se sist la duchesse en la salle à table
5 delez le duc et messire Regnault de Roye dessoubz luy.

Après ce disner, qui fut biau et long et bien ordonné, on entra en la chambre de parement, et là prist en entrant en la chambre la duchesse messire
10 Regnaut de Roye par la main, et le fist entrer dedens prez aussi tost comme elle fist. Et tous les aultres chevaliers y entrèrent aussy et estoient là en la chambre jusques à donner le vin. Adont se traist la duchesse plus prez des chevaliers de
15 France que elle n'estoit, et commencha à parler et dist : « Je m'esmerveille comment entre vous, chevaliers de France, vous povez aydier ne soutenir l'oppinion d'ung bastart, ne aydier à mettre sus, et là vous fault sens, avis et gentillesse, car
20 vous savez, aussi fait tout le monde, que Henry, qui ja se dist roy de Castille, fut bastars ; et à quel fin et juste cause soustenez-vous dont sa querelle et aydiez à vostre pover deshireter le droit hoir de Castille ? ce suy-je, car moy et ma serour fumes
25 filles de loyal mariaige au roy Dan Pietre, et Dieux qui est droitturier, scet se nous avons juste cause ens ou calengue de Castille. » Et adont la dame ne se poveroit tenir qu'elle ne plourast quant elle parla de son pere, car trop fort l'ama. Messire Regnault
30 de Roye s'enclina envers la dame et reprist la parolle et dist : « Certes, Madame, nous savons bien qu'il est ainsy que vous dictes, mais nostre roy de France tient l'oppinion contraire que vous te-

nez, et vous savez que nous sommes si subget qu'il nous fault guerrier pour luy et aler là où il nous envoie ; nous n'y povons contredire. » A ces mots, prindrent messire Jehan de Hollande et messire Thomas de Persy la dame et l'onnourerent en la chambre, et le [vin] vint où on l'apporta ; si but le duc et les seigneurs et les chevaliers de France qui prindrent congié. Si se departirent et vindrent à leur hostel, et trouverent tout prest pour monter. Si monterent et se (fol. 175) departirent de Bessances, et chevaucèrent que de jour que de nuit jusques à Noye, qui se tenoit pour eulx, et là se reposèrent ; et à l'endemain ilz se mistrent au chemin et s'en allerent vers le Val d'Olif.

15

§ 150. Après ces armes faictes, si comme je vous recorde, eurent le roy de Portingal et le duc de Lancastre parlement et conseil ensamble, et m'est avis qu'ilz ordonnerent là entre eulx de chevauchier dedens briefs jours, et pour ce le roy de Portingal avoit assamblé tout son host et mis sur les champs. Il fut avisé que ilz et ses gens tenroient une frontiere de pays, et entreroient en Chastille par une bende au lez devers Saint Yrain, et le duc de Lancastre et sa routte tenroient la bende de Galisse, et conquerroient villes et chastiaux qui encoires se tenoient et qui à acquerir estoient. Et, se le roy Jehan de Castille se trayoit sus les champs, si fors que pour demander la bataille, ilz se remettersent ensamble, car il fut avisé et regardé que leurs deux hostz conjoins ensamble ne se pourroient pourveir ne estoiffer, et, espoir, y pourroient nourrir grant foison de males amours

30

- tant pour les logeis que pour les fourages ; car Anglois sont hastieu et orgueilleux sus les champs, et Portingalois chaut et boullant, et tantost entrepris de parolles, ne ilz ne sont pas trop souffrans.
- 5 Mais pour attendre une grande journée et une bataille ilz sont bons ensamble ; là se concorderont-ilz bien, et aussy feront Gascons. Ce conseil fut arrestez, et dist le roy de Portingal au duc de Lancastre : « Sire et biau-pere, si trestost comme je
- 10 sairay que vous chevaulcerez, je chevaulcheray aussy, car mes gens sont tout prest ; ilz ne demandent aultre chose que la bataille. » Respondy le duc de Lancastre : « Je ne séjourneray pas longuement ; on m'a dit que il y a encoires en Galisse
- 15 aulcunes villes rebelles, et qui ne vueillent point venir à l'obeissance de nous. Je les yray visiter et conquerre, et puis chevaulceray celle part où je euideray plustost trouver nos ennemis. »

- Sus cest estat print le roy de Portingal congiet
- 20 au duc et à la duchesse ; aussy fist la royne Phelippe, sa femme, et autant bien la jonne fille mademoiselle Katheline, fille du duc et de la duchesse ; car il fut ordonné que, la guerre durant et la saison tout aval, la jonne fille se tenroit
- 25 avecques la royne sa seur au Port de Portingal, elle ne povoit estre en meilleur garde ; et la duchesse retourneroit en la ville de Saint Jaqueme en Galisse. Ainsi se porterent les ordonnances, et s'en alla chascun où il devoit aler, le roy de Portingal au Port, et la duchesse en la ville de Saint
- 30 Jaqueme bien accompaignié de chevaliers et d'es-cuiers ; et le duc demoura à Besances et toutes ses gens avecques luy ou là environ, et ordonnerent

leurs besoingnes pour chevaulchier hasteement ; car le sejours leur annoioit pour tant que on estoit ou joly mois d'avril, que les herbes estoient ja toutes meures en Galisse et en Castille, et le bled en grain et les fleurs en fruit ; car le pays est si chault que, à l'entrée du moys de jung, l'aoust y est passez. Si se vouloient delivrer de esplottier et de querre les armes entreus qu'il y faisoit si bon et si bel, car ce estoit ung drois souhait de estre sus les champs. Or parlerons-nous ung petit de l'ordonnance des François et du roy de Castille, autant bien que nous avons parlé des Anglois. 5 10

§ 151. Vous savez comment messire Guillaume de Lignac et messire Gauthier de Pasach firent tant par saignement traittier que le conte de Foix laissa paysiblement passer eulx et leurs routtes parmy son pays de Berne pour aller en Castille. Encoires donna le conte en dons frans de sa volonté, car il n'y estoit point tenu s'il ne vouloit, aux chevaliers et aux escuiers qui passerent parmy la ville d'Orthais et qui l'alerent veoir en son chastelet et compter des nouvelles, grans dons et beaux : l'un c., l'autre cc., et l'autre l., l'autre trente, l'autre quarante florins, selon ce qu'ilz estoient. Et cousta bien au conte de Foix le premier passage, selon ce que depuis les tresoriers me dirent à Orthais, la somme de x^m. frans, sans les chevaux et les hagenées que il donna. Or prenez le seigneur qui le face, ne qui le sceust ne le vult faire. Au voir dire, tant en vueille bien encoires dire, c'est dommages quant ung tel cuer de prince en viellist, ne à court il n'a nul marmouset 25 30

qui luy die : « Ostez, donnez chy, donnez là, prenez cy et prenez là. » Nennil ne oncques n'en ot nulz, ne ja n'ara ; il fait tout de sa teste, car il sçavoit bien donner là où il appartenoit et
5 prendre aussi là où il appartenoit, car il estoit naturellement saiges. Et quoyque de ses dons et largescs faire il travaille ses gens, c'est veritez, car sa renommée n'est pas si grande que il se pe-
10 uist estoffer de donner les dons qu'il donne, bien tous les ans LX^m . frans, de tenir son estat, qui n'est pareil à nul aultre et de assamblar pour les doubtes des aventures le grant tresor qu'il as-
samble et a assamblé puis xxx. ans, où on trou-
15 veroit en la tour à Orthais xxx. fois cent mille frans. Si ne prient ses gens aultre chose qu'il puist longuement vivre, ne ilz ne plaignent chose qu'ilz mettent en luy. Et leur oy dire que au jour que il mourra, il y a en Foix et en Berne eulx x^m . qu'il vouldroient mourir aussy. Or regardez : ilz ne
20 (fol. 176) dirent pas ce sans grant amour que ilz ont à leur seigneur, et vrayment ilz ont droit et raison que ilz le ayment, car ilz sont en paix et en justice tenus, et tint toutes ses terres aussy frances, aussy liberalles et en aussy grant paix.
25 Le peuple y vit et est comme il fust en paradis terrestre. On ne die mye que je le blandisse trop pour faveur ou par amour que je ay à luy ou par ses dons qu'il m'a donnez, car je metteroye en voir et en preuve toutes les parolles que je dy et ay
30 dittes du gentil conte de Foix et encoires plus, par mille chevaliers et escuiers se il besoingnoit.

Or retournons à messire Guillaume de Li-

gnach et à messire Gautier de Pasach, qui estoient cappitaines souverains conduiseur et meneur de toutes ces gens d'armes. Quant ilz eurent passé le pays de Bascles et le pays de Rainchevaux, où ilz mirent trois jours à passer, car il y 5 avoit tant de neges et de froidures sus les montaignes, quoyque ce fust ou moys d'avril; ilz eurent moult de paine culx et leur chevaulx pour passer oultre. Lors s'en vinrent-ilz vers Panpelune, et trouverent le royaume de Navarre ouvert 10 et appareilliet, car le roy de Navarre n'est osé courroucier le roy de Castille, ne faire aultre chose, car le filz dudit roy, messire Charles de Navarre, avoit à femme pour ce temps la sœur du roy Jehan de Castille, et quant la paix fut faicte du roy 15 Henry, pere au roy Jehan, au roy de Navarre, ilz jurèrent grandes aliances ensamble, lesquelles encoires se tenoient et estoient bien tailliez de tenir; ne le roy de Navarre ne peut resister au fort contre le roy de Castille, s'il n'a très grandes aliances et 20 confort du roy d'Arragon ou du roy d'Angleterre.

Les cappitaines de France dessus nomez s'envinrent à Panpelune, où le roi de Navarre estoit, lequel les receut assez liement, et les fist venir disner à son palais, et aucuns chevaliers de France 25 qui estoient avec eulx, et les tint tout aise. Aprez disner il les enmena en sa chambre de parement, et là les mist en parolle de plusieurs choses, car c'estoit ung saiges homs et subtil et bien enlangaigiez Et sus le fin de son parlement, il leur 30 remonstra bien que le roy de France et son conseil s'estoit grandement injuriet contre luy et que à tort et à pechié on luy avoit osté sa terre et son

heritage de Normandie, qui luy venoit de ses predicesseurs roys de France et de Navarre, lequel dommaige il ne povoit oublier, car il luy estoit trop grant. Car on luy avoit osté en Normandie et
5 en la Langue d'och parmy la baronnie de Montpellier la somme de LX^m. frans de revenue par an, et se s'en savoit à qui traire fors à Dieu, où il en puist avoir droit. « Non pas, seigneurs, que je les vous dis pour la cause de ce que vous m'en faciez
10 avoir raison ne adresehe. Nennil, car je say bien que vous n'avez de ce nulle puissance, car pour vous on n'en feroit riens, ne vous n'estes pas du conseil du roy, mais estes chevaliers errans et soldoiers, qui alez au commandement du roy et de son con-
15 seil où on vous envoie, cela est veritez. Mais je le vous dy pour tant que je ne m'en say à qui complaindre, fors à tous ceulx du royaulme de France qui par cy passent. » Dont respondy messire Gautier de Pasach et dist : « Sire, vostre parolle est
20 veritable de ce que vous dittes ; on n'en feroit neant ne du prendre ne du donner, car voirement ne sommes-nous du conseil du roy ; on s'en garde bien. Nous alons là où on nous envoie, et monseigneur de Bourbon, qui est nostre souve-
25 rain et oncles du roy, si comme vous savez, doit temprement faire ce chemin, alant et retournant. Si ly en pryiez ; remonstrez vos besoingnes, car c'est uns sires doulx, gracieulx et aimables, et par luy porrez-vous avoir toutes adreshes. Et Dieu
30 vous puist rendre et merir l'onneur et le bien que nous avez fait et faictes à nos gens, et nous nos engracierons au roy et à son conseil, nous retourné en France, et à monseigneur de Bourbon souve-

rainement, qui est nostre maistre et cappitaine, et que nous vendrons devant le roy et son conseil de France. » A ces motz fut le vin apporté ; on but. Ces chevaliers prindrent congié au roy ; il leur donna doucement, et puis leur fist presenter à 5 leur hostel chascun une très belle mule enseelée, dont ilz eurent grant joye, et en furent moult resjoys et tindrent le don à grant amour.

Ainsi passerent ces gens d'armes parmy le royaulme de Navarre, et vinrent au Groing, et demanderent où ilz trouveroient le roy. On leur dist que il s'estoit tenuz ung grant temps au Val d'Olif, mais ilz pensoient qu'il seroit à Burges en Espaigne, car là se faisoient ses pourveances. Dont prindrent-ilz le chemin de Bourges, et laisserent 15 le chemin de Galisse ; il n'y faisoit pas sain, car les Anglois estoient trop avant sus les champs et sus le pays.

§ 152. Nouvelles vindrent au roy de Castille que 20 grant secours luy venoit de France, plus de 11^m . lances. Si en fu tout resjoy et se departi du Val d'Olif, et s'en vint à Bourges et chevauchoit a plus de vi^m . chevaulx. Or vindrent ces gens d'armes à Bourges et là environ, et se logierent et 25 s'espardirent sus les champs, et toudis venoient gens. Messire Guillaume (fol. 177) de Lignac et messire Gautier de Pasach vindrent devers le roy à son palays, lequel les receipt liement et doucement, et les complaindy de la paine et du travail 30 qu'ilz avoient prins si grant pour luy et pour luy venir servir. Ces chevaliers en enclinant le roy de Castille respondirent et distrent : « Sire, mais que

nous puissions faire service qui vous vaille, nostre paine et travail seroit bientost oublié ; mais il nous fauldra avoir conseil et advis l'un par l'autre comment nous noz chevrons, ou se nous chevaulche-
5 rons sur les ennemys ou se nous les laisserons et guerrirons par garnisons tant que monseigneur de Bourbon soit venus. Si mandez messire Olivier de Claykin — nous savons bien qu'il est en ce pays — messire Pierres de Villaines, Le Barrois des
10 Barres, Chastelmorant et tous les compaignons de delà qui ont hanté plus en celle contrée que nous n'ayons ; car ilz y sont venus devant nous. Si nous conseillerons et parlerons ensamble, et ferons, se Dieu plaist, tant parmy le bon advis de l'un et de
15 l'autre que vous et vostre royaulme y arés pourffit et honneur. » Dist le roy : « Vous parlez loyaulment et saigement, et je le vueil. » Adont furent mis clers en euvre et lettres escriptes à povoir, et messaigiers envoiez en plusieurs lieux où les chevaliers
20 se tenoient espars sus le pays, lesquels on vouloit avoir. Et quant ilz sceurent que messire Guillaume de Lignac et messire Gautier de Pasach estoient à Bourges delez le roy, si en furent tous resjoys et considererent bien le temps que on les mandoit
25 pour avoir conseil et advis comment on se maintendroit. Si se departirent des villes et des chastiaux où se tenoient en garnison, quant ilz les eurent recommandées à leurs gens, et prindrent de toutes pars le chemin de Bourges en Espaigne, et
30 tant firent que ilz y vindrent. Si y ot à Bourges et là environ grant foison de chevaliers de France.

Or entrèrent le roy de Castille et ces barons et chevaliers de France en parlement, pour avoir

certain arrest et advis comment ilz s'en mainte-
roient, car bien savoient que leurs ennemis che-
vaulehoient sus les champs. Si y vouloient pour-
veir et remedier selon leur pover, sauve à l'onneur
du roy et de eulx, et au prouffit du royaulme de 5
Castille. Là furent pluseurs parolles retournées et
furent nombrées les gens d'armes que le roy de
Castille poveroit avoir. On disoit bien que de son
royaulme on metteroit bien ensamble xxx^m. che-
vaux et les hommes sus armez à l'usage de Cas- 10
tille, jettans et lanchans dars et archigayes, et de
piet bien trente mille ou plus, jettans de fondes¹,
de fles et de pierres.

Les chevaliers de France considererent bien tout
cela entre eulx, et dirent bien que c'estoit grant 15
peuple, mais que il vaulsist riens ; mais on y avoit
trouvé tant d'aquetté qu'on avoit petite fiance en
eulx tant que à la bataille de Nazres, où le prince
de Galles fu et ot la victoire, comme à la ba-
taille de Juberotte où les Portingalois et Gascons 20
furent, et toudis avoient esté les Espaignols des-
confiz.

Dont fu reprise la parolle et rehaulcée du conte
de La Lune en soustenant les Chastillons et eulx
excusant et dist ainsi : « Tant que à la bataille de 25
Nazres je vous en responderay, il est bien verité
que messire Breton de Clayekin et grant foison de
noble chevalerie et bonne du royaulme de France
furent là, et se combatirent vaillaument, car tous
y furent mort ou pris. Mais vous savez bien ou 30
avez oy dire que toutte la fleur de chevalerie du
monde estoit là avec le prince de Galles, de sens,

1. *Ms.* : feu.

de vaillance et de prouesce, laquelle chose n'est pas maintenant avec le duc de Lancastre. Le prince de Galles à la bataille de Nazres avoit bien largement x^m. lances et vi^m. archiers, de telz gens
5 que il y en avoit troix mille dont chascun valoit 1 Rollant et ung Olivier. Mais le duc de Lancastre en present n'a non plus de xii^e. ou de xv^e. lances et iii^e. archiers, et nous aurons bien vi^m. lances, et si n'avons pas à faire ne a com-
10 battre à Rolland ne à Ollivier, messire Jehan Camdes, messire Thomas de Felleton, messire Olivier de Cligon, messire Hue de Cavrelée, messire Richart de Pontcardon, messire Garsis du Chastel, le sire de Rais, le sire de Rieux et messire Loys de
15 Harcourt, messire Guichars de Harcourt d'Anglene, telz v^e. chevaliers vous nommeroye, qui y furent, qui sont touz mors ou tourné de nostre costé. Se ne nous est point la chose si perilleuse comme elle a esté cy-devant et du temps passé, car,
20 qui m'en crera, nous les combaterons et passerons la riviere de Derue; se nous tournera à grant vaillance. »

La parolle que le conte de La Lune dist et le conseil qu'il donna fut bien oy et entendu, et en y
25 avoit grant fuison qui tenoient ceste oppinion. Adont parla messire Olivier de Clayekin et dist : « Conte de La Lune, nous savons bien que quanques que vous dittes, que c'est par grant sens et par grant vaillance que est en vous. Or pren-
30 dons que nous alons contre le duc de Lancastre; se nous ne avons à aultruy à faire que à luy, nous nous en chevrons assez bien, mais vous laissez le (fol. 178) plus gros derriere, c'est le roy de Portin-

gal et sa puissance où bien a, selon ce que nous sommes informez, xxv^e. lances et xxx^m. d'autres gens. Et sus la fiance du roy de Portingal, le duc de Lancastre entra en Galisse et eubt, si comme nous savons de verité, et il convient qu'il soit, et 5 si s'ensieut, grandes aliances ensamble, car le roy de Portingal a la fille du duc par mariage. Or regardez que vous voulez dire sus cela. » — « En nom Dieu », respondy le conte de La Lune, « nous combaterons entre nous François, car je me compte 10 des vostres, le duc de Lancastre ; nous sommes gens assez en iii^m lances pour le combattre, et le roy de Castille et les Chastillons combateront le roy de Portingal ou bien auront, si comme ilz dient, xxx^m. hommes à cheval et xxx^m. hommes 15 à piet. Je oseroye bien et hardiement attendre l'aventure avec eulx. » Quant les chevaliers de France se veirent ainsi rebouté du conte de La Lune, si dirent : « Par Dieu, vous avez droit et nous avons tort, car nous devriemes mettre avant et 20 dire ce que vous dittes ; et il sera ainsi puisque vous le voulez, ne nulz ne contredira à vostre parolle. » — « Seigneur », dist le roy, « je vous pryé que vous me conseiliez loyaulment, non par beubant ne hastieuté, mais par advis et par humilité 25 et que le meilleur en soit fait. Je ne accepte pas ceste journée, ne ne tieng pour arrestée. Je vueil que nous soions encoires demain ensamble en ceste propre chambre. Et par especial vous messire Guillaume de Lignac et vous messire Gautier de 30 Pasac, qui estes envoiez en ce pays de par le roy de France et le duc de Bourbon comme souverains capitaines de tous, je vous pryé que vous aiez

à nuit collacion ensamble et regardez lequel est le plus pourffitabile et honnourable pour moy et pour mon royaume ; car par vous sera tout fait de combattre nos ennemis ou du laisser. » Ilz s'enclinerent
5 devers le roy et respondirent : « Sire, volentiers. »

§ 153. Ainsi se departi le parlement pour la journée, et se retray chascun en son hostel. Les chevaliers de France eurent ce jour ensievant
10 aprez disner et le soir plusieurs parlemens ensamble, et disoient les aulecuns : « Nous ne povons combattre honnourablement que monseigneur de Bourbon soit venus. Quel chose savons-nous qu'il vouldra faire, ou combattre ou laier ? Or soit ce que
15 nous nous combatons et que nous ayons la journée pour nous, monseigneur de Bourbon en serroit grandement indigne et par especial sus nostres cappitaines, qui n'ont encoires dit ce ne quoy se sont-ilz chargiez ne puet estre de faire ce qu'ilz
20 feront. Et se la fortune estoit contre nous, nous perderions nos corps et ce royaume, car se nous estions ruet jus, il n'y aroit point de recouvrer ens es Chastillons que tout le royaume ne s'espar-desist pour le roy à present. Et si en serions de-
25 mandé et encoulpé plus que les aultres, car on diroit que nous arions fait faire la bataille et que nous ne savons donner nul bon conseil. Encoires oultre que savons-nous se tous ce pays est à ung, ne se ilz ont mandé couvertement le duc de Lan-
30 castre ne sa femme, qui se tient heritiere de Castille, car elle fut fille, tout le monde le scet bien, au roy Dan Pietre ? Et se ilz veoient le duc et les Anglois sus les champs, qui calengent la couronne

de Castille et dient qu'ilz ont juste querelle, car le roy Jehan fut filz du Bastart, ilz se pourroient tourner en finer si comme ilz firent, ja fu 1 jour, à la grosse bataille de Nazres, et nous demouriemes sus les champs mort et pris, si ques il y a doubles 5 perilz tant pour le roy que pour nous. Il est fol et oultrageux qui conseille la bataille. » — « Et pourquoy dont », disent les autres, « n'en ont parlé ceulx qui parler en doivent ou parler devoient, comme messire Guillaume de Lignac et 10 messire Gautier de Pasach ». — « Pour ce », respondirent les aultres, « qu'ilz vueillent savoir l'opinion de tous, car il ne peut estre que on ne ne leur ayt bien dit au partir les consaulx du roy et du duc de Bourbon quel chose ilz doivent faire, et par rai- 15 son le sçarrons-nous demain. » Ainsi furent en plusieurs estrifs auleuns chevaliers de France ce jour et ce soir, et autant bien d'autre part estoient les Espaingnolz et ne conseilloyent pas ceulx qui amoyent le roy à combatre pour pluseurs raisons, 20 car, se il se combatoit et la journée estoit contre luy, sans recouvrer il perdoit son royaume ; et le roy aussy tenoit bien ce pourpos, resoingnoit les fortunes et ne savoit pas et savoir ne poyoit tous les courages de ses hommes, ne lesquelx l'amoient 25 et lesquelx non. Si demoura la chose ainsi jusques à l'endemain, que tous retournerent au palays du roy, et entrèrent en parlement.

En ce parlement ot pluseurs parolles dittes et retournées, car chascun, à son pooir, vouloit le roy 30 Jehan de Chastille saigement conseiller. Et bien veoient et cognoissoient les pluseurs que il ne s'enclinoit pas trop grandement à la bataille, car il

- luy souvenoît de la dure journée qu'il avoit eue à Juberonne, où le roy de Portingal le desconfist, et où il prist si grant dommaige que, se il avoit l'aventure pareille, il perderoit son royaume.
- 5 Quant on ot alé tout autour de la besoingne et que on ot à chascun demandé ce que bon leur en sembloit ne (fol. 179) veoit, on dist à messire Guillaume de Lignac et à messire Gautier de Pasach que ilz en disissent leur entente ; car par eulx se devoit-on or-
- 10 donner ou cas qu'ilz estoient leurs souverains capitaines, et là envoiet de par le roy de France et son conseil. Ces deux chevaliers regarderent l'un sus l'autre, et dist messire Gautier : « Parlez, messire Guillaume. » — « Non feray, mais parlez, vous,
- 15 car vous estes plus usez d'armes que je ne soye. » Là furent en estrif de parler. Finablement il convint messire Gautier de parler, car il estoit ainnez, combien que aussy avant estoit chargiez de la besoingne l'un que l'autre et dist ainsi :
- 20 « Sire roy, vous devez, ce m'est avis, grandement remercier la noble et bonne chevalerie de France qui vous est venus veoir et servir de si loings. Et oultre, ilz ne monstrent pas qu'ilz aient affection ne volenté de eulx enclorre ne enfremer
- 25 en chité, en ville, en chastel, ne en garnison, que vous aiez ; mais ont grant desir de eulx traire sus les champs et de trouver et combatre voz ennemis, laquelle chose, sauve soit leur grasse et la bonne volenté que ilz monstrent, ne se peut faire à pre-
- 30 sent par pluseurs raisons, et la principale raison est que nous attendons monseigneur de Bourbon, qui est souverain dessus nous, et lequel venra hastivement et nous reconfortera encoires grande-

ment de gens d'armes. Aussy il y a grant foison
de chevaliers et d'escuiers en noz routes qui
onques ne furent en ce pays, ne qui point ne l'ont
apris. Si appartient bien que ilz le voient et ap-
prennent deux ou troix mois, car on n'en vey 5
onques bien venir de chose si hastivement faicte
que de vouloir tantost combatre ses ennemis.
Nous guerrierons saigement par garnisons deux ou
trois moys ou toutte celle saison, s'il besoingne, et
lairons les Anglois et les Portingalois chevaucier 10
parmy Galisse et ailleurs, se ilz pevent. Se ilz con-
querrent aulcunes villes, que de ce ? Nous les raron
bien tost requises, mais qu'ilz soient parti hors du
pays ilz ne les feront qu'enprunter. Encoires y a
ung point en armes où gisent et sont moult d'aven- 15
tures, en chevauchant et eulx travaillant parmy
le pays, lequel est chault et de froit air, ilz
porront prendre telz travaulz et telles maladies
qu'ilz s'en repentiront de ce qu'ilz auront esté si
avant ; car ilz ne trouveront point l'air moiste ne 20
attempré ainsi comme il est en France, ne les vins
de telle boichon ne doulcheur, ne les fontainnes
attemprées, si comme en France, mais les rivières
troubles et froides pour les neges qui fonderont
ens es montaignes, dont ilz et leurs chevaulx après 25
la grant chaleur du soleil que ilz auront eu tout le
jour morfonderont ne ja ne s'en saïront garder. Ilz
ne sont pas de fer ne d'achier, que à la longue ilz
puissent en ce chault pays de Castille durer. Ce
sont gens si comme nous sommes, et nous ne les 30
povons mieulx desconfir ne gaster que de non com-
batre et les laisser aler partout. Ilz ne trouveront
riens ou plat pays, où ilz se puissent prendre ne

aherdre, ne nulle doulcheur pour eulx raffreschir, car on m'a donné à entendre que le plat pays est tout gastez de nos gens meismes. Dont je prise bien cel advis et ceste ordonnance, car se ce estoit à
5 faire, on le feroit, et s'il y a aulcun de vous qui mieulx saice dire, si le die, nous l'orrons volentiers et si vous en pryons, messire Guillaume et moy. » Tous respondirent ainsi que de une voix :
« Ces consaulx soient tenus ; nous n'y veons meil-
10 leur ne plus pourffitable pour le roy de Castille et son royaulme. »

§ 154. A ce conseil se sont tous tenus que, avant que on se mette sus les champs ne que on
15 face nul semblant de combattre les Anglois, on attendra la venue du duc de Bourbon, et pourverra-on de gens d'armes les garnisons sus les frontieres, et laira-on Anglois et Portingalois convenir et aller et venir parmy Castille là où ilz pouront, ilz n'enporteront pas quant ilz s'en yront le
20 pays avec eulx. Ainsi se fina le parlement, et yssirent tout de la chambre. Ce jour donna à dîner aux barons et aux chevaliers de France en son palais de Bourges le roy de Castille grandement et
25 largement, selon l'usaige d'Espaingne. A l'endemain, dedens heure de nonne, furent ordonné et departy les gens d'armes, et savoit chascun par la relacion des cappitaines quel chose qu'ilz devoient faire et où ilz devoient aler. Si fu envoiez messire
30 Olivier de Claiequin, le conte de Longueville, a tout mille lances en une ville assez forte sus la frontiere de Galisse que on dist Ville d'Agillare ; messire Regnaulx et messire Tristran de Roye en

une aultre garnison à x. lieues de là sus la frontiere
aussy de Galisse. en une ville que on appelle Ville-
Sainte, a tout m^e. lances ; messire Pierre de Vil-
lainnes a tout n^e. lances à Ville en Bruelles ; le vis- 5
conte de La Lune en la ville de La Mayolle ; mes-
sire Jehan de Barres a tout m^e. lances en la ville
et chastel de Noie en la terre de Galisse ; messire
Jehan de Chastelmorant et messire Tristran de
La Gaille et pluseurs aultres compaignons en la
cité de Palence ; le visconte de La Berliere en la 10
ville de Ribesor ; messire Jehan et messire Robers
de Braquemont et tous les Normans en Ville-
Arpent. Et furent tout departi ces gens d'armes
et connestables de eulx (fol. 180) tous fais et or-
donnez. Messire Olivier de Clayekin et messire 15
Guillaume de Lignach et messire Gautier demou-
rerent à Bourges delez le roy, et aussy ilz avoient
la plus grant charge, et partout là où le roy aloit
ilz alerent. Ainsi se porterent en celle saison les or-
donnances en Castille en attendant le duc de 20
Bourbon, lequel estoit encoires en France, à Paris,
et ordonnoit ses besoingnes pour aler en Castille.

§ 155. Nous mettrons ung petit en repos cette
armée de Castille du duc de Lancastre et du roy 25
de Portingal, et quant temps et lieu en sera nous
y retournerons bien ; et parlerons ung petit des
aventures qui avindrent en celle saison en France
et en Angleterre, dont il y en ot des folles et des
perilleuses pour l'un royaulme et pour l'autre et 30
des desplaisantes pour les roys et pour leurs con-
saux.

Vous avez bien ycy dessus oy recorder comment

l'armée de mer et la grande asssemblée qui fut à l'Escluse de gens d'armes, d'arbalestriers, de gros varletz et la grant foison de navire et tout ordonné et assamblé pour aler en Angleterre, se desrompy.

5 Et pour monstrier et donner couraige d'aler une aultre fois en Angleterre, par quoy on ne desist pas que les Franchois furent frois ne recrant de faire ce voyage ou ung aussy grant, il fut ordonné que tantost à l'entrée de may que la mer est paisible

10 et qu'il fait bon hostoier, le connestable de France aroit son charge, à par luy, d'aler en Angleterre a ⁱⁱⁱm. hommes d'armes et ⁱm. arbalestriers. Et se devoient toutes les gens du connestable trouver et assamblar en une cité en Bretagne, seant sus

15 mer, sus les frontieres de Cornuaille, que on dist Lanerigié, et là se faisoient les pourveandes grandes et grosses et devoient toutes gens d'armes passer a chevaux pour plus aisement courir en Angleterre, car sans ayde de chevaux

20 sus terre on ne puet faire guerre qui vaille. Et vous di que ou havene de Lanerigié en Bretagne avoit très grant et très bel apparant de naves, de barges, de balengiers, de koeques, de galées et les pourveoit-on de vins, de chars sallées, de besquis,

25 d'eauve douce et de toutes choses si largement que pour vivre quatre ou chine moys tout homme sans riens prendre ne trouver sus le pays; car bien savoient le connestable et ses consaulx que les Anglois, quant ilz sentiroient venir et approchier

30 tant de bonnes gens d'armes en leur pays, ilz destruiront tout par quoy nul ne fust aysiez des biens que il y trouveroit, et pour ce faisoit le connestable ses pourveances si fortes. D'aultre part aussy et

tout de une yssue et d'une armée et pour aler
aussi en Angleterre, se ordonnoit et appareilloit
une très belle navie ou havene de Harflues, car le
sire de Coucy, le conte de Saint-Pol et l'ammiral
de France devoient là monter a tout deux mille 5
lances, et pour aler en Angleterre, et estoit tout
fait à l'entente, si comme renommée courroit que
pour attraire le duc de Lancastre hors de Castille,
et pour veoir ent le mouvement en le fin. Le duc
de Bourbon se tenoit encoires en Paris, car bien 10
savoit que, se le duc de Lancastre se retournoit en
Angleterre, il n'aroit que faire en Castille ne tra-
villier son corps si avant. Et devoient en l'armée
du connestable estre et aller en Angleterre
avecques luy Bretons, Angevins, Poitevins, Man- 15
siaux, Saintongiers, Bloisais et Tourangiaus et che-
valiers et escuiers des basses marches ; et avecques
le conte de Saint Pol et le seigneur de Couchy de-
voient estre Franchois, Normans et Picars ; et le
duc de Bourbon avoit deux mille lances pour sa 20
charge, Berniers, Auvregnois, Limosins et Bour-
goingnons des basses marches.

Ainsi estoient en ce temps les choses parties en
France, et savoit cascuns quel chose qu'il devoit
faire, et où il devoit aller, fust en Angleterre ou en 25
Castille. Bien est verité que le royaume d'Angle-
terre fut en celle saison en grant peril d'estre en
trouble et en pestilence plus grande assez que
quant les villains d'Excesses et de la conté de
Kent et d'Arondel se revelerent contre le roy et les 30
nobles, et ilz vindrent à Londres et je vous diray
raison pourquoy.

§ 156. Les nobles d'Angleterre et les gentils hommes furent tout d'ung accord et de une alliance avecques le roy contre les vilains ; maintenant ilz se differoient les ungs des autres trop
5 grandement, le roy d'Angleterre contre ses deux oncles, le duc d'Yorth et le duc de Glocestre, et les oncles contre le roy, et toutte ceste haynne venoit et naissoit du duc d'Irlande, qui estoit tout le cuer et le conseil du roy. Les communaultez en
10 Angleterre en pluseurs citez et bonnes villes savoyent bien le different qui entre eulx estoit. Les saiges le notoient à grant mal qui en pavoit naistre et venir ; les folz n'en faisoient compte et disoient que ce estoit tout par envie que les oncles du roy
15 avoient sur leur cousin le roy, et pour ce que la courronne d'Angleterre leur eslongoit, et les aultres disoient : « Le roy est jennes, et si croit jonnement et jennes gens ; mieulx ly vauldroit, et plus honnorable et pourffitable lui seroit, de croire ses
20 oncles, qui ne luy vueillent (fol. 181) que bien, et l'onneur et prouffit du royaulme d'Angleterre, que celle poupée le duc d'Irlande, qui onques ne vey riens, ne apprist ne fut en bataille. » Ainsi se differoient les cuers et les langaiges de l'un et de l'autre
25 en Angleterre, et y apparoient grandes tribulations et bien estoit sceu et cogneu en France, et pour ce s'appareilloient les dessus nommez seigneurs de aler y a tout grant puissance et faire ung tres grant destourbier. D'autre part, les prelatz en Angleterre estoient aussy en haynne l'un
30 contre l'autre ; l'archevesque de Cantorbie, lequel estoit de ceulx de Montagu et de Persy, contre l'archevesque d'Yorth, lequel estoit de ceulx de Noef-

ville ; le conte de Northombrelande aussi contre le seigneur de Noefville. Et si estoient-ils proismes et voisins, mais ilz s'entrehayoient mortellement, pour tant que le sire de Noefville avoit le regart et le gouvernement de tout le pays de Northombrelande à l'eneontre des Escoechois dessus le conte de Northombrelande et ses enfans, messire Henry et messire Raoul de Persy, et en celle seignourie et dominacion l'avoit mis l'archevesque d'Yorth son frere, qui estoit ung des plus grans du conseil du roy avecques le duc d'Irlande. 5 10

Vous devez savoir que si trestost que les Anglois apparceurent que le voyage de mer de l'Eseluse fut rompus et brisie, il y ot en Angleterre murmurations en pluseurs lieux et disoient les aulcuns qui deffendoient le mal avant que le bien. « Que vuelte ce estre et que sont devenus les haultes emprises et les vaillans hommes d'Angleterre? Le roy Edouart vivant et son filz le prince de Galles, nous solions aler en France et rebouter nos ennemis de tel fachen que nulz s'osoient mettre en bataille contre nous, et, se ilz y mettoient, ilz estoient desconfis davantaige. Quel chose fut-ce du noble roy Edouart de bonne memoire, quant il arriva en Normendie, en Constantin et il passa parmy le royaulme de France? Les belles batailles, les biaux conquestz que il ot sus le chemin ; et puis à Crechy il desconfy le roy Phelippe et toute la puissance de France et prist, avant qu'il retournast de ce voyage en Angleterre, la ville de Calais ! Où sont les enfans ne les chevaliers en Angleterre maintenant, qui facent la cause pareille? Aussi du prince de Galles, le filz de ce noble roy ; ne prist-il pas le 15 20 25 30

roy de France et desconfi sa puissance à Poitiers de une pognié de gens qu'il avoit contre le roy Jehan? En ces jours estoient Anglois doubtez et cremus, et parloit-on de nous par tout le monde, 5 de la bonne chevalerie qui y estoit ; et maintenant on s'en doit bien traire, car ilz ne scevent guerrier, fors que des bourses des gens ; à ce faire sont-ilz tous appareilliez. Il n'y a en France que ung enfant à roy, et se nous donne tant à faire que oucques 10 ses predecesseurs ne firent tant. Encoires il a monsté grant courraige de venir en ce pays ; il n'a pas tenu à luy mais à ses gens ; on le luy doit tourner à grant vaillance. On a veu le temps que se telz apparans de nefz et de vaisseaulx fuist venus à 15 l'Escluse, que le bon roy Edouart ou ses filz les princes le fussent alé combatre à l'Escluse ; et maintenant les nobles de ce pays sont tous resjoys quant ilz n'ont que faire et que on les laisse en paix, mais pour ce ne nous laissent-ilz pas en paix 20 ne en repos d'avoir de l'argent. On a veu le temps que quant les conquestz se faisoient de ceulx de ce pays en France et ne s'en payoit-on maille ne denier, dont on se sentisist en riens, mais retournoient et habondoient les biens de France en ce 25 pays, tant que tous estoient riches et bien manant. Où vont les finances si grandes et si grosses que on lieve par tailles en ce pays avecques les rentes et coustumes du roy? Il fault que elles se prennent ou soient emblées. On devroit savoir 30 comment le royaulme est gouverné, et le roi mené ; et ce ne puet longuement estre souffert ne estoiffé que il ne soit sceu, car cest pays n'est pas si plain de craisse ne de puissance, que il puist porter le

frait que le royaulme de France fait et feroit, où tous les biens du monde redondent. Encoires oultre il appert bien que nous sommes en ce pays affoiblis de sens et de grasse. Nous solions savoir toutes les armées et les consaulx qui en France se faisoient troix ou quatre mois avant le main, dont nous nous pourveismes et avisiemes là dessus. A present nous n'en savons riens, mais scevent les François tous nos secrez et noz consaulx, et si ne savons qui encoupper. Il serra sceu ung jour, car il y a des traittiez couvers en la compaignie; et mieulx vouldroit que on le sceust avant tempre que tart, car on le porroit bien savoir si tart que on n'y pourroit remedier ne aydier. »

15

§ 157. Ainsi par divers languaiges se diversioient les gens en Angleterre, et autant bien chevaliers et escuiers que communaultez, tant que le royaulme en gisoit en dur parti et en peril. Et pour ce que l'assemblée que le roy d'Angleterre, ses oncles et leurs consaulx avoient fait grande et grosse, et avoient fait grans coustaiges en pluseurs manieres pour aler et remedier à l'encontre du roy de France et des François qui devoient par l'Escluse entrer et venir en Angleterre, car chevaliers et escuiers (fol. 182) qui en avoient esté ensonniet, en vouloient estre paieez de leurs saudées, c'estoit raisons, y fut ordonnez ung parlement general en la cité de Londres des nobles et des prelatz et des communaultez d'Angleterre, et principalement la chose estoit taillie et assise pour faire une grosse taille en Angleterre et de prendre sus chascun feu ung noble, et les fors porteroient les foibles. Le parle-

25
30

ment se adjousta et vindrent à Westmoustier tous ceulx qui venir y devoient, et encoires plus, car moult y vindrent pour oïr et savoir nouvelles, qui point n'y estoient mandé. Là fut le roy et ses deux
5 oncles messire Aymond et messire Thomas; là furent tous les nobles; là fut parlement, et dit que on ne savoit ou tresoir du roy point de finance que pour son estat maintenir bien sobrement, et que il convenoit, ce disoient ceulx de son conseil,
10 que on fesist une generale taille parmy le royaulme d'Angleterre, se on vouloit que le grant frait et grans coustages qui avoient esté fais generalment pour la doubtaunce du roy de France et des François feussent païées.

15 A tout ce s'accordoient trop bien ceulx de l'eveschié de Nordvich et de l'archeveschié de Cantorbie, de la conté d'Excesses, de la conté de Hautonne, de l'eveschié de Warvich et de la terre au conte de Saslebery pour tant que ilz sentoient
20 mieulx que ce avoit esté que les aultres loingtains, et que ilz avoient eu plus grant paour que ceulx du Nort ne cilz de la marche de Galles, de Brisco et de Cornuaille, et y estoient les loingtains tous rebelle : « Nous n'avons », disoient-ilz, « nulluy veu
25 de nos ennemis venir en ce pays; à quel fin metterons-nous outre si grant somme, et serons grevé et pressé, et se n'a-on riens fait. » — « Oïl, oïl », disoient les aulcuns, « on parolle à l'archevesque d'lorth, conseiller du roy, au duc d'Irlande
30 qui a eu LX^m. frans du connestable de France pour la redempcion du Jehan de Bretaingne. Cel argent là doit estre retourné ens ou commun prouffit d'Angleterre; on parolle à Symon Burlé, à mes-

sire Guillaume Helmen, à messire Thomas Trinet, à messire Nicolas Braubre, à messire Robert Trivilien, à messire Miquiel de La Poulle, à messire Jehan Saslebery, à messire Jehan Biaucamp, qui ont gouverné le roy et le royaulme. Se chilz 5 rendoient compte des levées que ilz ont fait en Angleterre, ou se on leur faisoit rendre, le menu peuple demourroit en paix et si seroient les frais païées que on doit, et se aroit-on or et argent assez de demourant. » 10

Quant telz parolles furent ouvertes et mises avant, les oncles du roy en furent grandement resjoys, car c'estoit pour eulx que on parloit, car tout chilz que j'ay nommé leur estoient trop durs, et ne povoient avoir bout ne voulée ne audience en 15 la court du roy pour eulx ; si ayderent à remettre sus ces parolles et, pour entrer en la grace du peuple, à dire : « Ces bonnes gens, qui ainsi parollent, sont bien conseiliet, se ilz vueillent avoir compte, et se ilz se deffendent de non paier, car 20 voirement doit avoir en la bourse du roy ou de ceulx qui l'ont gouverné grant finance. » Petit à petit ces parolles se monteplioient, et le peuple, qui se deffendoit de non estre tailliez ne le royaulme aussey, s'enhardy grandement de parler et de def- 25 fendre quant ilz veirent que les oncles du roy estoient de leur accord et les aydoient à soustenir et l'archevesque de Cantorbie et le conte de Saslebery, le conte de Northombrelande et pluseurs haulx barrons d'Angleterre. Adont fut dissimulée 30 ceste taille et anullée, et fut dit que on n'en feroit riens pour celle saison jusques à le Saint Michiel, qui retourneroit ; chevaliers et escuiers qui

cuidoient avoir or et argent n'en aront point, dont ilz s'en contenterent mal sus le roy et son conseil ; on les appaisa le mieulx que on povoit. Le conseil du roy s'espardy mal deuement, je ne say comment, les ungs chà et les aultres là ; le roy ne prist point congié à ses oncles ne ses oncles à luy. Le roy fut conseiliez d'aler en la marche de Galles, et que là il se tenist ung temps tant que aultres nouvelles avenroient. Il respondy : « Je le vueil. »

10 Si se departy de Londres sans prendre congié à nulluy, et emmena en sa compaignie tout son conseil, les dessus nommez, excepté l'archevesque d'Yorth qui¹ s'en ala arriere en son pays sus son archevesquié, dont trop bien lui en chey ; car, s'il

15 eust esté avec les aultres quant le trouble esmeut, je croy que on eust fait de luy ce que on fist de tout le conseil du roy, si comme je vous recorderay temprement en l'istoire, mais autant bien fault-il parler de France comme d'Angleterre, quant la

20 matiere le requiert.

§ 158. Quant la doulce saison fut venue et le beau et joly moys de may que on compta en ce temps en l'an de grace Nostre Seigneur mil troix

25 cens quatre vintgs et sept, entreus que le duc de Lancastre estoit en Galisse et que il faisoit ses conquests, et que il et le roy de Portingal à tout grant puissance chevaulchoient en Castille et que nulz ne leur aloit au devant, s'ordonnoient en

30 France, si comme je vous ay icy dessus dit, le constable de France d'ung lez, le conte de Saint-Pol, le sire de Couchy, messire Jehan de Viane d'autre

1. *Ms.* : et.

lez, l'ung à Lancrigié en Bretagne, et l'autre à Herflues en Normendie pour aler en celle saison en Angleterre et de là mener jusques à six mille hommes d'armes et ^{un}^m. arbalestriers, et six mille de gros varlets, et estoit ordonné que nulz ne 5 devoit passer la mer ne entrer ou voyaige s'il n'estoit armez de (fol. 183) toutes pieces, pourvus pour luy, estoffez de vivres et de pourveances quatre moys et toute fleur de gens d'armes, et devoient mener toutes gens d'armes 10 leurs chevaulx, pourveances, fains et avoines aussy comme pour eulx, quoyque sus l'esté Angleterre est ung pays bon pour ostoier chevaulx; et avoient ces seigneurs, qui cappitaines estoient et souverains de faire ce voyaige, ung certain jour 15 confisquiez et concordé ensamble quant ilz se partiroient, et devoient prendre terre en deux pors en Angleterre, à Douvres et à Orvelle. Et approchoit grandement le jour qu'ilz devoient estre à leurs navie, si comme il avoit esté fait et 20 ordonné en la saison passée à l'Escluse, que les meisnies des seigneurs faisoient les pourveances de chargier de toutes choses qu'i leur appartenoit, et que leur povoit estre necessaire, naves et balengiers. Ainsy faisoient ilz à Harflues en Norman- 25 die et en Lancrigié en Bretaingne, et estoient ja paiet les gens d'armes pour xv. jours, lesquelz le sire de Couchy et le conte de Saint-Pol et l'amiral devoient mener outre, mais ilz estoient encoires en leurs hostelz, fors les loingtains de la havene, 30 qui venoient tout bellement et approchoient Normandie.

Ces passaiges pour certain estoient si affremez

que nulz ne cuidoit qu'ilz se deussent rompre ;
aussy ne rompirent-ilz pas, mais non mie par l'in-
cidence ne affaire des cappitaines, lesquels es-
toient esleus et ordonnez du mener, mais se rompy
5 par une aultre incidence merveilleuse qui avint en
Bretaigne, de laquelle le roy de France par espe-
cial et ses oncles et ses consaulx furent durement
courrouciez pour celle saison ; mais amender ne
le peurent et leur convint porter bellement et sai-
10 gement, car il n'estoit mie heure de l'amender, et
aussy aultres nouvelles qui estoient felles des par-
ties d'Alemaigne vindrent au roy de France et à
son conseil tout en une meisme saison, desquelles
je vous feray mencion quant temps et lieu sera.
15 Mais nous parlerons de celle de Bretaigne avant
que de celles d'Alemaigne, car ce furent les pre-
mieres et les plus malprises, quoyque les aultres
cousterent plus.

20 § 159. Se je disoie : « Ainsi et ainsi en avint en ce
temps », sans ouvrir ne esclarcir la matere qui fut
grande et grosse et orrible et bien taillie d'aler
malement, ce seroit cronique non pas historiée,
et se m'en passeroie bien, se je vouloie ; or ne m'en
25 vueille pas passer que je n'esclareisse tout le fait
ou cas que Dieu m'en a donné le sens, le temps,
le memoire, et le loisir de cronissier et historier
tout au long de la matiere.

Vous savez, si comme il est contenu en pluseurs
30 lieux cy dessus en ceste hystoire, comment mes-
sire Jehan de Montfort, qui s'escript et nomme
duc de Bretaigne, et voirement l'est-il par con-
quest, non par droite hoirie, a tousjours à son leal

pooir soustenue la guerre et oppinion du roy d'Angleterre et de ses enfans à l'encontre du roy de France et des François, et bien y a eubt cause, au voir dire, que il ayt esté de leur partie, car ilz luy ont fait sa guerre, car sans eulx et de leur ayde n'eust-il riens fait ne exploittié ne devant Aurroy ne ailleurs. 5

Item, vous savez encoires, et il est escript et contenu ychy dessus en ceste hystoire, comment le duc de Bretaigne ne pot faire sa voulenté des nobles de son pays, de la greingneur partie, ne des bonnes villes, et especialment de messire Bertran de Clayequin tant comme il vesqui, de messire Olivier de Clichon, connestable de France, du seigneur de Laval, du seigneur de Biaumanoir, du seigneur de Rais, du visconte de Rohem, du seigneur de Disnant, du seigneur de Rocefort; et là où ces seigneurs s'enclinent, toutte la duchié de Bretaigne s'i encline. Bien vueillent estre avec leur seigneur et duc contre tout homme, excepté la couronne de France, et sachiez veritablement que je ne puis veoir ne ymaginer par nulle voye que les Bretons n'aient gardé encoires meismement et principalement l'onneur de France, et on le peut veoir clerement, qui list yci-dessus ceste hystoire en pluseurs lieux; et tout ce qui est escript est veritable. On ne dye pas que je aye la noble hystoire corrompu par la faveur que je aye eu au conte Guy de Blois, qui le me fist faire et qui bien m'en a paiet tant que je m'en contente, pour ce qu'il fut nepveulx et si prouchains que filz au conte Loys de Blois, frere germain à saint Charle de Blois, qui, tant qu'i vesqui, fu duc de 30

Breitaingne. Nennil vrayement, car je ne vueil parler fors que de la verité et aler parmy le trenchant sans coulourer l'un ne l'autre ; et aussy le gentil sire et conte, qui l'istoire me fist mettre sus
5 et edifier, ne le vouldist point que je le fesisse autrement que vraye.

A retourner au pourpos, vous savez que quant le duc Jehan de Breitaigne vey qu'il ne pooit faire sa volenté de ses gens et se doubta de eulx grandement que de fait ilz ne le presissent et aumenassent en la prison du roy de France, il se departi de Breitaigne et enmena en Angleterre tout son hostel et sa femme, madame de Hollande, fille qui fut jadis à che bon chevalier, messire
15 Thomas de Hollande, aussi qui seur estoit du roy Richard d'Angleterre, et là se tint ung temps, et puis vint en Flandres delez le conte Loys, qui estoit son cousin germain, lequel le tint (fol. 184) delez luy plus d'ung an et demy. En la fin son
20 pays le remanda, et par bon accordt il y rala.

Et encoires, luy venus à celle fois ou pays de Breitaigne, les aulcunes villes luy estoient closes et rebelles, especiaulment en la cité de Nantes ; mais tous les barons, les prelas et les chevaliers
25 estoient de son accord, excepté les barons nommez yci-dessus. Et pour mestier et avoir la seignourie et obeissance de eulx, et par le moyen aussy de ses pluseurs citez et bonnes villes, qui s'i asentiront pour donner cremeur au roy de
30 France et à son conseil, car on les vouloit presser en soussides et en aydes si comme on fait en France et en Picardie, et nullement il ne l'eüst souffert ne son pays aussy, il manda en Angle-

terre au Roy et à son conseil confort et ayde de gens d'armes et d'archiers et leur signifia et certifia ainsy, là où le roy d'Angleterre ou l'ung de ses oncles voudroient venir en Bretagne à tout puissance de gens d'armes et d'archiers, ilz trou- 5 veroient le pays tout ouvert et appareilliet pour eulx recepvoir et recueillir.

§ 160. Le roy d'Angleterre et son conseil furent tous resjoys de ces nouvelles, et leur sambloient 10 bonnes, et ne povoient mieux exploittier que de là envoyer, puisque Bretagne leur seroit ouverte et appareillie, ne leur guerre ne povoit estre plus belle. Sy y envoierent le conte de Bouquinghen a tout ⁱⁱⁱⁱ^m hommes d'armes et ^{viii}^m archiers, 15 lesquelz arriverent à Calays et passerent parmy le royaume de France tous et ne trouverent à qui parler, si comme il est contenu ychy-dessus ; et sy ne demandoient-ilz que la bataille, et vindrent en Bretaingne. Et cuidoient trouver le pays tout 20 ouvert pour eulx et appareilliet et pour passer l'iver, et là-dedens eulx aisier et rafresquier, car au voir dire ilz avoient fait ung loingtain voyaige ; mais ilz trouverent tout le contraire, car le duc de Bretagne fut si menez de ses gens et si saige- 25 ment traittiez que on l'appaisa au jonne roy Charle de France, car au roy Charle son pere ne l'eust-on ja appaisié, car trop le haioit. Et le duc de Bourgoingne, qui avoit pour ce temps une partie du gouvernement du royaume de France, 30 luy ayda à faire sa paix très grandement, car il en estoit traittiez et priez de sa femme, madame de Bourgoingne, qui y rendy grant paine pour la

cause que le duc de Bretaingne luy estoit prouchain de lignaige. Et convenoit qu'il deffaulsist aux Anglois de tous ses convenances, car il ne leur en povoit nulles tenir ne accomplir, et ne ne
5 seroit jamais que Breton quittement ne liement se rendesist au roy d'Angleterre pour guerroier le royaulme de France; oncques ne eurent ceste oppinion, ne jamais n'auront. Et convint les Anglois, l'iver que ilz y logierent en la marche de
10 Vennes, recepvoir et prendre tant de povretez et des malaises que onques tant n'en eurent pour une saison, et par especial leurs chevaulx moururent tant de fain comme de povreté, et se departirent de Bretaingne sus le temps d'esté si
15 mal content du duc que plus ne poyoient, et especialment le conte de Bouquinghen et les barons d'Angleterre qui en sa compagnie estoient. Et eulx retourné en Angleterre, ilz en firent grant plaintes au roy, au duc de Lancastre et à son
20 conseil, et fu devisé et ordonné que on delivroit Jehan de Bretaingne, qui lors estoit prisonnier en Angleterre, et le amenroient Anglois à puissance en Bretaingne pour guerroier le duc; et disoient Anglois : « Messire Jehan de Mont-
25 fort scet bien que nous l'avons mis en la seignourie et possession de la duchié de Bretaingne, car sans nous il n'y feust jamais venus, et il nous a joué de ce tour comme traveillié nos corps et lever nos gens et faire despendre l'argent du roy;
30 c'est bon que nous luy monstrons qu'il a mal fait et que il le nous anoye, et nous ne nous en povons mieulx vengier que nous luy envoions et emmenons son adversaire Jehan de Bretaingne. Tout

le pays s'ouvrera tantost à l'encontre de luy, et
bouterons hors celuy qui nous a trompé ainsi. »
Et furent tout d'ung general accord, et Jehan de
Bretaigne ammené en la presence du roy et des
seigneurs et là fut dit que on le feroit duc de Bre- 5
taigne, et luy feroit-on recouvrer tous les heri-
taiges de Bretagne, et aroit à femme madame
Phelippe de Lancastre, mais que la duchié de
Bretaigne il le vouldist tenir en foy et en hom-
maige et relever du roy d'Angleterre, laquelle 10
chose il ne vouldoit faire. La dame, fille du duc,
l'eust-il bien pris par mariaige, mais, que il eust
juré contre la couronne de France, il ne l'eust
jamais fait pour demourer en prison autant que
il avoit esté ou toute sa vie. Quant on vey ce, 15
on refroida tout de luy faire grace et fut renvoiez
en la garde de messire Jehan d'Aubrecicourt, si
comme il est contenu en ceste hystoire ichy-des-
sus.

Or devez-vous savoir que j'ay fait de toutes ces 20
choses enarracion pour les incidences qui s'en
poursievirent et que on en vey apparoir par le duc
de Bretagne ou pays de Bretaigne, car le duc
savoit bien et s'en percevoit bien clerement qu'il
estoit grandement hors de la grace des nobles 25
d'Angleterre et de communaulté; et venoient,
selon l'ymaginacion, les meschiefs et les haines
pour le voyage que le conte de Bouquinghen et
les Anglois avoient fait en France, dont ilz estoient
(fol. 185) descendus en Bretaigne et, quant ilz 30
furent là, ilz trouverent tout le contraire ou duc
de ce qu'il leur avoit promis. Et ne luy escrip-
soient mais le roy ne ses oncles si amiablement ne

si clerement, ainsi comme ilz avoient fait plusieurs fois et par especial avant que le voyaige du conte de Bouquinghen se fist en France ; et estoit entrez en doubte encoire plus grande que devant, quant
5 il vey retourner en Bretaigne et delivré de tous poins d'Angleterre Jehan de Bretaigne, et pensoit et disoit en soy-meismes que les Anglois l'avoient fait pour luy contrarier.

Si s'avisa le duc d'ung merveilleux advis et
10 getta son ymaginacion sur ce que à toutes choses il pourverroit de remede et radresceroit les choses en bon point, et feroit tant couvertement que les Anglois luy en sarroient gré, car il savoit bien que l'omme ou monde que les Anglois doubtoient et
15 heioient les plus, ce estoit messire Olivier de Cligon, connestable de France. Car, au voir dire, messire Olivier ne faisoit nuit et jour que soubtillier comment il peut porter contraire et dommage aux Anglois, et l'armée de l'Escluse avoit-il
20 gettée, avisée et commencee, et secondement ceste qui devoit estre à Harflues et par Lancrigier. Si dist en soy-meismes que, pour complaire aux Anglois et retourner en leur grace et eulx monstrer que au fort il ne fait ne faisoit pas trop grant
25 compte de l'amour ne d[e l]a grace des François, il romperoit et briseroit le voyaige, non que il deust ses gens deffendre ne commander, sus le paine de perdre leurs heritaiges, que nulz n'alast en Angleterre ; cela ne feroit-il point, car il monstroit trop clerement que la guerre seroit sienne et
30 l'affaire sien. Nennil, il vouloit ouvrer et faire ses besoignes plus couvertement. « Et comment », disoit-il en son ymagination, « le pourroit-il faire

honnourablement? A son honneur ne pourroit-ce estre. »

Ne quident il vouloit et convenoit que il se fesist ores ou jamais, et prendroit le connestable de France et l'occieroit ou feroit noier. Les Anglois luy en seroient bon gré, car ilz le heent et n'aroit à faire que à son lignaige, lesquels n'estoient pas puissans pour luy faire guerre, car le connestable n'a que deux filles à enfans, dont Jehan de Bretaingne a l'une et le filz du visconte de Rohem l'autre ; contre ceulx se ceviroit-il bien et contre tout son lignaige. Il n'airoit mort que ung baron, mais que il feust mors, jamais homme n'en voudroit en leur guerre. Qui est mort il est mort.

15

§ 161. Sus ceste ymaginacion que je vous dy, se fonda et arresta le duc de Bretagne du tout, et, pour venir à son entente, il s'en vint à Vennes et fist là adjouster ung grant parlement des barons et chevaliers de Bretagne, et les prya moult doucement par ses lettres que tous y vouldissent venir et estre, et par especial il prya moult affectueusement le connestable de France que il y venist et que il n'y vouldist point faillir, car il luy y verroit plus volentiers que nulz des aultres.

Le connestable ne se sceut ne ne se vould excuser, car pour ce que le duc de Bretagne estoit et est son seigneur naturel, il vouloit bien estre en sa grasse, et y vint à Vennes ; aussy firent grant foison des barons de Bretaingne.

Les parlemens furent là grant et long et de pluseurs choses qui touchoient au duc et au pays,

sans riens du monde touchier ne parler du voyage qui se devoit faire en Angleterre, et ne vouloit pas le duc monstrier qu'il en feust riens ; mais trop bellement s'en couvry et s'en dissimula. Le par-
5 lement fait dedens la cité de Vennes et ou chasteiel que on dist à la Motte, le duc donna à disner trop grandement aux barons de Bretaingne, et les tint en soulas et en geugles par amoureuses parolles jusques à la nuit, que ilz retournerent en
10 leurs hostelz ou bouch hors de la cité. Le connestable, pour complaire aux chevaliers et aux escuiers de Bretaingne et aussy pour ce que il y estoit tenus, si luy sambloit, fist prier à l'endemain en son nom de donner à tous les chevaliers qui là
15 estoient, à disner. Aulcuns y vindrent et aulcuns s'en retournerent à leurs hostelz pour prendre congié à leurs femmes ou à leurs peres ou dame de mere, car c'estoit l'intencion du connestable que, luy party de là, il s'en aloit tout droit à sa
20 navie qui l'attendoit à Lancrigié ; et tout ce savoit bien le duc de Bretaingne, mais nul mot n'en avoit sonné ne en requoy ne en general, pour tant qu'il ne vouloit mie monstrier qu'il en sceust riens.

Or fut ce disner finé, ou quel furent la greigneur
25 gneur partie des barons de Bretaingne. Droit sus le fin, vint le duc et s'eshatoit sus eulx très amoureusement par samblant, mais il savoit bien quel chose il avoit dedens le cuer et pensoit, et nulz ne le povoit savoir fors li et ceulx à qui il s'en
30 estoit secretement descouvert. Quant il fut entrez en l'ostel du connestable et que on dist : « Vechy monseigneur le duc », tous se leverent à l'encontre de luy, ce fut raisons, et le recueillierent doulee-

ment, ainsi qu'on doit recueillir son seigneur. Il s'accompaigna et se humilia grandement envers eulx et s'assist entre eulx et but et menga ainsi que par amour et par grant compaignie, et leur monstra plus grant samblant d'amour qu'il n'eust 5 onques fait, et leur dist : « Biaux seigneurs, mes amis et mes compaignons, Dieux vous laisse en aler et retourner à joye et faire (fol. 186) espoir d'armes qui vous plaise et qu'il vous vaille. » Ilz respondirent tous : « Monseigneur, Dieu le vous 10 puist merir », et grandement s'en contenterent de luy de ce que si humblement il les avoit venu veoir et prendre congié à eulx.

§ 162. Vous devez savoir que assez près de 15 Vennes le duc de Bretaingne, pour ces jours, faisoit faire ung chastel très bel et très fort, lequel chastel on appelle *l'Ermine*, et estoit prezque tout fait. Il, qui vouloit atrapper le connestable là dedens, dist ainsy au connestable et au seigneur 20 de Laval et au seigneur de Biaumanoir et à aulcuns barons qui là estoient : « Biaulx seigneurs, je vous pryé à vostre departement que vous vueillez venir veoir mon chastel de *l'Ermine*. Sy verrez comment je l'ay fait ouvrer et fais¹ encoires. » 25 Tous le luy accorderent, car par samblant il estoit là venus entre eulx si amoureusement et si priveement que ilz n'y pensoient que tout bien, et jamais ne luy eussent refusé. Et monterent tous aux chevaulx ou la plus grant partie, et s'en 30 alerent avec le duc à *l'Ermine* ; il n'y a gaires de là. Tantost y furent, entreus tourserent varlés

1. *Ms.* : faire.

cambres et malles, et monterent et se misrent vers le lieu où ilz vouloient logier au vespre, et pluseurs chevaliers et escuiers prisent le chemin du logeis, non celi de *l'Ermine*. Quant le duc et le
5 connestable et le sire de Laval et le sire de Biau-
manoir et aulcuns aultres chevaliers furent venus ou chastel, ilz descendirent de leurs chevaulx et entrerent ens. Le duc par le main les mena de chambre en chambre et d'offisse en offisse et
10 devant le celier et les fist là boire.

Quant ilz eurent fait le tour, le duc s'en vint sus le maistre tour et s'aresta à l'entrée de l'uys, et dist au connestable : « Messire Olivier, il n'y a homme dechà la mer qui mieulx se congnoist en
15 ouvraige de machonnerie que vous faictes. Je vous pryé, biau sire, que vous montez là sus, si me sairez à dire comment le lieu est edifiez ; se il est bien, il demourra ainsi, et, s'il est mal, je le amenderay ou feray amender. » Le connestable,
20 qui nul mal n'y pensoit, dist : « Monseigneur, volontiers. » — « Alez devant, Monseigneur », dist-il au duc. — « Non feray, dist le duc, alez tout seul ; je parleray yci ung petit, entreus que vous yrez, au seigneur de Laval. » Le connestable,
25 qui se vouloit delivrer, entra ens et monta les degrez. Quant il fut monté amont et il avoit passé le premier estage, il y avoit gens embusquiez en une chambre, qui ouvrirent ung huys ; les aulcuns vindrent fremer l'uys de dessoubx, et les
30 autres avancerent, qui estoient tout armé et qui savoient quel chose ilz devoient faire, et vindrent sus le connestable ; encoires en y avoit amont en une chambre sus le pavement. Là fu le connes-

table de France enclos et pris de eulx, et thirez en une chambre et enferrez de troix paires de fers ; et là disoient ceulx qui le prindrent et enfermerent : « Monseigneur, pardonnez-nous ce que nous vous faisons, car il le nous fault faire ; ainsi nous est-il enjoint et commandé de monseigneur de Bretaingne. » Se le connestable à ceste heure fut esbahis, il n'y ot pas merveille.

Bien se devoit esmerveillier le connestable de ce que luy estoit là venu ; car, depuis que les haynnes monterent entre le duc de Bretaingne et luy pour lettre que le duc luy escripsist, pour pryere qu'il luy fesist ne fist faire, pour sauf conduit allant et retournant qu'il luy vouldist envoyer, oncques le connestable de France ne vouloit venir en la presence du duc, ne il ne se eust osé assurer. Il l'estoit-il maintenant, dont il se veoit en dur parti, car il sentoît le duc merueilleux et haustrés et hayneus sur luy, et bien luy monstroît.

20

§ 163. Quant le sire de Laval, qui estoit bas à l'entrée du l'uis de la tour, oy et vey bien l'uys de la tour clorre à l'encontre de eulx tous, le sang luy commencha à fourmier¹, et entra en grant souppechon de son biau-frere le connestable, et regarda sus le duc qui devint plus vers que une fueille ; adont cognut-il bien et bien senti que la chose aloit malement. Si dist : « Ha ! Monseigneur, pour Dieu merchi, que voulez-vous faire ? N'ayez nulle male volenté sus mon biau-frere, le connestable de France. » — « Sire de Laval »,

30

1. *Ms.* : fournisseur.

dist le duc, « montez à cheval et vous partez de cy. Vous en poez bien aller se vous voulez. » — « Je say bien que j'ay à faire, Monseigneur », respondy le sire de Laval ; « jamais ne me par-
5 tiray dechy sans mon biau-frere le connestable. »

A ces mots, entra et vint en la presence du duc le sire de Biaumanoir, que le duc hayoit grandement et demandoit aussy. Le duc vint contre luy en tirant sa daggue et dist : « Biaumanoir vués-tu
10 estre ou point de ton maistre? » — « Monseigneur », dist le sire de Biaumanoir, « je croy que mon maistre soit bien. » — « Et toutesvoies », dist le duc, « je te demande si tu vuelz estre ainsi? » — « Oyl, Monseigneur », dist-il. Adont traist le duc
15 sa daghe et le prist par le pointe et dist : « Or chà, chà, Beaumanoir, puisque tu vuelz estre ainsi, il te fault crever ung œil. » Le sire de Biaumanoir vey bien que la chose aloit mal, car le duc estoit plus vert que une feuille. Si se mist à ung
20 genoul devant luy et luy dist : « Monseigneur, je tieng tant de bien et de noblesce en vous que, se il plaist à Dieu, vous ne nous ferez que (fol. 187) droit, car nous sommes en vostre merehy, et par bonne amour et bonne compaignie et à vostre
25 requeste et priere cy venus. Si ne vous deshonnourez pas pour accomplir auleune felle voulenté, se vous l'avez sur nous, car il en seroit trop grant nouvelle. » — « Or, va, va », dist le duc ; « tu n'arras ne pilz ne mieulx que il ara. » Adont fut-il
30 mené en une chambre de ceulx qui estoient ordonnez ad ce faire, et là enferrez de troix paires de fers. S'il fut esbahis, il y ot bien cause, car il sentoit que le duc ne l'amoit que ung petit, ne

le connestable aussi, et se n'en pouvoit avoir aultre chose.

§ 164. La nouvelle s'espardy ens ou chastel et en la ville que le connestable de France et le sire de Biaumanoir sont retenus et le sire de Laval ; mais cil se pouvoit departir quant il vouloit, car le duc ne luy demandoit riens, dont furent gens esbahis et esmerveilliez ; il y ot bien cause, car tous disoient que le duc le feroit morir, car il avoit trop mortelle hayinne sus eulx. Là estoit blasmé grandement le duc des chevaliers et escuiers ausquelx les nouvelles venoient, et disoient : « Onques si grant deffaulte ne fut en prince comme elle est maintenant ou duc de Bretaingne. Il a pryet le connestable de disner avec luy. Il y est alé ; sur ce, il le est venus veoir à son hostel et boire de son vin et pryet d'aler veoir ses ouvrages, et puis l'a retenu. On ne oy onques parler de la cause pareille ; et que pense le duc à faire ? Il s'est enthierement, et n'en fesist jamais plus, deshonnourez, ne on n'en aura jamais fiance en nul hault prince, puisque le duc s'est ainsi deceus, et par voies publiques et falaces il a menné ce preud'omme et vaillant homme et le mainne noier les bras au col. Que dira le roy de France, quant il sera les nouvelles ? Vesla son voyaige de mer rompus et brisie ; onques si grant lasqueté ne mauvaistié ne fut pourpensée. Or monstre-il bien deforainnement ce qu'il avoit ou corps deven- trainement. Est-il nulz qui veist onques avenir en Bretaingne ne ailleurs la cause pareille ? Se ung petit chevalier ce avoit fait, il seroit des-

honnourez. En qui doit-on, ne peut-on avoir
fiance fors en son seigneur, et le seigneur doit
adreschier ses gens et tenir en droit et en justice.
Qui en prendra correction de ce fait ychy ne qui
5 en est tailliez d'en prendre, fors le roy de France?
Or monstre le duc de Bretaingne tout apperte-
ment qu'il est Anglois et qu'il veult porter et sous-
tenir l'oppinion du roy d'Angleterre, quant il
brise ainsi le fait et le voyaige et l'armée de mer.
10 Que devoient faire maintenant chevaliers et es-
cuiers en Bretaingne, auxquels les nouvelles ven-
ront? Ilz se devoient hastivement partir de
leurs hostelz et venir mettre le siege à povoir
devant le chastel de l'*Ermine* et enclorre le duc
15 là dedens, et tant faire qu'il fust prins, mort ou
vif, et mener ainsi comme un faulx prince et des-
loyal devers le roy de France et le luy rendre. »

Ainsi disoient chevaliers et escuiers, qui en la
marche de Vennes estoient et qui avecques le
20 connestable et les seigneurs à ce parlement avoient
esté, et faisoient grant doubte que le duc ne les
fesist morir par hausterté, et les aultres disoient :
« Le sire de Laval est demourez avecques luy ; il
ne souffriroit¹ nullement. Il est bien si saiges que,
25 vueille ou non le duc, il adrescera aux besoingnes. »
Et voirement y adresca-il à son povoir ; car, se il
n'eust esté, il n'est nulle doubte, le connestable
eust esté mors en la nuit et eust eu xv mille vies.

30 § 165. On doit bien croire et penser que messire
Olivier de Clïçon n'estoit pas à son aise, quant il
se veoît ainsi pris et attrappez et enferrez de

1. Ms. : souffriroit.

trois paires de fers et gardez de bien eulx trente qui ne le savoient de quoy reconforter, car ilz ne pooient savoir la voulenté du duc; en soy-meismes il se comptoit pour mort, ne nulle esperance il n'avoit de vivre jusques à l'endemain, 5 car ce le esbahyssoit trop fort que par troix fois il fut defferré et mis sus les quarreaulx. Une fois vouloit le duc que on lui trenchast la teste; l'autre fois il vouloit qu'on le noyast, et de l'une¹ de ces mors briefment il fust finez, se ce n'eust esté le 10 sire de Laval. Mais, quant il ooit le commandement du duc, il se gettoit à genoulx devant luy moult tendrement et joindant ses mains et luy disoit : « Ha ! Monseigneur, pour Dieu merchy, avisez-vous. N'ouvrez point par telle cruauté sur 15 mon biau-frere le connestable. Il ne peut avoir desservi mort. Par vostre grace, vueilliez-moi dire qui vous meut à present de estre si crueusement courrouchiez envers luy; et je vous jure que le meffait qu'il vous a meffait je le feray du corps et 20 des biens amender si grandement, où je pour luy, ou nous² deux tous ensamble, que vous oserez dire ne jugier. Monseigneur, pour Dieu, souviengne vous comment de jonnese vous fustes compaignons ensamble et nourris tous en ung hostel 25 avecques le duc de Lancastre, qui fut si loyal et gentil prince, que onques plus loyaulx ne plus gentil nasqui que luy, duc de Lancastre, ne le fust autant et plus. Monseigneur, pour Dieu merchy, souviengne-vous de ce temps comment, avant 30 que il eust sa paix au roy de France, il vous servy

1. *Ms.* : delivré.

2. *Ms.* : nom.

tousjours loyaulment et vous ayda à re-(fol. 188)-
couvrir vostre hiretaige. Vous avez tousjours en
luy trouvé bon confort et bon conseil; se estes
pour present meus et informez sur luy aultre-
5 ment que par raison, il n'a point desservi mort. »
— « Sire de Laval », respondoit le duc, « Cliçon,
Cliçon m'a courrouchié par tant de fois que main-
tenant il est heure que je le luy monstre. Et
partez-vous de cy, je ne vous demande riens; lais-
10 siez-moy faire ma cruaulté et ma hastiveté, car
je vueil qu'il meure. » — « Ha ! Monseigneur, pour
Dieu merchy », disoit le sire de Laval, « affrenez-
vous et amoderez ung petit vostre couraige, et
regardez à raison. Se il estoit ainsi que vous le
15 fesissiez, onques prince ne fut si deshonnourez
que vous seriez, ne il n'y aroit en Bretaingne
chevalier ne escuier, chité, chastel ne bonne ville,
ne homme nul, qui ne vous hayst à mort et ne
mesist paine à vous deshireter; ne le roy d'An-
20 gleterre ne son conseil ne vous en seroient nul
gré. Vous voulez vous perdre pour la vie d'ung
homme. Pour Dieu, prenez aultre ymaginacion,
car ceste ne vault riens, mais est deshonnourable
en tout cas trop grandement que de ung si grant
25 baron et si gentil chevalier que le sire de Cliçon
est, sans nul tiltre de raison vous faichiez morir,
ce seroit traïson reprouchable chy et devant Dieu
et par tout le monde. Ne l'avez-vous point priet
au disner? et il y est venus. Aprez, amiablement
30 vous l'estes venus querre en la ville pour veoir et
monstrer vostres ouvraiges; il y est venus. Il a
obey à vous en tout cas, et but de vostre vin
cheens; et en celle grande amour que vous luy

avez monstéré vous le voulez traictier à mort? Onques si grant blasme n'avint à seigneur que il vous avendroît, se vous le faisiez faire; tout le monde vous en reproucheroit, hayroit et guerrieroit. Mais je vous diray que vous ferez. Puisque 5 vous le haiez tant que vous monstrez, raenchonné-le de une grande somme de florins. Tout cela povez bien faire, et s'il tient ville ne chastel où vous aiez nulle enganche, se luy demandez; vous l'airez, car, de tout ce qu'il vous aura en 10 convenant, je en feray plege avec luy. »

Quant le duc de Bretaigne ot oy le sire de Laval parler ainsi, et qui le sievoit de si prez que toute la nuit il ne le lascia ung seul piet estre qu'il ne fust toudis dalez luy, si pensa ung petit et ref- 15 frena ung petit son grant maltalent et, quant il parla, il dist : « Sire de Laval, vous luy estes ung grant moyen, et vueil bien que vous sachiez que le sire de Cliçon est l'omme ou monde que je haye le plus et, se vous ne feussiez, jamais de 20 ceste nuit sans mort ne fussent yssus. Vostres parolles les sauveront, mais allez parler à luy et luy demandez s'il vult paier cent mille frans tous appareilliez. Je n'en prendray vous ne aultruy en plesges, fors que les deniers. Et encoires, se il me 25 vult rendre troix chastiaux et une ville telz que je vous nommeray, Chastel-Brouch, Chastel-Joselin, le Blain et la ville de Jugon, et m'en aherite et fache mettre en possession ou ceulx que je y commettray, je le vous rendray. » — « Monsei- 30 gneur », dist le sire de Laval, « Dieu le vous puist merir, quant, à ma priere, vous descendez jus de vostre aïr, et soiez seurs que tout ce que vous

demandez, je le vous feray entierement accomplir, les chastiaux et la ville rendre, et les cent mille frans paier avant que il se departe de cheens. »

- 5 § 166. Adont n'avoit ou seigneur de Laval que
resjouir quant il vey que biau-frere de Cliçon
estoit hors du peril de la mort, et fist ouvrir la
tour. On l'ouvry au commandement du duc, et
non aultrement on l'eust fait. Lors monta le sire
10 de Laval amont les degrez et vint sus ung estaige
de la tour, où il trouva le connestable moult
esbahis, car il n'attendoit aultre chose que la
mort, et estoit enferré de troix paires de fers.
Quant le seigneur de Cliçon vey le sire de Laval,
15 le cuer lui revint, et pensa que aulcun traittiet y
avoit. « Avant », dist le sire de Laval à ceulx qui
là estoient envoiez de par le duc avecques luy,
« defferrez biau-frere de Cliçon, et puis je parleray
à luy. » Et dist au seigneur de Clichon : « Vous
20 ferez, biau-frere, ce que je vous diray. » — « Oyl,
biau-frere », respondy le connestable. A ces mots
il fut defferrez. Lors se traist à part le sire de
Laval et luy dist : « Biau-frere, à grant painne et
à grant dur ay-je peu faire que la vie vous soit
25 sauvée. J'ay fait vostre fin ; il vous fault paier,
avant que vous yssiez de cheens, en deniers tous
comptans cent mille frans, et encoires oultre il
vous fault rendre au duc trois chastiaux et une
ville : Chastel-Brouch, Chastel-Josselin et le Blain,
30 et la ville de Jugon. Aultrement vous n'arrez
point de delivrance. » Dist le connestable : « Je
vueil tenir ce marchiet. » — « Vous avez droit,
biau-frere, tous eureux quant vous y povez ave-

nir. » Adont dist le connestable : « Qui y pourra soingnier d'aler à Clichon et ailleurs querre la finance là où j'en enverray? biau-frere de Laval, il vous y faudra aller. » Respondy le sire de Laval : « Je n'y entrera ja, ne jamais de ce chastel 5 ne partiray, sy en sauldrez aussy, car je sens le due par trop cruel. Se il se repentoit en le absence de moy par auleune felle ymaginacion ou informacion que il auroit sur vous, et seroit tout rompu. » — « Et qui y pourra aler? », ce dist le 10 sire de Cliçon. « Il yra », dist le sire de Laval, « le sire de Biaumanoir qui est en prison, si comme vous estes (fol. 189). Cil fera toutes les delivrances. » — « Ce est bon », respondi le connestable, « descendez aval et ordonnez-ent ainsi que 15 vous savez qu'il est bon. »

A ces coups descendi le sire de Laval, et s'en vint en la chambre du duc qui s'appareilloit pour aller couchier, car de toute la nuit il n'avoit point dormy. Le sire de Laval l'enclina et luy dist : 20 « Monseigneur, c'est fait. Vous aurez vostre demande, mais il fault que vous nous faichiez delivrer le seigneur de Biaumanoir, et que biau-frere de Clichont et il parollent ensamble; car il yra pour faire les finances et pour mettre vos 25 gens en la possession des chastiaux que vous demandez. » — « Bien », dist le duc, « on le delivre hors des fers et les mette-on¹. Clichon et lui ensamble en une chambre, et vous soiez moyen et porterez lez traittiez, car je n'en vuel nulz 30 veoir et ja, quant j'aray dormy, retournez vers moy; nous parlerons encoires ensamble. » —

1. Ms. : metton.

« Bien, Monseigneur », respondi le sire de Laval. Adont yssi-il hors de la chambre du duc, et ala où le sire de Laval les mena en la compagnie des deux chevaliers qui vindrent là où le sires de
5 Biaumanoir estoit enfermé, et avoit esté moult esbahis et en grant doubance de la mort. Et quida bien ce, dist-il depuis, quant on ouvry la chambre, que on le venist querir pour le faire mourir. Et quant il vey le seigneur de Laval, le
10 cuer luy revint, et encoires plus quant il luy dist : « Sire de Biaumanoir, vostre delivrance est faicte ; resjoyssiez-vous. » A ces motz fut-il deferrez et amenez en la salle. Adont ala-on querir le connestable et fu amenez aval et mis entre eulx
15 troix en une chambre, et lors apporta-on vins et viandes assez. Et sachiez que tout ceulx de l'ostel furent grandement resjoys quant ilz sceurent que les besoingnes tournoient sur le mieulx, car envis avoient-ilz veu ce que fait on avoit au connestable
20 et au seigneur de Biaumanoir ; mais amender ne l'avoient peult, car obeir leur convenoit à leur seigneur, fust à tord, feust à droit. Et sachiez que depuis que la porte du chastel fut fremée et le pond levé que onques homme ne femme n'en-
25 tra ou haut chastel ne yssist ausy, car les clefz estoient en¹ la chambre du duc, et y furent là tant que il ot dormy, et ja estoit, quant il se leva, haulte tierche ; dont escuiers et varletz qui estoient dehors et qui attendoient leurs maistres estoient
30 tous esbahis et pensoient et disoient : « Ce que on a fait de l'un on l'a fait de l'autre. »

1. Ms. : et,

§ 167. Les nouvelles estoient ja tournées jusques à Lancrigié et dist-on : « Vous ne savez quoy? Le duc de Bretaingne a emmenez en son chastel de l'*Ermine* le connestable de France, le seigneur de Laval et le seigneur de Biaumanoir, et supposons bien qu'il les aura fait mourir, se ilz ne sont mort. » Dont veissiez chevaliers et escuiers qui là se tenoient esmerveilliez et esbahis et disoient : « Ainsi il est veritez, puisque le duc tient le connestable et que il luy vult juer d'ung tel tour, il le fera mourir. » Là en parloient en pluseurs manieres, là disoient les compaignons : « Or est nostre saison perdue et le voyage de mer rompus. Ha ! connestable, que vous est avvenu ! Povre conseil vous a deceu. Le parlement qui a esté à Vennes ne fu fais ne assamblez fors que pour vous attrapper. Vous soliez avoir telle oppinion que, se le duc vous eust mandé et vous eust assuré de v^e assurances, se vous n'y eussiez ja volu aler à son mandement, tant le doubtiez-vous fort, et maintenant vous y estes alez simplement ; il vous en est bien mescheu. » Là plaindoient parmy Bretaingne toutes gens le connestable, et ne savoient que dire ne que faire. Chevaliers et escuiers disoient que quant les nouvelles leur venoient : « Et pourquoy sejourignons-nous? Que n'alons nous devant l'*Ermine* enclorre le duc là dedens et, s'il a mort le connestable, contrevengier et, s'il le tient en prison, tant faire que nous le rayons ; car onques si grant meschief n'avint en Bretaingne, comme il est avvenu pour le present par la prise du connestable. » Ainsi disoient les uns et les aultres, mais nul ne se mouvoit encoires, et atten-

doient autres nouvelles, et toudist courroient, voloient et s'espardoient nouvelles parmy Bre-
taingne et ailleurs aussy, et vindrent à Paris sus
moins de deux jours, dont le roy et ses oncles, le
5 duc de Berry et le duc de Bourgoingne, furent
grandement esmerveilliez. Pour ces jours estoient
ja le duc de Bourbon partis et s'en aloit vers Avi-
gnon pour aller en Castille, mais, avant que il
eust veu pape Clement, si luy vindrent les nou-
10 velles sur le chemin et estoit, je croy, à Lyon sus
le Rosne et son nepveut, le conte de Savoye,
delez luy.

Le conte de Saint Pol, le sire de Couchy et
l'amiral de France qui se tenoient à Harfleus a
15 tout leurs gens et estoient tout prest pour entrer
en mer et faire leurs voyaiges, quant les nouvelles
leur vindrent comment le duc de Bretaingne avoit
pris et attrappé ens ou chastel de *l'Ermine* delez
Vennes le connestable de France, le seigneur de
20 Laval et le seigneur de Biaumanoir, et disoient
ainsi ceulx qui les nouvelles portoient : « Fame
cuert et volle parmy Bretaingne que le duc a fait
du moins morir le connestable et le seigneur de
Biaumanoir, car il les haoit à mort. »

25 Quant ces seigneurs dessus nommez entendirent
ces nouvelles, se leur furent trop dures et trop
felles et ne s'en povoient trop esmerveillier et
distrent (fol. 190) tantost : « Nostre voyaige
est rompus ; donnons toutes manieres de gens
30 d'armes congié et en alons devers le roy à Paris¹ ;
si sarrons quel chose qu'il vouldra dire et faire. »

1. Devers le roy, répété dans le texte.

A ces parolles, respondy l'ammiral et dist : « C'est bon que nous alons à Paris, mais nous ne donnons pas pour ce congié à noz gens ; espoir les voudra-on employer en Castille ou ailleurs, car monseigneur de Bourbon y va, ou en Bretaingne sus le 5 duc. Pensez-vous que le roy de France doive laisser la chose ainsi? Par Dieu, nennil ; il ne puet jamais remanoir qu'il n'y ait ¹¹^e mille florins de dommaige, sans le blasme que on a fait à son connestable, encoires se il eschappe vif. On n'en 10 oy onques mais parler en France de la chose pareille de rompre et de brisier le voyaige ainsi d'ung roy qui vult porter dommaige et contraire à ses ennemis. » — « Or sejourbons yci », dist l'ammiral, « deux ou trois jours encoires ; espoir 15 raron-nous aultres nouvelles qui nous venront de France ou de Bretaingne. »

§ 168. Or parlerons-nous du duc de Bretaingne. Quant il ot ung petit reposé sus son lit, il se leva 20 et appareilla, et, quant il fut appareilliez, il manda en sa chambre le seigneur de Laval, lequel vint tantost. Là eurent-ilz ensamble encoires grant parlement et lonc. Finablement lettres furent escriptes, toutes à la volenté du duc, que le con- 25 nestable de France clamoit quitte pour tousjours et jamais les chastiaux dessus nommez et les rendoit purement et liement au duc de Bretaingne, et voloit et disoient les lettres ainsi : que le duc de Bretaingne et ses hoirs en fussent ahiretez, et 30 en donnoient plaine puissance de hireter qui que le duc de Bretaingne vouloit. Quant les lettres furent escriptes et seellées du tout à l'intencion

- du duc et sans rappel, le sire de Biaumanoir fu ordonnez de par le connestable pour aller aux chastiaux et pour faire partir et yssir tous ceulx qui les tenoient et avoient tenu tousjours ou nom
5 du connestable, et pour mettre en possession les gens du duc. Avec tout ce, les chastiaux delivrez, il convenoit, en deniers appareilliez, paier cent mille frans et tant faire qu'il souffissist au duc.
- 10 Adont furent les portes du chastel ouvertes et s'en departoit et yssoit le sire de Biaumanoir, chargé et ordonné de par le connestable d'accomplir toutes ces ordonnances, et priez que il s'en delivrast du plus tost que il pourroit ; et avecques
15 luy issirent les gens du duc. Ainsi par eulx sceut-on à Vennes et sus le pays qu'i se commençoient ja tous à esmouvoir, que le connestable n'avoit garde de mort et qu'il estoit à finance. Toutes gens qui l'amoient, chevaliers et escuiers, en
20 furent resjoy et se restraintirent de non venir avant, car vraiment ilz disoient que, [se] ces secondes nouvelles ne feussent point venus, chevaliers et escuiers de Bretaingne fussent venus mettre le siege devant le chastel de *l'Ermine* et
25 là eussent-ilz enclos le duc, ne ilz ne furent oncques en aussi bonne volenté de faire chose comme ceste.

- § 169. Vous savez que nouvelles sont tantost
30 volées partout ; elles vont avec le vent. Les trois barons qui furent à Harflues oyrent tantost dire et certainement que le connestable n'avoit garde de mort, mais il en avoit esté en grant aventure

et peril, et l'eüst esté pour certain se son biau frere, le sire de Laval, ne l'eüst si grandement aydié; et toutteffois on le povoit avoir aydié qu'il ne convenist que le duc n'eüst troix de ses chastiaux et une ville, et avec ce la somme et 5 finance de cent mille frans. Dont parlerent-ilz ensamble et dirent : « La chose va bien, puisque point de mort n'y a. Tousjours recouvrera bien le connestable finance et hiretaige. Le roy en a assez pour lui se il lui besoingne. C'est fait; nostre 10 voyaige est rompus. Nous povons bien partir de cy et donner nos gens congïé et aler à Paris devers le roy pour aprendre des nouvelles, car ja entendons-nous que tous ceulx qui estoient ordonnez pour entrer en la mer et la passer en la cité et ou 15 havene à Lancrigier sont contremandé; ce n'est pas signe que on doie aller nulle part et bien y a cause, car le connestable se pourchassera du despit et dommaige que on luy a fait. » Adont donnerent ces troix seigneurs congiet toutes manieres 20 de gens d'armes et d'arbalestriers, qui à Harflues gisoient, et à la navie aussy, et eulx-mesmes se departirent et se misrent au chemin pour venir à Paris où le roy de France estoit.

Le sire de Biaumanoir exploitta tellement que 25 sus quatre jours il ot mis en possession et saisine les commis du duc de Bretaingne des chastiaux dessus nommez et la ville de Vignon¹, tant que le duc de Bretaingne s'en contenta bien. Aprez, il fist tant que la finance des cent mille frans pour 30 le rachat du connestable fut toute preste et païée

1. Pour Jugon.

et mise là où le duc le vouloit avoir. Quant tout fut accompli, le seigneur dist au duc : « Monseigneur, vous avez par devers vous tout ce que vous demandiez, cent mille frans, la ville de Vignon¹,
5 le (fol. 191) Chastel-Brouch, le Blain et le Chastel-Josselin. Or me delivrez biau-frere le connestable. » — « Voulentiers », dist le duc, « il s'en voise, je lui donne bon congiet. »

10 § 170. Adont fu delivrez le connestable de France et se departirent il et le seigneur de Laval de l'*Ermine*, et se tinrent à très heureux quant ilz eurent les clefz des champs. Le connestable ne mist ne ne fist nul sejour en Bretaingne, mais
15 monta tantost sus ung bon coursier et ses paiges sur aultres, et fut sus deux jours à Paris et descendi priveement à son hostel, et puis ala au chastiel de Douvres² devers le roy et ses oncles, le duc de Berry et le duc de Bourgoingne. Ses gens et
20 son arroy le sieuvoient tout bellement par derriere. Le roy et ses oncles estoient ja informez de leur delivrance, mais ilz ne savoient pas que il fust si prez d'eulx. On ouvry les portes de la chambre du roy à l'encontre de luy, car le roy le
25 vouloit. Si vint en la presence du roy et se getta à genoulx devant luy et dist : « Très redoubtez sire, votre seigneur de pere, que Dieux pardoint, me fist et crea connestable de France, lequel office à mon leal povoir j'ay excersé et usé, ne
30 oncques nulz ne y vey deffaulte. Et, s'il estoit nulz, excepté vostre corps et messeigneurs voz

1. Pour Jugon.

2. Pour Louvre.

oncles, qui vouldist dire ne mettre oultre que je m'y fusse mal acquittiez, ne que envers vous ne la noble couronne de France je eusse fait aultrement que à point, je vouldroye baillier mon gaige et mettre oultre. » Mais nul ne respondi à ceste 5 parolle, ne le roy ne autrez ; dont dist le connestable : « Très schier (*sic*) sire et noble roy, il est avenu en Bretaingne que, en vostre offisce faisant, le duc de Bretaigne m'a pris et tenu en son chas-
tel de *l'Ermine* et me voulu mettre à mort sans 10 nul tiltre de raison, fors son grant oultrage et mauvaise volenté, et l'eust fait, se Dieux et bieu-frere de Laval ne me eust aydié. Pour quoy et par quel prinse il a convenu, se je me vouloie oster ne delivrer hors de ses mains, que je luy ay 15 baillié et delivré une miene ville en Bretaingne et troix fors chastiaux et avec tout ce, en deniers appareilliez, la somme de cent mille frans. Pour quoy, très chier sire et noble roy, le blasme et le dommaige que le duc de Bretaingne m'a fait 20 regarde grandement à vostre magesté royalle, car le voyaige de mer où moy et mes compaignons esperions à aller en est rompus et brisie. Si vous rens l'offisse de la connestablie, et pourveez-ent qui que vous voulez et plest, car je ne m'en vueil 25 plus ensonnier, ne nul honneur je n'aroye de le faire. » — « Connestable », dist le roy, « nous savons bien que on vous a fait blasme et dommaige et que ce est grandement en nostre prejudice et de nostre royaulme. Si manderons temprement noz peres 30 de France et regarderons quel chose s'ensievra du faire ; et ne vous ne soussiez, car vous en avez droit et raison, comment que il se doie prendre

ne advenir. » Adont prinst-il le connestable par le main et le fist lever et luy dist : « Connestables, nous ne voulons pas que vous departez de vostre office ainsi, mais voulons que vous en usez tant
5 que nous arons eu aultre conseil. » Le connestable derechief se mist en genoulx et respondy : « Très chier sire, la chose me touche de trop prez, et tant fort pense au blasme et dommaige que le duc de Bretaingne m'a fait, que bonnement pour
10 le present ne saroye ne pourroie user ; et l'office est grant, et convient respondre et parler à toutes gens qui poursievent l'office, pour quoy je n'aroye maniere ne arroy de respondre ne de parler ainsy comme il appartient. Si le vous plaise à reprendre
15 et pourveir aultre pour ung temps. Tousjours suy-je et seray appareilliez en vostre commandement. » — « Or, bien, bien », dist le duc de Bourgoingne, « monseigneur, il vous offre assez, vous en arrez avis. » — « C'est voirs », dist le roy. Lors
20 fist-il lever le connestable, lequel se traist tout doucement vers le duc de Berry et le duc de Bourgoingne, avisez de remonstrer ses besoingnes et pour eulx informer justement de la matere, car il en appartenoit à eulx grandement ou cas qu'ilz
25 avoient le gouvernement du royaume. Mais, en parlant à eulx et en remonstrant ses besoingnes et comment le duc l'avoit demené, il se perchut bien¹ que la chose ne leur touchoit pas de si prez que le roi luy avoit respondu ; car, en la fin,
30 ilz le blasmerent grandement de ce qu'il estoit alez à Vennes quant il se sentoit en haynne au duc. Il respondy qu'il ne s'en pouvoit excuser.

1. *Ms.* : ilz se perchurent bien.

« Si fussiez bien », dist le duc de Bourgoingne, « ou cas que vostre navie estoit si prest et que chevaliers et escuiers attendoient aprez vous à Lancrignier ; et encoires oultre, quant vous eustes esté dedens Vennes et disné avec luy et vous 5 fustes retourné à vostre hostel ou bouch et que bien vous en estoit pris, vous ne aviez que faire de plus sejourner ne d'aler veoir son chastel de *l'Ermine*. » — « Monseigneur », dist le connestable, « il me monstroït tant de biaux samblans 10 que je ne luy osoye refuser. » — « Connestable », dist le duc de Bourgoingne, « en biaux samblans sont les deceptions. Je vous cuidoie plus subtil que vous ne estes. Or, alez, alez, les besoingnes venront à bien ; on y (fol. 192) regardera par loisir. » 15 Adont laissa le duc de Bourgoingne le connestable et reprist la parolle à son frere de Berry. Bien s'en apparcheust le connestable que ces seigneurs luy estoient plus durs que le roy ne feust, et qu'il n'avoit pas bien fait à leur agrée ; si se 20 departi tout bellement et tout quoyement du Louvre, et s'en vint à son hostel. Là le vindrent veoir ses grans amys de Parlement et du conseil du roy, qui le reconfortoient et le disoient que les choses venroient bien, et là vindrent devers luy, 25 pour luy conseiller, le contes de Saint Pol, le sire de Couchy et l'ammiral de France et luy dirent bien : « Connestable, ne faictes nulle doubte, car vous arrez vostre raison grandement du duc de Bretaingne¹, car il a fait encontre la couronne de 30 France un très grant desplaisir et en pourroit

1. Du duc de Bretaingne, répété dans le texte.

estre honnis et bouté hors de sa terre. Alez es-
battre au Mont-le-Hery, vous serez sur le vostre,
et nous laissez convenir, car les peres de France
en ordonneront, ne la chose ne puelit demourer
5 ainsi. »

Le connestable crey ces seigneurs et se departy
de Paris et s'en vint au Mont-le-Hery demourer
et estre. Et vaca l'office de la connestablie ung
temps, et fut tel fois que on disoit que messire
10 Guys de La Trimouille seroit connestable de
France, mais non fu. Il ne l'eust jamais pris,
tant est-il bien avisez dessus messire Olivier de
Cliçon ; ce n'eust point esté honneur à luy, ce luy
sambloit, d'emperdre l'offisee.

15

§ 171. En ces jours, en la propre sepmaine que
les nouvelles de la prise du connestable, vinrent
à Paris aussi aultres nouvelles des parties d'Ale-
maingne, lesquelx furent grandement desplaisans
20 au roy et à ses oncles et à leurs consaulx, et de
quoy et comment je le vous dyray.

Le duc de Guerles, filz au duc de Villers, s'es-
toient aloiez avec le roy d'Angleterre pour faire
guerre au roy de France et avoit pris les pourfis
25 et le pension d'argent, quatre mille frans par an,
lesquelx pourfis et pension le duc de Villers son
pere avoit eu du temps passé sus le coffre du roy
d'Angleterre, mais il y avoit renonchiet, et son
filz, qui estoit jonne et en ses cuidiers, les avoit
30 pris à la requeste du roy d'Angleterre et de son
conseil, et parmy tant il devoit deffier le roy de
France et faire guerre à son leal pooir. Cil à estre
de la partie des Anglois s'estoit enclinez le plus

pour ce que il tenoit en guerre madame de Brabant et la ducié de Brabant, et sentoît que ce pays estoit de tous pöins favorables au roy de France, car il devoit ou temps avenir retourner au duc de Bourgoingne ou à ses enfans. Si vou- 5
loit monstrer le duc de Guerles que la chose luy touchoit et que il porteroit contraire et dommaige ou royaulme de France et à tous ses conjoints et aliez ; si envoya, en ces jöurs que les nouvelles estoient fresces du connestable de France, deffier 10
le roy de France par unes lettres seellées de son seel, moult dures et moult felles, et qui ne furent pas acceptées en plaisance du roy ne de ses oncles, si comme je vous diray ça en avant en l'istöire quant il en appartendra à parler et je vous 15
esclarciray la guerre de Brabant et de Guerles. Si n'en monstra le roy de France nul samblant que neant l'en fust et fist bonne chiere à l'escuier de Guerles qui la deffiance avoit apportée. Si quida-il bien morir, tel foiz fu, car il vint par la 20
cité de Tournay et ne vouloit aler plus avant. Et avoit monstré la deffiance au prevost et seigneurs de la ville et s'en vouloit passer, parmy tant que il disoit qu'il souffissoit quant il estoit adreschiez en une cité si notable comme la cité de Tournay 25
est, mais il ne souffist pas aux seigneurs, quoyque la cité et ville de Tournay soit au roy de France. Si prindrent et arresterent l'escuier et le mirent en prison fermée, et puis envoyerent de par le duc de Bourgoingne à savoir que il en vouloit faire 30
et que telles choses furent venues avant.

Le duc escripsi au prevost de Tournay que il luy ammenast l'omme qui les deffiances portoit. Il

luy ammena. Si cuida bien estre mors quant il vint à Paris, mais non fut, car le roy ne ses oncles ne les seigneurs ne luy firent que toute courtoisie, et luy donna et fist donner le roy ung gobelet
5 d'argent pesant iiii mars et cinquante frans dedens, et le tindrent tout ayse les seigneurs et luy donnerent ung bon sauf-conduit pour retourner en son pays. Si ques pour ces nouvelles la court de France estoit toute troublée et le conseil du
10 roy tout troublé, quant le connestable de France vint faire sa plainte du duc de Bretaingne, car ilz veoient que painnes et frais leur sourdoient de tous costez. Si convenoit bien qu'ilz eussent sens pour eulx savoir chevir et dissimuler, mais
15 toutesfoiz le conseil du roy, quoy que fust du duc de Guerle, ne se vouloit point passer que le connestable de France, qui si loyaulment avoit servy le Roy et le royaume en Flandres et ailleurs, ne feust adresciez des duretez que le duc de Bre-
20 taingne luy avoit faictes, raenchonné son corps, pris ses chastiaux sans nul tître de raison, et par especial le sire de Coucy et l'ammiral de France y rendoient grant painne.

25 § 172. Or retournons-nous au duc de Lancastre et au roy de Portingal (fol. 193) qui estoient en Galisse et faisoient guerre forte et belle, et compterons comment ilz parsevererent.

Vous savez comment, quant les armes furent
30 faictes à Besances de messire Jehan de Hollandes et de messire Regnault de Roie, et là furent le roy de Portingal et sa femme, au departement le roy de Portingal acouvenencha au duc que luy,

retourné en la cité du Port, il ne sejourneroit point six jours que il ne chevauceroit, car ses gens estoient tous prestz.

Le duc envoya la duchesse Constance, sa femme, en la ville de Saint Jaqueme pour sejourner en la 5
garde du seigneur de Silwactier, ung très grant barron d'Angleterre, a tout cent lances et deux cens archiers et luy dist au partir de Besances :
« Dame, vous vous tenrez là en Compostelle et nous yrons, le roy de Portingal mon filz et noz 10
gens, en Castille requerre nos ennemis et les combaterons où que nous les trouvons. Celle saison ychy verrons-nous se jamais nous n'aurons riens au royaume de Chastille. » La dame respondi :
« Dieux y a part. » Ainsi furent les departies pour 15
le present. Messire Thomas de Persy et messire Yon Filz Warin convoyerent la duchesse a tout deux cens lances hors des perilz et puis retournerent vers le duc, qui ja estoit partis de Besances et chevaulchoit vers une ville en Galisse que on 20
nomme Aurench, laquelle luy estoit rebelle et ne vouloit obeir, car elle estoit forte et ja avoit en garnison Bretons, qui l'avoient pris à garder sur leur perilz ; et pour ce que ilz sentoient bien que le duc et les Anglois venroient celle part, ilz se 25
estoient encoires grandement fortifiez.

Le mareschal de l'ost avoit bien oy parler de ceulx d'Aurench en Galisse, qui ne vouloient obeir et qui tous les jours ilz se fortefioient. Si conseillierent le connestable, messire Jehan de 30
Hollande et il, le duc à là venir ; dont s'adrescerent toutes manieres de gens celle part et firent tant que ilz y vindrent assez près et se logierent à

l'environ. La premiere nuit que ilz furent venus et faisoit si bel et si chault que sur le plus, car c'estoit environ l'Ascension, si firent les seigneurs tendre toutes tentes et tres en ces biaux plains et
5 dessoubz les oliviers et se tindrent là la nuit et l'endemain tout le jour et sans assaillir ; car ilz cuidoient que ceulx de la ville se deussent rendre legierement et sans eulx faire assaillir. Voulentiers se fussent rendu les bons hommes de la nation,
10 mais ilz n'estoient pas seigneurs de la ville, ainçois l'estoient Bretons, compaignons aventureux ; si estoient cappitaines de eulx deux bastars bretons bretonnant, l'un appelloit-on le bastart d'Auroy et l'autre le bastard de Pennefort.
15 Bien estoient bonnes gens d'armes et bien y apparut quant ainsi vaillaument hors de tous confors ilz emprindrent à garder la ville d'Aurech contre l'ost du duc de Lancastre.

Au tiers jours que les Anglois furent là logiez
20 et qu'ilz eurent avisé la ville et comment à leur avantage ilz l'assauldroient, le connestable, le mareschal et l'amiral de la mer, les trois greingneurs cappitaines, firent sonner les trompettes pour assaillir. Au son des trompettes s'armerent
25 toutes gens et yssirent hors de leur logeis et se trairent sur les champs, et là furent-ilz bellement reparti en quatre parties pour assaillir en quatre lieux ; et puis s'en vindrent tout le pas et gentement ordonné en trompétant devant eulx jusques
30 à la ville et s'arresterent sus les fossez. Il n'y avoit point d'eauve, mais il y avoit bons palis au devant du mur et bonnes rouilliez d'espines et de ronches où gens d'armes ne se poroient jamais enbattre ;

car eaves n'y a nulles en ce pays là en trop de lieux, fors que en citernes que on requelle quant il pluet, et en esté des neges qui fondent et descendent des montaignes, dont eulx et leurs chevaulx sont mal serviz. Et commencha l'assault 5 en quatre lieux, et se commencierent à avaler gens d'armes et gros varletz ens es fossez et à porter haces en leur poings, dont ilz abattoient et tailloient ronches et espines devant eulx à povoir. 10

Là estoient Galissiens qui les servoient en ces fossez de dardes que ilz lanchoient et se ceulx qui là estupoient et qui entendoient à l'abattre tout devant eulx pour venir plus aisement aux palis n'eussent point bien esté paveschiez, il en y eust 15 eu grant foison de mors et de bleschiez ; mais les gens d'armes qui en es fossez entroient avoient gros varlez qui les paveschoient et eulx aussy.

D'aulture part, sus les crestes des fossez se tenoient archiers qui traioient à povoir contre ceulx 20 dedens, si roit et si fort que à paines ne s'osoit nulz là monstrier. Là vint le duc de Lancastre monté sur ung blanc palefroy que le roy de Portingal luy avoit donné, pour veoir l'assault et lequel le faisoit le miculx. Sy y fu bien troix heures en eulx 25 regardant que il ne se povoit partir, tant de plaisance y prenoit-il. De ce premier assault et de ce premier jour furent les fossez delivré et les ronches et les espines toutes couppees et abatus, et povoit-on bien aler jusques aux palis. Adont 30 fut sonnée la retraitte et dist le duc, qui là estoit et qui les regardoit, au ma-(fol. 194)-reschal : « Messire Thomas, voz gens et les nostres en ont

assez fait pour ce jour. Il leur fault demain à quoy que ce soit esbanoier, et laissez la chose en cel estat, elle est en bon point ; noz gens sont trop eschauffé et trop foulé. » — « Monseigneur », res-
5 pondi le mareschal, « je le vueil. » Lors fut la retraite sonnée et laisserent l'assault tous ceulx qui assailloient et retournerent aux logeis et mistrent à point les bleschiez et les navrez et passerent le soir et la nuit de ce qu'ilz avoient. Des
10 vins avoient-ilz grant foison, mais ilz estoient si chault et si fort que à paines les povoient-ilz boire ; et ceulx qui ne s'en savoient garder et qui grant foison d'eau au boire ne y mettoient, s'en trouvoient tellement appareilliet que ilz ne s'en
15 povoient aider au matin.

Quant ce vint au lendemain, on ot conseil que on assauldroit point, pour le chaleur du jour, ce jour tout entier, car encoires estoient leurs gens tous eschauffez de l'assault et des fors vins qu'ilz
20 avoient le soir but ; mais à l'endemain, une heure devant soleil levant, à la fresquiere, on assauldroit et tout jusques à tierche. Si fu signifiet parmy l'ost que chascun se tenist tout aise et se reposast et dormesist, et que nul ne se armast
25 jusques au son de la trompette du marescal ; ainsi fut fait.

Ce jour ot nouvelle le duc de Lancastre du roy de Portingal, lequel estoit trait sus les champs et partis du Port et s'en aloit vers Saint Yrain, car
30 par là vouloit-il entrer en Castille ; et retrouveroient leurs deux hostz l'un l'autre sus la riviere de Derue, devant la ville de Padron ou devant Ville Arpent. Ainsi l'avoient Portingalois avisé,

voires se le roy de Castille et les François, qui venus estoient et qui encoires venoient tous les jours, ne leur aloient au devant ; mais, ou cas que ilz se vouloient mettre ensamble, qu'ilz feroient nul apparant d'assamblée pour def- 5 fendre les champs et pour donner bataille, il convendrait qu'ilz fussent plus tost assemblez. De ces nouvelles fut le duc tout resjoys et fist donner le varlet portingalois, qui les certaines nouvelles en apportoit, dix nobles. Or parlons de l'assault 10 qui ce matin se fist à Aurench en Galisse, ainsi que le mareschal et les Anglois avoient ordonné.

Quant ce vint droit à l'aube crevant que le jour apparut bel et cler, chault et joly, la trompette du mareschal sonna en alant parmy les 15 logeiz pour resveillier toutes gens d'armes. Dont s'appareillierent chevaliers et escuiers et mirent en bon arroy, chascun dessoubz son pennon, et y mistrent plus d'une heure avant qu'ilz furent appareilliez. Le duc de Lancastre estoit en son 20 paveillon et ne se leva point si tost, car il n'y avoit que faire. Le mareschal se traist sur les champs, ainsi que celuy qui bien savoit faire son office, et dessoubz son pennon se trairent tous ceulx qui ordonnez estoient pour assaillir. La fiente en 25 vint dedens la ville d'Aurench que les Anglois s'appareilloient et qu'ilz auroient l'assault, car les Bretons qui avoient fait le gait en avoient la cognoissance par les trompettes du mareschal. Si resveillierent toutes gens en la ville, hommes et 30 femmes, et firent dire aux deffenses aux Galisiens qui là estoient : « Seigneurs, soiez tous bonnes gens et ne vous esbahissiez pas d'assault

nul que vous veez. Nous n'avons garde ; nous sommes en forte place et si avons dardes et lances enfeerrées assez pour eulx rebouter, et pierres et caillaus assez pour getter à eulx et pour porter
5 à eulx grant dommaige. Quant nous voudrons, au fort il nous recueilleront à merchi ; pilz ne nous pevent-ilz faire. » — « Par Dieu », disoient les cappittaines qui là estoient « nous avons aucunes fois esté en place plus foible assez que ceste ne soit
10 que oneques n'y eusmes dommaige. »

Ces Galissiens, voulsissent ou non, par les hondissemens de ces Bretons s'encourragoient, ce que fait n'eussent, se ilz n'eussent esté, mais ilz se eussent tantost rendu sans assault et sans en-
15 vaïée, car, au voir dire et à parler, en Castille et en Galisse les communaultez ne vaillent riens en la bataille ; ilz sont mal armez et de povre courraige. Les nobles et ceulx qui s'appellent gentilz hommes sont assez bons, mais qu'ilz soient aux
20 champs et aux chevaulx ; mais quant ilz ont fait leurs empaintes, ilz tournent les dos et fierent chevaulx des esperons en fuyant toudis devant eulx.

Or vindrent les Anglois tous appareilliez et or-
25 donné pour assaillir environ heure de soleil levant et s'avallèrent en es fossez, qui estoient parfons assez et sans eaue, et vindrent jusques aux palis sans nul empeschement, car, au ⁱⁱⁱe jour devant, ilz avoient couppé et abattu roincees, espines et
30 tout ce que ensonnier les pavoit ; et apportoint haches à grans fers et larges en leurs poings, dont ilz commenchieient à abattre ces palis et mettre jus à leurs piez et pour ce ne furent-ilz pas au

mur, car ilz avoient à passer ung fossé bien aussi large ou plus que celui que passé avoient, et là avoit en aucuns lieux de (fol. 195) le bourbe et de le fange, pour chose que il y eust ilz ne resoin- gnerent pas la paine, mais se bouterent dedens ce 5 fossé et vindrent jusques au mur.

Quant ceulx qui estoient amont les veirent approuchier de si prez, pour ce ne s'esbahirent- ilz pas, mais se deffendirent très vaillaument. Et lançoient ces Galissiens dardes qui venoient en 10 fillant, dont le coup estoit moult perilleux, car- qui en estoit consievis à plain il convenoit qu'il fust bien pavescez et fort armé s'il n'estoit durement bleschié. Là s'aviserent Anglois pour dres- chier eschielles, et furent apportées en pluseurs 15 lieux et dreschiez amont, car on les avoit ouvrées et carpentées le jour devant que ilz n'avoient point assailliz. Là veissiez escuiers et chevaliers combattre main à main ces Bretons, qui au voir dire vaillaument se deffendirent, car je tieng la 20 vaillance en ce que tant assaillir se faisoient et bien savoient que ilz ne seroient conforté de nul- luy, car l'ordonnance des François et du roy de Castille estoit telle que on lairoit convenir les Anglois en Galisse et ailleurs et aussy, se passer 25 ilz vouloient, sans eulx combattre ne ensonnier, et ces Bretons se tenoient ainsi. « Ha ! », disoient aucuns Anglois, « se toutes les villes de Castille nous donnent autant de paine comme fait ceste, nous n'aurons jamais si tost fait », et les aultres 30 disoient : « Il y a là-dedens grant pillage que ilz assamblé ont du pays et d'environ ; pour ce monstrent-ilz si grant deffense que ilz vueillent

que on traicte à eulx de rendre la ville et que tout leur demeure sans riens remettre arriere. » Et demandoient les aulcuns : « Qui sont les cappitaines? » — « Ce sont deux bastars Bretons, bons
5 hommes d'armes et qui scevent bien que c'est d'assault et de siege, car ilz y ont esté plusieurs fois. C'est le bastart de Pennefort et le bastard d'Auroy. » — « Qui qu'ilz soient », disoient les aultres, « ce sont vaillans gens, car ilz ne voient
10 apparant ne secours de nul costé et se tiennent ainsi. »

Ceulx qui montoient sus les eschielles par appartises d'armes, estoient à la fois reboutez et reversez tout jus et lors y avoit grant huirie des
15 Espaignolz.

Quant le duc de Lancastre fut descoucié et appareillié et il ot oy sa messe, il dist qu'il vouloit venir veoir l'assault. Si monta sus ung coursier et n'estoit point armez et faisoit porter devant
20 luy son pennon armoiet plainement de France et d'Angleterre à troix labiaux d'argent, et venteloit au vent par maniere de une estrainiere, car le courons descendoit bien près à terre. Et quant le duc fut venus, si s'efforcha l'assault, car com-
25 paignons s'avanzoient affin qu'ilz eussent plus grant loenge, et aussi ceulx qui se deffendoient, les Bretons et les cappitaines, quant ilz veirent le pennon du duc venteler, ilz cognurent bien que il estoit là, si s'efforchoient tant plus de faire armes ;
30 ainsi et en tel estat furent-ilz assaillant et defendant jusques à heure de tierche, et n'estoit pas apparant que ilz deussent la ville d'Aurenth gaignier si legierement ne de cel assault.

Adont, demanda le duc : « Et qui sont les capitaines de là dedens ? » On les luy nomma. Dont dist le duc : « Dittes au mareschal qu'il traitte à eulx ou face traittier pour savoir se ilz voudront rendre la ville et mettre en nostre obeyssance. Je 5
croy que on ne leur a pas encoires demandé. Alez », dist-il, à ung sien escuier chevalier, « messire Guillaume, faictes le mareschal venir parler à moy. » Le chevalier se departi du duc et chevaucha avant, et vint devers le mareschal et luy 10
dist : « Messire Thomas, monseigneur vous demande, venez parler à lui. » Lors se departi le mareschal et vint devers le duc. Quant il fut venus, le duc luy dist : « Mareschal, savez-vous point se ces Bretons qui tiennent celle ville contre nous se 15
voudroient point mettre en nostre obeyssance ? Nous travillons nos gens et faisons bleschier et alienons nostre artillerie et si ne savons quant nous en arrons mestier. Je vous pryé, alez devers eulx et leur faictes dire que vous voulez traittier 20
à eulx. » Messire Thomas respondi et dist : « Monseigneur, volentiers, puisque vous voulez qu'ilz soient pris à merchy, c'est drois qu'ilz le soient. »

Lors se departi le mareschal du duc et s'en vint jusques à l'assault et dist à ung hyrault : « Va 25
aux cappitaines de ces Bretons et leur dy que je vueil traittier à eulx. » Le hyrault respondi et dist : « Sire, volentiers. » Lors se bouta-il ens es fossez, une cotte d'arme vestié qui avoit esté le duc de Lancastre : « Ouvrés-vous, il me faut aler 30
parler à ces Bretons, car le mareschal m'y envoie. » A ces parolles luy firent voye tous ceulx qui là estoient. Le bastard d'Auroy le vey venir

et avoit bien veu d'amont des deffenses le convenant du mareschal, comment il avoit parlé à luy. Si s'en vint aux crestiaux et se monstra et demanda : « Hyrault, que voulez-vous? Je sui ung
5 des cappitaines de celle ville. Je croy que on vous envoie parler à moy? » — « C'est voir », dist le hyrault, que on clamoit Persy, « Monseigneur le mareschal vous mande que vous venez aux barrieres parler à luy, car il vult avoir traittié et
10 parlement à vous. » — « Je le vueil », respondi le bastard, « mais qu'il face voz gens retraire et cesser l'assault, car aultrement n'y (fol. 196) iray-je point. » — « Je croy bien », dist le hyrault, « que tout ce se fera, car c'est raison. » Adont re-
15 tourna Persi au mareschal et luy dist ce que vous avez oy. Le mareschal appella sa trompette et dist : « Sonne retraitte. » Il le sonna ; lors cesserent les assaulx de tous costez. Adont, quant les assaulx furent cessez, s'en vindrent les cappit-
20 taines et bien trente Bretons avec eulx et firent ouvrir le guichet de la ville de la porte, et passerent tout oultre et vindrens aux barrieres.

Là estoient le connestable, messire Jehan de Hollande, et messire Thomas Mouriau, le mares-
25 chal, et grant foison d'Anglois. « Comment », dist le mareschal, « biaux seigneurs, vous ferez-vous perdre et prendre à force et tout pendre et occire et les povres gens de là dedens? Nous savons bien que la communaulté de la ville se renderoit vou-
30 lentiers à monseigneur et à madame et se fussent piecha rendu se vous ne fuissez. Sachiez que il vous en pourra bien mal prendre, car, quoy que il aviengne, nous ne nous partirons point de chy ;

si serons au dessus de la ville soit bellement ou aultrement. Parlez ensamble et vous avisez, et m'en respondes, car je say bien de quoy je suis chargié. » — « Sire », dist le bastard d'Auroy, « je sui tout conseiliez et aussi sommes-nous tous et 5 bien avisez ou cas que nous et les nostres vous metterez en bon conduit et seur pour aler à Ville Arpent ou à voie, là où il nous plaira à traire, vous nous ferez conduire sauvement et sanz nul peril, nous vous renderons la ville ; et aussy que 10 tous les hommes, femmes et enfans qui y sont dedens et qui demourer y voudront y demeurent sans peril et dommaige parmy l'obbeissance qu'ilz feront au duc de Lancastre, si comme les aultres villes de Galisse ont fait et non aultrement. Nous 15 savons bien que vous estes mareschal de l'ost et que le traittier appartient à vous, et ce que vous en ferez le duc l'accordera. » — « C'est verité », dist messire Thomas, « or soit ainsi que vous enportez ce que vous direz qui sera vostre. Je ne 20 vueil pas que vous pilliez la ville et puis se nous faciez entendant que vous l'aiez conquis sus le pays, car vous vous metteriez en rihotte et en peril contre noz gens. » — « Nennil », dist le bastard d'Auroy, « nous n'enporterons fors ce qui est 25 nostre et, se les compaignons de nostre delivrance ont aucune chose pris et acchatté et mal paiet, nous n'en voulons pas pour ce entrer en rihotte, car jeeroy bien que de boire et de mengier depuis que nous venismes ychi en garnison nos gens 30 n'en ont riens paiet. » — « Nennil, nennil », dist le mareschal, « tout ce vous est excepté ; les vivres sont d'avantaige et aussi seront ilz nostre. Mais

nous parlons des meubles. » Dist le bastard d'Au-
roy : « Mareschal, je ne nous feray ja si preu-
d'omme que nous n'en aions. » Dont dist messire
Jehan de Hollandes : « Laissiez-les passer et ce
15 qui est leur soit leur ; on ne leur voist ja si près
que pour enquerre en leurs males. » — « Or soit
donques », dist le mareschal.

Là fut mis ce jour entier en souffrance et à
l'endemain ilz se devoient partir, et s'en retour-
10 nerent le duc et les Anglois à leurs logeis et se
desarmerent et se aisierent de ce qu'ilz avoient.
Et les Bretons entendirent ce jour à tourser et
au enmailler grant pillage que ilz avoient pris et
levé sus le pays de Castille meismement, car tout
15 avoit esté abandonné du roy dont ceulx qui
vindrent premierement en Castille par celle inci-
dence y firent grandement bien leur prouffit. En-
coires en trousant et en amaillant en la ville
d'Aurenth bouterent-ilz pluseurs bonnes choses
20 des meubles des povres gens de la ville, pennes et
draps et aultres joyaux, se ilz les trouvoient ; et
quant on en parloit et disoit : « Ha ! Monseigneur,
cecy est nostre, vous ne l'apportastes pas cheens »,
ilz respondirent : « Taisiez-vous, mescheans gens,
25 nous avons commission du roy de Castille de nous
faire paier partout de nos gaiges. Vous ne nous ne
voulez paier et se vous avons servy bien et loyaul-
ment ; se faut-il que nous noz paions, gaingniez
du nouvel, car cecy est nostre. »

30 Quant ce vint au matin, le mareschal monta à
cheval et environ lx lances en sa compaignie, et
s'en vint à Aurench jusques à la barriere. Il
s'aresta là ung petit. Les cappitaines des Bretons

y vindrent ; le mareschal leur demanda : « Estes-vous tout prest? » — « Oyl », dirent-ilz, « bailliez-nous conduit qui nous maine. » — « Où voulez vous aler? », dist le mareschal. — « A Ville Arpent », respondirent les Bretons. — « Bien », dist 5 le mareschal, « vechy qui vous conduira. » Adont appella-il ung chevalier d'Angleterre, qui s'appelloit messire Estienne Astebery, et luy dist : « Prendez x lances de nos gens et conduissiez ces Bretons et retournez ychi demain. » — « Bien », 10 dist le chevalier. Il fist ce que le mareschal ordonna et prist ces Bretons en conduit et les mena ; lesquelx se departirent moult bien hourdé et moult trousé.

Et quant ilz furent tout widié, le mareschal et 15 ses gens entrèrent en la ville. Les gens de la ville l'enclinoient tout bas et cuidoient, moult en y avoit, que ce fust le duc de Lancastre ; pour ce faisoient-ilz luy si grant reverence. Le mareschal demanda à aulcuns : « Et ces Bretons qui se 20 partent si hourdez et si toursez, enportent-ilz riens du vostre? » — « Du nostre, Monseigneur, par Dieu, oyl biau cop. » — « Et pourquoy ne le me deissiez vous? », dist le mareschal, « je le vous (fol. 197) eusse fait ravoir. » — « Monseigneur, 25 nous n'osions ; ilz nous manechoient d'occire, se nous faisons plainte. Ce sont très mauvaises gens ; il n'y a nul qui ne soit larron. Et pourquoy ne le nous seroient-ilz, ilz le sont l'un à l'autre. » Le mareschal commencha à rire et puis se teut et 30 manda les hommes les plus notables de la ville ; ilz vindrent. Quant ilz furent venus, il leur fist faire serment que la ville d'Aurenych qui rendue

s'estoit au duc de Lancastre, ilz la tenroient du duc à tousjours et à jamais en la fourme et maniere comme les aultres villes de Galisse se sont rendues. Ilz le jurerent et adont ordonna et renou-
5 vella le mareschal officiers et prist de ceulx de la ville ; et quant il ot tout fait et pris les fois et seremens, et luy et sa routte eurent but ung cop, il s'en retourna vers le duc et l'ost qui estoit tout logié au long de biaux vers oliviers et de figuiers
10 pour avoir l'ombre, car il faisoit si chault que hommes et chevaulx n'osoient attendre le soleil, ne puis heure de tierche ilz n'osoient chevaulcier ne aler au fourage, pour la grant chaleur du soleil qui couroit.

15 La greingneur ymaginacion que le duc de Lancastre avoit, c'estoit que on luy apportast nouvelles en disant : « Sire, le roy de Castille chevaue et vient contre vous pour vous combattre. » Car il luy sembloit que il ne povoit parfaitement
20 venir au calenge de Castille ne à la seignourie fors que par bataille. Si en faisoit-il demander soingneusement, mais on luy disoit : « Monseigneur, nous entendons par pelerins qui viennent à Saint Jaques que vostre adversaire de Castille ne
25 met nulluy ensamble pour traire sus les champs, mais se tient en garnisons et ses gens aussi, et encoires n'est le duc de Bourbon point venus qui doit venir, ne il n'en est nulle nouvelle de sa venue en Castille. » Or ot le duc conseil, quant ilz se
30 furent tenus chineq jours en la marche d'Aureuch, que ilz en yroient devant Noie et là assairoient, se jamais par assault ilz pourroient passer le pont ne la riviere Derne. Ja estoit retournez d'emprès

la Ville Arpent le chevalier anglois qui avoit conduit les Bretons. On li avoit demandé quelz gens estoient en la Ville Arpent en garnison. Il disoit que il avoit entendu que messire Olivier de Claiekin y estoit là a bien mille lances de Bre- 5 tons et de François. « Ce seroit bon », dirent au duc le connestable et le mareschal et messire Thomas de Persi, « Monseigneur, que nous les alons veoir et escharmuchier à eulx. Espoir sauldront-ilz hors pour demander armes, car ilz en 10 ont grant desir, les aulcuns, de les trouver. » — « Je le vueil bien », dist le duc, « deslogiez-vous de cy et allons ailleurs, cy n'avons nous nul prouffit. » Lors fut ordonné du deslogier au matin et d'aler vers Noye et puis vers Ville Arpent. 15

Or parlerons-nous ung petit du roy de Portingal et du chemin qu'il fist en entrant en Castille et en retournant devers le duc de Lancastre.

§ 173. Le roy de Pontingal se departi du Port 20 et laissa la royne sa femme et sa suer, la jonne fille du duc de Lancastre, au Port, et pour elles garder et la cité aussi, il y ordonna à demourer le conte de Novaire a tout cc lances de Portingalois et de Gascons qui le estoient venus servir; et puis se 25 mist aux champs. Et se logierent ce premier jour en sus du Port, bien troix lieues, et à l'endemain ilz se deslogierent et chevauchierent en troix arrois et en troix batailles; et ne povoient aler que le pas pour les gens de pié que le roy menoit, 30 où bien avoit xii mille hommes, et pour l'ensommaige et le cariage qui estoit moult grans, car il tenoit bien deux lieues de long. L'avant-garde

faisoit le marescal, ung chevalier de Portingal bon homme d'armes, qui s'appelloit messire Alne Perriere. Avecques luy estoient deux grans barons de Portingal, Vase Martin de Merlo et Gonsalvas
5 de Merlo, et avoient en leur route bien v^c lances. Aprez eulx venoient toutes les gens de pié qui tenoient bien de chemin demye lieue largement, et puis tous les sommaiges et les carriages. Et en après venoit la grosse bataille du roy, où bien y
10 avoit mille lances. Là estoient Dieu Galopes Ferrant Percok, Jehan Ferrant Percok, Galop Ferrant Percok, le Pounase de Coigne et portoit la baniere du roy, Vase Martin de Coigne, Jehan Redrighes Perriere, Jehan Genniez de Salves, Je-
15 han Redriges de Sar et le maistre Denis¹, qui s'appelloit Ferrant Redrigues et tous grans barons et chevaliers.

Et l'arriere garde faisoit le connestable de Portingal, le conte d'Angoise et le conte d'Escale, le
20 Podic d'Asnede, Mondest Radighos, Rodigez de Valrousiaulx, Reiz Mendighez de Valconsiaux, Ange Salvas de Geneve, Jehan Ausale de Popelan, et tout barrons et chevaliers, et estoient en celle route v^c lances.

25 Ainsi cheminerent ces Portingalois et prindrent le chemin de Saint Yrain ; et aloient à petites journées, car ilz se logierent très tierche, ne depuis ilz ne chavauchoient ne ceminoint point tout le jour ; et vindrent à la Cabasse de Ju-
30 berotte et là furent-ilz deux jours, et de là ilz alerent en deux jours à Orenth en Portingal, et

1. Il faut lire : de Vis (d'*Avīs*).

puis en deux jours ilz vindrent à Saint Yrain et là se logierent.

La ville estoit toute desemperée très la bataille de Juberotte ; si le trouverent toute vuide, car les gens qui y s'estoient tenus estoient tous (fol. 198) 5 retraits en Castille et boutez ens es citez et ens es fors lieux pour la doubte des Portingalois, mais les chastiaux tenoient et si y avoit Bretons et Poitevins dedens que on y avoit establis pour les garder. Le roy de Portingal ot conseil que les 10 chastiaux de Saint Yrain, qui estoient l'un à ung bout de la ville et l'autre à l'autre bout, ilz feroient assaillir, car, par honneur, ilz ne povoient passer par là sans faire armes ; car le chastelain avoit ja conquis la ville sus eulx et les chastiaux 15 aussy. Si vouloient assaier si il les raroient ; et tousjours estoit-ce guerre. Et pour juer de telz jeux, car bien savoient que sus leur chemin ilz feroient des assauls, il faisoient amener avec eulx engiens que ilz avoient pris au Port. 20

Or se logierent le roy de Portingal et ses gens en la marce de Saint Yrain ; c'est le entrée de Castille tout au loing de la riviere de Pese qui va à Seville le grant. Par celle riviere povoient venir en l'ost parmy mer, fuist de Lucebonne ou du 25 Port, grans biens ensi qu'il fist et bien leur besoinnoit, car ilz estoient grant gens plus de xxx mille que uns que aultres. Le connestable assist luy et sa route ou la moitié de la communaulté de Portingal le chastel devers soleil levant que on disoit 30 à Le Perrade, et l'autre chastel de couchant assissent le mareschal et sa route et l'appelle-on [ou] pays Castiel Taillidon. Du chastel de La

Perrade estoit cappitaine ung chevalier de Bre-
taingne, qui s'appelloit messire Meurisse Fon-
chaus, appert homme d'armes, et de Chastel Tail-
lidon messire Jaqueme de Montmerle, ung che-
5 valier de Poitou ; et avoient chascun avecq eulx
l. lances de bons compaignons. Si furent là bien
xv jours et plus que riens n'y firent et estoient
engiens dreschiez au devant qui gettoient bien x
ou xii foiz le jour contre le mur grosses pierres,
10 mais petit les empiroient, excepté les tors des
tours furent tous desemperez ; mais les compai-
gnons de dedens n'en faisoient conte, car les
estaiges emprez les tors estoient de fortes pierres
qui ne povoient effundre pour jet de pierre d'en-
15 gien ne d'espringale. Et quant on vey que on ne
les aroit point et que on se commencha à tenner,
on ot conseil que on se deslogeroit et que on en-
treroit en Galisse, et que on approcheroit l'ost du
duc de Lancastre, par quoy se ses gens venoient
20 on seroit plus fort, et aussi le roy et le duc au-
roient conseil comment ilz se maintenroient ne
quel part ilz yroient. Si se deslogierent ung jour
et trouserent tout et mirent à voiture et se depar-
tirent de Saint Yrain ; mais, à leur departement,
25 la ville fut si nettement arse que il n'y demoura
onques pour establer ne logier ung cheval.

Quant ceulx des chastiaux veirent que on les
laissoit, si en furent tout resjoys et commen-
chierent à sonner leurs trompettes et à faire grant
30 esbatement, et convoierent de tel envoy l'ost
tant que tous les derreniers furent passés ; et
quant ilz ne les veirent plus, ilz se cesserent, et
l'ost s'en alla logier ce jour à Pontferrant en Ga-

lisse et à l'endemain ou Val de Sainte Kateline, et au tiers jour ilz vindrent devant Ferol en Galisse, une ville assez forte qui se tenoit pour le roy de Castille, et là s'arrestèrent.

5

§ 174. Quant le roy de Portingal et ses gens furent venus devant Ferol, ilz trouverent assez bon pays ; si l'environnerent et distrent le conestable et le mareschal que ilz le feroient assaillir et qu'elle estoit bien prendable se l'asquete de 10 gens ne le faisoit. Ilz furent là deux jours que oncques ne livrerent assault, car ilz cuidoiient que sans assaillir ilz se deussent rendre, mais non firent, car il y avoit Bretons et Bourgoingns, qui disoient qu'ilz le tenroient bien. Or furent au 15 tiers jour ces engiens dreschiez, et fist le mareschal sonner les trompettes pour assaillir. Dont s'ordonnerent toutes gens et s'armerent et approchierent la ville.

Les compaignons qui dedens Ferol estoient, 20 quant ilz oïrent les trompettes de l'ost, eurent bien cognoissance qu'ilz auroient assault. Si se appareillierent et firent appareillier tous ceulx de la ville deffensables et femmes aussi qui apportoiert pierres, caillaux pour getter contre val, car 25 sachiez en Galisse et en Castille, les femmes y sont de grant deffense et de grant couraige, aussi grant ou en partie comme sont les hommes. Là s'en vinrent tout bellement le pas les Portingalois jusques aux fossez qui estoient parfons, mais 30 il n'y avoit point d'eaue ; si y entrerent ens baudemment et puis commencerent à monter et à ramper contremont sans eulx esparengnier. Mais

ceulx qui montoient avoient fort temps, se ilz n'estoient bien paveschiez, car ceulx qui se tenoient amont, leur gettoient pierres et caillaus dont ilz en bleschierent aucuns, et les firent reculer, 5
5 ler, voulsissent ou non.

Là y avoit bon esbatement de ceulx de dedens qui gettoient dardes à cheux dehors et cilz de dehors, qui se tenoient sus les crettes des fossez, lançoient amont à ceulx de dedens. Ainsi dura 10
le assault jusques à haulte tierce que le jour s'eschauffa moult fort et le soleil luisoit à rayes si ardans, et si n'avoient point de vent ne d'air ceulx qui estoient en es fossez et sembloit proprement que ilz ardissent ; dont pour la grant chaleur qu'il 15
faisoit et que il estoit apparant de (fol. 199) faire, l'assault cessa, mais toudis jettoient les engiens dedens la ville à l'aventure.

Adont retrairent Portingalois à leurs logeiz et se raffreschierent, et mistrent à point les bleschiez. Là fut conseiliez le mareschal de Portingal 20
que on n'assarroit plus, fors par engiens, car à l'assaillir il y avoit trop de painne et trop de coustages de leurs gens, mais on yroit bien escharmuchier aux barrieres pour les compaignons es- 25
bannoier et aprendre les armes. Si fut ainsi fait comme il fut ordonné, et y avoit prez tous les jours escharmuche. Et vous dy que ceulx de dedens, à la foiz les sauldoiers et les compaignons qui y estoient, s'enclooiert hors de la porte et 30
entre les barriere de la porte pour escharmuchier mieulx à leur aise. Dont il avint que le mareschal de Portingal, messire Alne Perriere, qui moult estoit usez d'armes, soubtilla sus cest affaire de

l'escharmuce et en parla à messire Jehan Percok et luy dist : « Je voy que ceulx soudoiers s'en-
cloient entre la barriere et la porte tout en escar-
muchant ; et se nous faisons une chose que je vous
diray, que nous presissions ^{ve} ou ^{vi}e des nostres 5
bien montez et vous ou moy venissions escar-
muchier à ung petit de gens de commence-
ment à eulx, et quant ilz seroient dedens leur
barriere nous recueillissons petit à petit, je croy
que pour la convoitise de gaingnier ilz ouvreroient 10
leur barriere, et lors nous sauldrions à la barriere
et lors les ensommerions-nous ; et adont l'em-
busque, dont nulz d'eulx n'en sairoient riens, ven-
roit à course de chevaulx sur eulx. Quant ilz
verroient venir efforceement l'enbusque, ilz lai- 15
roient estre leur barriere et feroient ouvrir la
porte, vouldissent ou non, nous les enforcerions
si ques avecques eulx nous entrerions en la ville,
et se les Galissiens n'en ouvroient la porte, à tout
le mains tous ceulx qui seroient dehors seroient 20
nostre. » — « Il est veritez », respondi messire
Jehan Ferrant, « or prenez l'un et je prendray
l'autre. » Dist le mareschal : « Vous ferez l'em-
busque entre vous et Vase Martin de Merlo et le
Ponnaise de Coigne et je iray à l'escharmuce, car 25
c'est de mon office. »

Ce conseil fut tenus ; et furent ordonnez
^{ve} hommes bien armez et bien montez pour aler
en l'enbusque, et en trois jours tous entiers on
n'escharmuça point, dont les sauldoiers de de- 30
dens estoient tous esmerveilliez et disoient aux
Galissiens de la ville : « Or regardez, mescheans
gens, vous voz fuissiez tantost rendus quant les

Portingalois vindrent icy, se nous ne fuissions. Nous vous gardons grandement l'onneur de vostre ville, car le roy de Portingal et son host tout s'en partira de chy sans riens faire. »

5 Au quatrisme jour que les Portingalois eurent sejourné, l'escarmuce, par l'ordonnance que je vous dy, fut faicte. Et s'en vint le mareschal de l'ost a tout ung petit de gens escarmuchier, et la grant embusque demoura derriere.

10 Les Bretons qui desiroient à gaingnier quelque bon prisonnier, car ja en avoient-ilz jusques à six, quant ilz veirent venir as barrieres les Portingalois, firent ouvrir leur porte et laisserent sans fermer pour le trouver plus appareillié, car point ilz
15 ne se confioient trop avant ens es Galissiens, et aussi le guichet tout ouvert et vindrent aux barrierent et commenchièrent à traire et à lanchier et à faire le droit d'armes et ce que escarmuche demande.

20 Le mareschal, quant il vei que il fut heure, et ses compaignons cangierent pas et monstrentent qu'ilz fussent trop traveilliez et sus le point d'estre desconfiz et reculerent petit à petit. Quant les compaignons qui dedens estoient en veirent la
25 maniere, si les cuidierent bien tous prendre et attrapper, et ouvrirent leur barriere tout à une foiz et saillirent dehors, et se bouterent ens es Portingalois et en prindrent et retindrent bien jusques à xxv. Si ques, en tirant et en sacquant et pour
30 mettre dedens la ville à sauveté, ilz s'ensonnierent tellement qu'ilz n'eurent loisir de refermer leur barriere; et aussi le mareschal, qui attendoit le secours, derriere les ensievoit ce qu'il pouoit. E

vous veissiez venir messire Jehan Ferrant Per-
cok, Vase Martin de Merlo et le Ponnaise de
Cogne a bien v^e chevaulx, et venoient plus que
les gallez ; et se bouterent tous à une foiz sus la
barriere et en furent seigneurs.

5

Quant les sauldoiers Bretons et François veirent
ce, si se vouldrent recueillir dedens la ville, mais
ilz n'y peurent, car aussitost y entrerent les Por-
tingalois comme eulx. Ainsi fut la ville prise et
gaingnié et en y ot des mors, mais plainté ne
fut-ce pas. Les sauldoiers qui furent là en gar-
nison estoient tous pris, excepté x ou xii qui se
sauverent par une aultre porte qu'ilz firent ou-
vrir et prindrent les champs et s'en allerent par
devers Ville Arpent en Castille, où messire Olivier
de Claykin et plus de mille lances de Franchois se
tenoient. Quant ilz furent là venus, ilz leur recor-
derent comment la ville de Ferol estoit perdue.

15

§ 175. Ainsi que je vous recorde avint de la ville
de Ferol en Gallisse. Les Portingalois le gain-
gnierent et le mirent en l'obeissance du duc de
Lancastre pour ce qu'ilz faisoient la guerre. Le
roy de Portingal en fut grandement resjoïs de ce
que ses gens avoient si bien exploittié et envoya
tantost nonchier (fol. 200) les nouvelles au duc de
Lancastre, en disant qu'il luy acceroistreroit gran-
dement son heritaige, car il luy avoit ja pris une
ville et se metteroit en paine, aussi feroient ses
gens, de conquerir des aultres. Le duc de Lan-
castre fu tout resjoyz de ces nouvelles et estoit
ja partis d'Aureuch et s'en venoit devant Noye
où Le Barrois des Barres et messire Jehan de

25

30

Chastelmorant, messire Tristran de La Gaille et messire Regnault de Roye, messire Guillaume de Monteguy et pluseurs chevaliers et escuiers estoient. Tant espioicta l'ost du duc de Lancastre
5 que ilz veirent le chastel de Noye. Adont dist le mareschal : « Velà Noye en Galisse. Si comme La Calongne est une des clefz de Galisse au lez devers la mer, ainsi est le chastel de Noye une aultre clefz de Gallisse au lez devers Castille, et n'est
10 pas sire de Galisse qui n'est sire de La Calongne et de Noye. Nous yrons jusques à là veoir les compaignons. On m'a dit que Le Barrois des Barres, ung des appers chevaliers du royaulme de France, se tient et si ferons à l'entrée du pont quelque escarmuche. » — « Nous le voulons », respondirent les
15 compaignons qui chevalchoient delez luy, messire Maubrunis de Linieres et messire Jehan d'Aubrecicourt.

Lors chevalcha le avant-garde où bien avoit
20 ^{ve} lances et toutes bonnes gens d'armes, car le duc y avoit envoyé une partie de ses gens pour tant qu'ilz approuchoient le chastel pour faire plus grant monstre à cheux de dedens ; et aussi il savoit bien que son mareschal les yroit veoir et
25 faire armes se il trouvoit à qui.

Quant le gait du chastel vey approchier l'avant-garde et les Anglois, si commencha à corner et à luy demener par telle maniere que c'estoit grant plaisance de le veoir et oïr. Le Barrois et les com-
30 paignons entendirent tantost que les Anglois venoient. Si s'armerent et se mirent tous en bonne ordonnance, et estoient bien ⁱⁱ^e bons hommes d'armes ; et s'en vindrent tout oultre jusques aux

barrieres, et là s'arrestèrent en très bon conve-
nant. Et y avoit xii pennons, mais messire Jehan
des Barres estoit le plus renommez et aussi avoit-il
plus de charge des armes, et messire Jehan de
Chastelmorant après. Quant messire Thomas Mo- 5
rel, mareschal de l'ost, vey que il estoit assez près
de la ville et des barrieres, il s'arresta sus les
champs. Aussi se arrestèrent toutes ses gens et
mistrent le piet à terre et baillierent les chevaulx
aux pages et aux varletz, et puis s'en vindrent 10
tout joindant et tout serré jusques bien prez des
barrieres, et chascun chevalier et escuier sa lance
en sa main ; et n'aloient que le pas, et de six pas
en un pas ilz s'arrestoient pour eulx mieulx ordon-
ner et aler tout joint sans eulx ouvrir. Au voir 15
dire, c'estoit belle chose que du veoir.

Quant ilz furent là où ilz vouloient venir, ilz
s'arrestèrent et puis s'en vindrent tout de front
faire aux barrieres armes. Ilz furent recueilliez
de grant faichon et par bonne ordonnance, et croy 20
bien que, se ilz eussent esté sus les champs, il y
eust eu faictes aultres armes qu'ilz ne firent là,
car ilz ne povoient avenir l'un à l'autre pour les
barrieres qui estoient closes et fermées.

Là estoit arrestez de la lance le mareschal sus 25
messire Jehan de Chastelmorant et il sus le ma-
reschal, et se travilloient pour porter dommaige
l'un à l'autre, mais ilz ne povoient, car ilz es-
toient trop fort armez ; et messire Thomas de
Persi sus messire Le Barrois ; et Maubrunis de 30
Linieres sus messire Guillaume de Monteguy ; et
messire Regnault de Roye sus messire Jehan
d'Aubrecicourt ; et le sire de Tailbot sus messire

Tristran de La Galle ; et ainsi chascun avoit son pareil, si avant que ilz se povoient assener et liutoient et escharmukoient de leurs lances. Et quant ilz estoient lassez et traveilliez ou trop fort
5 eschauffez, ils cangoient pas, et aultres gens, chevaliers ou escuiers, tant de l'un costé comme de l'autre, revenoient frès et nouvelz et escarmukoient. Là furent-ilz en cel esbatement jusques à la tierche toutte haulte. Bien estoit xi heures
10 quant l'escharmuce cessa. Et puis encoires revinrent archiers aux barrieres, mais les chevaliers, pour la doubtaunce du trait, se departirent et ordonnerent leurs arbalestriers et les Espaignolz qui lanchoient dardes à l'encontre du tret ; et dura
15 ceste escharmuche, traiaint et lanchant l'un contre l'autre, jusques à nonne. Et puis y revindrent gros varlez pavesceurs escarmuchier jusques as vespres et, sus le soir jusques au soleil esconsant, y retournerent les chevaliers frès et nouveaulx et
20 tindrent l'escharmuce. Ainsi fut le jour tout employé jusques à la nuit que les Anglois se retrairent en leurs logeiz et les compaignons de Noye dedens leur fort, et sachiez de certain qu'ilz fissent celle nuit bon gait.

25

§ 176. Environ demye lieue en sus du chastel de Noye, tout contreval la riviere, se logierent les Anglois, laquelle eauve leur fist grant bien et à leurs chevaulx aussi, car ilz en avoient eu grant
30 deffaulte en venant jusques à là. Si se vouloient raffresquier v ou vi jours, et puis yroient devant la Ville Arpent veoir le connestable de (fol. 201) Castille et les François qui là estoient. Et aussy

ilz avoient oy nouvelles du roy de Portingal qui se logoit ens es plains de Ferol et tout son host aussi, et voloit venir devers la ville de Padron en Galisse qui estoit aussi ou chemin du duc et des Anglois. Et me samble que le roy de Portingal et le duc se devoient là trouver et estre ensamble et avoir collation de leur chevaulchée pour savoir comment ilz perseveroient. Car ilz avoient ja esté plus d'ung moys sus le pays et avoient mis en leur obeissance tout le royaume de Galisse, petit s'en falloit, et si n'ooient nulles nouvelles du roy de Castille ne des François dont ilz avoient grant merveille, car on leur avoit dit que le roy de Castille avoit fait son mandement à Burges, où il se tenoit, de toutes les parties de Castille, de Seville, de Corduan, de Toulette, d'Espagne, dou Lion, d'Esturges et du Val d'Olif et de Sorrie, et auroit bien LX^m hommes et six mille lances de purs François ; y devoient estre le duc de Bourbon, car il estoit partis de France et s'en venoit celle part, pour tant se vouloient retrouver et leurs ii host ensamble, les Anglois et les Portingalois, pour estre plus fort et plus appareilliet se leurs ennemis venoient ; car ilz tenoient toutes ces nouvelles, que on leur disoit des Franchois et des Espaignolz, à bonnes et vrayes, et en avoient par samblant grant joye et veissent volentiers que on se delivrast de eulx combatre, car ilz ne pooient, ce leur sembloit, venir à perfection de leur besoingne fors que par bataille.

Messire Guillaume de Lignac et messire Gauthier de Pasac se tenoient delez le roy de Castille là où que il fust ne alast ; car toutes les sep-

maines ilz avoient ii ou troix fois nouvelles de France et comment on se maintenroit et maintenoit, et aussi du duc de Bourbon qui devoit venir et estoit ja meus, mais il avoit prins le chemin
5 d'Avignon, car il vouloit aler veoir le pape Clement et les cardinaux. Si l'attendoient les dessus dits, et ilz ne se fussent jamais combatu sans luy ne pas il n'appartenoit. Entre les nouvelles qu'ilz avoient eues de France, ceste du duc de
10 Bretaingne, qui avoit ainsi pris et attrappé ou chastel de *l'Ermine* le connestable de France et raençonné à cent mille franss et eut troix de ses chastiaulx et une ville et rompu le voyaige de mer de non aler en Angleterre, les faisoit plus es-
15 merveillier que nulle aultre chose, et ne povoient sentir à quel pourpos le duc de Bretagne l'avoit fait, aussi ne faisoit nulz. On supposoit que ces consaulx luy estoit venus d'Angleterre.

TABLE

CHAPITRE XI.

1386, *janvier-août*. Préparatifs en France pour une expédition en Angleterre ; levées d'impôts, concentration de troupes, réquisition et rassemblement de navires, approvisionnements en Normandie, en Picardie et en Artois, tout devant être réuni au port de l'Écluse. — Organisation de la résistance en Angleterre : garde des côtes, surveillance de la mer (§§ 102 à 105). — *Sommaire*, p. 1 à vii. — *Texte*, p. 1 à 18.

CHAPITRE XII.

1386, *août-novembre*. Quittant la Corogne, le duc de Lancastre s'établit à Saint-Jacques-de-Compostelle (*août*). — Le roi de Castille demande aide à Charles VI (*septembre*). — Pourparlers anglo-portugais. — Préparatifs castillans ; entente avec le roi de Grenade. — Entrevue du duc de Lancastre et du roi de Portugal (1^{er}-3 *novembre*) à Ponte de Mouro. — Traité d'alliance et projet de mariage du roi avec Philippa de Lancastre (§§ 106 à 115). — *Sommaire*, p. viii à xix. — *Texte*, p. 18 à 74.

CHAPITRE XIII.

1386, *septembre-décembre*. Départ du roi de France, du duc de Bourgogne et des seigneurs pour l'Écluse (*septembre*). — Le connétable de Clisson organise la flotte, après avoir fait construire une ville de bois. — Préparatifs anglais. Le duc de Berri retarde le départ. — Voyage du roi d'Arménie en Angleterre. — La flotte française est dispersée par la tempête. — L'expédition est ajournée à l'été suivant. — Dislocation des forces. — Duel de Jean de Carrouge et de Jacques le Gris (§§ 116 à 122). — *Sommaire*, p. xix à xxxiii. — *Texte*, p. 75 à 107.

CHAPITRE XIV.

1387, *janvier-août*. Mort du roi Pierre IV d'Aragon (5 *janvier*). — Rapports et alliance de l'Aragon et de l'Angleterre ([1367]-1387).

— La question du grand schisme en Aragon, l'incident de l'archevêque de Bordeaux. — Les débuts du règne de Jean 1^{er} d'Aragon; les difficultés. — Les routiers en Languedoc et en Roussillon. — Le siège de Durban; défaite des routiers. — Les joutes de Bordeaux (août 1387) (§§ 123 à 126). — *Sommaire*, p. xxxiv à xli. — *Texte*, p. 107 à 121.

CHAPITRE XV.

1380-1387. Froissart, rappelant la captivité des fils de Charles de Blois en Angleterre, revient à l'histoire de Bretagne, à l'attitude du duc et à la chevauchée du comte de Buckingham de Calais à Vannes (juillet 1380-début 1381). — Olivier de Clisson négocie la libération de Jean de Blois, qui refuse de prêter hommage à Richard II et d'épouser la fille du duc de Lancastre. Sa libération, à la suite du rapprochement de Jean IV et de Charles VI. — Préparatifs en France pour une nouvelle expédition en Angleterre et l'envoi de secours au roi de Castille (janvier-avril 1387). — La flotte du comte d'Arundel attaque la flotte commandée par Jean Buck et la défait près de Cadsand (avril-mai 1387). — Débarquement anglais sur les côtes de Flandre (§§ 127 à 133). — *Sommaire*, p. xli à liv. — *Texte*, p. 121 à 146.

CHAPITRE XVI.

1386, octobre-1387, mai. Suite des événements d'Espagne. Continuation de la campagne lancastrienne en Galice (octobre-décembre 1386). Attente en Castille des renforts français. Ambassade portugaise à Saint-Jacques-de-Compostelle pour amener Philippe de Lancastre à Porto (janvier 1387). Mariage du roi de Portugal (11 février 1387). Passage des renforts français en Languedoc. Guillaume de Nailhac au comté de Foix. Mesures prises par Gaston Phœbus. Le séjour des troupes dans les États du comte, leur arrivée en Navarre (mars-avril 1387) (§§ 134 à 147). — *Sommaire*, p. liv à lxiii. — *Texte*, p. 146 à 186.

CHAPITRE XVII

1387, mars-mai. Continuation du récit des événements d'Espagne. Joute de Renaud de Roye et de John Holland. Entrée en campagne des Anglais et des Portugais (mars 1387). Arrivée des secours français de Guillaume de Nailhac et de Gaucher de Passac en Navarre, puis en Castille et à Burgos. Élaboration du plan de résistance à l'attaque anglo-portugaise. Attente de l'arrivée du duc de Bourbon (avril-mai 1387) (§§ 148 à 154). — *Sommaire*, p. lxiii à lxvii. — *Texte*, p. 186 à 211.

CHAPITRE XVIII.

1387, *janvier-juillet*. Préparatifs en Bretagne et en Normandie en vue d'une nouvelle descente en Angleterre. Troubles en Angleterre. Conflit entre le roi et ses oncles ; faveur de Robert de Vere, duc d'Irlande. Divisions et rivalités dans la noblesse, le clergé et les villes. Attaques contre les conseillers du roi. L'expédition française est arrêtée par le conflit entre le duc de Bretagne et le connétable de Clisson. Attitude ambiguë du duc ; son rapprochement avec Charles VI amène Richard II à soutenir Jean de Blois que Clisson Marie à sa fille. Fureur du duc de Bretagne qui, dissimulant, convoque un parlement à Vannes. Arrestation de Clisson au château de l'Hermine à Vannes (*juin* 1387). Sa mise à rançon. Hostilité des oncles du roi à son égard. Il se démet de ses fonctions de connétable (*juin-juillet* 1387) (§§ 155 à 170). — *Sommaire*, p. LXXVIII à LXXIX. — *Texte*, p. 211 à 252.

CHAPITRE XIX.

1387, *avril-juillet*. Défi du duc de Gueldre à Charles VI (12 *juillet* 1387). Marche du roi de Portugal et du duc de Lancastre contre les Castillans et les Bretons (*avril* 1387) ; disposition de l'armée anglo-portugaise. Récit (placé en 1387) de la campagne de Galice de 1386. Prise d'Orense par le duc de Lancastre ; entrée du roi de Portugal en Castille ; prise de Ferrol. Siège de Noya par les Anglais. Réunion des deux armées. Nouvelles de l'arrestation du connétable de Clisson (§§ 171 à 176). — *Sommaire*, p. LXXIX à LXXXIV. — *Texte*, p. 252 à 282.

FIN DE LA TABLE DU TOME TREIZIÈME





D Froissart, Jean
113 Chroniques
F7
1869
t.13

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

HANDBOUND
AT THE



UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

